HOLY GHOST FATHERS
FERNDALE
NORWALK, CONN.

DUQUESNE UNIVERSITY LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/directoirespirit00fran

DIRECTOIRE SPIRITUEL

CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

DIRECTOIRE SPIRITUEL

OU

INSTRUCTIONS

du Vénérable F.-M.-P. LIBERMANN

AUX MEMBRES DE LA CONGRÉGATION

HOLY GHOST FATHERS
FERNDALE
NORWALK, CONN.

PARIS
MAISON-MÈRE
30, RUE LHOMOND

BX4705
L62
A37x

NIHIL OBSTAT

ANGELUS MARIANI, *S. C. adv.*
Sacr. Rit. Congregationis Assessor.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 17 januarii 1910,

E. THOMAS,
V. G.

PRÉFACE

Ce DIRECTOIRE SPIRITUEL n'a pas besoin d'être présenté aux membres de la Congrégation : il leur suffira de savoir qu'il est tout entier du Vénérable Père Libermann.

Le Vénérable Père y parle seul, en effet, par ses *Instructions aux missionnaires*, par ses *Lettres*, par les *Règlements* qu'il a lui-même élaborés. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide. En le suivant, nous nous imprégnerons de son esprit, qui est tout d'abnégation, d'énergie, de douceur et d'union à Dieu. Avec lui, nous apprendrons à être des religieux et des missionnaires tels qu'il les voulait. Près de lui nous irons chercher la lumière dans nos doutes, la paix dans nos troubles, le réconfort dans nos déceptions et nos tristesses.

Dans les situations diverses où notre vocation nous appelle, et où, parfois, de si durs sacrifices nous sont demandés, que nous serions heureux d'avoir près de nous un ami, un confident, un directeur, un père !

Le voici.

Dupe.

AUG 18 1981

Par sa parole si pénétrante, ce Père, qui reste nôtre maintenant comme pendant sa vie, continuera à nous former dans un même esprit, à nous diriger dans les voies sûres, à nous élever constamment vers le surnaturel, dans les divers pays et les divers travaux où l'obéissance nous a placés et nous maintient.

Et c'est ainsi que, pleinement fidèles à notre vocation, nous tirerons de la vie le meilleur parti qui puisse être : nous sauverons notre âme, en faisant autour de nous tout le bien que Dieu met à notre portée...

† Alexandre Le Roy,
Évêque d'Alinda, Sup. gén. C. S. Sp.

Paris, le 1er Janvier 1910.

Ce Directoire comprend trois parties d'inégale étendue.

La Ire Partie, *Instructions sur la Sainteté*, est la reproduction de l'opuscule antérieurement publié sous le titre d'*Instructions aux missionnaires*.

Nous avons multiplié les divisions, ajouté des sous-titres et introduit dans la disposition matérielle quelques modifications qui permettent de suivre plus facilement l'enchaînement des idées.

La IIe Partie, *Directions spirituelles*, est composée de divers extraits des lettres du Vénérable Père aux membres de la Congrégation, classés d'après leur objet.

Comme on le remarquera facilement, cette classification doit être entendue avec une certaine largeur. Pour éviter de trop nombreuses coupures et pour ne pas donner à l'ensemble un aspect trop fragmentaire, nous avons laissé parfois sous un titre auquel ils ne se rapportent pas directement, des passages faisant partie d'une lettre dont le sujet principal est celui du chapitre ou du paragraphe. Nous avons appliqué l'adage : *A potiori fit denominatio.*

Les différentes lettres ou parties de lettres ont été reliées entre elles par quelques courtes explications se rapportant généralement aux personnes auxquelles les lettres ont été adressées ou aux circonstances à l'occasion desquelles elles ont été écrites. Cela donne aux conseils qui y sont contenus quelque chose de plus précis et de plus vivant.

La IIIe Partie, *Esprit de la Congrégation*, est empruntée aux *Règlements de la Congrégation* rédigés par le Vénérable Père, en 1849, après la fusion en une seule des deux Congrégations du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie.

Comme le Vénérable Père l'explique lui-même dans sa correspondance, ces Règlements ne sont pas autre chose qu'une nouvelle rédaction de la *Règle provisoire*, modifiée en quelques points d'après les données de l'expérience, et adaptée à la condition de la Congrégation après la fusion. Nous en reproduisons à peu près intégralement la partie directive, celle à laquelle le Vénérable Père avait donné ce titre, qui en indique bien l'objet : *Esprit de la Congrégation ou Règlements à observer par ses membres pour le parfait accomplissement de leurs devoirs*. Ça et là, nous avons ajouté en note quelques compléments empruntés à la *Règle provisoire*.

La table des matières, à laquelle nous avons à dessein donné un assez grand développement, permet d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des sujets traités et de retrouver facilement la pensée du Vénérable Père sur le point particulier sur lequel on désire le consulter.

DÉCLARATION

Nous déclarons nous soumettre pleinement aux décrets du pape Urbain VIII, et nous faisons toutes les réserves nécessaires pour que l'on n'attache d'autre valeur que celle qui est permise par l'Église au contenu de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

INSTRUCTIONS

SUR

LA SAINTETÉ

INSTRUCTIONS

SUR

LA SAINTETÉ

AVANT-PROPOS

Mes bien-aimés Confrères,

Depuis bien longtemps je nourris dans mon cœur un ardent désir de vous transmettre quelques instructions détaillées, qui puissent vous servir pour la consolation de vos âmes, vous soutenir dans la voie de la perfection sainte, à laquelle vous travaillez avec zèle et persévérance par la grâce et la miséricorde de Dieu, et enfin vous faciliter le moyen de conserver parmi vous l'esprit de notre Congrégation.

J'ai honte, très grande honte, de vous parler de perfection, moi qui ne fais rien, à vous qui vous immolez sans cesse à la gloire de notre Dieu et pour le salut des âmes, moi que le divin Maître trouve indigne de participer à ses glorieuses douleurs, à vous qui ne vivez que de souffrances !

Mais, bons et chers Frères, ne méprisez pas la parole de votre pauvre et misérable père, parce qu'il n'a pas plu à Dieu de le doter aussi abondamment que vous du don des souffrances. Vous savez que Dieu diversifie ses faveurs selon la diversité de ses desseins de miséricorde, toujours en sa divine sagesse, pour arriver au but qu'il se propose : la sanctification de ses créatures. Il vous a de toute éternité désignés comme des victimes, qui doivent être immolées au salut des âmes misérables, corrompues et livrées au démon depuis l'origine du monde. Pour cela il vous dote de surabondantes souffrances, et par ces souffrances, il veut vous élever à un grand degré d'amour et de sainteté. Il faut que ces victimes soient saintes, à l'exemple de la grande victime de la propitiation universelle, et en union avec elle. Aussi, tout en étant parfois accablé de tristesse, je surabonde de joie, à la pensée de vos continuelles douleurs et afflictions, parce que je sais que la vie de ce monde n'est qu'une vaine ombre, un songe qui passe ; je sais que vous n'en faites pas un grand cas ; je comprends trop vivement, trop intimement, l'immense bonheur d'une âme qui souffre pour la gloire de son Dieu, d'une âme sanctifiée par ces saintes souffrances. Et si je n'ai pas été jugé digne de cette grâce, qui est au-dessus de toutes les grâces, j'ai au moins obtenu celle de me réjouir pleinement, en vous voyant ainsi comblés des faveurs qui semblent ne devoir être accordées qu'aux plus chers et aux plus privilégiés serviteurs de Dieu.

Mais s'il n'a pas plu à Dieu de me donner la grâce inappréciable des souffrances de son Fils bien-aimé, parce qu'il n'a pas voulu faire de moi une victime pour les âmes délaissées, il m'a donné celle de diriger dans sa voie les serviteurs qu'il s'est choisis pour cette fin, et qu'il veut sanctifier ainsi pour le salut de ces pauvres âmes.

En considérant l'ordre de la grâce dans ce monde, je suis plus que vous, et vous devez écouter ma voix comme celle de Dieu ; car c'est lui qui parle par moi, sa divine grâce est avec moi, elle anime ma parole, et cela toujours dans le même but, pour votre sanctification et pour celle des âmes au salut desquelles il vous immole. Dans l'ordre de la gloire, quand nous aurons le bonheur d'y être admis, les choses seront changées : là, vous serez plus que moi, parce que vous avez maintenant le bonheur de participer aux souffrances de Jésus-Christ, source et principe de notre élection et de notre sanctification. Et c'est ainsi que s'accomplira sa divine parole : *Erunt novissimi primi, et primi novissimi.*

Sachez donc, mes chers Frères, apprécier les choses exactement et selon Dieu, pendant le peu de temps que vous avez à passer dans ce monde. Ce monde, si misérable et si petit, devient riche et grand pour vous par vos souffrances, qui sont des trésors de richesses et de gloire, et par le dessein miséricordieux de notre Dieu tout-puissant et tout riche de bonté et d'amour. Maintenez-vous avec fermeté et suavité dans la voie sainte et laborieuse dans laquelle la bonté de Dieu vous a placés. La voie que

vous suivez est celle de Jésus votre divin Maître : suivez-la comme il l'a suivie, et, à son exemple, pour sanctifier les âmes, sanctifiez-vous vous-mêmes, afin qu'elles soient sanctifiées dans la vérité de Dieu.

Comme Jésus-Christ, qui a été envoyé par son Père et a vécu pour son Père, de même vous, qui avez été envoyés par lui, vous devez vivre pour lui et dans l'esprit de sa sainteté. Jésus-Christ, votre bien-aimé Sauveur, s'est sanctifié et a sanctifié ses souffrances pour le salut des âmes, et c'est ainsi qu'il les a engendrées dans la douleur et sanctifiées dans la vérité. Un missionnaire envoyé par Jésus-Christ, qui ne se sanctifie pas, qui ne sanctifie pas ses souffrances, ne sanctifie pas les âmes dans la vérité. Il faut que la sainteté de Jésus-Christ réside dans le missionnaire, et cette sainteté doit en même temps se fonder dans son intérieur et se produire dans sa conduite par son travail et par sa souffrance. C'est ainsi qu'à l'exemple de Jésus-Christ il enfante les âmes à Dieu dans la vérité, parce qu'il leur communique la vie du Sauveur qui est en lui.

Nous devons tous nous considérer comme des victimes dévouées, par la volonté toute miséricordieuse de Dieu, au travail, à la douleur, à l'épuisement et à la mort, pour sa gloire et pour le salut des âmes. Et si tous nous n'avons pas le bonheur de souffrir au même degré, cependant nous sommes tous désignés comme victimes de la gloire de Dieu pour le salut des âmes, et tous nous sommes appelés à la sainteté de Jésus-Christ notre Maître.

Réjouissons-nous donc tous, dans la paix de

Jésus-Christ et dans l'humilité de notre cœur, d'être appelés par Dieu à être immolés avec son Fils bien-aimé ! Que ceux d'entre nous qui ont le bonheur de souffrir le plus mettent leur joie dans leurs souffrances et se sanctifient dans amour de Jésus. Que ceux d'entre nous qui souffrent le moins se mettent à la disposition de Jésus pour souffrir pour lui ; qu'ils ne s'affligent pas de leur partage, qu'ils se sanctifient par leur travail et par leurs désirs, dans l'humilité de leur cœur et dans l'amour de Jésus.

Étant donc pénétré profondément de la pensée, qui m'apparaît comme une certitude, que Dieu a des desseins de miséricorde spéciale et de sanctification sur nous tous, j'ai eu un désir vif et ardent de vous adresser ces quelques instructions, afin de vous animer, s'il m'était donné d'En-haut, dans la voie de la sainteté, dans laquelle la bonté de Jésus vous a engagés et où sa grâce divine veut vous faire avancer à grands pas, comme aussi de vous éclairer autant qu'il est en moi.

Quelle douleur, quelle chose désolante, quelle déception affreuse, si vous couriez en vain, si vous étiez *tanquam aerem verberantes!* Et vous le seriez, mes bien-aimés confrères, si le relâchement s'introduisait dans vos âmes, si les vices, les mauvaises tendances, les défauts, les faiblesses, les imperfections de votre nature prenaient le dessus sur les grâces surabondantes que la divine bonté de Jésus vous a données, qu'il vous donne sans cesse et qu'il est prêt à doubler, à tripler, si vous êtes fidèles.

Fidèles, enfants du Cœur de Marie, pourriez-vous ne pas l'être ?

Oui, vous le pouvez, parce que votre nature est faible et mauvaise, et tous vous vous rendez ce témoignage que, dans bien des circonstances, vous ne l'avez pas été, malgré la vigilance et la sollicitude pleines d'amour et de tendresse de notre bien-aimée et toute bonne Mère. Que Dieu veuille donc, par son intercession, donner à ma parole vide et nulle toute la force, la lumière et la sainteté de sa parole divine, afin que vous y trouviez le rafraîchissement, le courage et la fermeté nécessaires pour persévérer avec ferveur dans la voie de la sainteté et de l'amour de Jésus !

CHAPITRE I

OBLIGATION DE LA SAINTETÉ

[L'obligation de la sainteté résulte pour nous de l'excellence de notre vocation et des conséquences qu'entraînerait notre défaut de sainteté ; elle nous est démontrée aussi par l'exemple et par les paroles de Notre-Seigneur, ainsi que par la manière dont il a formé ses Apôtres.]

1° Excellence de notre vocation.

Dieu est grand et puissant en miséricorde à notre égard. Que chacun de nous sonde la profondeur de son néant, examine sa faiblesse, sa pauvreté, son indignité, revienne sur son passé, et considère où Dieu l'a cherché pour l'élever à une vocation qui nous met au nombre des Apôtres de Jésus-Christ, si nous sommes fidèles à sa grâce.

Faibles et débiles, nous étions prosternés à terre, ayant à peine la force de ramper dans les derniers rangs des serviteurs de notre Dieu. Sa miséricorde nous a relevés et nous a mis debout. Plongés sans force dans le fumier de notre orgueil, de notre mauvaise nature et de nos péchés, nous en avons été arrachés, et cela, non pas pour devenir des serviteurs

ordinaires, mais pour être placés dans les rangs des princes de son peuple. Qu'avons-nous fait pour mériter cette immense faveur? *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem; ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui!*

Quand il a plu à Dieu d'envoyer son Fils pour sauver le monde, il a préparé de loin l'Humanité sainte qui devait opérer le salut du genre humain; il a sanctifié sa victime avant de l'immoler. Et nous, qui devons avoir part aux travaux et aux souffrances de Jésus, pour le salut du monde, et ensuite à sa gloire, il nous a pris du milieu de nos misères et de nos péchés, et il nous unit à son divin Fils et à son œuvre de sanctification dans le monde!

Voudrions-nous confondre les desseins de Dieu, faire rougir Jésus-Christ de notre compagnie? Mes bien-aimés Frères, ce serait une honte et une confusion profonde pour nous et pour notre divin Maître, si nous restions dans la malice de notre mauvaise nature, si nous n'entrions pas dans la voie de la divine sainteté.

Jésus nous a choisis, nous a associés avec lui, pour que nous chassions le démon et que nous détruisions son règne sur les âmes: il nous revêt de sa puissance sur l'enfer. Mais comment pourrons-nous agir en la vertu de Jésus-Christ, s'il ne règne pas en nous? Comment pourrons-nous détruire la puissance du démon, si le démon a encore autorité dans notre âme? Nous ne pouvons être à la fois et son maître et son serviteur.

Songeons que notre vocation est le plus grand bienfait que Dieu accorde à une créature, et que ce

bienfait demande d'elle une sainteté en rapport avec le dessein de la miséricorde de Dieu qui appelle et avec la vocation à laquelle il appelle; faute de quoi, on se rend indigne de la prédilection de Dieu, on détruit les desseins de sa miséricorde, et on avilit une vocation glorieuse, par laquelle on est élevé au-dessus de toutes les créatures.

Un homme appelé à l'apostolat, et revêtu à cet effet du caractère de Jésus-Christ, qui s'éloigne de la sainteté de son maître pour vivre en homme de la terre, et conserve les défauts et les vices de la nature, cet homme ressemble à un roi qui, la couronne en tête, se revêtirait de sales haillons et traînerait sa vie dans les cabarets...

2° Conséquences funestes de notre manque de sainteté.

Mais ne nous contentons pas de méditer l'idée générale de notre vocation; considérons son fond intime, et nous nous convaincrons qu'il serait cruel pour nous, pour les âmes et pour les Cœurs de Jésus et de Marie, que nous restions dans la voie commune des autres hommes, que nous nous traînions dans la bassesse des sentiments de notre nature, de ses vices et de ses défauts.

Vous connaissez mieux que moi le malheur immense des âmes qui vous environnent, les ténèbres qui les couvrent et la perversion dans laquelle elles sont plongées; vous comprenez donc mille fois mieux que moi le mystère de la miséricorde du Dieu qui

s'est incarné pour leur salut. Grande et divine est cette miséricorde infinie de Dieu! Mais cette miséricorde exige, avec une rigueur aussi grande que son infinité, que nous soyons saints, car si nous ne sommes pas saints, elle devient nulle, et se transforme pour nous en une justice qui nous condamnera.

Le Fils de Dieu, voyant l'abîme de corruption où les âmes étaient plongées, s'est incarné pour venir à leur secours; il a passé trente-trois ans sur la terre, il s'est donné en modèle, il a enseigné la doctrine sainte de son Père, il a souffert, il est mort pour tirer ces âmes de l'abîme de maux où elles étaient, où elles devaient être pendant l'éternité.

Ayant accompli avec une grande surabondance tout ce qui devait former l'immense trésor des grâces pour le rachat et le salut de ces âmes, il nous envoie, munis de tous ses trésors, enrichis nous-mêmes de ses dons, fortifiés de sa puissance et revêtus de son caractère, pour que, en son nom et par sa vertu, nous arrachions ces âmes à la puissance de l'enfer. Malheur à nous si nous sommes infidèles, si nous ne répondons pas à ses desseins, restant des hommes terrestres, tandis que pour faire l'œuvre divine de la Rédemption des âmes, il est nécessaire que nous soyons des anges de sainteté! Par la bassesse de nos sentiments, nous rendrons nulle l'Incarnation du Verbe, nous perdrons tous les travaux, toutes les peines, les souffrances et la mort de Jésus-Christ!

Et les âmes qui brûleront éternellement dans l'enfer, parce que leurs sauveurs n'auront pas été

fidèles à la suréminente grâce de sainteté qui leur avait été donnée, ne crieront-elles pas, du fond de l'abîme, que c'est notre faute si elles se sont perdues, et que, si nous avions été saints comme Jésus-Christ a été saint, nous les aurions sauvées du gouffre éternel où elles gémissent ?

Pauvres âmes ! Trop faibles et trop malades pour se sauver elles-mêmes, elles se perdent éternellement par les faiblesses de ceux qui sont envoyés pour les sauver !

3° Exemple et paroles de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ nous a montré par son exemple et ses paroles qu'on ne peut avoir une part active à son œuvre de Rédemption qu'en se sanctifiant, c'est-à-dire en vivant saintement soi-même. Cette sainteté de notre vie doit avoir les mêmes fins que celle du divin modèle.

Jésus-Christ, notre Seigneur, en venant au monde, avait déjà assez fait pour racheter le genre humain ; un seul élan de son cœur vers son Père aurait obtenu cette régénération, et l'aurait obtenue par un mérite surabondant. Mais il entrait dans les desseins de Dieu que les hommes fussent rachetés à un prix exorbitant ; et cela peut se comprendre à raison du ravage que le péché a fait dans leur cœur. La moindre des actions du Verbe incarné aurait suffi pour ce rachat ; et tout homme revenant à Dieu serait bien reçu, n'eût-il d'autre rançon à présenter pour ses péchés qu'une seule larme versée par l'Enfant Jésus dans son berceau.

Mais la difficulté est d'amener les volontés libres et perverties des hommes à ce retour vers Dieu, et de leur faire accepter les mérites de leur Sauveur, pour les offrir à Dieu en rédemption de leurs péchés. Ce retour vers Dieu et cette acceptation des mérites du Sauveur doivent être opérés par les associés et les continuateurs de la mission de Jésus-Christ sur la terre. Pour cela, leur Maître communique à leurs âmes son divin Esprit, les revêt de son caractère sacerdotal pour en faire d'autres lui-même, met dans leur cœur sa divine vertu, et, les ayant ainsi transformés, armés de sa puissance, remplis de sa doctrine et de sa sainteté, il les envoie, en vertu de sa toute-puissance, pour répandre dans le monde la doctrine de sainteté dont ils sont remplis eux-mêmes. *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra ; euntes ergo docete.*

Pourquoi Jésus invoque-t-il ici sa toute-puissance, quand il s'agit de nous envoyer prêcher sa sainte doctrine ? C'est qu'en donnant cette admirable mission à des créatures faibles et imparfaites, il les transforme et en fait des hommes tout autres ; d'hommes de la nature il fait des hommes de grâce ; d'hommes faibles et infirmes il fait des hommes saintement puissants ; d'hommes ténébreux il fait des hommes de lumière éternelle.

Et pourquoi cette admirable transformation ? Parce qu'elle est nécessaire pour ramener les pécheurs vers Jésus, leur appliquer ses divins mérites et par là les sauver et les sanctifier. Les pécheurs ne peuvent venir d'eux-mêmes : *Quomodo audient sine prædicante ? Et quomodo prædicabunt nisi*

mittantur ? Il leur faut les envoyés de Jésus pour les prendre par la main et les conduire à leur maître ; mais il faut aussi que ces envoyés soient transformés, il faut qu'ils soient saints.

Le retour des pécheurs dépend de notre sainteté, et cela pour trois raisons.

1° Les pécheurs sont tenus dans leur péché et dans la captivité du démon par tous les points de contact de leurs âmes ; tous leurs sens sont pris et enlacés par le démon et par la chair ; ils ont besoin que la parole de Dieu entre en eux par tous les pores, pour les détacher du péché et les délivrer du lacet du démon. L'envoyé de Jésus-Christ qui n'a que la parole de sa bouche devient impuissant ; sa parole entre par les oreilles et s'évapore au milieu de la chaleur des passions, qui étouffent le germe que cette parole faible a pu produire. Il faut qu'il parle à tous les sens par la sainteté éminente de sa vie, qui, jointe à la parole, pénètre dans tous les sens et parvient peu à peu à amollir ces cœurs durcis par le péché, à rafraîchir ces âmes desséchées, à amortir ces passions déchaînées, à éclairer ces intelligences ténébreuses.

2° Le démon est tout-puissant en ces âmes abîmées dans le péché ; armé de toute sa puissance tyrannique, il serre ces âmes pécheresses dans les étreintes des passions et dans les ténèbres de la superstition. Pour débusquer ce fort armé, il faut une puissance plus forte que la sienne ; cette puissance est et ne peut être que l'esprit de la sainteté de Jésus.

Il ne suffit pas d'être envoyé par le Fils de Dieu pour forcer l'ennemi de Jésus dans ses nombreux retranchements : il faut encore posséder l'esprit de sa mission. Si l'homme envoyé par Jésus est en partie sujet de l'ennemi qu'il attaque, comment peut-il le vaincre ? Si le démon est maître dans son âme, par son désir des jouissances de la terre, par son orgueil, par ses recherches continuelles de lui-même, par sa lâcheté, ses faiblesses, sa dureté et ses autres défauts, comment cet homme peut-il prétendre avoir le dessus sur un ennemi aussi puissant qui le domine lui-même ? Il faut donc que l'homme de Jésus-Christ, qui se présente pour chasser le démon du cœur des pécheurs, soit revêtu du bouclier et de la cuirasse de la sainteté, qu'il soit animé, vivifié, fortifié par l'esprit sanctificateur de son Maître, et que, ainsi animé et vêtu, il s'élance dans le combat, faisant vibrer l'épée de la parole du Dieu tout-puissant. L'enfer tout entier se lèverait alors contre lui, qu'il serait victorieux. Mais s'il reste homme de la nature, faible et imparfait, ses efforts seront rendus inutiles par le moindre des démons ; il passera misérablement sa vie dans l'inutilité, et fera languir la toute-puissance divine mise à sa disposition.

3° Les hommes pécheurs et éloignés de Jésus-Christ ne jouissent pas des mérites de la Rédemption, parce qu'ils ne viennent pas à lui pour en recevoir le bénéfice ; ils ne viennent pas à lui, parce qu'ils ne croient pas en lui, ni en ses divins mérites ; ils ne croient pas, ou parce que le démon et

leurs passions les empêchent de croire, ou parce qu'ils n'écoutent pas; et ils n'écoutent pas, parce que le démon et leurs passions les empêchent d'écouter. Et ainsi, noyés dans leur ignorance et dans leurs péchés, ils n'ont aucun mérite à offrir pour obtenir la première grâce de leur retour. Il faut qu'un autre la mérite pour eux et l'attire sur eux : cet autre est celui qui leur est envoyé. Il faut donc que celui qui leur est envoyé soit saint.

Cette sainteté fait partie de sa mission. L'homme envoyé par Jésus-Christ manque à cette mission qui lui est donnée, s'il ne travaille pas sérieusement à sa sanctification. S'il y travaille, il y parviendra ; car celui qui l'a envoyé, l'ayant envoyé pour cela, lui donnera tout ce qui est nécessaire pour y arriver.

Qu'on médite cette parole du Sauveur : *Sicut misit me vivens Pater, et ego mitto vos.* Comment le Père a-t-il envoyé son Fils ? Ne l'a-t-il pas envoyé dans l'esprit de la sainteté ? Ne l'a-t-il pas envoyé pour qu'il se sanctifie lui-même, afin de sanctifier les autres dans la sainteté et la vérité ?

Or, Jésus-Christ nous envoie comme il a été envoyé. Notre mission est la sienne ; c'est Jésus qui vit dans ses envoyés, qui souffre dans ses envoyés, qui attire les âmes à Dieu son Père et leur communique la grâce par ses envoyés. Mais pour que Jésus vive dans ses envoyés, et fasse toutes choses en eux et par eux, il est nécessaire que ceux-ci vivent en lui, unis avec lui dans leur vie, leurs souffrances et leur action apostolique.

S'il n'en est pas ainsi, ils ne sont les envoyés de Jésus-Christ qu'en figure, et non en réalité. Jésus a été envoyé par son Père, non comme une figure, mais possédant en lui la vie substantielle du Père. Eh bien! il nous envoie comme il a été envoyé. Son Humanité sainte a été marquée du caractère substantiel du Verbe, elle possède en elle la vie et les mérites du Verbe : de même Jésus-Christ, en nous envoyant, nous a marqués de son caractère sacramentel : il vit en nous et dans nos œuvres apostoliques, et il leur communique ses mérites : par là notre vie et nos œuvres sont devenues siennes. Mais pour cela, il faut que notre vie et nos œuvres soient semblables aux siennes : car Jésus ne vit pas dans celui qui ne lui est pas semblable, et ses mérites ne lui sont pas communiqués.

Tout dans notre mission est semblable à sa mission, excepté le fond des mérites qui forment le prix des âmes : ce fond est en lui seul, ainsi que les grâces qui en découlent : lui seul a pu faire des actions d'un mérite infini, parce qu'en lui seul réside la personne du Verbe.

Ne pouvant nous donner ce qui est incommunicable, il a mis à notre disposition tout ce qui pouvait nous être donné, en vivant en nous et en nous communiquant la mission qu'il a reçue de son Père, dans les conditions où il l'a reçue. Quelles étaient ces conditions ? *Qui videt me, videt et Patrem.* Le Père, ayant voulu se réconcilier le monde, lui envoya son Fils pour le représenter au milieu des hommes et les attirer à lui. Et le Fils a dit : *Qui videt me, videt et Patrem.* S'il parlait ainsi, ce

n'était pas seulement parce que la nature du Verbe vivait substantiellement en Jésus-Christ, car aucune créature humaine ne pouvait voir la substance divine vivant dans l'Humanité sainte, mais parce que tout homme la voyait dans ses effets. Le Verbe de Dieu se rendait manifeste aux yeux de tous les hommes par sa sainteté et ses œuvres. Jésus-Christ à son tour nous envoie comme il a été envoyé lui-même, et il veut que ceux qui nous voient, le voient en nous comme on voyait son Père en lui, et cela par la sainteté de notre vie, par la ressemblance de notre vie avec la sienne, et par notre union avec lui.

Voilà pour notre vie en général ; il en est de même pour les détails. Jésus-Christ nous dit qu'il faisait les œuvres de son Père : *Si non facio opera Patris mei, nolite credere.* Et ailleurs : *Pater usque modo operatur, et ego operor.* De même, nos œuvres doivent être les œuvres de celui qui nous a envoyés, et nous ne devons les opérer qu'autant qu'il les opère lui-même en nous par sa grâce.

La doctrine de Jésus n'était pas la sienne, mais celle de son Père ; il ne disait pas même une parole qui ne vînt de son Père : *Quæ audivi a Patre hæc loquor.* De même, tout notre enseignement et en général toutes nos paroles doivent être empreintes de l'esprit de Jésus.

Enfin, Jésus, envoyé par son Père pour sauver les hommes, n'est pas venu chercher sa propre gloire :

Non quæro gloriam meam; ni pour trouver sa propre satisfaction et se complaire en lui-même : *Nunquam sibi placuit;* ni pour juger et condamner : *Non venit Filius hominis ut judicet mundum;* ni pour faire sa propre volonté : *Descendi de cœlo non ut faciam voluntatem meam.* Son Père l'avait envoyé : il ne vivait que pour son Père et pour l'accomplissement de la mission qu'il en avait reçue, mission de miséricorde et de sainteté. Aussi toute sa vie humaine était une vie de miséricorde et de sainteté. Et cela pour deux raisons : il devait représenter parmi les hommes la sainteté et la miséricorde de son Père, et il devait sanctifier les hommes en leur montrant la sainteté et la miséricorde de son Père, exprimées dans sa vie divinement humaine sur la terre : *Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.*

Envoyé par son Père dans l'esprit de sainteté et de miséricorde, il ne vit que pour son Père et pour les âmes qu'il est venu sauver, et pour cela sa vie est une vie d'abnégation, de sacrifice, d'humiliation, d'obéissance et d'amour, pleine de force et de mansuétude. Il nous envoie à son tour, et il nous envoie avec le même esprit, et dans les mêmes conditions. Il ne donne que ce qu'il a reçu de son Père : *Sicut misit me Pater, et ego mitto eos.* Nous sommes à Jésus ce que Jésus était à son Père : nous ne devons vivre que pour lui, nous devons chercher toujours sa gloire, et non la nôtre : nous devons avoir, en toute notre vie et en toutes nos œuvres, sa sainteté, sa miséricorde, son abnégation, son amour des souffrances, sa charité, sa force et sa douceur.

Malheur à nous, si nous sommes amateurs de nous-mêmes, si nous sommes orgueilleux, si nous avons la nuque dure et ne voulons pas la courber avec souplesse et amour sous le joug doux et léger de la divine volonté, si nous avons un esprit de rigueur, de dureté et de jugement ! Nous ne sommes alors que des avortons d'apôtres. Notre apostolat, non seulement sera stérile, mais il sera mort, et la vie de Jésus ne sera pas avec nous...

Mais heureux, mille fois heureux, si nous nous vidons de la malice orgueilleuse de notre mauvaise nature, pour nous vivifier de l'esprit de Jésus qui nous a envoyés ! Nos souffrances, nos sueurs et nos travaux nous feront briller au milieu des anges et des saints comme des soleils dans le firmament ; toutes nos actions seront pleines de grâces et bénies de Dieu, et nous peuplerons le ciel de bienheureux.

4° Manière dont Notre-Seigneur a formé ses Apôtres.

Pour achever de nous convaincre que, en nous envoyant, notre divin Maître veut que nous lui ressemblions, nous n'avons qu'à considérer les trois ans de sa vie publique. Dans quel but a-t-il parcouru avec ses Apôtres les villes et les campagnes de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, pendant ces trois années ? Était-ce pour convertir ces pays par ses prédications et ses miracles ? Si tel avait été son but, pourquoi, après tant de travaux, et après sa sainte et cruelle Passion, avait-il obtenu un si

faible résultat? Si Jésus-Christ avait eu dans ses prédications le dessein de convertir les peuples de la Judée et de la Samarie, la vertu divine qui était en lui substantiellement aurait obtenu tout le résultat qu'il s'était proposé.

Mais non, Jésus voulait montrer, à ses Apôtres et à tous ceux qu'il devait envoyer aux âmes jusqu'à la fin du monde, comment ils devaient vivre en leur particulier, comment ils devaient agir à l'égard des hommes, comment ils devaient parler, comment ils devaient souffrir, comment ils devaient travailler au salut des âmes. Aussi, à la fin de sa vie sur la terre, à la dernière action qu'il faisait au milieu d'eux, il leur dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* Cette parole est dite après le grand exemple qui nous apprend la charité et l'humilité docile et obéissante, qui doivent nous animer les uns envers les autres : *Non est servus major domino suo, nec apostolus major est eo qui misit illum.* Ces paroles, *Exemplum dedi vobis*, couronnent toute sa vie au milieu de ses Apôtres, et leur apprennent qu'en tout ils doivent imiter leur Maître.

Jésus a voulu être le modèle de tous les siens, et il a voulu être leur modèle pour être imité par eux. Il est le modèle des simples fidèles, par les vertus pratiquées dans ses actions privées et dans ses rapports habituels avec son Père et avec les créatures ; il est le modèle des âmes consacrées à Dieu d'une manière spéciale, dans sa vie cachée intérieure et religieuse ; il est le modèle des hommes consacrés à son Père pour l'apostolat, dans l'ensem-

ble de toute sa vie, et cela dans la plus haute expression de la sainteté qu'il nous y a manifestée. Dans les deux premiers états, il est modèle pour être simplement copié ; mais il est notre modèle à nous, pour faire de nous des modèles pour les autres. Une copie, destinée à rester isolée, peut avoir une plus ou moins parfaite ressemblance avec son original ; mais une copie destinée à servir de modèle a besoin d'être parfaite.

Conclusions.

Prenons notre position au sérieux et ne rapetissons pas nos idées. Nous avons fait un contrat avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous avons accepté le mandat qu'il nous a donné ; nous sommes entrés dans la sainte milice des conquérants des âmes : il n'y a plus à reculer, nous avons à remplir les conditions de cette admirable milice. Marqués du sceau de Jésus-Christ pour cela, nous ne pouvons plus retourner en arrière ; ce sceau est ineffaçable. En abandonnant sa bannière, nous serions reconnus par lui pour des déserteurs ; or, pour rester sous notre drapeau, sous le drapeau apostolique de Jésus, il faut que nos âmes soient revêtues de l'uniforme de la sainteté de Jésus !

D'ailleurs, consacrés à Dieu par le baptême, consacrés par les engagements religieux, consacrés par l'apostolat, c'est une nécessité pour nous de remplir ce triple engagement. Nous contenterons-nous d'être chrétiens, tandis que nous devons être des religieux et des apôtres ?

Et si nous avions cette idée de nous contenter d'être chrétiens, examinons si nous avons la sainteté chrétienne, si nous ne manquons pas des vertus chrétiennes. Si nous manquons des vertus chrétiennes, nous sommes triplement coupables. Si nous possédons les vertus chrétiennes, nous ne manquerons pas des vertus religieuses et apostoliques ; car nous ne pouvons avoir les vertus chrétiennes sans l'opération de la grâce en nous, et si la grâce de Dieu est maîtresse dans nos âmes, elle fera nécessairement de nous des religieux et des apôtres. Que si nous sommes infidèles à la grâce divine quant à la sainteté de la vie religieuse et de la vie apostolique, cette grâce ne nous donnera pas non plus la sainteté de la vie chrétienne.

Il n'y a donc pas de milieu pour nous : ou il faut être les imitateurs du Maître dans la vie religieuse et apostolique, ou nous serons de pauvres chrétiens ; or, c'est un grand malheur pour un homme apostolique de n'être qu'un pauvre et faible chrétien ! *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.*

CHAPITRE II

NATURE DE LA SAINTETÉ

La sainteté est la vie de Dieu en nous ; cette vie nous est communiquée au moyen de la grâce sanctifiante.

La sainteté est la vie, mais la vie de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous : *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum.* L'homme a, lui aussi, sa vie, mais cette vie est ténèbres, lorsqu'elle est séparée de la vie de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Et lux in tenebris lucet.* Quand l'âme a cette vie divine en elle, elle est illuminée, et cette lumière est la sainteté de Jésus-Christ qui la sanctifie et la vivifie en Dieu son Père.

Il nous explique cela lui-même dans la parabole de la vigne : *Ego sum vitis vera.* Jésus est la vigne véritable, qui communique la sève de la vigne véritable, sève qui fait produire les fruits véritables, selon les desseins de Dieu sur nous. L'homme pécheur a conservé la vie de la nature. Adam, notre premier père, est le tronc naturel, duquel proviennent toutes les branches de la vigne de tout le genre humain. Ce tronc lui communique la sève d'une vie naturelle, sève qui ne peut produire que des fruits

naturels, sans goût et sans saveur, et des fruits gâtés et corrompus, horribles de saveur et de goût.

Ce tronc de vigne a été planté dans la vigueur, et non dans l'état où il est. Ce n'est plus la vigne telle qu'elle a été plantée par le Créateur, elle n'a plus ses racines en Dieu, elle n'a plus la sève qui lui avait été donnée, et elle ne produit plus les fruits que Dieu avait dessein d'en récolter. Voilà la vie considérée dans la nature corrompue.

Dieu nous a créés pour un ordre surnaturel. Il a voulu que la sève de notre vie fût surnaturelle, et il l'avait communiquée telle à nos premiers parents : cette sève devait produire des fruits surnaturels pour l'éternité.

Le péché est venu détruire l'œuvre de Dieu. Dieu nous donne, à notre premier moment d'existence, la vie naturelle qu'il avait laissée, après le péché, à notre premier père, lequel, étant le tronc d'où sort le genre humain, nous communique à tous la sève de cette vie naturelle, et en même temps la corruption qui, par le péché, s'était mêlée à cette sève.

Mais, comme la vie purement naturelle, même intellectuelle et morale, n'était pas dans les desseins de Dieu lorsqu'il nous créa, si nous y restons, nous manquons au but de notre création. Cette vie naturelle, même bonne, ne produit jamais que des fruits médiocres, qui n'ont pas pour l'âme, encore moins pour Dieu, le goût et la saveur qu'il était dans les desseins du Créateur de leur donner, et il n'en reste rien pour l'éternité. De plus, lorsque le mélange mauvais, introduit par le péché dans notre premier père, entre dans cette sève de notre vie naturelle,

il la corrompt, et les fruits qui en proviennent, selon le degré de corruption qu'il y introduit, sont corrompus et gardent l'odeur infecte de leur perversion pour toute l'éternité.

Cette vie naturelle que nous tenons d'Adam, ne recevant pas la véritable sève qui lui était destinée, n'est pas non plus dans la véritable lumière de Dieu, et lorsqu'elle est sustentée par la sève de la corruption, elle est ténèbres profondes. Tel est notre état. Nous sommes devenus une vigne étrangère à Dieu : rameaux dégénérés, nous grandissons, sans fruits, par une sève qui n'est pas celle que Dieu voulait nous donner, et trop souvent par une sève mauvaise et corrompue, qui nous fait produire des fruits amers.

Plein de compassion pour sa vigne pervertie, Dieu a formé un nouveau tronc, qui est la véritable vigne, *Ego sum vitis vera*, pour lui donner une surabondance de sève et de fécondité ; il a planté ses racines dans les profondeurs ineffables de sa nature divine, et il nous a entés sur ce tronc divin. Ce tronc est Notre-Seigneur Jésus-Christ, nouvel Adam destiné à vivifier le monde. Considérons avec amour les desseins admirables de sa divine miséricorde ; mettons à profit ses bontés infinies ; laissons-nous vivifier par la sève divine, qui nous est communiquée par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; n'en perdons pas une goutte.

Cette sève de la vie de Dieu n'est autre chose que la grâce sanctifiante. Elle nous est donnée par Notre-Seigneur ; elle a la propriété de nous unir à lui et de sanctifier notre vie, en la rendant semblable à la sienne et en faisant Dieu son principe et sa fin.

Ce que la grâce sanctifiante opère en nous.

La grâce sanctifiante, en nous unissant à Jésus-Christ, met notre âme en rapport avec la source de la vie, à portée de recevoir continuellement, selon sa fidélité, une grande abondance de cette vie divine, avec des grâces de plus en plus nombreuses; elle la dispose à recevoir, sans cesse, les impressions saintes d'objets bons et surnaturels.

En devenant en nous principe de vie, elle nous donne la vie de Jésus-Christ lui-même, qui, ainsi, nous communique ses goûts et ses inclinations. Par suite, elle tend de toutes ses forces à détruire en nous la sève de corruption et de péché, nous inspirant de l'horreur pour tout ce qui est opposé à Dieu: par conséquent, elle empêche notre âme de recevoir les impressions mauvaises, ou du moins elle lui donne une impulsion contre elles, elle tend à rendre notre âme indifférente aux impressions de la vie de la nature, et de plus elle l'incline vers les objets surnaturels. Par là même que la grâce sanctifiante est en nous comme principe de vie, elle nous porte vers Dieu, et c'est ainsi que Dieu, étant le principe de notre vie, en devient aussi la fin.

Cette grâce, avec sa nature sanctifiante, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit qui l'accompagnent, est en nous comme un feu mis sous la cendre, qui tend à s'y développer et à embraser notre âme dans toutes ses affections, dans toute son action et dans toutes ses tendances : *Ignem veni*

mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? Plus elle prend de développement dans les affections et les tendances de notre âme, plus nous sommes sanctifiés ; plus elle a d'empire et de prédominance dans nos actions, plus ces actions sont saintes.

Elle nous est donnée sans aucun mérite de notre part et à l'état de germe, comme le grain de sénevé est jeté dans la terre pour devenir grand comme un arbre, selon la bonté du terrain dans lequel il est semé. Le grain de sénevé ne se développe pas sans le secours de la terre dans laquelle il est enfoui ; de même la divine grâce, jetée dans nos âmes comme un germe de vie, ne se développe pas sans l'aide de notre fidélité et de notre coopération.

Ennemis de la grâce sanctifiante en nous.

La grâce sanctifiante a deux ennemis en nous : la vie du péché, dont les tendances sont de la détruire dans nos âmes, et la vie naturelle, qui tend à empêcher le développement de son germe, en tenant ce feu couvert de cendres, et à lui faire perdre toute l'acvité de sa tendance à nous diriger vers Dieu.

Notre âme est placée entre trois principes de vie : l'un est une mort, l'autre un dangereux sommeil, et le troisième une vie de lumières toutes divines.

Pour conserver ce germe de vie divine, il suffit de se refuser aux impressions et aux inclinations de la vie de la chair ou du péché. Pour lui donner la plénitude de son activité et l'étendre dans nos

œuvres, il faut résister aux inclinations de la vie de la nature. C'est à cela que se rapporte l'enseignement de la perfection évangélique, touchant l'abnégation parfaite de toute créature et de nous-mêmes. Une fois que notre âme se refuse aux impressions quelconques des créatures, elle est tout entière sous l'influence de ce feu mis en elle par le divin Maître, et toutes ses facultés sont animées de la vie divine.

Nous avons encore un autre motif qui nous impose la nécessité de réprimer les impressions de cette vie naturelle et de l'empêcher de nous tenir sous son impulsion : c'est que, tels que nous a faits le péché, nous ne nous maintiendrons pas dans le sentiment de la vie pure de la nature. La vie du péché nous donnera toujours ses inclinations, et il nous est impossible de rester un temps considérable sous la seule impulsion de la nature bonne. Bien plus, il nous est très difficile de nous y maintenir, même pendant un temps médiocre, sans être entraînés par le péché.

La grâce sanctifiante exerce son action par la foi, l'espérance et la charité.

Comme la grâce sanctifiante, par sa nature, incline notre âme vers Dieu, son action est toujours unitive, et s'exerce par la foi, l'espérance et la charité. De plus, elle anime notre volonté et lui communique son énergie vitale pour la détermination de ses actes.

Quoique ces trois vertus aient Dieu directement pour objet, il n'en est pas moins vrai pour cela que la grâce sanctifiante vivifie nos actes et y introduit sa triple forme d'activité, même dans nos relations avec les créatures.

Ces différentes relations, avec leurs nuances multiples, mettent notre âme en mesure, soit de tomber dans les vices et défauts analogues aux impressions faites sur elle dans ces relations diverses, selon qu'elle anime son acte par le principe mauvais, ou par la direction de la nature défectueuse, soit de pratiquer des vertus surnaturelles, si ses actes ont pour principe la grâce sanctifiante et sont faits dans un esprit de foi, d'espérance et de charité.

Ainsi un supérieur ordonne une action à un missionnaire : cet ordre est désagréable à ce dernier, celui-ci suit le penchant de la mauvaise nature, et murmure ou ne fait pas ce qui lui a été ordonné ; il fait un acte d'indépendance, de désobéissance. Si ce missionnaire, soit parce qu'il aime naturellement son supérieur, soit par une raison naturelle de bon ordre et de subordination, se soumet sans murmure et exécute l'ordre reçu, il fait un acte de vertu naturelle.

Mais si, animé d'un sentiment de foi et d'amour envers Dieu, il voit la volonté de Dieu dans l'ordre qui lui est donné, et fait, avec contentement de cœur, le sacrifice que lui coûte cette action, il a pratiqué la vertu de l'obéissance avec perfection. S'il exécute cet ordre avec une moindre plénitude de sentiment surnaturel, il a pratiqué une vertu surnaturelle, mais moins parfaitement. Dans ce cas,

la nuance de cette relation est celle d'inférieur à supérieur, agissant comme tel, et cette nuance donne à la vertu que renferme l'acte le nom d'obéissance. Telle autre nuance donnera à la vertu renfermée dans l'acte une autre dénomination. Mais dans le fond, tout ce qu'il y a de saint et de vrai dans ces vertus, c'est le principe de la grâce qui le produit, ce sont la foi, l'espérance et la charité qui l'animent. Par conséquent, dans toutes ces vertus, l'âme s'unit à Dieu, et le bien qu'elles renferment est là.

Presque toujours un même acte renferme plusieurs vertus ou plusieurs vices.

Souvent, et même presque toujours, un acte renferme plusieurs vertus ou plusieurs vices, selon qu'on l'anime du principe de la grâce ou du principe de la nature. Ainsi, dans ce même acte d'obéissance, le missionnaire, inspiré par la grâce en obéissant, fait ordinairement un acte d'abnégation intérieure, en se soumettant à la peine que lui cause l'ordre ci-dessus mentionné. Lorsque cet ordre froisse son amour-propre, il fait un acte d'humilité, en résistant à l'esprit de murmure; et en recevant avec douceur l'ordre qui lui déplaît, il fait un acte de charité.

Quand, au contraire, il suit un mauvais principe, il fait de même plusieurs actes mauvais.

L'important dans nos actions est donc de nous animer d'un sentiment surnaturel. Une fois que l'âme agit sous l'influence de ce principe, les vertus

diverses viennent se ranger tout naturellement : des impressions divines se font sur l'âme, et les nuances de sainteté se multiplient.

Pour qu'un acte soit entièrement saint, il faut qu'il soit accompli entièrement sous l'influence de la grâce.

Cependant, il ne suffit pas que notre esprit se retrace une pensée surnaturelle pour que nos actes ne soient pas animés par des principes naturels ou mauvais, même lorsque l'acte est en soi bon et surnaturel. Pour rendre cette assertion plus claire, passons en revue tout ce qui se passe dans l'âme depuis le premier moment où elle est en relation avec un objet, jusqu'à ce que l'acte soit accompli ; voyons ce que Dieu fait pour donner à cet acte la sainteté voulue, et nous comprendrons ce que l'âme doit faire pour l'accomplir saintement.

Le premier mouvement qui se fait dans notre relation avec un objet est l'impression que l'âme reçoit à l'approche de cet objet. Outre la préparation faite dans l'âme par la grâce sanctifiante, qui lui donne la tendance surnaturelle, et par suite la facilité de recevoir une impression surnaturelle, Dieu nous aide par une grâce particulière dans la production de cette impression sainte. Par ce moyen, l'âme reçoit la perception de Dieu dans l'objet ; c'est une idée de foi qui se réduit en acte par la détermination de la volonté. Comme nous avons conçu la pensée de Dieu dans l'objet, la grâce,

nous inclinant vers Dieu, nous incline vers cet objet. Pour fortifier cette inclination de l'âme, combattue par celle de la nature, Dieu nous donne encore une grâce spéciale à cet effet. Cette inclination ayant ainsi pris consistance, la grâce sanctifiante exerce encore son influence sur notre volonté, mais celle-ci, affaiblie par l'inclination de la nature, a besoin encore d'une nouvelle grâce pour arriver à la détermination de l'acte et à son exécution. Nous voyons par là que colorer un acte par une pensée surnaturelle est loin de suffire pour le sanctifier. Il faut que le principe de la grâce passe par toutes les phases qui sont suivies de l'accomplissement, et mène ainsi l'acte à sa fin surnaturelle, qui est Dieu.

Si, dans ces différentes phases, la grâce seule domine, l'acte est saint. Mais si la nature y prend sa part, soit pour y mêler ses impressions, soit pour en obscurcir la perception, diminuer l'inclination ou affaiblir l'activité dans l'exécution, l'acte, étant exécuté par un effet de la grâce, reste bon d'une bonté surnaturelle, mais plus ou moins imparfait.

Nous voyons ainsi combien nous avons besoin d'être fidèles à la grâce pour arriver à l'accomplissement d'un acte vraiment saint.

CHAPITRE III

DEGRÉ DE SAINTETÉ DE NOS ACTES

Le degré de perfection et de sainteté de nos actes dépend de deux choses : la pureté et l'intensité.

§ Ier. — *Pureté de nos actes.*

La grâce peut nous faire produire des actes de pur amour de Dieu ; mais ordinairement il se mêle à nos actes un certain amour de nous-mêmes.

La grâce sanctifiante est le seul principe de sainteté en nous : elle nous porte vers Dieu par la foi et la charité, au point que, même dans nos rapports avec les créatures, elle nous fait tendre vers lui. Dieu seul devient ainsi le principe et la fin de nos actes, si ces actes sont faits sous l'unique influence de cette grâce de sainteté, pure et sans mélange.

Par un effet de cette inspiration pure venant de Dieu, nous agissons en Dieu seul et pour Dieu seul. Mais si, par un effet de l'amour de nous-mêmes que Dieu a mis dans notre nature, nous mêlons dans notre tendance d'amour envers Dieu un retour d'espérance pour nous-mêmes, quoique notre acte soit saint dans toute son acception, — parce que nous nous maintenons, je suppose, dans les bornes de

l'amour que, dans l'ordre de la volonté de Dieu, nous pouvons avoir pour nous-mêmes — l'acte n'est pas dans la sainteté d'un amour parfait : c'est ce que l'on appelle un amour d'espérance.

La vertu de l'espérance est une vertu sainte qui unit à Dieu : c'est une aspiration de l'âme vers Dieu vu dans l'avenir. Cette aspiration est mélangée de l'amour naturel pour soi-même, pur en tant que désirant jouir de Dieu vers lequel on aspire, avec la confiance de le posséder : mais le mélange de ce dernier sentiment la rend moins parfaite. Ceci demande cependant une plus ample explication.

Quatre sortes d'amour de nous-mêmes peuvent se mêler à nos actes.

Dans l'amour pour soi-même on peut observer quatre degrés.

1° *L'amour nécessaire pour nous-mêmes.* — Dieu l'a si bien imprimé dans notre nature que nous ne pouvons pas avoir un sentiment opposé. Il l'a tellement voulu qu'il l'a posé comme le point de mire de la charité envers le prochain : « Vous aimerez votre frère comme vous-mêmes. » La grâce sanctifiante anime cette pente nécessaire de notre nature par cette aspiration sainte vers Dieu, pour la porter toute en lui. Nous voyons la Très Sainte Vierge, dans le transport de son amour, dire : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*, et son divin Fils : *Deus meus, ut quid dereliquisti me?* On trouve là les deux faces de cet amour naturel, qui

est un don de Dieu, et dont nous ne pouvons nous défaire : pente vers le bien de notre être, répulsion vers le mal de notre être. Ces deux pentes restées dans leur pureté, étant animées et vivifices par la grâce, sont saintes. Voilà ce qui se rencontre dans la vertu d'espérance, en son degré parfait.

Cependant, il arrive souvent que la grâce nous anime d'une telle ferveur, qu'elle nous met dans l'abstraction et l'oubli de nous-mêmes ; et notre âme, alors, préoccupée de Dieu seul, l'aime dans toute sa simplicité et toute la pureté de cet amour. Ces actes sont plus fréquents qu'on ne pense dans les âmes qui tendent à la perfection.

Mais il faut bien que nous sachions que tous nos efforts propres pour y arriver sont inutiles et même fort nuisibles. L'amour pur est sans aucun doute un don parfait, et tout don parfait ne peut venir que du Père des lumières. Prenons nos mesures pour obtenir ce don céleste, en nous rendant agréables à Celui qui seul peut le donner.

Dans cette qualité d'amour naturel de nous-mêmes se rangent le désir de posséder Dieu, la satisfaction de l'existence de notre être, ainsi que la répulsion de la séparation de Dieu et de l'anéantissement de notre être. Je trouve inutile d'examiner ici si nous pouvons souhaiter la séparation de Dieu ou notre anéantissement, dans la supposition que telle serait la volonté de Dieu. C'est une question oiseuse ; car s'il arrive à une âme, dans l'effervescence de l'amour sensible, d'exprimer à Dieu un vœu semblable sans qu'il soit réfléchi, Dieu saura bien y prendre ce qui lui appartient. Hors de là, et étant à

soi, on ne doit ni faire cette supposition, ni exprimer ce vœu, car on serait au moins dupe de son imagination.

Dans ce degré d'amour se trouve aussi l'amour de reconnaissance, par lequel l'âme s'absorbe en Dieu, en son amour, et retient très peu de retour pour elle.

2° *L'amour pour nous-mêmes bon et conforme à la volonté de Dieu, mais auquel nous ne sommes pas nécessités.* — Il consiste à aimer la jouissance dans la possession du bien, et à craindre la douleur dans le mal. Dans cet amour de soi, il n'y a rien que ce que Dieu a mis dans notre nature, la tendance vers le bonheur. La grâce, animant cette tendance, l'élève à l'état surnaturel et fait que notre âme désire, espère le bonheur éternel en Dieu, et craint le malheur éternel dans la séparation de Dieu.

La différence entre le degré précédent et celui-ci consiste en ce que, dans le premier, nous désirons et nous aimons notre bien souverain comme tel, et dans le second nous aimons et nous désirons la jouissance éternelle que nous aurons dans la possession de notre bien souverain. Dans l'un et l'autre nous aimons Dieu ; seulement, dans le premier, Dieu est l'objet direct de notre amour, mais considéré par les yeux de notre amour de nous-mêmes et comme notre souverain bien ; dans le second, l'objet direct de notre amour est notre bonheur vu en Dieu, de manière que Dieu est la fin dernière où aboutit notre âme, mais non notre fin directe.

Une âme qui veut être sérieusement à Dieu, sans

restriction et sans mesure, parviendra facilement à s'élever au-dessus de cet amour intéressé, par le travail de sanctification que la grâce divine opère en elle. Ici, comme dans le degré précédent, il ne faut pas y prétendre par son propre travail. Dieu seul peut nous unir à lui dans un degré plus parfait d'amour par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ : tout ce que nous avons à faire, c'est d'être fidèles à cette grâce.

Il est bon de viser à se détacher de soi et de s'oublier pour faire plus souvent des actes dans toute la pureté des inspirations de la grâce, afin d'aimer Dieu en Dieu et pour Dieu seul. Mais il faut se bien garder de rejeter les actes d'un amour moins parfait ; nous nous exposerions fort à être infidèles à la grâce, et, de plus, à gâter davantage ces actes en les mélangeant d'amour-propre. Il faut encore éviter un certain esprit d'observation pour chercher à distinguer dans nos actes les mouvements de l'amour d'espérance, afin de les purifier et de les élever à l'amour pur. Sachons bien une chose : de nous-mêmes nous ne pouvons rien à cela, et, au lieu de gagner à ce travail, nous perdrions beaucoup ; nous donnerions jeu à notre imagination, qui nous retracerait des motifs et des intentions très pures, quant à l'idée qu'elle nous présenterait, tandis que, dans le fond, la nature et l'amour-propre auraient la plus grosse part à notre prétendu acte d'amour pur. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous animer d'un désir vif et fervent d'être tout à Dieu, de nous sacrifier tout entiers pour lui et d'être toujours fidèles à sa grâce. Dans cet esprit de ferveur

solide, faisons nos actes sous l'inspiration de la grâce, telle que nous la sentons, sans l'éplucher. Si nous agissons autrement, nous risquons de nous livrer à l'orgueil et à l'illusion.

3° *Un amour de soi-même, bon en soi, conforme à la volonté de Dieu et animé par la grâce, comme dans le degré précédent, mais dans lequel la nature a trop de part.* — La foi nous montre notre souverain bonheur en Dieu, la grâce divine nous y porte, mais la force de la nature dépasse le mouvement de la grâce. Et alors il arrive, tantôt que nous n'avons pas la soumission suffisante à la volonté de Dieu, et tantôt que nous manquons de confiance en Dieu, qui seul peut nous donner son souverain bonheur par sa miséricorde pour nous. Une âme qui en est là est très imparfaite et doit aviser, avant tout, aux moyens de vaincre ses défauts et de se détacher d'elle-même, afin de purifier son amour.

4° *Enfin, un amour de soi-même qui dépasse l'amour de Dieu.* — On est soi-même la fin dernière de son amour envers Dieu. Cet amour est mauvais et se reconnaît par un orgueil ou un égoïsme radical en matière de piété. Cependant il est généralement difficile de mesurer jusqu'à quel point le bien réel est mêlé dans ce mal.

§ 2. — *Intensité de nos actes.*

Le degré de sainteté de nos actes est mesuré aussi sur l'intensité de notre tendance vers Dieu.

L'intensité consiste dans la force intime et l'énergie avec lesquelles l'âme embrasse l'objet qui l'occupe et accomplit l'acte.

L'intensité ne provient ni de l'énergie naturelle, ni du caractère, ni de la ferveur sensible, mais de la grâce.

Il ne faut point qu'on s'y méprenne, l'intensité ne s'acquiert pas directement. Elle provient, non de l'énergie naturelle, mais de l'extension que l'abnégation de soi-même procure à l'empire de la grâce, et de la fidélité habituelle aux inspirations divines. Il faut donc prendre garde d'aspirer par sa propre action à donner une plus grande intensité au mouvement intérieur vers Dieu ; on ne ferait qu'y mêler davantage l'action de la nature, et très souvent l'orgueil et l'amour de soi-même. Qu'on s'établisse dans un état d'abnégation et de fidélité très grande à la grâce, et on sera sûr que Dieu, vivant en nous, donnera à notre âme une intensité d'amour dans la même proportion : tout moyen direct est une illusion et plus qu'une perte de temps.

On serait encore dans une grande erreur de penser que l'intensité de l'amour de Dieu dépend du caractère. Le degré d'amour vient de la grâce, cela est bien évident ; par conséquent il ne peut dépendre du caractère. La grâce peut opérer une aussi grande sainteté dans un homme à caractère froid que dans un autre d'un caractère ardent. Une vertu naturelle peut être le produit du caractère, une

vertu surnaturelle est l'effet de la grâce. Le caractère ne peut donner que la forme de vertu produite au dehors, l'intensité est dans l'âme et se fait sentir dans l'action de la volonté.

Ainsi le même degré d'intensité d'amour, existant dans les actes de deux hommes de caractères différents, fera accomplir ces actes, pour le fond, avec le même degré de sainteté, tandis que, pour la forme sous laquelle cette intensité se manifeste, il y aura une différence considérable entre un homme de caractère froid et un autre de caractère ardent.

Enfin, une autre erreur trompe encore assez souvent les personnes qui se livrent au travail de la sanctification de leur âme. Elles mettent l'intensité de l'amour dans les sentiments de la ferveur sensible et dans l'ardeur de la dévotion passionnée, qui existe dans le début d'une vie sainte et toute pour Dieu. Dans cet état, l'âme est affectée vivement par la grâce de Dieu, mais les impressions de la grâce se font sur les sens intérieurs. De ces impressions résulte une jouissance très vive, et cette jouissance, étant toute dans les sens, donne une grande effervescence aux passions, qui s'émeuvent selon la mesure de la jouissance donnée aux sentiments du cœur. Les actes d'amour envers Dieu, dans cet état, proviennent en grande partie de la jouissance que l'âme éprouve dans sa considération, et tendent plus ou moins vers cette jouissance que l'âme veut savourer. Ce n'est pas un mal, c'est même un bien auquel il faut se laisser aller, si on veut être fidèle à la grâce (se gardant cependant d'excéder) ; mais ce n'est pas là un amour aussi pur et aussi dégagé

que celui qu'on aura dans la suite, lorsqu'il s'élèvera au-dessus des sens, si l'on est fidèle.

La même chose arrive quant à l'intensité. L'impression de Dieu et l'impulsion d'amour envers lui étant données aux sens, elles mettent une grande activité dans les passions, et l'intensité de cette activité passionnée est mesurée sur celle de l'impression produite dans les sens. Quoiqu'il y ait là un amour de Dieu très réel, et même intense jusqu'à un certain point, cependant une bonne partie de cette intensité appartient au bonheur de la jouissance plutôt qu'à Dieu; de plus, une partie de ce qu'on prend pour intensité d'amour n'est qu'activité de passion, et, dans le fond de l'âme, l'intensité est moindre.

Il ne faut donc pas se troubler ni se décourager, si, plus tard, cet état de dévotion sensible cessant, on n'éprouve plus ces ardeurs violentes d'amour. Une âme qui est fidèle à Dieu dans cet état, où les sens ne sont plus affectés, a un amour bien plus pur et beaucoup plus intense, quoiqu'elle n'éprouve plus ces impressions vives dans les sens, ni cette activité des passions, dans la pratique de la dévotion et des vertus.

Dans l'ordre naturel, un jeune homme, voulant une chose, la veut avec passion ; un homme mûr la veut au moins aussi fortement, mais avec calme. La volonté de l'homme mûr est généralement plus forte que celle du jeune homme ; la différence, qui se manifeste en faveur de la force de la volonté du jeune homme, n'est que dans l'expression qui, étant passionnée en lui, fait paraître sa volonté plus

énergique, tandis qu'elle n'est que plus active. La grâce, agissant sur les sens, est à son état de jeunesse; plus tard vient l'âge mûr, où l'expression est moins passionnée, mais où l'action intime de l'âme peut être et est ordinairement, c'est-à-dire quand nous sommes fidèles, plus énergique et par conséquent plus intense.

La vie des Saints nous fournit de cela une foule d'exemples. Ainsi, quand Notre-Seigneur dit à ses Apôtres que tous se disperseraient pendant la nuit de douleur de sa Passion, saint Pierre, tendrement et vivement affecté par la présence du divin Maître, dont la vue corporelle pénétrait les Apôtres et les disciples d'un sentiment d'amour, incompréhensible à celui qui ne l'a pas vu dans sa chair, saint Pierre, pénétré de cet amour sensible, lui répond : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor ;* et un instant après : *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.* On voit bien dans ces paroles hardies l'ardeur sensible de l'amour, provenant d'une impression intense. Cet amour avait ses défauts assez nettement exprimés dans la hardiesse de ces paroles, défauts qui se trouvent généralement dans cet amour sensible, quand il est violent ; mais, dans le fond, c'était un amour véritable, et les paroles sincères de Pierre en font voir la violence. Quand plus tard saint Pierre rentra dans sa prison pour se faire crucifier, il le fit avec beaucoup plus de calme, et cependant l'intensité de son amour, dans l'accomplissement de cet acte, était bien plus grande que pendant la nuit de la Passion.

Comme l'amour de Dieu, qui perfectionne notre union avec lui, de même la pureté, l'intensité et les autres qualités parfaites de cet amour, prennent leur source dans la grâce sanctifiante. Plus cette lumière divine et vivifiante anime notre âme dans ses actes, à l'exclusion de toute impulsion qui lui est étrangère, plus notre amour est pur.

Parfois ce don divin remplit tellement toutes les puissances de nos âmes et vivifie tellement tous nos goûts, que, dans l'accomplissement d'un acte, nous devenons étrangers à tout ce qui est étranger à Dieu ; alors, agissant sous la seule inspiration de la grâce sanctifiante, notre amour prend toute l'intensité de son action vivifiante.

Conclusion.

Ainsi, nos actes sont saints quand ils sont animés par la grâce et se dirigent vers Dieu avec pureté et force : avec pureté, lorsqu'ils ne sont inspirés que par le mouvement de la grâce ; avec force, lorsque les puissances de notre âme se portent vers Dieu avec énergie dans l'accomplissement de ces actes.

CHAPITRE IV

LA SAINTETÉ REQUIERT L'HABITUDE D'AGIR SOUS L'INFLUENCE DE LA GRACE

1° Nécessité de cette habitude pour la vraie sainteté.

Pour parvenir à l'accomplissement des desseins que Dieu a sur nous, en nous donnant la grâce sanctifiante, il ne suffit pas que nous arrivions à produire des actes saints, à des intervalles plus ou moins éloignés ; il nous faut les rendre aussi fréquents que nous pouvons. Il ne suffit pas non plus que, au moment de faire des actes, nous dirigions nos intentions vers Dieu et nous nous efforcions de les faire dans les conditions voulues pour qu'ils soient saints. Nos efforts seraient alors, il est vrai, bons et louables, et nous procureraient souvent un certain mérite devant Dieu. Mais ils seraient presque toujours impuissants à donner à nos actes le caractère véritable de la parfaite sainteté, surtout si notre âme était d'habitude sous l'influence des impressions de la nature ; car alors la grâce n'aurait pas assez d'action sur elle, pour lui donner cette impression surnaturelle, pure et sans mélange, ni pour l'incliner vers Dieu seul. Les efforts que nous ferions en ce moment seraient une preuve de

bonne volonté, provenant de bonnes inspirations de Dieu, mais, lors même qu'ils seraient dans les meilleures conditions, la nature y aurait généralement sa bonne part. Je dis : quand même ces efforts seraient dans les meilleures conditions, car il arrivera souvent qu'ils seront accompagnés de contention d'esprit, de raideur, ou d'autres imperfections qui dénotent une part considérable du sentiment de la nature, et parfois de la nature mauvaise.

Pour obtenir la sainteté dans nos actes, il faut donc introduire la grâce sanctifiante comme principe actif et vital dans toutes nos habitudes, de manière que, comme l'homme du monde vit sans cesse sous la tendance de la jouissance et du bonheur de la nature, nous vivions, nous, sous la continuelle tendance de la vie divine et sanctifiante que Jésus-Christ nous communique, comme le tronc communique la sève aux branches. Alors, comme les branches produisent des fruits selon la nature de la sève qu'ils reçoivent du tronc, de même nous produirons des œuvres saintes selon la nature de la sève toute sainte que nous recevons du divin tronc sur lequel nous sommes entés. La grâce étant devenue ainsi le principe habituel de notre vie, nous aurons la facilité d'être impressionnés par les objets surnaturels, et nous serons inclinés vers ces objets.

De plus, cette tendance surnaturelle nous fera voir très souvent Dieu dans ce qui, de sa nature, est un objet naturel, et l'élèvera ainsi à l'état surnaturel.

Enfin, vivant sous cette influence qui nous entraîne vers Dieu, nous tournerons le dos à la créa-

ture, c'est-à-dire, nous perdrons la tendance, l'inclination vers les choses créées. Par suite, nous aurons difficilement une impression favorable d'un objet naturel, et si nous venons à en recevoir, nous ne serons pas facilement inclinés vers cet objet ; nous aurons par conséquent une grande facilité à repousser cette inclination pour suivre celle que nous recevrons de la grâce. En outre, le mélange de la nature avec la grâce pour nous incliner vers le même objet deviendra rare, parce que la tendance de la grâce, étant habituelle dans l'âme, diminuera nécessairement celle de la nature, selon le degré de force dans lequel cette tendance de la grâce existe dans l'habitude de notre vie ; par conséquent, notre action sera plus pure et plus sainte.

L'âme, dans cet état, a la facilité et l'inclination de faire des actions saintes ; elle a donc la vertu de la sainteté. Le mouvement vital qui est en elle est habituellement animé par la sève de la sainteté qu'elle reçoit de Jésus-Christ, auteur et consommateur de toute sainteté ; elle est sainte. C'est ainsi que s'accomplit en nous la parole de notre divin Maître : *Si quelqu'un reste en moi* par la greffe de la sanctification, *et moi en lui* par l'action de cette sainte grâce, animant toutes les tendances habituelles de la vie, *celui-là portera beaucoup de fruits ;* toutes ses actions seront saintes, *parce que sans moi vous ne pouvez faire aucun fruit*, car toute autre sève que celle qui vient de moi ne peut rien produire. *Si quelqu'un ne reste pas en moi* par la grâce sanctifiante, qui le greffe sur mon tronc, *il sera coupé et jeté dehors, puis on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera.*

2° Moyens par lesquels s'établit en nous l'habitude d'agir sous l'influence de la grâce.

On peut arriver à cette habitude de sainteté de deux manières : 1° par une infusion subite — ou du moins par une action de la grâce qui tient de l'infusion ; 2° par un courant de grâces qui établissent peu à peu l'âme dans cette habitude.

Premier moyen. — Par une faveur extraordinaire, Dieu parfois donne à l'âme cette habitude d'une manière infuse, sans qu'il y ait eu travail de notre part. Mais cette infusion subite et instantanée est un fait très rare, même dans l'histoire de la vie des Saints.

On voit, il est vrai, assez souvent, surtout à la suite d'une conversion éclatante, l'âme entrer dans une ferveur d'amour très grande, être vivement inclinée vers les choses surnaturelles, avoir en horreur les jouissances de la terre et se porter avec ardeur vers Dieu. Ceci montre les moyens puissants que la divine bonté emploie pour faire parvenir cette âme à la sainteté, mais cela n'est pas encore la sainteté. Cette effervescence passionnée de l'amour de Dieu est excellente, mais tout n'y est pas le fruit de la sève de sainteté qu'elle a reçu de Jésus. Si cette âme pouvait analyser les principes divers de son activité (ce qu'il ne serait pas opportun de faire), elle y trouverait de quoi faire une bonne part à la nature, même à la nature défectueuse, et aussi à la nature mauvaise.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, prend cette âme

selon la faiblesse de sa nature, et par le côté où elle est plus facilement attirée à lui. Elle est toute répandue dans les sens et habituée à recevoir ses impressions par les sens, à juger, à aimer et à agir par les sens; elle ne vit que par les sens. La voyant dans cet état, et voulant l'attirer à une vie de sainteté, la grâce divine opère nécessairement sur ses sens intérieurs, lui fait percevoir Dieu par le secours de l'imagination, l'impressionne et lui donne une impulsion sensible vers Dieu : et cette impulsion, agissant sur les sens, émeut les passions dans le degré de force et d'intensité de l'impression. Autant la jouissance est grande, autant le mouvement passionné, qui tend vers cette jouissance, est violent. On peut déjà voir par là que le degré d'intensité dans cet amour tient en grande partie à la jouissance produite dans les sens par la perception de Dieu.

L'âme éprouve, il est vrai, un ardent entraînement vers Dieu, elle est détachée des jouissances dans les créatures, mais cet entraînement vers Dieu et ce détachement ont pour cause principale le bonheur qu'elle trouve en Dieu; ce n'est pas là la pureté de l'amour. Elle reste toujours attachée à elle-même et éprouve le besoin des jouissances pour se maintenir dans l'amour de Dieu.

De plus, quand les passions sont dans l'effervescence par suite d'une impression forte, la raison n'a point ou a peu d'action sur elles; il résulte de là que cet entraînement d'amour, qui est mélangé de l'influence de l'amour naturel de soi-même, emporte l'âme, souvent sans qu'elle s'en aperçoive,

dans les défauts qui, depuis la corruption du péché, sont inhérents à cet amour naturel pour soi.

Cependant, cette impression dans les sens et l'entraînement qui la suit étant l'effet de la grâce, renferment un amour véritable ; ils sont bons, désirables, et peuvent être considérés comme les moyens ordinaires dont la divine Providence se sert pour amener les âmes à une sainteté parfaite.

Mais il ne faut pas qu'on se considère, dans cet état, comme étant déjà parvenu à la sainteté, et, quand ces impressions sensibles cessent, on ne doit pas non plus se croire déchu de la sainteté. C'est alors, au contraire, que cette sainteté pure s'établit solidement dans l'âme. Il faut donc que l'âme se maintienne dans son attachement à Dieu, dans son habitude surnaturelle de la vie de Dieu en elle, et, en restant fidèle et persévérante à vivre en Dieu et non dans les créatures, elle arrivera à une véritable sainteté.

Pendant le temps qu'elle a été sous l'impression de la jouissance sensible de Dieu, toutes les passions naturelles paraissaient éteintes, parce que les jouissances saintes devaient nécessairement les effacer et tourner toute l'activité de l'âme vers Dieu. Mais leur principe ayant été conservé — puisque l'amour naturel de soi-même n'avait pas été sérieusement combattu, — elles sont en réalité restées vivantes, quoique dans l'inaction. C'est pourquoi, aussitôt que les impressions sensibles cessent, les penchants vicieux et les défauts reparaissent. Il ne faut pas s'en effrayer, mais les combattre avec fidélité.

Dans ce combat, l'âme a l'avantage, si elle est

fidèle : car, d'un côté, ses vices et ses défauts sont affaiblis par l'inaction dans laquelle ils ont été, et surtout parce que les tendances surnaturelles de l'âme, qui se sont établies pendant ce temps de ferveur sensible, ont coupé une grande partie des racines qui les alimentaient et diminué la sève de la vie de la nature qui les vivifiait en les remplaçant par une augmentation de la sève de la grâce. D'un autre côté, l'âme a acquis des lumières en plus grande abondance, avec des forces de résistance qu'elle n'avait pas auparavant ; elle est étayée par des grâces plus abondantes et par les vertus diverses qu'elle a eu le temps d'acquérir dans un certain degré.

J'ajoute une observation pour rectifier ce qu'il y a de trop général dans ce que je viens de dire sur cet état sensible.

Pendant un temps plus ou moins long après la conversion à Dieu, les impressions surnaturelles se font sur les sens et produisent une impulsion active dans les passions ; mais il arrive très souvent qu'après ce temps, les sensations deviennent plus douces ; elles se spiritualisent peu à peu ; le mouvement passionné de l'âme diminue, et l'âme acquiert une certaine fixité en Dieu. Alors, au fur et à mesure que l'âme s'avance dans cette voie, les impressions affectent davantage la sensibilité intellectuelle, l'action de l'âme vers Dieu prend la même forme, son amour devient plus pur et acquiert plus d'intensité, les vertus sont plus parfaites, les vices et défauts ne reparaissent plus, ou ne paraissent que légèrement. L'action de la grâce pénètre peu à peu dans

tous les mouvements de l'âme et arrive, à la longue, à la vivifier purement et saintement dans les habitudes ordinaires de la vie.

La sainteté ainsi acquise tient en partie à l'infusion; cependant, la grâce a été pas à pas secondée par la correspondance de l'âme.

Deuxième moyen. — Le second moyen, que Dieu nous donne ordinairement pour arriver à la sainteté habituelle, consiste dans un courant de grâces particulières plus ou moins élevées, par lesquelles il prévient, attire, éclaire et touche l'âme, alimente et fortifie l'activité de la volonté, pour produire des actes tendant vers lui, et animés par l'esprit de sainteté qu'il a mis en nous. De cette manière, il entretient notre âme dans une fidélité habituelle par la répétition des actes ainsi animés de sa grâce, il diminue dans nos actes et dans les habitudes de notre vie l'influence de la vie naturelle, et il détruit peu à peu l'insinuation de la nature mauvaise.

1° D'abord, Dieu entretient notre âme dans la fidélité habituelle. En effet, comme il agit sur nous pour nous rendre fidèles dans l'accomplissement de chaque acte en particulier, la répétition fréquente de cette fidélité à ses grâces nous donne une grande facilité à lui rester fidèles; peu à peu, ce qui fait obstacle à notre fidélité disparaît, et la vertu de cette fidélité s'acquiert.

2° Dieu diminue ensuite dans nos actes et dans nos habitudes l'influence de la vie naturelle. Car chaque triomphe des grâces particulières a pour résultat de donner à la grâce sanctifiante l'influence dans l'acte,

selon le degré plus ou moins complet de ce triomphe, et plus l'influence de la grâce sanctifiante vivifie l'acte, plus celle de la vie naturelle disparaît. La répétition fréquente de ces actes, où notre âme a été fidèle aux grâces divines, nous donne l'habitude de faire nos actes sous l'influence vivifiante de la grâce sanctifiante : et par suite, la grâce sanctifiante acquiert une prédominance plus ou moins considérable dans les habitudes de notre vie, selon le degré de notre fidélité habituelle. Plus la grâce sanctifiante acquiert ainsi la prédominance en nous, plus l'influence de notre vie naturelle disparaît de nos habitudes.

De là un avantage immense pour notre âme. N'ayant plus, dans les habitudes ordinaires de la vie, l'influence du sentiment de la nature, elle y devient de plus en plus indifférente. La faculté de sensibilité naturelle reste, elle est même plus forte et plus perfectionnée, mais l'impression qu'elle reçoit des objets naturels devient surnaturelle, par la raison que les objets font sur nous une impression semblable à la disposition de vie qui nous anime. Or, la disposition de vie qui nous anime alors étant sainte, l'impression faite sur nos facultés est donc sainte. Et cela arrive non seulement pour les objets qui, de leur nature, peuvent produire une impression sainte, telle que l'impression provenant des maux du prochain ; mais même pour les objets dont les impressions, de leur nature, ne renferment rien de saint, telles, par exemple, que celles de la musique. Une âme vivant sous l'influence de la grâce éprouvera autant ou même plus de jouissance qu'une

autre, mais cette jouissance ne restera pas jouissance naturelle; elle élèvera l'âme à Dieu, et lui fera produire des actes saints. Il en est de même de tout objet qui impressionne l'âme honnêtement.

Si l'impression d'un objet naturel reste purement naturelle, cette âme y est indifférente; et lorsqu'elle se sent atteinte par cette impression, elle a généralement beaucoup de facilité à la repousser.

Quand je dis que généralement l'âme arrivée à ce degré de sainteté est indifférente aux impressions naturelles, je parle seulement des impressions morales, de celles faites sur les sens intérieurs. Il n'en est pas de même de celles qui sont faites sur les sens extérieurs, dans leur contact avec les créatures. Sans un don particulier de Dieu, qui a été rare, même en ses plus grands Saints, notre corps reste toujours assujetti au sentiment de jouissance ou de douleur, de goût ou de répulsion, selon que l'impression est favorable ou défavorable. Cette sensation physique agit même sur l'organisation et devient une impression organique; arrivée à la sensibilité morale, elle s'affaiblit, parce que l'âme, n'étant pas sous l'influence de la vie de la nature, est fermée à ses impressions et se trouve forte pour les repousser et les effacer, si elles ont laissé des traces.

3° Enfin, Dieu détruit peu à peu les insinuations de la nature mauvaise. Le mal a sa racine dans notre nature. Comme la nature nous reste toujours, cette racine perverse nous reste aussi. Mais plus notre âme se soustrait à l'influence de la vie de la nature pour vivre sous celle de la grâce sanctifiante,

moins ce *fomes peccati* peut exhaler sa mauvaise odeur. La racine de perversion ne meurt pas, mais, ne pouvant végéter que dans le champ de la nature, sa sève corrompue ne monte qu'autant que nous sommes sous une impression de la nature, et son fruit ne se produit que lorsque notre âme est dominée par cette impression et la suit. De là, quand une âme vit dans l'habitude de la sainteté, elle éprouve moins d'impressions de péché.

C'est ainsi que Dieu détruit en nous peu à peu, non la nature mauvaise, mais ses insinuations, en retirant peu à peu notre âme des habitudes de la vie naturelle, pour nous vivifier de sa vie divine.

Cependant, comme nous restons toujours soumis aux impressions physiques et organiques, il arrive souvent que des âmes, vivant habituellement sous l'influence de la grâce de Dieu, éprouvent encore fréquemment le stimulant de la nature mauvaise.

Animée ainsi par la grâce sanctifiante, notre vie tend à se rendre semblable à la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous acquérons une grande facilité à la pratique de toutes les vertus ; nous perdons les vices et les défauts ; nous enlevons l'aliment qui fait toute la force des tentations ; nous détruisons, dans une certaine mesure, les tentations elles-mêmes, non dans ce sens que nous ne sommes plus capables d'en avoir, ni même que nous n'en ayons plus, mais elles deviennent rares et ne se réveillent, généralement, que lorsque nous cessons d'être sous l'influence habituelle de la grâce qui nous vivifie, ou que nous sommes exposés à ces tentations par les sens ; et

alors, elles ne pénètrent généralement pas bien avant, et nous les dominons facilement.

Cependant, il est un genre de tentations dont les traces se montrent encore plus ou moins fréquemment, plus ou moins efficacement, même dans ceux qui sont parvenus à cette vie toute sainte : ce sont les tentations de l'orgueil.

Mais la grâce intérieure, ayant pénétré toute l'activité de l'âme et étant devenue le principe de la vie, lui donne une forte tendance d'humilité, en opposition directe avec celle de l'orgueil. Cette dernière s'affaiblit de plus en plus, au fur et à mesure que l'empire de la grâce augmente. De plus, l'instrument de l'orgueil, qui est l'imagination, et son aliment, qui est la sensibilité, étant une fois amortis dans leur action, ces facultés perdent ce qu'elles ont d'énergie à mettre à la disposition de l'orgueil, et les impressions qui s'y font dans ce sens sont rares, ordinairement faibles, faciles à combattre et à vaincre.

Conclusion des trois chapitres qui précèdent.

En résumé, nous sommes saints quand la grâce sanctifiante vivifie notre âme dans ses actions et dans ses habitudes.

La grâce sanctifiante se mesure par son développement, son extension et sa domination dans l'ensemble de nos habitudes et le détail de nos actes. Elle se manifeste par les dispositions habituellement surnaturelles et la facilité d'en émettre fré-

quemment des actes, lorsque la circonstance s'en présente. Elle exige de notre part le soin de nous tenir purs de péchés, victorieux de nos vices et de nos défauts, détachés de toute créature et de nous-mêmes, et enfin déshabitués de cette vie naturelle et humaine, pour ne plus vivre que pour Dieu et sous son inspiration. Elle nous communique la pratique de toutes les vertus, nous garantit contre le péché, les vices et les défauts, nous donne de la ferveur et de l'énergie pour tout ce qui est saint et agréable à Dieu, de l'indifférence pour tout ce qui lui est indifférent, et de l'opposition pour tout ce qui lui est désagréable.

Dieu opère en nous cette sainteté par les grâces particulières qu'il nous accorde, pour que nous accomplissions nos actes sous l'influence de la grâce sanctifiante. Il exige de notre part la fidélité à ses grâces; mais il ne se contente pas d'une fidélité passagère, il demande une fidélité habituelle, et, selon la mesure de cette fidélité, il nous communique, par l'extension de sa grâce sanctifiante, sa vie de sainteté.

Telle est l'idée que nous devons nous former de la sainteté à laquelle tous nous devons parvenir, à un degré plus ou moins élevé, si nous sommes fidèles à Dieu. Si nous restons des hommes de la terre, pensant, sentant, vivant et agissant en hommes de la terre, c'est-à-dire en hommes naturels, dominés par leur nature et assujettis à leurs faiblesses, à leurs défauts, et parfois à leurs passions, nous sommes indignes de Dieu, indignes de l'immense miséricorde avec laquelle il nous a appelés à la suite de

son Fils, et en opposition directe avec sa volonté positive.

Nous voyons encore, par ce qui vient d'être dit, que la sainteté ne consiste nullement dans les choses extraordinaires : visions, extases, miracles, révélations, etc. Toutes ces choses peuvent être souvent des marques, des preuves de la sainteté d'un homme ; ce sont des faveurs que Dieu accorde quelquefois à la sainteté ; mais la sainteté ne réside que là où je viens de vous la montrer. C'est sur ce point que doivent se concentrer tous nos désirs, toute notre activité et toutes les tendances de notre âme.

Ne nous occupons pas de ces faveurs extraordinaires et gardons-nous bien de les désirer, pour quelque motif que ce soit. Aucun motif au monde ne doit nous enhardir à les demander à Dieu. Quand Dieu veut les accorder, il sait bien inspirer le mouvement qui les produit; ce n'est pas à nous à les désirer; nous serions trop exposés par ce désir, le plus souvent orgueilleux, à perdre la véritable sainteté et à nous porter vers une perfection imaginaire et de mauvais aloi, qui ne servirait qu'à nourrir notre amour-propre, nos défauts et nos passions.

CHAPITRE V

DE LA SAINTETÉ CONSIDÉRÉE DANS LES HOMMES APOSTOLIQUES

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, l'action de Dieu dans les âmes en général, et la vie sainte qu'il leur communique par sa grâce sanctifiante, aidée des grâces spéciales pour l'accomplissement des actions ordinaires de la vie. Je sens le besoin de considérer cette divine action en nous, qui sommes engagés dans une vocation toute de sainteté : cette vocation, en effet, nous a fait contracter des devoirs particuliers et nous place dans un état exceptionnel, en comparaison de celui de la généralité des hommes.

Les hommes apostoliques sont particulièrement obligés d'être saints.

Comme la sève naturelle se transforme en chaque arbre dans le fruit qui lui est propre, de même la sève divine que nous recevons de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, se transforme en nous dans une sainteté d'une forme différente et d'un degré plus ou moins élevé, selon l'état dans lequel la miséricorde de Dieu nous a greffés sur le tronc vivant et vivifiant de Jésus-Christ son Fils.

Pour notre part, nous avons été entés dans le cœur, dans la moelle même de l'arbre de vie ; nous recevons la sève avec surabondance, et sa tendance n'est pas seulement de produire la vie en nous et pour nous, mais elle veut faire de nous des branches vigoureuses, des branches mères devant communiquer la vie et la verdure aux rejetons, lesquels recevront la naissance par l'action de la sève divine qui est en nous et qui leur est transmise par nous.

Si donc nous, les grosses branches plantées dans le cœur de l'arbre, sommes desséchés, ou si nous n'avons que peu de vie et de verdure, comment les rejetons pourraient-ils avoir la vie ? Si nous n'avons en nous que peu de sève de la vie de Jésus et beaucoup de sève de la vie de la nature, avec ses vices et ses défauts, comment pourrons-nous donner naissance aux petites branches ? Si même nous en faisons naître quelques-unes, nous ne pourrons leur donner qu'une vie chétive. Soyons bien assurés qu'elles ne recevront de nous qu'un mince filet de la vie surnaturelle, qui ne sera pas suffisant pour détruire le torrent empesté de la vie de péché qui est en elles. Avec le peu de vie divine de Jésus-Christ que nous leur donnerons, nous leur communiquerons, de plus, sans nous en apercevoir, beaucoup de notre vie naturelle.

C'est une réflexion que je voudrais pouvoir produire à chaque page de cet écrit. Un missionnaire qui ne travaille pas sérieusement et constamment à sa sanctification, se rend indigne de l'éminente grâce apostolique et coupable envers les âmes qu'il

devait sanctifier. Mais s'il se met sérieusement à l'œuvre, il se sanctifie infailliblement et sanctifie une foule d'âmes avec lui.

La grâce donne à chacun une sainteté en rapport avec sa condition.

L'effet de la grâce sanctifiante en nous est, comme nous avons dit plus haut, de vivifier notre âme dans ses actions et ses habitudes, par la foi, l'espérance et la charité : et ces vertus, selon les nuances diverses provenant de la différence de nos relations avec Dieu et avec les créatures, se revêtent de la forme des vertus multiples qui sont pratiquées dans ces relations. Mais, comme nous sommes trop faibles pour que son action puisse ainsi se réaliser en nous, Dieu, infiniment miséricordieux, nous donne des grâces pour l'action qui ont pour but de nous disposer, de nous attirer et de nous fortifier.

Ainsi, dans chaque état de vie où Dieu nous a placés, la grâce sanctifiante tend de toutes ses forces vers la pratique des devoirs et des vertus propres à cet état.

Ainsi encore, la divine miséricorde nous donne, dans chacun de ces états, les grâces particulières destinées à prêter secours à notre faiblesse pour le développement de la grâce sanctifiante, en vue de l'accomplissement de ces devoirs et de la pratique de ces vertus.

De plus, quand, dans certains états de vie, Dieu nous communique par un sacrement une mesure de

grâce sanctifiante spéciale pour cet état, cette grâce tend à développer en nous les vertus propres à l'état et aux devoirs que nous avons à remplir : par suite, quand les vertus de cet état doivent composer tout l'ensemble de la vie, comme les vertus du chrétien et celles du prêtre, elle tend à donner à notre âme une forme propre à l'habitude de ces vertus. Cette forme s'appelle l'esprit de l'état, l'esprit chrétien, l'esprit sacerdotal.

Enfin, par le fait que Dieu nous donne par un sacrement la grâce sanctifiante propre à un état, sa miséricordieuse sagesse s'engage à nous donner, en temps et lieu, pour l'action, des grâces particulières pour nous amener aux résultats que doit obtenir l'action de la grâce sanctifiante reçue dans le sacrement. Et si ces résultats ne sont pas obtenus, cela provient de ce que le sujet n'a pas correspondu à ces grâces, moyennant lesquelles les résultats étaient infaillibles, si on les avait suivies.

La grâce donne aux hommes apostoliques une sainteté en rapport avec leur caractère sacerdotal.

Appliquons maintenant ces règles à l'état tout de sainteté auquel la bonté divine nous a élevés. Nous avons à remarquer deux choses différentes, qui cependant ne sont pas distinctes l'une de l'autre : nous avons à considérer le sacerdoce en général, et les conditions particulières dans lesquelles nous en exerçons les fonctions.

L'homme choisi de Dieu et appelé au sacer-

doce de Jésus-Christ est uni à celui-ci en sa qualité de Fils de l'homme par l'élection, et revêtu de sa puissance en sa qualité de Fils de Dieu par la consécration. Associé ainsi à Jésus, Dieu et homme, il devient avec lui médiateur entre Dieu et les hommes.

En sa qualité de médiateur auprès de Dieu, il doit, auprès de Dieu, représenter les hommes, obtenir rémission pour les pécheurs, demander persévérance et sanctification pour les justes, et rendre à Dieu, avec surabondance de sainteté et perfection, les devoirs qui lui sont dus par les créatures et que celles-ci refusent de lui rendre, ou qu'elles lui rendent avec trop d'imperfection.

Pour remplir ce devoir, il faut que, selon la mesure de sa faiblesse, il soit, à l'imitation de Jésus-Christ, le grand Prêtre auquel il est incorporé par le sacerdoce, et dont il gère la fonction, *saint, innocent, sans tache, séparé de tout péché*, afin que, avec lui, il puisse être élevé non seulement au-dessus des choses de ce monde, mais au-dessus de tous les cieux.

Le prêtre parfaitement fidèle à la grâce qu'il a reçue dans son ordination irait là tout droit. Outre la sainteté pour laquelle il a reçu un don spécial, son âme acquiert une élévation très grande au-dessus des choses humaines, et il a de plus une grande puissance dans les choses divines.

Enfin, la grâce de son ordination devient en lui un esprit de prière, un esprit de charité pure et forte pour Dieu et pour tout ce qui peut procurer sa gloire, un esprit de lumière en tout ce qui touche

à ses perfections, aux mystères de la Rédemption et à la doctrine du salut.

Voilà ce que le prêtre devient dans ces communications avec Dieu par son sacerdoce, si, dans la pratique, il est fidèle aux grâces particulières qu'il reçoit en vertu du sacrement, pour le développement de la grâce sanctifiante qui forme en lui la vie sacerdotale.

Comme médiateur auprès des hommes, il doit représenter Dieu qui l'envoie et agir auprès du peuple en son saint nom, dans le but, par les moyens et dans l'esprit déterminés par Dieu lui-même et selon la forme dans laquelle a agi Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui-ci, toujours vivant dans les prêtres, les unit à son souverain Sacerdoce, par la sève sacerdotale dont il les vivifie ainsi que leurs actes, pour les rendre semblables à lui et rendre leurs actes semblables aux siens.

Cette sève de la vie sacerdotale de Jésus, qui nous fait vivre de sa vie, nous est donnée par le sacrement de l'Ordre. Par elle nous acquérons un amour immense et efficace pour les âmes, et cet amour se porte de préférence vers les pauvres, les faibles et les malheureux. C'est ce qui a fait dire à notre divin modèle : *Evangelizare pauperibus misit me*, et ailleurs : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis.*

A cet amour se joint un désir sans bornes du salut et de la sanctification des âmes, et ce désir se porte de préférence vers celles dont l'éloignement du salut et les besoins sont les plus grands.

Cet amour et ce désir sont déjà renfermés dans la grâce première reçue par le Baptême ; mais il y a cette différence entre la grâce du Baptême et celle du Sacerdoce, que cette dernière donne l'amour des âmes dans l'esprit propre du Sacerdoce, avec la détermination ferme et pratique de se sacrifier pour elles. Et ce désir, cet amour de sacrifice se traduit par les privations qu'il impose, les travaux qu'il fait entreprendre, les souffrances et la mort même qu'il fait endurer pour réaliser la grande pensée du Sacerdoce : le salut et la sanctification des âmes.

Nous avons la confirmation de cette idée générale de l'amour sacerdotal dans la conduite et dans les paroles de Jésus-Christ agissant et parlant en prêtre. Dans sa conduite : toute sa vie a été un oubli de lui-même, une privation, un travail et une souffrance pour le salut des âmes, et la fin de cette vie souverainement sacerdotale a été la mort, et la mort la plus douloureuse, la plus ignominieuse. Dans ses paroles : *Ego sum pastor bonus. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus. Quomodo coarctor usque dum perficiatur!*

Aussi l'esprit général d'un prêtre, dont l'âme est remplie de la grâce du sacerdoce, l'élève au-dessus de lui-même et de toutes les créatures. Il le préoccupe d'une seule pensée : le salut des âmes pour la gloire de son Dieu. Il lui fait oublier tout ce qui le concerne lui-même, et le rend indifférent pour lui et pour ce qui le touche. Il lui donne un courage, une patience, une persévérance que rien n'abat, n'ébranle, n'affaiblit et ne déconcerte. Il met dans

son âme une sérénité, une paix, une douceur et une modération imperturbables, au milieu des difficultés, des contradictions, des humiliations, des maladies, des privations, des souffrances de tout genre.

Tels sont les effets généraux que l'action de la grâce sacerdotale produit en nous, si nous sommes fidèles. Mais il faut que nous soyons fidèles, et malheur à nous si nous ne le sommes pas ! Au lieu d'un soleil brillant et incandescent que nous deviendrions, nous aurons à peine la lumière et la chaleur d'une veilleuse de nuit. A peine cette lumière et cette chaleur seront-elles suffisantes pour nous empêcher de devenir des cadavres inanimés !

Pour rendre le prêtre fidèle à accomplir ses actes sacerdotalement, Dieu lui donne des grâces pour l'action, et s'il est fidèle à ces grâces, il arrive à avoir l'esprit du sacerdoce.

Quant à la grâce sanctifiante qui est donnée dans le sacrement de l'Ordre, il en est de même que pour celle qui est donnée dans le Baptême ; elle ne tend pas seulement à remplir l'action du prêtre, mais à entrer, à dominer dans toutes les habitudes de sa vie. Il faut que toute la vie du prêtre soit une vie sacerdotale. Plus que le chrétien, le prêtre doit faire de la grâce l'âme de toute sa vie, par la raison que la grâce du sacerdoce est une grâce de perfection, une grâce qui voue le prêtre tout entier à Dieu et aux âmes pour Dieu ; et il est de l'essence de cette consécration à Dieu pour le salut des âmes que le prêtre s'immole et se sacrifie ; il n'est plus à lui. La grâce sacerdotale tend donc de sa nature vers cela,

et, par conséquent, tant que le caractère sacerdotal restera imprimé en lui, il appartiendra tout à Dieu et aux âmes. Or, ce caractère ne le quitte pas : toute sa vie doit donc être à Dieu et aux âmes, toute sa vie doit être sacerdotale.

La grâce donne aux hommes apostoliques une sainteté en rapport avec les conditions dans lesquelles ils doivent exercer le sacerdoce.

Telles sont les dispositions générales de sainteté que la grâce sacerdotale tend à développer dans l'âme du prêtre. Cependant, le développement de ces dispositions, dans un degré plus ou moins complet, dépend généralement de deux choses : des desseins de Dieu sur un prêtre, et des circonstances où il est mis par la divine volonté.

On conçoit qu'un prêtre destiné par la volonté de Dieu à exercer les saintes fonctions dans un lieu où son action sur les âmes ne saurait être qu'une action ordinaire et réglée, et où il se présente rarement des circonstances qui lui procurent l'avantage de faire de grands sacrifices, on conçoit qu'un prêtre dans cette position, tout en menant une vie dignement et saintement sacerdotale, ne parvienne pas à cette sainteté élevée et éminente du sacerdoce. La raison en est que Dieu, n'ayant sur sa personne que des desseins ordinaires pour le salut des âmes, ne lui donne pas par infusion ce développement de la sainteté sacerdotale : et ce prêtre, n'ayant pas l'occasion de pratiquer cet amour d'immolation et de

sacrifice, et ordinairement ne suppléant pas à ce manque d'occasion, ne parvient pas à acquérir ce degré éminent de vertu.

Mais les hommes que l'infinie miséricorde de Dieu a destinés à livrer une guerre acharnée au démon et à lui arracher un grand nombre d'âmes, ceux qu'elle a destinés à des positions où ils seront sans cesse dans les privations, les contradictions, les souffrances de tous genres, et quelquefois exposés à la mort, pour ceux-là il est certain que son dessein est de donner à la grâce sacerdotale un grand développement dans leurs âmes.

Je n'ai pas besoin, mes bien-aimés Confrères, de vous dire que Dieu vous a fait la grâce et la miséricorde de vous placer dans cette dernière catégorie ; il veut vous élever dans les premiers rangs de ses élus, puisqu'il vous met au nombre des membres les plus privilégiés de son apostolat.

Sondez vos cœurs à la vue de la munificence de la miséricorde de Dieu à votre égard ; voyez si vous avez répondu à ses desseins de grâces et de bénédictions pour vous et pour les autres ; voyez s'il ne vous est pas arrivé quelquefois de ramper à terre par une vie humaine, faible et défectueuse, plutôt que de suivre l'élan de la miséricorde de Dieu !

Cependant, ne vous découragez pas si vous avez manqué de fidélité ; il n'y a que le temps de perdu, la grâce est toujours la même en vous, les circonstances vous favorisent autant que par le passé. Faites-vous une haute idée du don de Dieu qui est en vous ; suivez son élan de toute la force de votre

âme : soyez fidèles désormais : et vous arriverez tout de même au sommet où Jésus vous attend pour vous reconnaître comme ses frères dans l'apostolat, et où le Cœur apostolique de Marie vous recevra avec son amour de Mère des Apôtres.

L'important pour vous est de surmonter votre amour-propre et vos défauts naturels, et de profiter de toutes les occasions que vous aurez d'être privés ou de souffrir, pour faire triompher pleinement en vous la grâce sacerdotale.

Outre cette sainteté en général que la grâce du sacerdoce répand dans notre vie et dans nos actes, elle nous donne encore des dispositions particulières pour l'exercice de nos diverses fonctions.

Ainsi, pour le saint sacrifice de la Messe et l'administration des sacrements : l'esprit de foi, la ferveur, le recueillement, la piété, la modestie et les autres dispositions, moyennant lesquelles nous nous acquittons saintement de ces fonctions toutes célestes. Dans nos relations avec les hommes, et dans nos œuvres de zèle, elle nous donne : la charité, l'affabilité, la douceur, la condescendance, la patience, la constance, la modestie et toutes les autres vertus que nous remarquons en Notre-Seigneur Jésus-Christ conversant avec les hommes, et que nous devons avoir en qualité de représentants de Dieu auprès d'eux. Enfin, si nous sommes fidèles à cette grâce divine, elle nous communique la prudence, la sagesse, le don de toucher les cœurs et de les attirer à Dieu, et même, s'il est besoin, les dons extraordinaires, que du reste nous ne devons pas

désirer et qui ne doivent jamais occuper notre esprit.

Il faut toujours nous rappeler que nous n'acquerrons ces vertus sacerdotales que par une fidélité habituelle à les pratiquer ; nous avons pour cela des grâces abondantes.

CHAPITRE VI

OBSTACLES A LA SAINTETÉ

Desseins de Dieu dans la création de l'homme.

Dieu nous a créés à double forme, intellectuels et corporels.

Il nous a donné une âme intellectuelle pour nous mettre en relation directe avec lui et pour nous communiquer sa vie de grâce et de sainteté, afin de nous donner plus tard sa vie de gloire.

Il nous a donné un corps par le moyen duquel notre âme se met en relation avec la nature sensible qui nous environne, qui est faite pour nous et que nous devons régir.

La nature sensible et matérielle représente l'image de Dieu, et l'homme qui en jouit doit s'élever vers son Créateur dans cette jouissance ; il doit trouver l'image de son Dieu dans la créature faite pour son usage : *Gloria Domini plena est terra.*

Mais, pour que l'âme s'élève à Dieu par ses relations avec la nature extérieure, il faut qu'elle ait en elle la vie de Dieu, qu'elle voie la créature dans la vue de Dieu, que les sens participent à la vie divine qui remplit l'âme ; et alors quand les sens sont mis en contact avec les créatures, les impressions qu'ils en reçoivent sont celles de l'image de Dieu, et elles élèvent l'âme à Dieu.

N'ayant pas en nous de quoi nourrir les forces vitales que nous avons reçues du Créateur, et éprouvant un besoin puissant de les exercer sur un objet qui nous donne la jouissance et le bonheur, nous trouvons dans cette double faculté, intellectuelle et sensible, un moyen d'entretenir continuellement l'activité de la vie qui nous a été donnée.

Pour compléter et faciliter nos relations avec les objets dans lesquels nous devons trouver la jouissance et le bonheur de la vie, Dieu nous a donné une puissance intermédiaire entre le corps et l'âme, l'imagination. C'est un instrument actif et puissant, qui met l'âme en relation avec les objets éloignés, passés, présents et futurs. Elle affecte l'âme avec une intensité plus vive et plus intime que le contact des sens avec les objets extérieurs. Elle présente à l'esprit les formes des objets et impressionne le cœur avec vivacité et sensibilité.

L'imagination met l'âme en rapport avec toutes les catégories d'êtres ; elle revêt de formes sensibles les êtres intellectuels, et donne des formes quasi intellectuelles aux objets sensibles. C'est ainsi qu'elle communique aux sens les objets intellectuels qu'ils ne pouvaient saisir.

Par là elle devait être, dans les desseins du Créateur, d'un secours puissant pour nous attacher à Dieu et pour nous faire puiser en lui une grande abondance de vie et de bonheur. D'un côté, en effet, elle revêt de formes saisissables par les sens les vérités divines ; et, en rendant ainsi ces vérités accessibles aux sens, elle y produit des sensations vives et suaves qui activent l'élévation de l'âme à

Dieu. D'un autre côté, faisant voir Dieu dans toute la création, et les objets les plus grossiers obtenant par elle des formes qui les mettent en relation avec l'âme, elle nous fournit de continuels retours vers Dieu, et une grande facilité de nous tenir unis à lui.

Dans l'état d'innocence l'homme rapportait à Dieu toutes ses opérations.

Dieu, ayant donné à l'homme cet ensemble de facultés, il le remplit de sa grâce ; imprégnée de sa grâce, l'âme était inclinée toujours vers lui, et par conséquent portée à l'avoir pour objet de ses forces vitales, même dans ses relations avec les créatures.

Éprouvant un besoin absolu d'alimenter son activité, et ne pouvant trouver cet aliment en elle-même, l'âme se tournait par une impulsion innée vers un objet qui le lui procurait. Elle cherchait naturellement l'aliment de sa vie en Dieu ; elle employait à cet effet les facultés puissantes qui lui étaient données, et y trouvant avec surabondance de quoi se nourrir de bonheur et d'amour, elle restait attachée à Dieu et vivait sous son influence et dans sa dépendance, tout en conservant toute la liberté qui lui avait été donnée. De manière que l'âme intellectuelle était soumise à Dieu, les facultés morales soumises à l'âme, et la chair soumise à l'esprit ; en d'autres termes, les passions étaient soumises à la raison, et la raison à Dieu. L'homme était ainsi en harmonie parfaite avec lui-même et avec ses facultés, l'âme avec le corps, et tout son

être avec Dieu qui le gouvernait, le dirigeait et lui communiquait la vie.

Depuis le péché originel, au contraire, l'homme est fortement incliné à rapporter à lui-même ses diverses opérations.

Tel eût été l'homme si le péché ne l'avait pas perverti, s'il était resté dans la dépendance de Dieu. Mais, tenté par le démon, il l'imita, et tout l'ordre de la création fut renversé. Voulant se rendre indépendant de Dieu et trouver son bonheur par sa propre volonté, il rompit le canal qui l'unissait à Dieu et fut, par le fait, privé des communications de la grâce et de la vie divine, qui le remplissaient de bonheur. Réduit à lui-même et vide de Dieu, il était privé des jouissances qui devaient satisfaire ses besoins intellectuels et moraux. Il avait faim et soif, et ne trouvait plus la main qui le nourrissait. De ce premier acte qui a séparé nos ancêtres de Dieu, et du péché dont nous avons hérité dès le premier moment de notre existence, est résulté, pour eux et pour nous, le bouleversement de l'ordre établi par Dieu, et une désorganisation immense s'est opérée dans tout notre être.

Dès que le péché eut opéré en nous cette séparation de Dieu, aussitôt, au lieu de cette tendance de notre âme vers Dieu et vers la parfaite dépendance de son Être, il s'est établi en nous une inclination vers nous-mêmes et vers l'indépendance entière de notre être.

Cette inclination tend à nous poser nous-mêmes comme principe de notre vie, et comme fin de nos actions. Comme principe de notre vie, nous voulons nous suffire à nous-mêmes et ne dépendre que de nous, et quand nous sentons que nous avons besoin de recourir à Dieu pour nourrir notre âme, nous voulons nous approprier cette nourriture, comme si nous l'avions tirée de notre fond. Comme fin de nos actions, nous les dirigeons vers nous-mêmes au lieu de les diriger vers Dieu, à qui seul toute créature doit aboutir. Dans nos relations avec les objets en dehors de nous, nous tendons à ramener tout à nous, de manière que nous nous posons pour fin de toutes nos relations avec les objets, et de toutes les relations de ces objets avec nous.

Maux causés par l'égoïsme et l'orgueil.

Ce vice qui s'appelle l'égoïsme renferme la racine de tous nos maux. Il fait que chaque homme se substitue à Dieu, comme s'il existait par lui-même, et veut que toutes les créatures travaillent pour lui, pour l'agrandissement et le perfectionnement de son être.

Ce vice monstrueux, lorsqu'il atteint tout son développement dans un homme, y cause des maux inimaginables ; c'est à lui qu'il faut attribuer les plus grands bouleversements. Combattu dans le cœur de l'homme par la grâce de Dieu, il trouve mille détours pour s'y réfugier, et nous arrêter plus ou moins dans la pratique de la vertu. Poursuivi

plus efficacement, il se glisse encore furtivement dans nos intentions, fausse nos actes de vertu, devient pour nous une cause de tentations, nous arrête dans la voie de la perfection, nous fait tomber encore dans bien des fautes, et produit souvent de dangereuses illusions.

La racine, l'âme et l'expression la plus forte de ce vice est dans l'orgueil : *Radix omnium malorum superbia.* Le fond de la superbe est de faire que l'homme veut considérer son être dans l'indépendance de son existence, il veut vivre de lui seul, en lui seul, et pour lui seul.

Or, comme les sens intérieurs suivent la tendance de l'âme et reçoivent naturellement, dans leur relation avec les objets, des impressions analogues ou correspondantes à cette tendance, il en résulte ceci : comme dans l'état d'innocence les objets les impressionnaient saintement, parce que l'âme était animée par le principe de la vie de Dieu, de même dans l'état du péché ils sont impressionnés naturellement dans le sens de l'orgueil et de l'égoïsme dont nous sommes animés et vers lesquels nous sommes inclinés. C'est ainsi que, par le péché de nos premiers parents, toute la créature a été maudite pour nous.

L'égoïsme, et surtout l'orgueil, ayant jeté de profondes racines dans notre âme intellectuelle, et par suite ayant de plus imprégné de leurs tendances le plus intime de nos sens, il résulte de là que notre imagination est sans cesse disposée à recevoir et reçoit en effet les impressions de ce double vice, et met ensuite toute son activité à leur service. Revê-

tant les objets de leur couleur et de leur forme, elle en produit les impressions dans les sens. Il arrive par suite que les âmes qui se livrent à ces vices donnent dans de grands excès, et celles qui résistent, même avec une certaine efficacité et force de volonté, se trouvent néanmoins pendant longtemps enlacées dans les impressions variées et multiples de ces vices, comme une mouche dans une toile d'araignée.

Tel est le mal intellectuel de l'homme, le mal direct de l'âme.

Maux causés par la sensualité.

En outre, l'homme est devenu sujet au mal moral, provenant de sa nature sensible.

L'âme, vide de la vie de Dieu et éprouvant le besoin d'un objet qui devienne l'aliment de son activité vitale, c'est-à-dire du bonheur, se tourne vers les créatures. C'est là la tendance que le péché a donnée à sa vie sensible. L'âme, ne sachant et ne voulant se nourrir de la vie divine, cherche cette nourriture dans les créatures extérieures, et, comme elle ne peut se mettre en relation avec elles que par les sens ou l'imagination, il résulte de là une tendance et une inclination des sens et de l'imagination vers les jouissances dans les créatures, et par suite vers les créatures elles-mêmes.

Plus les sens se mettent en contact avec les créatures pour y trouver la jouissance, plus l'âme se vide des objets intellectuels et surtout de Dieu ; par suite, la tendance sensible imaginaire vers les créa-

tures se fortifie de plus en plus. L'âme, trouvant par là une grande incapacité à exercer son activité sur les objets intellectuels, devient l'esclave de ses sens, l'esclave des jouissances sensibles, l'esclave des créatures, l'esclave du péché : *Qui facit peccatum, servus est peccati.*

C'est ainsi que se réalise encore une fois la malédiction de la créature pour l'homme. Elle devient insuffisante pour sa satisfaction, pleine de travail et de peine, et elle augmente sa perversion.

L'âme, réduite à devenir ainsi esclave des sens, n'est plus en état de les diriger, ni de juger sainement des impressions faites sur elle ; elle se livre aveuglément aux vices les plus bas et les plus dégradants, et finit souvent par vivre absolument en brute, n'ayant plus d'autre vie que la vie animale.

Ce qui mène l'homme jusqu'à cet excès de mal, ce qui, en tout état de choses, donne une grande force aux impressions produites dans les sens, c'est leur activité passionnée, aidée et augmentée par l'imagination. Les sens reçoivent les impressions pour les objets présents, et l'imagination les reçoit de même pour les objets absents, l'inclination seule leur tenant lieu de raison.

De plus, les impressions qui s'y font et l'action qui les suit sont passionnées, violentes, vives et pleines d'insistance. Par suite, selon le plus ou le moins de prédominance ou d'influence qu'a dans l'âme l'inclination vers les jouissances dans les créatures, les sens sont plus ou moins souvent, plus ou moins facilement, et plus ou moins passionnément

impressionnés par la jouissance des créatures ; et, la violence des passions n'étant pas comprimée par le puissant contrepoids de la grâce, l'âme en devient le jouet, reste leur esclave et se pervertit de plus en plus.

Suites funestes de la condition actuelle de l'homme.

L'homme, étant, dans sa nature pervertie, séparé de Dieu et rempli de tendances qui l'en éloignent encore davantage, éprouve par ce fait une déchéance dans ses facultés et ne peut de lui-même ni concevoir, ni aimer, ni vouloir ce qui le rapproche de la vie divine ou l'y rattache ; il ne peut pas même concevoir, aimer et vouloir toujours le bien dans l'ordre naturel.

Joignant à cela le vice de l'égoïsme et de l'orgueil, la corruption de sa nature sensible, l'effort des passions et l'effervescence de l'imagination, il éprouve :

1° Un grand obscurcissement et une fausse lumière dans son intelligence, ce qui tend à lui faire voir le bien où est le mal, et le mal où est le bien ; et même lorsque la grâce divine l'a ramené à Dieu et lui donne la tendance vers lui, les inclinations vicieuses tantôt l'en détournent, tantôt l'empêchent de voir dans leur vrai jour Dieu lui-même, ses affections, ses intentions et même ses actions.

2° Une grande inertie dans le cœur pour Dieu, et pour tout ce qui peut l'y porter. Ce cœur s'enflamme très facilement pour les objets créés, tandis qu'il est froid, lourd et indifférent pour son souverain bien.

3° Un extrême affaiblissement de la volonté, qui est très molle dès qu'il s'agit d'un acte qui doit élever à Dieu, accomplir ses commandements ou lui être agréable, tandis qu'elle est remplie de force, d'énergie et de résolution, dès qu'il est question d'un acte qui favorise l'orgueil, l'intérêt propre, ou qui donne des jouissances passionnées.

Nous avons vu le ravage que le péché a fait dans l'âme intellectuelle, dans les sens intérieurs et l'imagination. Cette contagion de l'intérieur se communique même aux sens extérieurs, et même à toute l'organisation. Par suite de cette tendance perverse de l'âme intellectuelle et des sens intérieurs, et pour peu que ces tendances soient prononcées ou enracinées, les sens extérieurs se portent instinctivement vers les objets qui éloignent de Dieu, et l'organisation, non seulement est plus impressionnable au mal, mais elle s'y habitue, en rapproche l'âme, et met des obstacles quand nous voulons nous en éloigner.

Enfin, le péché a porté sa dégradation jusque dans notre chair elle-même, c'est-à-dire dans notre organisation, par la diversité des nuances de notre tempérament. Il est très rare de trouver un tempérament qui exclue le vice ou les défauts du caractère.

Il y a des tempéraments meilleurs les uns que les autres, mais, généralement, ils manquent par un côté.

Le mal du tempérament se fait en deux manières :

1° Il nous assujettit plus ou moins au vice. Ainsi, avons-nous un tempérament qui ne mette pas d'obstacle à la générosité d'âme, il favorisera l'orgueil. Est-il tellement constitué qu'il favorise l'énergie, nous serons facilement portés à la colère ou à un autre vice. Est-il doux, il sera favorable à la mollesse et à la paresse.

2° Il exerce sur le caractère la plus grande influence. Là non plus, il ne restera généralement pas dans les bornes du parfait ; il péchera par défaut ou par excès.

Très rarement on trouvera un homme bon, c'est-à-dire formé dans la vraie vertu naturelle, disposé à la vertu surnaturelle et n'ayant pas à combattre un vice favorisé par son tempérament, c'est-à-dire soit un défaut, soit un excès.

Conclusion.

Au milieu de ces innombrables maux qui nous accablent, maux qui se compliquent les uns avec les autres, et rendent par là notre position beaucoup plus grave, comment pouvons-nous nous sauver ?

Ce que nous ne pouvons pas, la grâce et la miséricorde de Dieu le feront en nous ; nous n'avons qu'à être fidèles. Mettons-nous donc à l'œuvre ; ne perdons pas un instant : nous ne commencerons jamais trop tôt, ni ne finirons jamais trop tard. A chaque instant que nous nous arrêtons, nous tendons la main à l'ennemi pour le relever, et se relevant il nous opprime.

CHAPITRE VII

MOYENS DE PARVENIR A LA SAINTETÉ. PREMIER MOYEN : LA VIE RELIGIEUSE.

Nous ayant appelés à la vie apostolique, qui demande de nous la sainteté sacerdotale à un si haut degré, Dieu nous a appelés, en outre, à la vie religieuse. C'est une nouvelle preuve de sa volonté de nous élever à la véritable sainteté de notre état, puisqu'il nous donne par là le moyen le plus efficace pour y parvenir.

Considérations générales sur les avantages de la vie religieuse pour le missionnaire.

Malgré toutes les grâces surabondantes que nous avons reçues, malgré la bonne préparation que nous avons apportée pendant notre noviciat pour la réception et le développement de la grâce sacerdotale, malgré l'excellente position où nous sommes pour arriver à la sainteté, nous voyons combien nous avons de peine à y parvenir. Or, si nous y faisons attention, nous pourrons nous convaincre des causes véritables de ce retard, et voir que, si nous étions constamment fidèles à nos règles, toutes ces causes disparaîtraient, et la sainteté nous serait assurée.

En effet, le penchant de notre cœur, tendant sans cesse à jouir et à se satisfaire, a besoin d'une digue qui amortisse et arrête son continuel entraînement. Et, de plus, les facilités que nous trouvons d'alimenter ce penchant dans les objets qui nous environnent et dans nos propres vices, doivent être considérablement diminuées, même retranchées lorsqu'il sera possible. C'est ce penchant et la facilité de le satisfaire, ou au moins de le mettre en action, qui nous font trop souvent sortir de la voie de la sainteté la plus ordinaire et nous empêchent d'être élevés à la sainteté sacerdotale, car celle-ci ne s'établit que sur les ruines de la vie terrestre et naturelle, — ce qui suppose la mort de l'homme de la nature.

Aussi, le missionnaire abandonné à lui-même, et n'ayant que sa bonne volonté avec les grâces ordinaires, quoique très grandes, que Dieu donne aux hommes de son choix, est en danger de rester inférieur à la sainteté la plus médiocre, il éprouve les plus grandes difficultés pour parvenir à la perfection de son état. Son âme ressemble à un champ dans lequel le Père de famille a jeté une semence précieuse, mais qui, étant ouvert à tous les passants, est difficile à garder. La semence, foulée aux pieds, reste stérile : parfois l'homme ennemi y sème la zizanie ; d'autres fois les bêtes sauvages détruisent la plantation ; pour peu que le terrain soit plus mauvais qu'à l'ordinaire, la difficulté de le cultiver, jointe à celles qui viennent de l'ouverture du champ, fait que le jardinier devient négligent ; la semence reste sans culture, et, au lieu de produire

des fruits précieux, la terre ne donne que des ronces et des épines.

Il en est tout autrement du missionnaire religieux. Soutenu par le moyen efficace de la vie commune et par l'exemple de ses confrères, fortifié contre ses propres penchants et ses défauts, garanti contre les dangers du dehors, nourri par les grâces spéciales que lui procure l'observance des Règles, il n'a qu'à vouloir pour être fidèle à la grâce du sacerdoce. Son âme ressemble à un jardin bien cultivé et environné de murs ; la semence précieuse que le Père de famille y a jetée, étant tombée sur une bonne terre et bien arrosée, produit le centuple ; si le terrain est moins bon, la culture soigneuse qu'il reçoit l'améliore nécessairement. Si le jardinier y fait attention, les mauvaises herbes n'y viennent qu'en petite quantité et ne sont pas difficiles à arracher. Pour peu qu'il soit vigilant, l'homme ennemi ne parvient pas à y semer l'ivraie. Les étrangers n'en viennent pas fouler le terrain, et les bêtes sauvages ne peuvent y pénétrer pour arracher et détruire la céleste semence, à moins qu'il n'y ait des brèches dans ses murs d'enceinte.

En ce dernier cas, le mal est grand : la culture délicate est foulée à l'envi par l'étranger, et les fines plantations du Père de famille sont dévastées par les voleurs et les bêtes sauvages. Aussi, tant que cette brèche existera, le jardin ne sera plus ni arrosé ni surveillé, et il est en danger de devenir stérile et aride comme un désert. Mais, dans cet état même, il y a remède au mal ; le jardinier doit s'empresser de réparer les brèches qu'il a faites aux murs con-

struits par le Père de famille. Le travail de réparation doit être entrepris aussitôt ; les brèches fermées, le jardinier doit se mettre à l'ouvrage, veiller sur son jardin, arracher les mauvaises herbes, labourer le terrain, avoir soin des plantations qui existent encore et des graines cachées sous la terre ; et le terrain bien cultivé et amélioré produira de nouveau comme auparavant. Tout ce travail sera souvent plus grand et plus pénible, parce qu'on est obligé de le faire à la sueur de son front ; mais il est urgent, il faut l'entreprendre avec zèle, et le Père de famille, voyant l'ardeur et la persévérance du jardinier, lui donnera de nouveau ses premières faveurs, et fera la majeure partie du travail pour lui.

Cette parabole est assez claire et d'application facile : malgré cela, j'aime mieux cependant reprendre cette vérité en langage ordinaire.

Quoique la grâce sacerdotale renferme en elle-même une puissance de sanctification très grande, qu'elle soit accompagnée d'une foule de grâces particulières qui sont d'un puissant secours à notre faiblesse ; quoique d'ailleurs nos fonctions sacerdotales, telles que le travail pour le salut des âmes, la prédication, l'administration des sacrements et surtout le saint Sacrifice de la Messe, soient pour nous un soutien qui, lui seul, semblerait devoir suffire à nous maintenir dans la voie de la sainteté, cependant l'excellence et la multitude des grâces et des secours qui nous sont donnés exigeant une sainteté plus élevée de notre part que du commun des serviteurs de Dieu et une correspondance plus parfaite, il résulte de là que les difficultés augmentent selon

la proportion des bienfaits de Dieu, et notre nature, faible et mauvaise, a besoin d'un frein qui restreigne, limite ses penchants et les empêche de prendre leur essor. C'est précisément ce qui manque au missionnaire livré à lui-même, et ce qui fait la force de celui à qui il est donné de vivre de la vie religieuse.

Difficultés du missionnaire libre pour acquérir la sainteté.

Le missionnaire libre se trouve à peine en état d'acquérir une connaissance exacte de la sainteté à laquelle il est appelé ; ce qu'il en sait est vague, souvent superficiel.

Libre de son temps, de son action et de ses relations avec les hommes, il a les portes de son âme ouvertes à deux battants à l'oisiveté, à la négligence, à la frivolité, aux relations dangereuses, à tous les objets capables d'affecter son esprit et son cœur et d'exciter l'action des penchants de la nature. Son âme est répandue au dehors plus qu'elle n'est avec elle-même ; c'est un champ ouvert à tous les passants, qui demande à être gardé avec la plus exacte vigilance, et encore est-il difficile alors d'échapper aux inconvénients provenant des relations ordinaires, et de conserver dans leur perfection les plantes si fines et si délicates des vertus élevées de la sainteté sacerdotale.

Libre de la disposition des ressources qu'il peut avoir et de jouir à son aise des objets dont il peut

obtenir la possession, il lui est difficile de ne pas user de cette faculté pour procurer à la nature les satisfactions et le bien-être qu'il est en son pouvoir de lui donner. De là naît une difficulté majeure de parvenir à l'amour des privations, des souffrances, à l'esprit de mortification et de sacrifice pour le salut des âmes.

Maître de sa volonté, il est exposé à mille inconvénients, à mille caprices, et l'orgueil a la facilité de se développer sous toutes ses formes et dans ses détours multiples.

Comment résistera-t-il à la dissipation provenant si facilement des relations extérieures, n'ayant rien qui règle ces relations, rien qui bride l'activité de la nature, rien qui dirige ses actions au dehors ? Quelle difficulté n'a-t-il pas pour se prémunir contre l'influence de ses vices, de ses défauts, de ses penchants ? contre l'influence de la nature en général ?

Libre de son temps, de son action et de sa volonté, quelle difficulté n'a-t-il pas de nourrir son âme dans les sentiments de piété, dans les pensées de foi, dans l'esprit intérieur, dans la méditation des devoirs du sacerdoce, et dans l'application à s'en acquitter saintement ? Des exercices réglés, joints à bien d'autres précautions, sont nécessaires pour cela ; et avec cette liberté entière, il lui est très difficile d'avoir ces avantages. Quand même des résolutions fermes auraient été prises à cet égard et mises en exécution, la nature retrouvera facilement le dessus, et ces résolutions auront difficilement de la durée.

En considérant cet ensemble de difficultés et la faiblesse de la nature, on conçoit comment il se fait qu'un grand nombre de prêtres n'atteignent pas à la sainteté de l'esprit sacerdotal. Ce ne sont pas les grâces qui manquent, mais la fidélité qui est en défaut.

Facilités du missionnaire religieux.

C'est donc une faveur inappréciable que Dieu nous a faite de nous appeler à la vie religieuse. Nous remplissant de la grâce la plus éminente, nous mettant dans la position de la vie apostolique, qui renferme pour nous les éléments de la sainteté la plus élevée, il veut bien encore nous environner des précautions les plus efficaces contre notre penchant naturel, nos propres faiblesses, et contre les plus dangereux écueils qui nous environnent.

Dans la vie religieuse nous avons appris à connaître et à désirer la sainteté de notre état.

Dieu s'y place, comme une sentinelle, à la porte de notre âme, par sa sainte volonté qui règle notre temps, nos principales actions et nos relations ; et par là il en défend l'entrée à une foule d'habitudes mauvaises et de dangers provenant de nos relations, — habitudes et dangers qui entraînent après eux une vie naturelle et infidèle aux grâces divines.

Par le vœu et la pratique de la pauvreté, il nous met à l'abri du désir et de la possibilité même de nous donner nos aises, nos commodités et nos satisfactions par les choses dont nous pourrions être

tentés de nous procurer l'usage. N'ayant rien et nous faisant un devoir, en vertu de notre vœu de pauvreté, de nous détacher du peu que nous semblons avoir, notre âme est infiniment moins influencée par les objets extérieurs.

Par la pratique de l'obéissance, il nous fait arracher de notre âme la racine de grands maux et tarir la source des plus nombreuses infidélités, qui proviennent de l'indépendance de la volonté propre. Nous ne sommes plus assujettis au caprice de notre esprit, ni à tant de difficultés que suscitent les défauts de notre caractère, lorsque nous sommes maîtres de notre volonté et de tous nos actes. Enfin l'obéissance nous donne en main une arme puissante, moyennant laquelle nous pouvons détruire l'orgueil dans le plus grand nombre de ses retranchements, et nous garantir contre tous les excès où il nous peut entraîner. L'égoïsme, lui aussi, reçoit le coup de mort ; l'obéissance nous fait pratiquer l'abnégation la plus intime, l'abnégation intellectuelle, qui coupe l'égoïsme dans sa racine, et s'il nous en reste encore quelque chose, ce n'est que dans quelques détails peu importants et plus faciles à combattre, si l'on a une certaine bonne volonté et un peu de vigilance.

La régularité nous garantit puissamment contre la dissipation ; nos relations extérieures et toutes nos actions étant bornées, régularisées, dirigées, modérées par l'obéissance, par des règlements généraux et particuliers, nous y trouvons un frein à la dissipation. Notre activité naturelle est amortie, modérée, et les vices, les défauts et les penchants

de notre nature ne peuvent se développer outre mesure ni exercer sur nos actions et relations une influence trop considérable ; et, pour peu que nous tendions sérieusement à la perfection, nous parvenons facilement à surmonter ce qui en reste.

Enfin, vivant dans une atmosphère de piété, de vertu, de zèle pour notre sanctification, ayant sans cesse sous les yeux les exemples édifiants de nos confrères que nous aimons, jouissant des prières et des œuvres de tous les membres de la Congrégation, obligés tous les jours à faire plusieurs exercices de piété destinés à entretenir en nous l'esprit intérieur, poussés en toutes manières à nous acquitter saintement des devoirs sacrés de notre sacerdoce, vivant dans la pratique de la pauvreté et de l'obéissance, et étant astreints à la régularité, pour peu que nous soyons animés de bonne volonté, nous serons sans cesse nourris de grâces abondantes, remplis de sentiments de piété, de pensées de foi et du désir de nous sanctifier. Dans nos peines et nos souffrances, nous serons fortifiés et encouragés à les accepter avec amour et à les supporter avec sainteté.

J'avais donc raison de dire que l'âme du missionnaire religieux est un jardin rempli de plantes précieuses, bien cultivé, arrosé avec abondance et environné d'un mur d'enceinte qui le garantit contre les injures du dehors.

La fidélité à la règle, condition nécessaire pour jouir des avantages de la vie religieuse.

Cependant, pour conserver tous ces bienfaits de Dieu, il faut être fidèle à sa règle. Dès qu'on n'observe plus la règle avec fidélité, on fait une brèche au mur d'enceinte, et alors tous les biens que Dieu nous donne sont bientôt dissipés, tous les avantages bientôt perdus. Un missionnaire qui fait brèche à sa règle ne peut persévérer longtemps ; son jardin sera nécessairement foulé, et la plantation faite avec tant de soin, arrachée : *Erunt novissima ejus pejora prioribus.*

Mais nous avons cet avantage que, quand nous avons eu le malheur d'abandonner notre règle et de perdre par là l'immense bienfait que la vie de communauté nous avait procuré, notre mal a un remède. Relevons le mur d'enceinte ; fermons la brèche que nous avons faite ; reprenons avec ferveur la pratique de notre règle. C'est un peu dur ; mais nous avons fait le mal d'être infidèles à cette sainte règle qui était la gardienne de notre âme, il est juste que nous payions, dès ce monde, notre infidélité. Et d'ailleurs, en faisant effort sur nous-mêmes, en entreprenant de nouveau l'observation exacte de notre règle avec ferveur et constance, quoi qu'il puisse nous en coûter, en n'accordant jamais à la nature ses faiblesses momentanées et ses illusions par lesquelles notre lâcheté cherche à nous persuader, dans des circonstances de peu d'importance, que nous avons une raison suffisante pour manquer,

nous verrons sous peu que la bonté divine viendra à notre secours. Dieu nous donnera de nouveau la facilité d'être fidèles, et la brèche une fois fermée, le travail de notre sanctification recommencera comme auparavant, nous jouirons de nouveau des précieux avantages que le bienfait de la vie religieuse nous avait donnés précédemment.

Les obstacles que les grâces divines si abondantes rencontrent ordinairement dans notre mauvaise et faible nature, et dans les circonstances qui nous environnent, étant écartés en grande partie, notre fidélité devient par là plus facile et notre persévérance plus assurée. La grâce de Dieu, de son côté, ne rencontrant plus tant d'obstacles, se développe en notre âme avec plus de force, et si nous nous maintenons dans une volonté persévérante de nous sanctifier, nous arriverons à la sainteté de notre sacerdoce et de notre apostolat.

Une autre considération peut encore nous faire voir combien l'observation de nos règles dans la vie religieuse a d'importance, dans les desseins de Dieu, pour l'acquisition de la sainteté de notre sacerdoce et de notre apostolat.

L'esprit sacerdotal et apostolique renferme une sainteté extraordinaire, qui n'est pas celle même des âmes privilégiées. Cet esprit est opéré en nous par la grâce de notre sacerdoce. Pour que cette grâce puisse se développer en nous, il faut que notre âme ait acquis les vertus et l'esprit que tend à nous communiquer la grâce première du Baptême.

Étant animés de cette vertu et de cet esprit, nous sommes assurés que la grâce de notre sacerdoce, rencontrant en nous les dispositions voulues, prendra tout son développement, selon les desseins de Dieu sur nous, dans la position où il nous a placés.

Mais pour acquérir les vertus et l'esprit si rigoureusement nécessaires à l'extension de la grâce sacerdotale et apostolique en nos âmes, le moyen le plus puissant est la vie religieuse, qui les réalise presque entièrement par le fait de l'observation des promesses que nous faisons à Dieu en y entrant.

Conclusion.

Les choses étant ainsi, pouvons-nous douter de l'immense bienfait de Dieu qui nous a appelés à la vie religieuse, et de sa volonté bien déclarée de nous faire devenir de saints prêtres, de saints hommes apostoliques ? Pouvons-nous ne pas attacher la plus haute importance à la parfaite observance de nos règles ? Pouvons-nous ne pas être pleins de joie, de ferveur et de consolation dans notre sainte vocation, et ne pas sacrifier tout plutôt que de manquer en la moindre des choses aux règles et à l'esprit qu'elles demandent de nous ?

CHAPITRE VIII

DEUXIÈME MOYEN DE PARVENIR A LA SAINTETÉ : L'ABNÉGATION.

Nécessité de l'abnégation.

Si nous étions restés dans notre état de sainteté primitive, nous pourrions jouir en paix et à notre aise des créatures qui nous environnent et exercer nos facultés intellectuelles, morales et organiques, non seulement sans danger pour la vie de Dieu en nos âmes, mais même à son avantage.

La terre a été donnée à l'homme pour qu'il en jouisse pendant son temps de passage : *Terram autem dedit filiis hominum.*

Dieu a soufflé en lui un esprit de vie, afin qu'il fût un être vivant et agissant. Non seulement tout était innocent dans l'homme, mais tout ce qui l'environnait était pour lui l'image et la ressemblance de son Dieu et servait à développer en lui la vie de son divin Créateur et Sanctificateur.

Depuis que le péché est entré dans le monde et a gâté la belle création de Dieu, tout a changé de face. Tout, dans la nature, est empoisonné et plein de dangers pour nous, tout tend à nous éloigner de Dieu et à porter la mort dans notre âme. Nos plus grands ennemis sont au-dedans de nous-mêmes : les

vices dont nous sommes infectés, avec toutes nos facultés perverties.

L'usage des créatures renferme désormais pour nous deux grands dangers, auxquels nous succomberions infailliblement, si nous étions abandonnés à nous-mêmes : le danger de donner directement la mort à notre âme, et celui de diminuer en nous la vie de Dieu, — ce qui aboutit souvent, d'une manière plus ou moins éloignée, à la séparation de Dieu, laquelle est la mort de l'âme.

Pour contrebalancer tant de maux et lutter contre tant d'ennemis, Dieu nous a donné le secours puissant de sa grâce, et de plus il a mis en notre pouvoir un moyen de lutter avec avantage et de nous assurer de la victoire, en nous rendant fidèles à sa grâce. Pour lutter contre la mort, et même pour ressusciter à la vie, lorsque notre âme est morte à Dieu dans l'usage mauvais des créatures, il nous a donné ses lois : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Non occides, non furtum facies, etc.* Voilà pour le strict et rigoureux nécessaire ; c'est le morceau de pain qui empêche l'homme affamé de mourir. C'est une barrière, une délimitation rigoureuse que Dieu a placée entre la vie et la mort, un frein que Dieu a mis à nos vices et à nos passions, pour nous empêcher de nous précipiter dans l'abîme.

Mais pour nous donner une garantie forte et assurée contre la mort, pour guérir les maladies et les faiblesses de nos âmes, et en général de toutes nos facultés, et pour rétablir en nous la perfection de la vie divine, il nous a enseigné l'abnégation entière de nous-mêmes, et, par suite, de toutes jouis-

sances dans les créatures : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.*

Nous avons à examiner comment l'abnégation est un remède efficace contre tous nos maux, pourquoi elle nous donne la perfection de la vie de Dieu, et à indiquer les objets auxquels elle doit s'étendre.

L'abnégation est le seul remède efficace à tous nos maux.

L'abnégation est un remède efficace contre le mal considéré dans son action, c'est-à-dire contre le péché.

Celui qui se contente d'observer les commandements est dans un très grand danger de tomber souvent dans le péché. C'est un homme qui se promène sur le penchant d'un précipice, la pente rapide l'entraîne sans cesse vers la chute, et la chute pourra le faire rouler dans l'abîme. Cet homme ne voit pas; il risque souvent de prendre une ombre pour une motte de terre ferme; il est faible et infirme, il marche d'un pas mal assuré, et il est incapable de faire des efforts efficaces pour rester debout dans un passage dangereux. Avec cela, il ne se doute pas de ces divers dangers, ni de la présence de l'abîme au bord duquel il marche; il va gaiement et sans souci. Quel concours de circonstances heureuses ne faut-il pas pour l'empêcher de périr !

Voilà cependant le portrait de ceux qui veulent

se contenter d'éviter le péché. Se donnant les jouissances et les satisfactions qu'ils peuvent se procurer sans commettre un péché grave, ils marchent sur le bord du précipice ; car les sens, étant ouverts au plaisir, sont bien souvent en danger de rencontrer le péché dans les jouissances et les satisfactions qu'ils se donnent. La pente est d'ailleurs très rapide. Déjà un homme vigilant trouve en lui cette pente vers le mal ; à combien plus forte raison celui qui ne se refuse pas les plaisirs de la terre ! Il aiguise la vivacité des sens et augmente les mauvais penchants. Cette pente l'entraîne de sa nature vers les chutes, ces chutes tendent à le précipiter dans les habitudes du péché, et, par suite, il roulera de péchés moins graves dans de plus graves, des plus graves dans les vices, et des vices dans l'abandon de Dieu.

Ce qui augmente son mal, c'est l'obscurcissement de son esprit, résultat naturel de l'attache à ses plaisirs et à ses satisfactions. Cet obscurcissement le conduira souvent à des illusions ; souvent il ne verra pas de danger, tandis qu'il sera imminent, parfois insurmontable ; souvent il se persuadera à faux et par passion qu'il n'y a pas de péché, ou qu'il n'y a qu'un péché bien petit, tandis qu'il y aura péché grave et gros comme une poutre.

A tout cela se joint la faiblesse d'une âme malade. Nos âmes sont toutes faibles et infirmes ; cette infirmité est chez les uns plus grande que chez les autres ; mais ce qui augmente notre faiblesse et notre infirmité, c'est l'habitude de chercher la jouissance. A chaque jouissance qu'on se donne on affaiblit son

âme ; cette faiblesse acquiert de grandes proportions, si on est dans l'habitude de se donner des plaisirs. Comment, avec cette faiblesse de l'âme, jointe à la pente de la nature et à l'obscurcissement de notre esprit, pouvons-nous nous flatter d'éviter le péché, quand les circonstances nous en offrent une occasion dangereuse ? Le seul moyen assuré de ne pas tomber, de ne pas nous perdre, est dans l'abnégation de nous-mêmes et de toutes choses.

Il y a des personnes qui se disent : « J'ai horreur du péché mortel, et j'aimerais mieux mourir que d'en commettre quelqu'un, je vais donc être sur mes gardes, et tous les plaisirs et satisfactions qui sont défendus sous peine de péché mortel, je vais les éviter avec soin. » Pour le péché véniel, elles ne voudraient pas s'avouer à elles-mêmes qu'elles y sont indifférentes ; cependant, dans le fond et sans qu'elles s'en rendent un compte exact, elles font peu d'attention à ces péchés qu'on appelle légers. Ces sortes de personnes sont dans un danger véritable ; et, plus d'une fois, arrivées devant le souverain Juge, des âmes de cette trempe ont eu de douloureuses surprises.

A quoi tient cette facilité de passer sur un péché véniel ? A ce qu'on veut jouir de la vie de cette terre ; on veut être à son aise, et se donner des satisfactions. Le sûr moyen de se sauver est dans l'abnégation.

D'autres personnes élèvent leurs vues plus haut ; elles ont une résolution ferme et permanente d'évi-

ter même le péché véniel, de sorte que, si on leur disait au moment où elles sont sur le point de faire un acte, que cet acte est un péché véniel, elles y renonceraient, quoique souvent avec peine, tristesse ou murmure; elles ne veulent offenser Dieu en aucune manière. Généralement ceux qui sont dans cette disposition ne voudraient pas commettre non plus une imperfection; mais ils ne veulent pas renoncer au plaisir, aux satisfactions permises. Ils s'en accordent, selon les circonstances où ils se trouvent, autant qu'ils peuvent; de plus, ils ne s'appliquent pas à combattre sérieusement leurs défauts. Eh bien ! ces sortes de personnes tombent journellement dans une foule de fautes vénielles, et il peut leur arriver facilement, il leur arrive même parfois, de tomber dans des fautes graves, que cependant elles croient légères, et quelquefois même seulement imperfections.

Elles ne comptent pour rien les attaches du cœur, ni un certain fond d'orgueil et d'égoïsme, ni les défauts de leur naturel. Aussi, plus elles avancent en âge, plus elles deviennent imparfaites, attachées à elles-mêmes, et défectueuses en toutes manières.

Quand on considère tous les maux qui se compliquent en nous pour nous accabler, il semble qu'on devrait aviser à des moyens plus efficaces pour détruire le péché dans son âme. Le moyen est unique, c'est l'abnégation. On peut se sauver en observant la loi de Dieu, mais, le moyen de l'observer, c'est l'abnégation.

Il y a dans ce calcul de péché mortel, de péché véniel et d'imperfection, deux grands défauts, qui sont la cause du non-succès de ceux mêmes qui voudraient sincèrement travailler à ne jamais commettre d'acte désagréable à Dieu.

Le premier est qu'on n'a cette idée qu'en spéculation, par une certaine routine de la mémoire ; ou ce n'est qu'une vague imagination ; mais on ne fait pas attention à la pratique. On veut être parfait sans quitter ses attaches, ses défauts et ses imperfections.

Le second défaut est que, en voulant en réalité ce qu'on se propose, on ne fait attention qu'aux actes défendus sous peine de péché mortel ou véniel, et à ceux qui par eux-mêmes sont imparfaits; mais on ne songe pas que, en restant attaché à soi-même, en voulant jouir de la vie de la terre, en ne poursuivant pas jusqu'à sa racine l'orgueil qui est en nous, en ne travaillant pas à la destruction des défauts de son caractère, en ne résistant pas avec énergie et constance aux tendances corrompues de ses sens, et en laissant aller son âme à ses mouvements passionnés, même en choses permises, il est presque impossible qu'on ne commette pas très fréquemment des péchés véniels, et qu'on ne tombe pas même parfois dans le péché mortel.

Il n'y a pas de milieu à prendre dans la guerre que nous allons livrer à tous les ennemis qui sont au-dedans de nous ; il faut combattre avec énergie, avec générosité, et sur tous les points où l'ennemi se fait sentir, ou pourra se faire sentir ; c'est-à-dire qu'il faut appliquer à nos maux le seul remède énergique, l'abnégation.

En tout cas, et supposé que nous prenions sincèrement et pratiquement cette marche, cette marche n'est que défensive. Quand on est dans une place bien fortifiée que l'ennemi ne peut prendre qu'avec peine, on peut, il est vrai, se contenter de se tenir sur la défensive ; mais ce n'est pas là la vraie position stratégique à avoir vis-à-vis de nos ennemis. Notre âme est le camp qu'ils veulent prendre ; nous défendons ce camp ; mais nous sommes sur une pente, et les ennemis occupent les hauteurs. Si nous nous contentons de rester sur la défensive, c'est-à-dire d'éviter le péché, nous perdrons bien souvent du terrain, et nous serons en danger d'être culbutés.

Dans la position difficile que nous tenons, et ayant en face des ennemis nombreux et puissants, nous ne vaincrons qu'en prenant l'offensive : *Regnum Dei vim patitur.* Il faut assaillir et poursuivre l'ennemi jusqu'à sa destruction : *Persequar inimicos meos et non recedam donec deficiant.* C'est-à-dire qu'il faut l'abnégation entière, qui attaque tout le camp ennemi et sur tous ses points, l'abnégation continuelle, persévérant jusqu'à ce que l'ennemi soit complètement en déroute.

L'abnégation est indispensable pour acquérir la sainteté.

Mais si déjà, quand il est seulement question d'éviter le péché, cette marche de la défensive est inefficace, à combien plus forte raison l'est-elle pour

ceux qui ont un désir sincère, et pour lesquels c'est une nécessité d'arriver à la perfection de l'Évangile!

Un homme qui dit : « Je veux travailler de toutes mes forces pour être saint et parfait, selon les vues de Dieu sur moi, et pour cela je vais éviter le péché véniel et les imperfections, mais, du reste, je m'accorderai toutes les satisfactions permises, je vivrai à peu près comme les autres hommes, excepté en ce qui est péché ou imperfection » ; cet homme-là dit un mensonge et une absurdité. Il parle et agit dans un sens contraire à ce qu'a dit et fait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le divin Sauveur a dit : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* Or, suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ c'est vouloir être parfait, selon cette autre parole du Seigneur : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes et da pauperibus, et veni, sequere me.* Pour être parfait, il faut donc s'être renoncé soi-même, il faut s'être débarrassé des biens extérieurs.

Si ce qui vient d'être dit est vrai en général pour toute âme qui veut être parfaite, que sera-ce de nous, de nous, hommes de Dieu, prêtres de Jésus-Christ, de nous qui le suivons dans toute la force du terme! Quelle folie ridicule ce serait de notre part de ne pas pratiquer cette abnégation parfaite, de ne pas travailler sans relâche à détruire les mauvaises tendances de notre nature méchante, et à vaincre tous nos défauts! Quel grotesque apôtre que celui qui, à la suite de Jésus-Christ, va faire la guerre aux démons, part à la conquête des âmes, tandis qu'il est rempli de lui-même, qu'il cherche ses amu-

sements et ses satisfactions, qu'il est encore soumis à ses vices et à ses défauts ! Le chef des armées du grand Roi ne peut aller à la guerre à sa suite, en restant couvert de ses vieux haillons ; il ne peut prétendre remporter la victoire sur le démon en le chassant du cœur des autres, tout en lui laissant les portes ouvertes de tous côtés dans le sien propre...

Mais, si l'abnégation est nécessaire pour nous faire éviter le péché et pratiquer la perfection, elle l'est bien davantage pour déraciner les tendances mauvaises de notre cœur, pour détruire nos défauts et faire triompher en nous la vie de la grâce dans la plénitude de sa force.

Vouloir éviter les fautes, pratiquer les vertus et parvenir à la sainteté, tout en vivant d'une vie naturelle, sans détruire toutes les tendances vicieuses et défectueuses de la nature, et en gardant le fond de ses défauts, c'est conserver les racines de toutes les mauvaises herbes dans son jardin, tout en voulant les empêcher de pousser.

La sainteté est impossible tant que les tendances de notre mauvaise nature sont encore vivaces, et tant que nos défauts ne sont pas détruits.

Voilà pourquoi il est de la plus rigoureuse nécessité pour nous de nous appliquer de toute la ferveur de notre âme à l'abnégation entière de nous-mêmes. Elle seule nous fera parvenir à déraciner ces mauvaises tendances et à détruire ces défauts ; elle seule produira en nous le parfait développement de la grâce de Dieu et son triomphe nécessaire pour vivifier pleinement nos âmes et les faire arriver à la sainteté sacerdotale et apostolique.

Saint Paul nous dit : *Caro concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem.* Deux maîtres se disputent la possession de notre âme : l'Esprit-Saint, qui a établi son trône dans notre fond le plus intime par la grâce sanctifiante, et le péché, qui a mis son règne dans notre chair, et étend son influence dans toute notre vie sensible.

La grâce sanctifiante tend à jeter dans notre vie entière ses rayons lumineux et pleins de chaleur ; le péché tend à répandre en nous ses vapeurs obscures et infectes.

Les rayons de la grâce tendent à pénétrer jusque dans nos sens pour les purifier et y faire parvenir sa lumière et sa force. Le péché tend à faire parvenir ses vapeurs dans l'âme, pour obscurcir la lumière qui y brille, refroidir sa chaleur, et par là tarir, ou du moins diminuer la vie du Saint-Esprit. Notre âme est placée entre les deux camps ; sa volonté et sa conduite décideront de la victoire.

Nous voulons que la victoire soit tout entière du côté de la grâce, et nous nous sommes dévoués à Dieu pour cela ; il faut donc que notre conduite pratique soit tout entière en faveur de l'Esprit. Tenir le milieu, accorder une part à la nature et une part à la grâce, c'est ouvrir le fort à l'ennemi, tout en combattant dans le camp du maître légitime de la place. D'ailleurs, en donnant à la nature sa part, en voulant servir Dieu avec perfection, et conserver cependant les satisfactions de la vie naturelle, on arrête l'action de la grâce, on lui impose des bornes, on l'empêche de faire sentir son influence dans les sens ; la vie des sens prendra peu à peu de

la force, portera son influence sur l'âme intellectuelle, affaiblira son action, et diminuera en elle l'énergie de l'action surnaturelle.

En outre, la vie de la nature est le terrain propre de toutes nos tendances vicieuses, de nos défauts et de nos imperfections ; ils y sont tellement acclimatés, qu'ils y poussent d'eux-mêmes, sans culture, et l'on a beau faire des efforts pour les extirper, on s'y parvient pas ; les sentiments, les affections et les satisfactions naturelles sont un engrais très efficace pour les faire croître rapidement et en abondance.

Si donc, contre la parole du divin Sauveur, nous prétendons servir deux maîtres, si, tout en voulant être fidèles à la grâce et fortifier en nous sa vie, nous continuons cependant à chercher les consolations, les jouissances et les satisfactions de la nature, nous pouvons compter que nous resterons, toute notre vie, au moins des hommes naturels, imparfaits, défectueux, et que l'empire de la grâce en nous diminuera de jour en jour. Et qui sait où cette décadence nous mènera, nous qui sommes appelés à la vraie sainteté ?

Dans ce conflit entre la nature et la grâce, nous n'avons donc pas de milieu à tenir : il faut que la grâce soit maîtresse absolue de notre âme, qu'elle anime tous ses mouvements et qu'elle domine nos sens, qu'elle en modère et règle l'activité. Pour cela, il est rigoureusement nécessaire que nous renoncions, en tous temps et en toutes circonstances, à ce qui nous revient de contentement, de jouissance et de consolation de la vie sensible. La chose

est bien simple et facile à comprendre : la grâce nous a été donnée pour nous remplir de sa vie surnaturelle. Elle tend essentiellement à se communiquer à tous les mouvements actifs et passifs de notre âme, à disposer nos sens intérieurs aux impressions surnaturelles, et à les fermer aux impressions opposées à Dieu. Si ce résultat n'est pas obtenu, cela tient uniquement aux obstacles que son action rencontre dans les tendances vicieuses et les défauts qui sont entretenus en nous par les habitudes d'une vie naturelle, soit dans l'intelligence, soit dans la sensibilité.

Cette habitude de la vie naturelle a encore cet autre inconvénient de maintenir l'âme dans un ordre inférieur où la grâce ne peut pas agir. L'âme, par cette habitude d'agir et de sentir, se soustrait à l'action de la grâce, qui reste inactive. Quand donc l'homme renonce en tous temps, en toutes circonstances, à toutes les jouissances naturelles, il se soustrait à toute impression étrangère à la grâce divine, et laisse son âme ouverte à l'action de la grâce par tous ses pores ; et, comme il est dans la nature de la grâce de se communiquer et de s'étendre à tous les mouvements, il résulte de là que l'âme en sera remplie. D'ailleurs, par ce renoncement on enlève la racine des tendances vicieuses et défectueuses de l'âme ; il en résulte donc que la grâce ne rencontrera plus d'obstacles à son action.

Qualités de l'abnégation : elle doit être complète et énergique.

Pour que cette abnégation ait un succès complet, il faut qu'elle soit elle-même complète, qu'elle s'étende à tout le mal qui est en nous, qu'elle attaque le fort armé sur tous les points de sa défense ; et les forteresses qu'on ne peut emporter d'assaut tout de suite, il faut au moins les serrer de près et les bloquer avec soin. De plus, il faut apporter, dans l'ensemble de cette attaque générale, toute l'énergie et la constance que demandent une entreprise aussi importante et des ennemis aussi puissants.

Je veux dire, par tout cela, qu'il est nécessaire de renoncer à l'usage de tous les objets dont nous pouvons nous priver, afin de retrancher les impressions naturelles et défectueuses que font sur nous ces objets. Pour ceux dont il n'est pas dans l'ordre de la volonté de Dieu que nous nous séparions, ou qui se rencontrent dans les habitudes ordinaires de la vie ou de la position où nous sommes, il faut éviter de savourer les impressions agréables qui en résultent, soit pour les sens extérieurs ou intérieurs, soit pour l'âme ; il faut de plus prendre garde de s'attacher à ces objets. L'ennemi étant ainsi cerné, il ne reste plus qu'à exercer une paisible vigilance sur soi-même. Voilà comment il faut attaquer ou bloquer l'ennemi, quant aux jouissances naturelles.

Pour les défauts et les vices, il y en a qui peuvent être retranchés net, et il faut y mettre vigoureusement la main. Il y en a d'autres, par exemple,

l'orgueil et les défauts enracinés du caractère, qui ne s'enlèvent pas si facilement ni si vite. Il faut avant tout les cerner, en leur coupant les vivres par la pratique de l'abnégation qui, à cet égard, doit s'exercer en deux manières : d'abord, en retranchant tout ce qui peut leur servir d'aliment et tout ce que nous pouvons y trouver d'agréable, et ensuite, en acceptant en esprit d'abnégation les chocs continuels que nous en éprouvons, et le travail qu'exige de notre part la continuité des résistances que nous avons à opposer. Ici on a à s'armer contre le découragement ; une âme vraiment renoncée est à l'abri de ces défaillances. A cela on joint une paisible vigilance, et le triomphe est assuré.

Enfin, dans tout l'ensemble de ce combat, il faut que nous soyons pleins de ferveur, d'énergie et de constance, comptant sur Dieu et sur sa divine grâce. Celui qui entreprend de marcher dans la voie de l'abnégation parfaite, et qui y va faiblement, nonchalamment ou superficiellement, n'avancera pas ; souvent même, il n'aura la pratique de l'abnégation que dans son imagination, sans aucune réalité.

Ce combat universel n'a rien qui effraie les âmes ferventes et énergiques, les âmes qui comprennent le besoin d'être tout à Dieu, qui savent que depuis la venue du divin Sauveur, ou depuis que sa venue a été annoncée par son précurseur, le royaume de Dieu souffre violence et que ceux qui emploient cette sainte violence l'emportent. Mais il y a des âmes attachées aux jouissances de la terre, d'autres qui sont pusillanimes ; elles trouvent partout des

obstacles insurmontables, qui n'existent en réalité que dans la faiblesse du cœur ou dans l'imagination.

Deux objections des âmes faibles contre cette doctrine.

Ces âmes sont en défaillance devant la pensée de la privation continuelle de toute jouissance naturelle. Comment, se disent-elles, puis-je mener toujours une vie si pénible ? Jamais de plaisir ni de satisfaction aucune ! Quelle vie triste et malheureuse ! En se frappant de cette pensée, leur courage s'affaisse, elles courent après les consolations humaines, et cherchent à se faire illusion, tantôt se persuadant que tout le monde n'est pas appelé à une si grande perfection, tantôt qu'elles pourront parvenir à la perfection par la pratique des vertus, tout en se donnant quelques satisfactions permises. Elles se proposent de les restreindre, de manière à ne pas courir le danger du relâchement.

Dès qu'on sent en son cœur cette faiblesse et cette défaillance, on doit se défier de toutes les pensées qui la favorisent. En tous cas, si on peut admettre que tout le monde n'est pas appelé à la perfection, aucun d'entre nous ne peut se réputer dans la catégorie de ces non-appelés ; car, par le fait même de notre vocation à l'apostolat, il nous est prouvé que nous sommes appelés à la perfection. Les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ sont trop formelles à ce sujet : *Si quis vult post me*

venire, abneget semetipsum... Ces divines paroles ne laissent aucune réplique. La voix toute-puissante de Dieu nous attire, nous pousse à la perfection ; marchons en avant avec courage et générosité, et ne considérons pas notre faiblesse. Celui qui nous appelle saura bien nous faire arriver. Chacun de nous doit se dire : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Cette divine parole du Sauveur répond à toutes les objections et ne laisse aucun biais ; il faut que nous tendions à la perfection, et il faut que nous y tendions par l'abnégation : telle est la volonté du Maître.

D'ailleurs tous ceux qui tergiversent sont dans une grave erreur, et ils s'en aperçoivent trop tard. Ils ont infiniment plus à souffrir en cédant ainsi à la faiblesse de leur nature ; leur cœur n'est pas rempli de cette joie, de cette énergie dans le service de Dieu qu'éprouvent les âmes généreuses. Ils marchandent avec Dieu, et Dieu marchande aussi avec eux ; ils se trouvent bien souvent dans des perplexités, dans des circonstances difficiles, où ils sentent que Dieu demande d'eux un sacrifice ; ils veulent et ne veulent pas. Leurs défauts restent toujours vivants, et leur font souvent commettre bien des fautes. Ils ressemblent à un malade qui a une nourriture fine et délicate ; il n'est pas plus à l'aise pour cela, et ne peut faire le moindre travail sans fatigue : mieux vaudrait pour lui se débarrasser de sa maladie et manger du pain sec ; il jouirait du moins de la sérénité de l'esprit, et son corps serait plein de vigueur et de bien-être.

L'homme qui repousse loin de lui cette maladie du cœur et qui embrasse généreusement, vigoureusement, la parfaite abnégation de lui-même, a l'âme pleine de paix, d'ardeur et d'énergie. Il est mille fois plus heureux que celui qui se laisse vaincre par ces lâches tâtonnements d'un cœur faible, trop attaché à la créature ; la grâce de Dieu le remplit, le soutient, et lui donne des consolations inconnues aux âmes qui craignent de tout perdre en quittant les consolations de la terre. Le divin Sauveur a promis le centuple à celui qui abandonne les créatures pour l'amour de lui. Tous ceux qui en ont fait l'essai ont vu l'accomplissement de la promesse faite par la Vérité éternelle.

Quelquefois, des âmes ainsi attachées à la terre font une objection d'un autre genre : « Vous voulez que je parvienne à la perfection par l'abnégation entière de moi-même et de toutes choses, et par conséquent, que j'embrasse à la fois la pratique de toutes les vertus ; cependant les auteurs spirituels disent qu'il ne faut pas trop embrasser à la fois, mais qu'il faut commencer par acquérir une vertu, et après celle-ci une autre, jusqu'à ce qu'on les ait toutes. Je préfère suivre le sentiment de tous les auteurs spirituels. »

Je réponds. Ce n'est pas moi qui prêche l'abnégation, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a mis cette condition à la réception de qui que ce soit au nombre de ses disciples : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus ; et qui non*

bajulat crucem suam et venit post me, non potest meus esse discipulus. Il n'y a pas de point de doctrine plus fortement exprimé dans le saint Évangile. Et pour ne rien ménager, le Sauveur ajoute : *Et qui non bajulat crucem suam*, etc. Ce n'est pas assez de renoncer à tout cela, il faut encore porter à sa suite les maux et les souffrances qui surviendront. Il ajoute, immédiatement après, la parabole de celui qui bâtit une maison ou qui va à la guerre : ils calculent leurs ressources et les mesurent avec le succès, et s'ils n'ont pas assez de ressources, ils renoncent à l'entreprise. Par là, il veut nous dire que si nous ne voulons pas renoncer à tout, nous n'aurons pas les ressources suffisantes pour aller à la guerre à sa suite ; et par conséquent nous ne devons pas le suivre, si nous ne voulons généreusement renoncer à tout.

Ainsi, la parole du Sauveur est bien expresse. La sentence des auteurs spirituels n'y est pas contraire. Tous sont d'accord que nous sommes obligés, en suivant Notre-Seigneur Jésus-Christ, de prendre la résolution ferme et pratique de renoncer à tout et à nous-mêmes, et de nous appliquer avec constance à l'exécution de cette sainte résolution. Seulement, quand, au milieu de ce travail généreux, nous éprouvons des difficultés particulières avec certains penchants, alors, tout en résistant de toutes nos forces à tous nos défauts, nous devons donner une attention spéciale à celui qui est le plus considérable et le poursuivre d'une manière plus vigoureuse jusqu'à extermination complète ; alors, ayant fini avec celui-ci, nous attaquerons les autres de la

même manière. C'est ainsi que saint François de Saïes et saint Vincent de Paul ont poursuivi, l'un, les défauts opposés à la douceur, et l'autre, ceux opposés à l'humilité, et cela pendant de longues années ; mais il est bien certain que ces deux Saints pratiquaient en même temps l'abnégation dans toute son étendue.

Points sur lesquels doit porter l'abnégation.

Cette abnégation, si essentiellement nécessaire, doit être avant tout dirigée contre l'amour déréglé de nous-mêmes. *Abneget semetipsum... Adhuc autem et animam suam...* dit l'Évangile. Cette abnégation étant parfaite, tous les détails y sont renfermés : une fois qu'on a renoncé à soi-même et à sa propre âme, on a renoncé à tout, car tout est renfermé dans ce vice capital de l'amour excessif de soi-même. Cependant, il faut que, tout en prenant cette résolution, nous nous appliquions en particulier aux différentes parties renfermées dans le mal général.

Nous devons donc en outre appliquer la pratique de l'abnégation à l'orgueil, qui est le fils aîné de l'égoïsme : à la concupiscence de la chair, qui contient toutes les parties du sensualisme, tout ce qui touche à la jouissance des sens et de l'imagination ; à tout ce qui tient à la concupiscence des yeux, c'est-à-dire à toutes les satisfactions morales, imaginaires pour la plupart, que nous pouvons retirer des objets extérieurs.

Mais tout cela ne suffit pas encore : il faut que notre abnégation porte sur les objets intellectuels, aussi bien que sur les sensibles, je veux dire les satisfactions que nous créent notre esprit et notre imagination. Notre âme ne doit tenir à rien qu'à Dieu seul, et à l'accomplissement de son bon plaisir.

Enfin cette abnégation doit agir efficacement contre les défauts de notre caractère. Ces défauts de notre nature ne tiendront pas, si nous nous sommes véritablement renoncés.

Conclusion.

Vous le voyez, la besogne est grande, il faut mettre la main sérieusement à l'œuvre ; mais ayons du courage et de la confiance ! Dieu est avec nous, il ne demande que la bonne volonté, mais une volonté bonne pratiquement, et la persévérance ; avec cela le succès est assuré.

CHAPITRE IX

TROISIÈME MOYEN DE PARVENIR A LA SAINTETÉ : L'UNION PRATIQUE.

L'âme est unie à Dieu, lorsque la grâce divine est le principe vivifiant qui dirige ses actes vers lui, comme à leur fin.

L'âme peut être unie à Dieu en deux manières : par l'union pratique dans les actes et habitudes de la vie, et par l'union contemplative ou d'oraison.

En quoi consiste l'union pratique.

L'âme est unie pratiquement avec Dieu lorsque, renonçant aux impressions de la vie naturelle, elle inspire et anime ses actes et les habitudes de sa vie par la grâce de l'Esprit-Saint, qui habite en elle.

Quand, dans l'ensemble de tous nos actes, le sentiment naturel n'a plus aucune influence et se trouve remplacé par l'action surnaturelle de la grâce, notre âme entre dans l'union habituelle avec Dieu ; la grâce sanctifiante prend un développement considérable en elle, domine dans ses sentiments, lui donne une puissante inclination vers Dieu, et la tient atta-

chée à lui. Plus cette influence dominante de la grâce est complète, étendue et intense, plus l'union de l'âme avec Dieu est parfaite.

Sous l'influence prédominante de la grâce, notre âme non seulement repousse avec promptitude et énergie tout ce qui peut la rendre désagréable à Dieu, mais elle se porte avec ferveur et allégresse vers ce qui est conforme à la divine volonté et même à tout ce qui peut la rendre plus agréable à son Dieu; puis, dans l'exécution de la divine volonté, elle vise au plus parfait. De plus, remplie sans cesse de l'esprit de Dieu, elle apporte le sentiment surnaturel dans tout l'ensemble de sa conduite, fait avec autant de perfection les moindres choses qui sont dans l'ordre de la volonté de Dieu que les plus grandes, et sanctifie même ses actions indifférentes, par les dispositions saintes qu'elle apporte dans toute sa conduite, et cela sans avoir besoin de réflexion ou de préoccupation aucune. La vie surnaturelle lui est devenue pour ainsi dire naturelle.

Cette union, qui se développe dans nos actions relatives à Dieu et aux créatures, réside dans l'intention. Cette intention consiste dans l'acte ou l'habitude intérieure par laquelle l'âme, adhérant au principe de la vie divine qui est en elle, tend vers Dieu.

De sa nature l'intention est une tendance de l'âme vers ce qui en est l'objet, comme l'exprime assez le terme *intendere*, *tendere in*, tendre vers.

Pour que cette intention soit véritablement un

acte ou une habitude méritoire, il faut qu'elle soit voulue.

Dans le cas présent, l'intention unitive exige l'adhésion voulue aux tendances de la grâce sanctifiante, parce que l'union à Dieu ne peut s'opérer que par la grâce sanctifiante. L'âme adhérant ainsi à la grâce sanctifiante, soit dans ses actes, soit dans ses habitudes, tend vers Dieu par le fait même de cette adhésion, et, sans cette adhésion, elle ne peut avoir la tendance unitive vers Dieu.

Cette union active de l'âme à Dieu dans la pratique de la vie est actuelle, quand l'âme fait un acte d'adhésion au mouvement de la grâce ou quand, faisant même abstraction de la grâce qui agit en elle, elle suit son mouvement et fait acte de tendance vers Dieu. Elle est habituelle, quand cette adhésion aux tendances de la grâce est dans l'habitude.

Défectuosités qui nuisent à l'union pratique.

Cette habitude d'union pratique est suspendue, lorsque l'âme obéit à la tendance de la nature, si cette tendance part d'un principe de la nature bonne et aboutit à un objet bon ou indifférent.

Elle est interrompue lorsque l'âme suit la tendance de la nature mauvaise ou qu'elle aboutit à un objet mauvais.

Quand, dans l'accomplissement d'un acte, nous avons une intention provenant de l'inspiration de la grâce et une autre provenant de l'inspiration de la

nature, et que tous deux influent sur l'acte, cette dernière infirme notre union à Dieu de toute la somme d'influence qu'elle apporte dans l'accomplissement de l'acte.

Il en est de même relativement à l'habitude d'union à Dieu. A quoi il faut ajouter que si nous avons en nous ces tendances naturelles, quoique bonnes, notre union active à Dieu, ou plutôt notre habitude d'union active à Dieu ne peut durer longtemps ; à moins que nous ne combattions vigoureusement nos tendances naturelles, en rendant souvent notre union actuelle, au détriment du mouvement naturel, c'est-à-dire en faisant triompher notre intention dans le sens du mouvement de la grâce.

La raison en est que ces deux principes tendent de leur nature à gagner l'un sur l'autre ; et tant que la grâce n'est pas dominante, la tendance de la nature est plus écoutée, par suite de notre extrême faiblesse, qui sera toujours d'autant plus grande que la vie naturelle aura plus d'influence ou d'intensité dans nos habitudes. Si l'on joint à cela l'inattention de notre âme à se proposer un motif surnaturel pour exciter notre activité à l'adhésion à la grâce, en nous proposant Dieu pour objet, inattention qui sera très commune à des hommes occupés dans la vie active comme nous, il est bien difficile que les tendances de la nature n'acquièrent bientôt la prédominance, et ensuite restent seules presque maîtresses de notre activité ; l'union active alors sera effacée.

Qu'on ajoute l'influence plus ou moins fréquente de nos vices et de nos défauts dans ces tendances

naturelles. — et il est impossible qu'ils ne s'y mêlent pas. — et alors notre union active à Dieu sera interrompue très fréquemment. Or, cette union sainte étant interrompue. étant surtout interrompue par habitude. sa remise en vigueur devient difficile. par la raison que l'influence de la grâce n'est pas assez dominante. dans ce cas. pour rendre à l'activité de notre âme cette union d'habitude. En d'autres termes. notre âme, par ces ruptures fréquentes. et plus encore quand elles sont habituelles. perd peu à peu l'habitude. c'est-à-dire le penchant. la facilité dans son adhésion aux tendances de la grâce.

Moyens d'entretenir et de développer l'union pratique.

Nous voyons par là l'importance. la nécessité même de diminuer autant qu'il est en nous les intentions naturelles dans nos actes, et plus encore dans nos habitudes ; de ramener très fréquemment notre âme à des principes de foi et d'amour, afin de rendre de plus en plus dominante et habituelle en nous l'influence de la grâce qui nous unit à Dieu ; enfin de veiller sur nos vices et nos défauts. Pour cela. l'esprit d'oraison est d'une grande importance, il maintient l'âme dans des vues de foi et dispose le cœur à l'amour.

Nous voyons par là aussi combien est absurde cette prétendue piété. qui veut être unie à Dieu et conserver ses affections naturelles. la recherche de soi-même. ses vices ou ses défauts. Dieu seul.

Dieu seul en toutes choses, et que la terre se taise devant lui : *Sileat a facie Domini omnis terra!*

Pour arriver à l'union habituelle à Dieu, il faut donc s'appliquer avec beaucoup de zèle à l'observation des préceptes de la perfection évangélique, et, par-dessus tous les autres, à l'observation de l'abnégation parfaite, tant recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut, de plus, apporter une grande fidélité à l'action de la grâce intérieure, en faisant tous ses actes avec foi et amour et dans l'unique désir de plaire à Dieu : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* Cette parole de Jésus vise les préceptes du saint Évangile, ainsi que la foi et la charité, expression de la grâce sanctifiante, qui elle-même est l'expression de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Et diligetur a Patre meo, et veniemus ad eum et mansionem apud eum faciemus.*

Ainsi, soit dans nos actes, soit dans nos habitudes, notre intention devient vraiment unitive, quand elle renferme un mouvement de foi et de charité ou d'espérance, et que ce mouvement a l'adhésion de la volonté. La foi, l'espérance et la charité sont nécessaires, parce que c'est dans ces mouvements que réside l'action de la grâce ; l'adhésion de la volonté est requise, parce que c'est dans la volonté que réside l'activité pratique de l'âme. L'intention est sainte, et va à Dieu par la foi, l'espérance et la charité ; elle devient acte de l'âme par la détermination de la volonté. Si la volonté détermine l'acte sans adhésion à la vertu unitive qui procède de la grâce, l'union sainte avec Dieu n'existe pas.

Cette explication m'a paru nécessaire pour garantir contre des idées erronées, ou plutôt contre des illusions qu'on se fait souvent quant à l'intention.

Illusions auxquelles on est exposé relativement à l'intention.

Lorsqu'on veut faire une action bonne conforme à ses penchants naturels, on cherche à former son intention afin de la rendre surnaturellement bonne.

Lorsqu'on veut faire une action bonne en elle-même, mais qu'on est porté à agir par l'inspiration d'un penchant mauvais, d'un défaut ou d'une passion, on cherche à purifier son intention.

Or, en formant et en purifiant son intention, on tombe souvent dans l'illusion. Dans le premier cas, pour former son intention, pour s'inspirer d'un sentiment surnaturel de foi et d'amour, on se contente de faire une fiction dans son imagination, fiction par laquelle on se représente une idée surnaturelle ; d'autres fois on fait un effort d'esprit par lequel on pousse pour ainsi dire sa vue vers Dieu. Tout le travail est dans l'esprit, et ce n'est qu'un effort sensible, une contention d'esprit, mais, dans le fond, l'âme reste attachée à l'entraînement de la nature : l'acte procède d'un mouvement de la nature et aboutit à la satisfaction propre ; nous sommes activement unis à nous-mêmes, notre acte intérieur n'a que le vêtement de l'intention surnaturelle, et cela à nos propres yeux seulement. Tout ce qu'il peut y avoir

de bon dans cet effort est une certaine bonne volonté qui le fait naître ; souvent cependant il arrive qu'il n'est que le produit de l'amour-propre, qui veut pouvoir se dire qu'on a fait son acte avec perfection ; d'autres fois ce n'est qu'un désir naturel et raisonné de la sainteté.

Dans le second cas, en prétendant purifier son intention, on laisse au fond le mauvais penchant, sans le combattre sérieusement, on laisse aux passions leur jeu ordinaire, et l'on se contente de voiler ce mauvais mouvement de l'âme à ses propres yeux, ou de faire un acte contraire, qui n'est représenté que dans l'idée. On se persuade qu'on agit avec une intention pure, parce qu'on a dit dans son esprit : « Mon Dieu ! c'est pour vous que je fais cet acte, et non pour satisfaire tel mauvais sentiment » ; ou : « Je renonce à cette mauvaise intention », tandis que, le mauvais sentiment restant maître du cœur et la volonté y adhérant, la tendance de l'âme dans l'accomplissement de l'acte est mauvaise, selon la nature des sentiments du cœur et de la disposition de la volonté.

Moyens de former et de purifier notre intention.

Comment donc faire pour former ou purifier notre intention ?

Tâchons d'établir la tendance habituelle de toutes les puissances de notre âme vers Dieu, de former en nous une habitude d'esprit de foi et de charité pure, et de rendre notre volonté souple devant Dieu

et adhérant pratiquement à tout ce qui lui est agréable. Pour cela, travaillons à détruire dans notre âme les inclinations mauvaises, à la rendre indifférente à tout ce qui est purement naturel, ou, du moins, à supprimer tout mouvement passionné provenant d'une attache à une créature ou à un plaisir ou satisfaction quelconque. Par ce moyen radical, on arrivera à une inclination habituellement surnaturelle vers Dieu et débarrassée du mélange de l'inclination naturelle et de la passion.

Mais comme ce travail est long, il faut au moins prendre une résolution générale, forte, constante et pratique ; et quand on se trouve en face de la difficulté, il ne faut pas se contenter d'une intention mensongère ou superficielle, mais il faut attaquer le mal jusque dans le fond de son cœur, et déraciner le penchant naturel dans son principe, en y appliquant la résolution ferme d'une abnégation entière. Pour cela, s'il n'y a pas de motif qui rende nécessaire ou réellement utile l'acte désiré par la pente naturelle ou mauvaise, il faut y renoncer. Si l'acte est nécessaire ou sérieusement utile, il faut se recueillir, ranimer l'amour de Dieu dans son cœur, se mettre dans une indifférence réelle, quant au contentement de la nature, ou arrêter l'action passionnée : si ce sont les passions qui sont en jeu, parler ou agir avec modération et calme. Avec cette manière d'agir forte et sincère, on gagne toujours beaucoup : cependant, pour avoir un succès complet, il faut une abnégation entière dans l'ensemble de ses habitudes : c'est le seul moyen vraiment efficace pour dompter les penchants de la nature et les déraciner.

Pour faire mieux saisir ces choses, je donnerai un exemple. Un prêtre éprouve une affection naturelle, parfois mauvaise, pour une personne qu'il dirige. Il est donc porté à s'entretenir avec elle par le penchant de la nature qui se plaît avec cette personne, et parfois par un penchant qui cesse d'être bon, quoiqu'il ne soit pas précisément encore tout à fait mauvais. Il reçoit cette personne pour s'entretenir avec elle. Il est bien aise de sa venue, ou par suite d'une pente de la nature qui n'est pas mauvaise — et son union à Dieu est suspendue, — ou par une pente mauvaise, — et elle est interrompue. — Que fait-il? Il veut s'entretenir avec cette personne, parce qu'il y trouve sa satisfaction; cependant, il se ferait un reproche de satisfaire ainsi sa nature, car il veut être toujours uni à Dieu et il sait que le cœur ainsi satisfait s'en écarte et le rend moins agréable à Notre-Seigneur Jésus-Christ; ou bien, si cette satisfaction est mauvaise, il se reprocherait de s'éloigner de Dieu. Il se représente alors dans son imagination qu'il reçoit cette personne et qu'il doit la recevoir pour procurer la gloire de Dieu en parlant de choses saintes, ou pour sanctifier cette âme par les bonnes choses qu'il lui dira. Il fait même un certain effort pour sentir cette idée de la gloire de Dieu ou de la sanctification de cette âme; il forme, il purifie cette intention, se dit-il, mais la pente reste là, le cœur est dans le même sentiment. Il est dans une illusion; la pureté et la sainteté de son intention sont dans son idée; une pensée de foi est produite superficiellement; mais la tendance d'amour pur n'est pas dans son cœur, c'est une tendance d'amour des créatures; et sa volonté n'adhère pas à

l'amour pur, vu qu'il n'existe que dans son imagination, et non dans son cœur. En effet, la volonté qui détermine l'acte agit toujours d'après l'inclination du cœur. Si c'est une inclination surnaturelle vers un objet qui domine le cœur, la volonté qui se détermine produit un acte surnaturel; mais si cette inclination est naturelle ou mauvaise, la volonté, se déterminant d'après elle, fait un acte naturel ou mauvais.

Qu'y a-t-il donc à faire dans le cas présent? Si l'entrevue n'est en réalité ni nécessaire ni utile, il faut la refuser : et, pour le savoir, il faut se recueillir, mettre son cœur dans l'indifférence et l'examiner devant Dieu. Si elle est nécessaire, comme serait la confession de cette personne; ou si elle est vraiment utile, comme serait la direction que demande l'état de cette personne, on la recevra, mais seulement autant et de la façon qu'il sera nécessaire ou utile. Alors toujours faudra-t-il veiller sur le cœur, résister au sentiment défectueux qui s'y trouve, et se refuser à la satisfaction qui pourra résulter de cette rencontre. La conduite à tenir sera à peu près la même, avec certaines modifications, dans toutes les circonstances de ce genre.

Règle de discernement pour reconnaître si les tendances de l'âme procèdent de la nature ou de la grâce.

Il reste une observation générale à faire sur les tendances de l'âme vers Dieu, pour connaître si elles

viennent réellement de la grâce intérieure, ou si elles sont des effets de la nature.

Toutes les fois qu'une tendance nous porte vers un objet avec une vue ou un motif surnaturels, si le mouvement intérieur est dans l'esprit ou dans l'imagination, tandis que le cœur y reste indifférent, surtout si le mouvement est vif, entraînant ou enthousiaste, généralement la grâce n'y est pour rien ou pour peu de chose, et la nature y est pour beaucoup ; et dans ces cas d'entraînement, de vivacité ou d'enthousiasme, on peut croire presque toujours que l'orgueil joue un grand rôle. Quand le mouvement vient de la grâce, celle-ci éclaire bien et réjouit même l'esprit ; mais son principal effort porte sur le cœur. C'est là, dans le cœur, que se fait l'impression la plus forte. La grâce lui donne l'inclination, selon la mesure de la lumière portée dans l'esprit, et c'est dans le cœur que le mouvement reste permanent, beaucoup plus que ne reste la joie dans l'intelligence ; puis, continuant sa marche, elle donne à la volonté une impulsion énergique, selon la mesure et la nature de l'impression et de l'inclination donnée au cœur. Voici les raisons de cette règle.

D'abord, on voit souvent dans l'Écriture que la grâce de Dieu va au cœur. Par exemple : *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus. Fili, præbe cor tuum mihi.* Ensuite, la grâce divine se plie toujours à notre nature, qu'elle met sans cesse dans son état normal ; et cet état normal est tel, que les objets sont perçus par l'esprit, inclinent notre cœur, et la volonté se décidant suit l'inclination du cœur.

Avantages que nous procure l'union pratique.

L'union pratique à Dieu dans les habitudes de la vie produit d'heureux effets pour nos âmes et nous procure des grâces précieuses pour l'exercice de nos saintes fonctions.

1° Une âme ainsi unie à Dieu devient exempte peu à peu des erreurs de l'esprit propre, de l'influence des impressions naturelles sur ses jugements, et, par suite, des préventions et de la précipitation. Elle acquiert des lumières solides et pratiques, c'est-à-dire un certain tact dans les choses de Dieu pour sa propre direction et la direction des âmes, ainsi que pour celle des œuvres de Dieu qu'elle aura à accomplir. Elle juge exactement les personnes, les choses, et les circonstances qui les environnent, selon les vues de Dieu : *Homo spiritualis judicat omnia.* Ce n'est pas cette lumière vive que l'on trouve dans une oraison fervente ; mais on acquiert un sens pratique des choses divines, dont on apprécie la valeur et les nuances diverses par un sentiment, une vue intime et calme, provenant de la grâce divine, et qui est presque toujours à l'abri des erreurs de l'imagination.

2° Étant entièrement abandonnée à l'action de la grâce, l'âme devient souple et flexible devant la sainte volonté de Dieu, que sa foi et son amour lui font voir en tout ce qui arrive. Elle est pleine de force et ne s'abat ni ne se décourage de rien. Indifférente pour les choses de ce monde, rien ne l'émeut avec violence ; les événements fâcheux,

les contradictions, les souffrances et les humiliations, la mort même, ne parviennent pas à jeter en elle la perturbation. Les sens ne laissent pas d'être affectés plus ou moins vivement par les impressions pénibles que produisent ces maux de la nature, mais elle n'éprouve point d'émotion perturbatrice, elle reste calme, soumise et libre de ses facultés et de son action.

3° Elle jouit d'une paix profonde, qui est déjà un effet naturel du calme des passions, mais qui vient surtout de la vie de Dieu ; et cette paix donne à l'âme un bien-être surnaturel dont on ne peut se former une idée exacte, quand on ne le possède pas. Ce bien-être existe même au milieu des peines et des tribulations de tous genres ; il se rend souvent plus sensible dans ces états, parce que les souffrances, quelles qu'elles soient, contribuent à augmenter l'union à Dieu dans une âme parfaitement renoncée.

4° Ce qui est surtout remarquable, c'est que, au milieu des peines et des afflictions, l'âme ainsi disposée éprouve une plus grande sérénité d'esprit et de gaieté de cœur dans ses relations avec les créatures. Cette gaieté est douce, modérée et convenable, mais elle est réelle et plus suave que celle qui provient de la satisfaction de la nature ; la raison en est qu'elle est l'effet de l'action intime de la grâce dans une âme, affligée, il se peut, dans le sentiment de la nature, mais humblement et affectueusement soumise et pleinement abandonnée à la sainte volonté de Dieu. Ce bien-être intérieur n'est nullement dérangé mais plutôt augmenté par le

froissement de la nature ; il réside dans le plus intime de l'âme, et pour ainsi dire à la source et à la racine de sa vie ; tandis que celui qui provient de la satisfaction de la nature, quoique plus bruyant, parce qu'il affecte les sens et l'imagination, est plus superficiel et plus faible.

5° Enfin, une âme, ainsi unie à Dieu dans ses habitudes pratiques, reçoit avec abondance les grâces qui conviennent à son état et à sa position, avec les dons spéciaux du Saint-Esprit dans l'ordre de sa vocation, selon les desseins de Dieu sur elle. Car Dieu donne toujours les grâces d'état, découlant du sacrement que nous recevons ; et en nous appelant à un ordre de choses spécial pour sa gloire, il nous destine des dons particuliers, dans la mesure de ses desseins sur nous. Ceci est conforme à son infinie sagesse, qui, ayant choisi un instrument incapable et le destinant à travailler à sa gloire, doit lui donner ce qui le rendra apte à l'exécution de ses desseins de miséricorde.

Conclusion.

Ignem veni mittere in terram. Voulant produire cet incendie sur terre, Dieu mettra nécessairement des torches ardentes entre les mains de ceux qu'il charge de l'allumer.

Pourquoi donc y a-t-il si peu de ces divins incendiaires ? C'est qu'il y a peu de Saints, peu d'âmes unies à Dieu dans les habitudes pratiques de leur

vie; leurs torches sont condamnées à rester presque éteintes; elles produisent tout au plus le feu d'une allumette ! C'est-à-dire que ceux qui sont choisis pour être les hommes de Dieu, les Apôtres de Jésus-Christ, restant amateurs d'eux-mêmes, hommes de la terre, obéissant à leur orgueil, à leurs sens, à leurs faiblesses, à leurs défauts, la grâce sanctifiante reçue dans le sacerdoce ne se développe pas en eux ; les dons du Saint-Esprit leur sont refusés ; les desseins de Dieu sont arrêtés ; les peuples restent dans les ténèbres et l'esclavage; les démons se réjouissent ; Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Église sont dans la douleur.

Quel bonheur, au contraire, ce serait pour les pauvres âmes qui nous sont confiées, si nos missionnaires étaient ainsi unis à Dieu ! Elles ne résisteraient pas longtemps aux efforts de la grâce.

Ah ! mes bien-aimés Confrères, qu'il est donc urgent que vous parveniez à cette sainte vie de Notre-Seigneur ! Ayons pitié de ces pauvres âmes ! Pitié de Jésus crucifié, qui s'est sacrifié pour elles et pour nous! Pitié du Cœur de notre bonne Mère qui a tant soupiré pour que nous soyons saints, afin de sauver des âmes à son Fils !

Pourquoi et jusques à quand notre mauvaise nature inspirera-t-elle nos actes, vivra-t-elle dans nos habitudes, tandis que la grâce de Jésus, couverte sans cesse de nos cendres et parfois de notre fumier, devrait, elle seule, vivifier nos âmes, nous unir à Dieu, nous attirer la surabondance de ses dons et nous lancer ainsi à la poursuite du démon pour détruire son empire? Le laisserons-nous donc tou-

jours dominer dans son règne immonde, pour ne pas cesser de vivre de notre vie si faible et si misérable? Non, mon Dieu! Non, cela ne se peut pas. Venez, Seigneur Jésus, venez, relevez vos serviteurs, et vivez en eux!

CHAPITRE X

QUATRIÈME MOYEN DE PARVENIR A LA SAINTETÉ : L'ORAISON.
NATURE DE L'ORAISON ; LA RÉCOLLECTION.

En quoi consiste l'oraison ; différence avec l'union pratique.

L'oraison consiste à détourner, à abstraire notre âme des créatures pour l'appliquer directement à Dieu dans une vie de foi, et à l'unir à lui par l'amour.

Ainsi, dans l'oraison, comme dans l'union pratique, l'âme s'unit à Dieu par la foi et l'amour. Mais il y a une différence : dans l'union pratique, l'âme, conservant ses relations avec les créatures selon l'ordre de la volonté de Dieu, adhère et obéit à la grâce qui l'anime et s'unit à Dieu dans ses œuvres ; dans l'oraison, elle rompt momentanément toute relation avec les créatures et recueille toutes ses puissances pour les appliquer à Dieu par une pensée de foi et s'unir à lui par l'amour.

Ce qui caractérise spécialement l'oraison est la récollection de toutes les puissances, la fixité de l'attention circonscrite dans une vue de foi, et l'application unitive de l'âme à Dieu. C'est spécialement dans ce dernier acte qu'est renfermé l'amour.

La perfection de l'oraison consiste, quant à la forme, dans la récollection ou l'absorption de l'âme en Dieu, et, quant au fond, dans la perfection de l'amour qu'elle renferme.

Nous voyons par là que l'oraison comprend trois actes : la récollection, la fixité de l'attention et l'application par amour.

La récollection.

La récollection est l'acte le plus important. Cette récollection existant, le reste suit tout naturellement. Il est impossible, en effet, qu'une âme soit recueillie, sans que son attention soit fixée vers Dieu dans une vue de foi quelconque; et il est impossible qu'elle soit ainsi recueillie sans s'unir à Dieu par amour.

La source de la récollection est dans l'intérieur. Si elle n'y était pas, il faudrait l'y attirer. Cette source est : ou bien une grâce spéciale accordée à ce moment, grâce qui attire toutes les puissances de l'âme, sans que de notre côté nous y ayons contribué ; ou un état de fidélité habituelle de l'âme à la grâce, fidélité par laquelle elle se renonce en tout et vit habituellement à Dieu ; ou enfin un état moins parfait dans lequel la grâce agit sur l'âme, et celle-ci, quoique souvent infidèle, a cependant une volonté bonne et bien déterminée actuellement à faire son oraison dans une vue surnaturelle.

Dans le premier cas, la grâce spéciale de récollection donnée au moment sans efforts de l'âme est

ordinairement accordée, soit pour opérer dans l'âme une conversion du mal au bien ou du bien au mieux, soit pour conférer à l'âme une faveur particulière. Ainsi, pour les saints personnages qu'il a plu à Dieu de favoriser de quelque don extraordinaire, ce don a toujours été précédé par une grâce intérieure, qui établissait un profond recueillement par une grande force d'attraction.

Cette grâce de récollection est encore donnée aux âmes qui sont dans l'état d'oraison affective, à un degré plus ou moins élevé. Dans ce dernier cas, l'âme contribue toujours un peu à la récollection : mais c'est cette grâce intérieure affective qui a toujours la plus grande part. Dans les degrés intenses de cet état, elle fait presque tout, et souvent même elle rend la récollection tout à fait passive.

Dans le second état, l'âme, vivant en Dieu et étant morte à elle-même, est facilement impressionnée de Dieu, puisque Dieu est d'habitude l'objet vers lequel elle tend et dans lequel sont concentrées toutes ses affections. De là, l'objet qui l'impressionne le plus habituellement, le plus facilement, c'est Dieu, et celui dont elle repousse le plus facilement les impressions, ce sont les créatures ; par suite, elle est débarrassée des entraves qui empêchent ordinairement les puissances de se porter vers Dieu, et au contraire ses facultés tendent toutes vers lui. La grâce intérieure étant d'ailleurs toujours là, quand, par devoir ou par inspiration, elle veut se mettre en oraison, il en résulte que, étant facilement impressionnée, elle n'a qu'à vouloir pour se recueillir. Du reste, chez elle, le pli du recueillement est pris, car

une âme dans cet état a des retours très fréquents vers Dieu dans la journée; et si elle est dans une habitude sensible ou intense de recueillement, dans le courant du jour, la récollection de l'oraison est plus facile encore et plus intense.

Dans le troisième état, la récollection est plus difficile et demande une volonté plus fortement déterminée et un certain travail. La récollection est difficile, parce que, l'affection du cœur étant partagée et l'amour de Dieu faible, l'âme n'a pas toujours la ferveur voulue pour l'efficacité de l'action de la grâce qui la recueille, et un recueillement forcé est un recueillement nul ; d'ailleurs, les facultés de l'âme en cet état étant peu habituées à se recueillir en Dieu, étant au contraire habituées à se répandre facilement dans les créatures, il leur est difficile de se recueillir pendant un temps considérable : elles se lassent facilement et se débandent.

La récollection demande alors une volonté fortement déterminée à faire une bonne oraison, pour imprimer une impulsion vigoureuse au cœur qui est faible, pour donner une action forte au recueillement et pour le maintenir avec énergie. Cependant, cette volonté ne doit pas être raide et sèche : elle ne produirait alors que la contention, et non la véritable récollection.

Enfin cette force d'application de la part de la volonté ne suffit pas, il faut un certain travail, une certaine industrie pour arrêter les divagations de l'imagination, lui donner de la pâture et nourrir l'affection du cœur.

Dans cette disposition, c'est-à-dire, quand nous ne

sommes pas tout à fait morts à nous-mêmes, quand nous ne vivons pas tout à Dieu, quand nous n'avons pas vaincu tous nos défauts principaux, et enfin quand nous n'avons pas l'habitude de vivre sous l'impulsion de la grâce divine, nous avons donc de très grandes difficultés à surmonter pour nous établir dans cette récollection, sans laquelle il n'y a point d'oraison possible. Ces difficultés sont encore augmentées par celles de la vie active, où nos relations avec les créatures sont habituelles ; ce qui donne plus de force à tous les empêchements provenant de nos défauts.

Obstacles à la récollection.

I. — Le premier obstacle à la récollection provient de l'attache à une personne, à une chose ou à nous-mêmes.

Quand l'objet de l'attache est une personne, lors même qu'il ne s'y mêle rien de mauvais, cette attache a le désavantage d'embarrasser le cœur, parfois de l'amollir, toujours de lui enlever la véritable ferveur, et d'être un obstacle à la grâce. La première condition nécessaire à la récollection de l'âme en Dieu est qu'elle soit fervente, et que le cœur se porte vers lui.

L'attache à une chose compromet moins la récollection, parce qu'elle compromet un peu moins notre amour envers Dieu ; cependant elle y met un obstacle grave, parce qu'elle porte dans l'âme une certaine disposition de froideur envers ce qui

appartient à Dieu ; elle amène généralement avec elle une sorte de préoccupation, elle diminue les dispositions de perfection et par suite les grâces divines si nécessaires pour cette récollection.

L'attache à soi-même est le pire de tous les obstacles ; elle ajoute aux inconvénients que je viens de mentionner pour les deux premières attaches, celui de mettre sans cesse en jeu l'orgueil, de lui donner gain de cause, de produire des perturbations dans l'âme, d'y apporter bien souvent la lâcheté et beaucoup d'autres vices essentiellement opposés au saint recueillement de nos âmes devant Dieu.

Si donc on sent en soi une de ces attaches, il faut agir avec générosité et énergie contre cette mauvaise disposition, arriver à l'oraison avec la résolution forte de diriger son oraison contre ces attaches jusqu'à ce qu'on les ait arrachées de l'âme.

II. — La deuxième difficulté pour la récollection se trouve dans les habitudes d'une vie trop naturelle. Quoique notre vocation soit tellement élevée qu'elle devrait nous maintenir sans cesse dans l'esprit d'abnégation, de foi et d'amour, quoique nos occupations habituelles, les peines, les souffrances, les contradictions et les dangers devraient conserver habituellement nos âmes dans l'esprit de sainteté, nous ne pouvons cependant pas nous dissimuler que, par l'effet de la pente de notre nature et par sa faiblesse extrême, nous risquons de tomber dans cette vie naturelle et d'en apporter l'esprit dans nos occupations ordinaires, même les plus saintes. Eh bien !

c'est déjà là un grand malheur, et la récollection en Dieu dans l'oraison nous est ainsi rendue très difficile, et même presque toujours impossible.

D'abord, l'âme, étant dans l'habitude de voir, de sentir et d'agir humainement en restant dans l'ordre naturel, ne peut pas s'élever à l'ordre surnaturel quand elle le veut. Elle arrive à l'oraison, je suppose, avec de bonnes intentions, mais elle arrive avec sa nature ; elle veut élever son esprit à un principe ou à un motif de foi, elle veut se mettre sous une impression surnaturelle, elle veut s'animer d'une tendance d'amour, elle veut sortir pendant trois quarts d'heure ou une heure de ses tendances naturelles et leur en substituer de surnaturelles, elle fait un effort sur elle-même, se propose quelques pensées fortes pour se frapper, use de toute l'industrie enseignée par les auteurs spirituels qui parlent de l'oraison et parvient à se recueillir un moment. Mais ce recueillement sera presque toujours factice et ne durera pas. Le plus souvent elle ne réussira pas, et elle passera son temps dans le vague de l'ennui. La grâce peut, elle seule, nous élever à l'ordre surnaturel ; par conséquent, la grâce seule peut nous mettre dans cet état de récollection.

Au contraire, un homme vivant habituellement de cette vie surnaturelle, de cette vie de la grâce, est dans son élément en se mettant en oraison : il n'a qu'à apporter la somme de fidélité nécessaire, et l'action de la grâce se manifestera. La récollection lui devient facile, et, quand il plaît à Dieu, des grâces plus spéciales lui sont accordées, et cette récol-

lection devient alors plus intense, plus absorbante, plus fixe, et, en tous cas, elle est solide. Mais un homme naturel ne peut se recueillir que par une grâce extraordinaire ; si elle lui est accordée, elle tend de son essence à le retirer de cette habitude de vie naturelle. De manière que, avec la persévérance dans la vie naturelle, l'oraison devient impossible, puisque ce qui est le plus essentiel est précisément ce qui lui manque.

Mais ce n'est pas là tout le mal. Cette habitude d'une vie trop naturelle apporte une certaine froideur dans l'âme pour tout ce qui est surnaturel, une certaine lâcheté surtout pour tout acte intérieur de religion, et, de plus, un fond de routine, de cette malheureuse routine qui est la mère nourricière de la tiédeur et la perte du missionnaire. D'où la conséquence : l'âme ne peut pas rentrer en elle-même, ni par suite recueillir ses facultés, et elle perd le goût de l'oraison.

Enfin, cette habitude de vie naturelle dans un missionnaire reste rarement innocente. Elle ressuscite, en effet, tous les penchants, vices et défauts, enlève la grâce de Dieu, met en état de péché, souvent sans qu'on se le persuade, et par suite l'oraison devient impossible. Tout moyen de faire oraison dans cet état est inefficace ; le seul à employer est de sortir de cet état.

Ici, quelques observations.

1° Rarement un missionnaire de la Congrégation descendra à ce point de relâchement qu'il devienne ainsi un homme naturel dans la généralité de ses habitudes ; mais cela pourrait arriver à un certain

degré. Et selon le caractère plus ou moins prononcé de ce mauvais état se mesurerait la difficulté plus ou moins grande de se recueillir dans l'oraison. Il est donc nécessaire de prendre des mesures sérieuses contre cet état dès qu'on le ressent.

2° Il arrive assez souvent que, tout en conservant un fond d'esprit de foi et de piété dans l'âme, cette vie naturelle s'introduit dans les occupations auxquelles on se livre. On s'habitue à ses fonctions, on s'y plaît, non pas tant par zèle pour la gloire de Dieu et pour le bien qui en résulte, que par nature ; on suit ce sentiment naturel sans y penser, et on remplit ainsi tout humainement ses fonctions ; on est comme un artiste qui aime son art et qui l'exerce avec affection naturelle. Il résulte de là que l'esprit est sans cesse occupé de ces fonctions, des personnes et des choses qu'elles concernent : de là, difficulté très grande pour arriver à la récollection intérieure. Cette difficulté est d'autant plus grande qu'on ne peut pas les abandonner, ces fonctions, et on aura beau combattre ce sentiment de la nature, on aura beau chercher à se débarrasser de cette habitude naturelle, la même préoccupation restera encore très longtemps, et rendra, par conséquent, la récollection intérieure difficile.

Cependant il faut se mettre à l'œuvre, combattre vigoureusement le sentiment de la nature, employer de l'énergie et de la persévérance à remplir ses fonctions dans une disposition et avec une intention toute surnaturelle. Quand une fois on est parvenu à établir son âme dans une disposition surnaturelle, quoique sensiblement la récollection soit

entravée par ces préoccupations restant de l'ancien état, elle n'en est pas moins réelle pour cela, comme je vous le dirai plus tard dans la suite de cette instruction.

III. — La troisième difficulté est dans la mollesse ou la nonchalance, qui rend l'esprit inappliqué, l'affaisse, l'assoupit et le rend inerte pour tout acte intérieur. Quand la grâce doit agir efficacement dans une âme, il faut qu'elle la trouve éveillée, alerte, et dans une disposition vigoureuse et énergique. Cette mollesse et nonchalance est un état de la nature qui aime le repos : toutes les fois que l'âme agit sous l'impression de la grâce, elle agit avec force et ne se repose pas en elle-même, ne s'affaisse pas sur elle-même : la récollection devient donc impossible avec ce vice.

Ceux qui sont atteints de ce mal ont à examiner d'abord quelle en est la source. Si elle provient d'un excès de délicatesse pour soi-même, il faut aviser aux moyens de vaincre cet amour de soi et de ses aises : il y aura lieu d'en parler ailleurs.

Si elle est l'effet du naturel, ou d'habitudes contractées par suite de la pesanteur de l'air ou de la chaleur, alors, outre les résolutions énergiques prises pour l'oraison, et les autres exercices spirituels, il faut encore s'en corriger, même dans l'ordre naturel, afin de réformer, de refondre le fond du caractère ou de l'habitude. Pour cela, il faut s'appliquer à mettre une grande activité dans ses actions extérieures, éviter d'amollir le corps par des positions aisées, et apporter de l'énergie dans son appli-

cation aux travaux intellectuels. Ces moyens sont nécessaires pour relever l'âme de cet abattement moral et lui donner du ton, afin qu'elle soit en état de se rendre fidèle à la grâce. Quand ce mal moral n'existera plus, la difficulté pour l'oraison disparaîtra aussi.

Mais si cet état est physique, c'est-à-dire, s'il provient d'un mal physique qui abat, détermine l'inapplication de l'esprit, ou affaiblit le système général de l'organisme, alors les efforts qu'on ferait pour déployer toute son énergie dans les actes intérieurs ne feraient qu'aggraver l'incapacité et ne produiraient aucun bon effet; ce serait une pure contention : il faut l'éviter. Dans ce cas, soumettons-nous à Dieu avec humilité, amour et confiance, supportons notre mal dans ces sentiments, élevons-nous fréquemment à Dieu, maintenons dans notre âme la disposition générale d'être tout à lui, et offrons-nous à lui dans cette intention, selon les circonstances qui se présenteront.

D'ailleurs, si la difficulté ne provient que d'un obstacle physique, ce n'est plus une difficulté réelle : l'âme restant, je le suppose, dans les dispositions habituelles et pratiques d'être toute à Dieu, et ne perdant pas dans ses habitudes ordinaires l'esprit de foi et d'amour, elle fait réellement son oraison, elle est réellement recueillie, quoique, sensiblement, cela ne paraisse point ainsi.

IV. — La quatrième difficulté est un effet de l'attache à soi-même, provenant d'une vie trop naturelle et de la disposition du caractère. Elle consiste

dans une sensibilité trop grande, jointe à une imagination vive et à un amour-propre qui n'est pas encore vaincu.

Il résulte de là une certaine irritation des sens et un certain emportement d'imagination qui viennent fréquemment mettre une gêne très grande et un obstacle invincible à la récollection. — Je ne fais qu'indiquer ce défaut, devant en parler ailleurs.

Pour que l'âme puisse se recueillir, il faut qu'elle soit maîtresse d'elle-même, sans agitation d'esprit, sans préoccupation trop ardente ; il faut qu'elle se maintienne dans la paix, la douceur et l'égalité intérieure.

V. — La cinquième difficulté provient d'une habitude et manière d'agir très défectueuse : on embrasse les choses dont on s'occupe avec trop d'ardeur d'esprit, on se répand trop au dehors dans tout ce qu'on fait, et l'on y met trop d'activité ou d'empressement ; on s'en embarrasse et on s'en préoccupe tellement qu'on devient incapable de se recueillir.

Toutes ces manières d'agir sont pleines de défauts et fondées sur la mauvaise nature.

Conclusion : Nécessité de l'oraison pour le missionnaire.

Soyons avant tout des hommes intérieurs, des hommes d'oraison. En perdant l'esprit d'oraison, nous perdrons la source de tout bien ; nous déclinerons, la nature prendra bientôt le dessus, et nous

finirons par nous retrouver avec tous nos mauvais penchants, nos vices, nos attaches et nos défauts, et alors il nous deviendra très difficile d'être ce que Dieu veut que nous soyons, et ce qu'il nous est facile d'être si nous conservons l'esprit d'oraison. Comme la récollection est la partie la plus essentielle de l'oraison, en la perdant, nous perdons tout.

CHAPITRE XI

NATURE DE L'ORAISON (*suite*) : LA FIXITÉ DE L'ATTENTION.

La fixité de l'attention est un acte de l'intelligence ; mais sur lequel la sensibilité et l'imagination influent grandement.

Dans ce second acte de l'oraison, l'âme, ainsi recueillie, circonscrit son attention dans une vue de foi pour fixer son esprit surnaturellement en Dieu. C'est là, à proprement parler, ce qui caractérise l'oraison et ce qui lui appartient à elle seule ; les deux autres actes (la récollection et l'application par amour) sont ses parties intégrantes, mais ils se trouvent aussi bien dans nos dispositions et nos actions diverses de la journée que dans l'oraison.

L'attention n'est autre chose que l'application de notre intelligence à un objet ; c'est donc un acte purement intellectuel.

L'attention est active quand, dans l'oraison, c'est par un acte de la volonté que nous appliquons notre intelligence à Dieu. Elle est passive, lorsqu'une vue de foi impressionne, captive notre âme et tient notre intelligence dans cette fixité de vue, laquelle se fait par l'attraction ou l'impulsion de la grâce, sans qu'il y ait eu action de notre part. Ce sont là les oraisons passives, dont je ne parlerai pas ici.

Quoique l'attention soit un acte intellectuel de l'âme produit par la détermination de la volonté, cependant les impressions et les tendances des sens et de l'imagination peuvent y apporter des facilités ou des difficultés, selon qu'elles sont tournées vers la vue de la foi ou contre elle.

Lorsque la vue de foi, qui fixe l'attention, impressionne favorablement les sens et l'imagination, les passions de l'âme, étant mises dans un mouvement favorable, déploient toute leur activité à fortifier l'attention et produisent une grande intensité dans l'action de l'âme en sa vue de foi. Quelquefois, l'impression sensible, quoique n'étant pas de nature à activer ainsi le mouvement passionné de l'âme, suffit cependant pour maintenir l'imagination dans la sphère de l'objet sur lequel l'attention est fixée, et alors cette impression porte à l'âme au moins un secours négatif.

D'autres fois, les sens et l'imagination sont sous une impression opposée ou différente de l'action de la grâce et du mouvement d'oraison. L'impression est opposée à l'action de la grâce, quand son objet est mauvais, ou quand, cet objet étant indifférent, elle agit violemment sur les passions et jette la perturbation dans l'âme. Dans ces cas, le recueillement est nul, et par suite l'attention de l'âme en Dieu impossible. D'ailleurs, l'âme participant à l'impression mauvaise, ou bien faiblissant sous son poids ou sous ses attaques, ne peut fixer son intelligence en Dieu, ni se maintenir dans la vue de foi qu'elle se propose, puisqu'elle est entraînée par une tendance et une vue contraires ; l'oraison est donc nulle et

impossible. Il faut alors que l'âme, se rendant maîtresse de la mauvaise impression et du mouvement passionné, ramène en elle une impression surnaturelle, qui rétablisse le calme et qui fasse triompher de la mauvaise disposition.

On peut voir par là combien il importe, si on veut ne pas renoncer à l'oraison, non seulement d'être détaché de toutes choses selon la perfection évangélique, mais de se mettre en garde contre toute impressionnabilité, surtout contre celle qui provient de l'orgueil ou qui est irritante, car, l'une et l'autre agissant fortement sur l'imagination et les passions, elles détruisent l'oraison.

J'aurais à vous faire observer, mes chers confrères, que sous le rapport de l'impressionnabilité, vous avez à veiller sur vous plus que tous les autres. Les climats chauds, où vous vivez presque tous, produisent des excitations dans l'organisation, et par là rendent très impressionnable. Qu'arrive-t-il alors ? Ceux dont l'amour-propre n'est pas bien surmonté se trouvent très facilement sous des impressions de susceptibilité, quand l'impression est défavorable, ou de complaisance, quand elle est favorable ; car dès que l'amour-propre n'est pas dompté, cette sensibilité ou impressionnabilité porte toujours son attaque de son côté, et forme la susceptibilité ou la vaine complaisance, selon que cet amour-propre est froissé ou satisfait. De plus, les climats tropicaux ont encore cela de particulier que l'impressionnabilité qu'ils produisent est d'une nature très vive et très irritante ; or, outre que toutes ces impressions sont mauvaises dans leur

nature et dans leurs formes, elles portent beaucoup sur l'imagination et les passions. Par conséquent, en dehors des fautes et des imperfections habituelles qu'elles produisent, elles deviennent un grand obstacle à l'oraison.

Quoiqu'elles soient organiques et qu'elles proviennent de l'influence du climat, ces impressions ne laissent pas pour cela de renfermer tout ce mal pour une âme qui s'y laisse entraîner, ou qui, malgré la sensation qu'elle éprouve, n'oppose pas à ces impressions le calme intérieur et une résistance au moins passive, qui, du reste, est peut-être la meilleure dans le plus grand nombre de cas.

L'impression n'est pas opposée, mais différente de la vue de foi, quand, tout en ayant un objet indifférent, et en n'agissant pas fortement sur les passions et l'imagination, elle ne laisse pas de tendre à distraire l'âme de son attention à Dieu et de la vue de foi qui la préoccupe.

Ici, il faut examiner la source de la difficulté. Elle peut être double : ou c'est le relâchement dans la perfection évangélique, ou c'est une disposition physique.

Obstacles à la fixité d'attention.

Les obstacles sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé à propos de la récollection. J'aurai seulement à ajouter que les difficultés, soit qu'elles proviennent du relâchement, soit qu'elles se rattachent à un principe physique, deviennent ici plus grandes. En voici les raisons :

1° On ne peut s'élever à une vie surnaturelle et fixer son esprit en Dieu dans cette vue de foi que dans le recueillement, et surtout on ne peut s'y maintenir pendant un temps notable que par un recueillement soutenu. Or, ce recueillement devenant difficile, et, lors même qu'on parvient à s'y mettre, n'ayant pas ordinairement l'intensité suffisante pour maintenir l'esprit attaché à Dieu dans la vue de foi qu'on se propose, il résulte de là une plus grande difficulté de fixer son attention.

2° Pour faire journellement notre oraison, il faut apporter une fidélité journalière à la grâce qui nous est donnée pour cela, grâce qui ne nous manque jamais (puisque l'exercice de l'oraison est un devoir pour nous). Mais, comment aurons-nous cette fidélité journalière à la grâce d'oraison, si, tout le long du jour, nous sommes dans une habitude opposée à cette grâce et à son action ?

Les habitudes les plus opposées à cette grâce et à son action sont l'attache à nous-mêmes et aux créatures, une vie trop naturelle, la mollesse, la nonchalance, la recherche de notre bien-être et de notre satisfaction dans ce que nous faisons, la sensibilité trop grande, les susceptibilités de l'amour-propre, les préoccupations trop ardentes ou trop empressées, le désir trop naturel de faire tout parfaitement ; ce sont là autant d'habitudes directement opposées à l'oraison.

En effet, comment pourrons-nous élever notre esprit et le conserver uni à Dieu dans un ordre surnaturel, si notre âme est attachée à une créature, la fixité de l'esprit vers un objet se mesurant ordinai-

rement sur notre attachement à cet objet ? Comment le pourrons-nous, si nous sommes d'habitude dans une vie purement naturelle ? C'est peut-être là la plus grande des difficultés : élever son esprit à l'ordre surnaturel, lorsqu'on vit dans un ordre naturel. La grâce ordinaire ne nous y fait pas parvenir ; elle trouve en nous un obstacle trop grand, obstacle que nous lui opposons par notre faute.

Comment le pourrons-nous, si, par nonchalance et recherche de nos aises, nous énervons l'énergie d'action de notre volonté, énergie rigoureusement nécessaire pour fixer notre esprit sur Dieu ou sur un objet surnaturel, et nécessairement amollie par les vices, qui sont les enfants de la paresse ?

Enfin, comment le pourrons-nous, si nous donnons prise aux mouvements passionnés de nos âmes par notre sensibilité extrême, par la susceptibilité de notre amour-propre, par les ennuis et les tristesses dans l'insuccès, par les préoccupations ardentes de notre esprit, et par l'empressement avec lequel nous avons l'habitude d'agir ? Tous ces mouvements passionnés de l'âme ouvrent sans cesse la porte à l'imagination, produisent des agitations et détournent de Dieu l'attention de notre esprit.

Enfin, dernière difficulté, qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir d'éluder : c'est quand non seulement une indisposition purement organique met un obstacle absolu à l'application de notre attention à Dieu, mais encore lorsque l'organisation affaiblie, jointe à la multiplicité des occupations, nous met dans l'impossibilité de cette application suivie de notre attention à Dieu d'une manière sensible.

Alors, on doit apporter un soin et une vigilance plus grande à la pratique de l'abnégation, et à la vie de foi et d'amour dans le détail des actes intérieurs et extérieurs. Il faut avoir une fidélité très grande à faire son oraison, se rendre maître des mouvements passionnés de l'âme, et ne pas se laisser dominer par les impressions sensibles. Avec ces trois conditions, on est assuré de faire bien son oraison. Quoique, sensiblement, l'attention ne paraisse pas être avec Dieu, elle y est en réalité, au fond de l'âme.

On a d'ailleurs lieu de se consoler grandement de ce qu'on ne peut pas faire oraison par suite des souffrances, quelque faibles qu'elles soient, endurées avec foi, amour et parfaite soumission à la divine volonté.

3° J'indiquerai encore quelques obstacles à l'union ou fixité en Dieu dans l'oraison.

Il y a d'abord la légèreté, qui rend l'esprit superficiel, lui enlève la faculté de se fixer longtemps sur un objet, lui rend difficile l'application à une chose sérieuse, et le prive de la gravité et de l'égalité nécessaires. Il ne faut pas s'effrayer de cette difficulté, mais s'appliquer à Dieu par le cœur, être une personne de résolution et de persévérance, prendre dans l'ensemble de sa conduite des habitudes graves et modérées. L'abnégation intérieure est une grande ressource dans ce cas; par ce moyen, on vaincra cet obstacle.

Ajoutez la mollesse ou nonchalance, qui rend l'esprit inappliqué, affaisse et assoupit l'âme. Ceux qui sont atteints de ce mal doivent s'appliquer à

être actifs dans tout ce qu'ils font, soit dans leurs actions extérieures, soit dans les travaux intellectuels. Ce dernier point est plus difficile, mais il ne faut pas se décourager. Qu'on prenne d'abord une résolution généreuse ; qu'on soit actif dans les occupations extérieures, ce qui est plus facile ; qu'on détermine ensuite certains moments de la journée pour exécuter avec énergie des travaux intellectuels ; commencez par un temps borné, une demi-heure, par exemple, pendant laquelle vous vous appliquerez avec vigueur. Une fois cela gagné, on augmentera peu à peu et on finira par obtenir un résultat complet. L'âme ayant repris sa vigueur, l'oraison ne souffrira plus de cette difficulté.

CHAPITRE XII

NATURE DE L'ORAISON (*suite*) : APPLICATION A DIEU PAR AMOUR

But de l'oraison.

Ce qui caractérise la vertu d'oraison, c'est la direction de l'âme vers Dieu. La perfection de l'oraison consiste, quant à la forme, dans l'absorption de l'esprit et du cœur en Dieu, et, quant au fond, dans la perfection de l'amour qu'elle renferme.

La perfection de l'oraison dépend donc du degré d'application de l'âme à Dieu par amour. Cet amour s'exprime tantôt par la charité pure, tantôt par l'espérance, et l'oraison est d'autant plus parfaite que l'âme s'unit à Dieu avec un amour plus pur et plus intense.

L'oraison a un double but.

Le premier est de nous unir directement à Dieu par un acte spécial et uniforme, dans lequel notre âme applique toutes ses puissances à son créateur et rédempteur, considéré sous un point de vue quelconque, pour croire en lui, y mettre son espérance et l'aimer. C'est un acte pur d'union à Dieu.

Le deuxième but est de détruire de plus en plus en nous l'influence de la nature mauvaise, de diminuer celle de la nature même bonne, dans nos

actes intérieurs et extérieurs, pour nous mettre toujours davantage sous l'influence de la grâce divine et nous faire parvenir ainsi à perfectionner notre union à Dieu dans la pratique, c'est-à-dire dans nos actes et dans les habitudes de la vie.

Ici, je dois vous faire observer, mes chers confrères, que, pour atteindre plus ou moins parfaitement le premier but, il faut tendre vigoureusement, dans l'ensemble de notre vie, vers le second. Pour que notre union à Dieu dans l'oraison ne soit pas imparfaite, souvent nulle ou illusoire, il faut que nous soyons dans une résolution ferme, efficace et permanente, de pratiquer une abnégation entière à nous-mêmes et à toutes choses pour ne vivre qu'à Dieu et pour Dieu. Celui qui est amateur de lui-même, qui se complaît en lui-même, qui désire la gloire humaine, qui cherche les jouissances dans les créatures, qui vit de sa propre volonté, celui dont le cœur n'est pas animé des sentiments que Dieu veut que nous ayons envers le prochain, supérieurs, inférieurs ou égaux, celui-là ne peut être que plus ou moins difficilement, dans la pratique, sous l'influence de la grâce divine, et quelquefois il n'y est pas du tout. Par suite, il ne peut s'unir à Dieu que par une charité imparfaite, quelquefois il ne le peut même pas, et, par conséquent, son oraison est imparfaite ou nulle, parfois illusoire ; c'est un pur effet d'imagination et de sentiment naturel, produisant soit un mouvement d'oraison qui n'en est pas un véritable, soit un semblant de charité parfaite, qui en réalité n'existe pas, car celle-ci ne peut exister qu'avec une disposition parfaite, — à moins que, par une grâce

particulière, Dieu ne donne cet acte d'union de charité, mais alors la disposition mauvaise et imparfaite de l'âme sera changée. Si donc, au sortir de l'oraison, on sent que cette disposition imparfaite est changée, c'est une bonne marque ; sinon, il est à craindre qu'on n'ait été dans une oraison illusoire.

Si l'oraison est bonne, elle doit nécessairement nous porter à l'abnégation et à la vie de sainteté ; et si l'âme reste longtemps infidèle, l'oraison doit disparaître, ou l'on est dans l'illusion. C'est une règle générale, avec, peut-être, quelque exception.

Cependant, il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire que votre oraison est nulle par suite de mauvaises dispositions, toutes les fois que votre âme reste sèche et portée à la distraction pendant le temps que vous y donnez.

Il ne faut pas même tirer cette conclusion, quand vous éprouvez quelque tentation contre un ou plusieurs des détails de cette abnégation dont je vous parle, ni même lorsqu'il vous est arrivé de succomber l'une ou l'autre fois.

Tant que vous combattez vivement, avec une volonté efficace, contre vos vices, vos défauts et vos propres volontés, et que vous faites des efforts sincères pour vous détacher des créatures, votre oraison peut être très bonne : vous pouvez et devez vous en servir comme d'une arme bien trempée, dans vos luttes contre vous-mêmes.

La volonté doit agir dans l'oraison : actes qu'elle doit produire (1).

L'amour de Dieu, qui constitue le fond de l'oraison, consiste dans l'adhésion ou l'attachement de notre volonté à la volonté de Dieu, selon ces paroles du divin Maître : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit. Qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.* Il suit de là que, pour atteindre le but de l'oraison, il est nécessaire de faire agir notre volonté au cours de ce saint exercice, de lui faire produire des actes par lesquels elle s'unit actuellement à Dieu et perfectionne son habitude d'union pratique.

Les actes auxquels on doit ainsi exercer la volonté sont de trois sortes : les affections, les résolutions et les demandes.

1° Les affections sont des actes de la volonté par lesquels elle s'épanche devant Dieu, par suite du sentiment que produisent en elle les pensées, les réflexions, la considération d'une vérité surnaturelle.

Lorsqu'on a produit une affection, il ne faut point passer avec rapidité, mais s'y arrêter pour fortifier et goûter l'impression qu'elle a laissée dans le

(1) Le Vénérable Père avait laissé ce chapitre inachevé ; nous l'avons complété au moyen d'emprunts faits aux *Instructions sur l'oraison.* Ce qui suit est donc du Vénérable Père, quant au fond et quant à la plupart des expressions ; la forme a subi diverses retouches, nécessaires pour l'harmoniser avec ce qui précède.

cœur. Quand cette impression diminue, on produit une nouvelle affection ou la même, si on la goûte encore.

Lorsqu'on est froid dans son oraison et qu'on a de la peine à produire des affections, il ne faut pas laisser que d'en produire : on peut, en ce cas, prononcer quelques paroles courtes et ardentes, et s'arrêter après les avoir formulées. Même quand on n'éprouve pas d'impression ou de sentiment intérieur, il faut s'arrêter pour écouter Notre-Seigneur parler à notre âme.

Bien que l'on puisse toujours et qu'il soit spécialement utile, en certains cas, de se servir, pour les affections, de formules apprises par cœur, comme : *Deus meus et omnia! Mon Dieu et mon tout!* et autres semblables ; en général cependant, il vaut beaucoup mieux les produire de son propre fond : le cœur les savoure bien davantage.

2° Pour que l'oraison produise tous ses fruits, il ne suffit pas que l'esprit considère la vérité qui fait l'objet de notre oraison et que la volonté la goûte et la savoure par les affections ; il faut encore réduire cette vérité à la pratique par l'application que nous nous en faisons à nous-mêmes. C'est au moyen des résolutions que nous obtenons ce résultat.

Il faut faire consister les résolutions principalement en pratiques intérieures, ayant pour but la réforme d'un défaut intérieur ou l'acquisition et le développement d'une vertu : cependant on ne doit pas négliger les résolutions qui visent à établir la

vertu ou à réformer le vice dans notre extérieur; mais, en dernier ressort, tout doit tendre à l'intérieur.

Les résolutions doivent être prises, non sous une forme sèche et aride, mais avec sentiment et affection, par exemple en faisant, entre les mains de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge, la promesse de les garder fidèlement. Il est bon de renouveler souvent dans la journée les résolutions prises ainsi et les affections qui les ont accompagnées.

3° Quand nous prenons des résolutions, il importe de ne pas perdre de vue notre extrême faiblesse et notre incapacité d'acquérir la moindre vertu par nous-mêmes. Par suite, nous devons implorer l'assistance de la grâce, pour nous aider à garder nos résolutions; il faut donc, soit en les formant, soit en les renouvelant, les accompagner de demandes, faites dans des sentiments de vraie confiance et de profonde humilité.

Pour nous fortifier dans la confiance et rendre nos demandes plus efficaces, nous pouvons proposer à Dieu quelque motif particulier de nous exaucer; par exemple, dire à Dieu le Père que c'est au nom de Notre-Seigneur que nous lui adressons notre demande, et lui rappeler qu'il a promis de nous entendre chaque fois que nous le prierons au nom de son divin Fils. Si c'est à Notre-Seigneur que s'adresse la demande, on peut lui représenter tout ce qu'il a fait pour nous, etc. On peut aussi se servir de quelque parole de Notre-Seigneur ou des Saints.

On ne fera pas de la résolution et de la demande deux parties séparées ; mais, au contraire, on doit les unir et les entremêler. Il faut aussi éviter de mettre en tout cela trop de régularité et de méthode systématique.

État d'oraison.

La pratique la plus importante pour assurer le succès de l'oraison, c'est d'avoir soin de se mettre et de se tenir dans son état d'oraison personnel.

Par état d'oraison il faut entendre ici une position surnaturelle de l'âme, en laquelle elle se dirige vers Dieu et s'unit à lui ; c'est une certaine attitude ou manière d'être que prend l'âme dans l'oraison et dans les moments de recueillement. Cette position ou manière d'être est différente selon la diversité des états d'oraison de chacun.

Pour connaître notre état d'oraison, nous n'avons qu'à être attentifs à la position et manière d'être de notre âme, dans les moments de recueillement et de ferveur. Nous verrons ordinairement une grande uniformité, et c'est là l'état où notre âme doit se mettre quand elle veut faire oraison. Cet état change à mesure que nous avançons dans la vie intérieure, ou bien il se transforme en se perfectionnant.

L'état d'oraison est une position, et non un acte passager, comme serait une oraison jaculatoire, un mouvement d'amour, de louanges, etc. Ces choses tiennent à l'oraison et s'y rattachent, comme s'y

rattache tout acte de vertu bien pratiquée ; mais elles ne constituent pas l'état d'oraison.

L'état d'oraison étant une position surnaturelle, nous ne pouvons pas nous y mettre par nous-mêmes, mais par la grâce de Notre-Seigneur, et tout ce qui s'y opère se fait aussi par le secours de l'Esprit-Saint. Aussi, même quand nous sommes en oraison, nous ne pouvons pas nous diriger vers Dieu et nous unir à lui sans le secours de la grâce. C'est pourquoi il ne faut jamais vouloir se confier en soi-même, en sa fidélité et en son action propre, mais placer toute sa confiance en Notre-Seigneur. Plus il y a de l'action du Saint-Esprit dans notre oraison, plus elle est parfaite.

Pour faire véritablement oraison, il faut se mettre dans son état ; si on adopte une autre manière, on court risque de n'en jamais faire. L'état d'oraison est une voie dans laquelle l'âme se dirige vers Dieu, une voie qui la mène directement à lui. Chacun a sa voie propre, et pour aller à Dieu, il faut qu'il y entre. Toutes les fois qu'une personne est dans son état d'oraison, Dieu se communique à elle, pourvu qu'elle ait le cœur pur et dégagé ; dès qu'elle en sort, elle agit par elle-même et ne fait pas grand'-chose qui vaille.

Voilà pourquoi, pour faire une action saintement, il faut également se mettre en son état d'oraison, la faire en esprit d'oraison. Voilà pourquoi aussi la vie d'oraison doit nous être familière tout le jour, et alors, en toutes nos actions, même en celles qui sont indifférentes par elles-mêmes, notre âme se dirige vers Dieu, et par là les rend saintes.

Ainsi, nous devons nous tenir dans notre état d'oraison, non seulement pendant l'exercice de l'oraison, mais à la sainte Messe, dans toutes nos prières, au confessionnal, dans la prédication, dans nos diverses actions et durant toute la journée. C'est là le vrai moyen d'être fidèle à la grâce et de vivre de la vie du Saint-Esprit, qui doit être toute chose en nous. Cette manière d'agir doit nous suivre en tout et partout.

Les âmes intérieures, habituées à vivre dans une oraison continue, sont dans l'agitation, le trouble et la peine, dès qu'elles ne se trouvent plus dans leur voie, dans leur état d'oraison : elles ressemblent à un membre disloqué. Étant en sa voie, on a son repos en Dieu ; hors de sa voie, on ne peut plus se diriger vers lui. Si les commençants ne se troublent pas pour être ainsi hors de leur voie, c'est qu'ils n'ont pas l'habitude des choses de Dieu et sont encore répandus dans les créatures et en eux-mêmes.

CHAPITRE XIII

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ORAISON

Oraisons de méditation, d'affection et de contemplation.

Nous pouvons appliquer notre âme à Dieu dans l'oraison en différentes manières.

La première est la *méditation*. Dans la méditation, l'âme, pleine du désir de sa sanctification, se propose une vérité surnaturelle qui tend à la perfectionner; elle raisonne avec esprit de foi sur cette vérité, pour en tirer une conclusion pratique et applicable à ses besoins; elle cherche à se convaincre de cette conclusion; elle prend des résolutions selon sa conviction, et, animant toute l'action de son esprit par un sentiment pieux, elle accompagne tout le détail de ses raisonnements d'actes de désir, de religion, d'amour, de confiance et d'humilité. Voilà la méditation.

La deuxième est l'*affection*. L'âme, impressionnée par la considération d'une vérité surnaturelle, s'affectionne à cette vérité, s'attache à Dieu par un sentiment du cœur plus ou moins ardent, et produit des actes d'amour et d'autres vertus.

Dans la méditation, le raisonnement domine, seulement il est accompagné, plus ou moins, d'un sentiment affectif et pieux. Dans l'affection, l'âme n'a

pas le temps de raisonner et de tirer une conclusion, elle ne fait que considérer ; aussitôt elle est impressionnée par le sentiment du cœur, et la conviction est de suite établie.

La méditation s'exerce ordinairement sur les vérités morales plus ou moins abstraites, selon le plus ou le moins de sentiments affectifs mêlés dans l'oraison ; cependant elle les considère toujours pieusement, et tend à la conviction pratique, adaptant la vérité ou la manière de l'exploiter à ses besoins et finissant par une conclusion applicable à sa position.

L'oraison affective n'aime pas à méditer les vérités abstraites ; elle se porte de préférence vers celles qui excitent le sentiment du cœur, pour les considérer d'une manière affective ; elle aime surtout, au moins généralement, les mystères, parce qu'elle en est impressionnée plus vivement.

La troisième sorte d'oraison est la *contemplation*. Les puissances de l'âme sont ici fixées en Dieu, soit par une simple présence pleine d'adhésion à la divinité, soit par la considération d'un de ses attributs, d'une de ses perfections ; ou bien en Notre-Seigneur Jésus-Christ considéré dans ses mystères, dans ses actions, ou même dans ses paroles. L'acte par lequel l'âme considère Dieu ou Notre-Seigneur Jésus-Christ par la foi, adhère et s'attache à lui par la charité, est un acte simple, fixe et unitif.

Dans les deux premières oraisons, il y a activité, et par conséquent multiplicité d'actes : d'une part, de l'esprit par le raisonnement ; de l'autre, du cœur par

les affections. Dans la troisième, il y a immobilité, dans un acte unique et persévérant, renfermant en lui seul, d'une manière plus intense et plus complète, et dans un degré plus parfait, les actes multipliés des vertus exprimées dans les deux autres.

Dans l'oraison contemplative, l'âme s'attache directement à Dieu ou à Notre-Seigneur Jésus-Christ plutôt qu'aux vérités de Dieu; elle voit ces vérités en Dieu et y adhère en adhérant à Dieu.

Dans les deux autres oraisons, l'âme considère directement les vérités de Dieu plutôt que Dieu, ou Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle voit Dieu dans ces vérités et adhère à Dieu en adhérant à ces vérités.

Exemple. Le sujet de l'oraison est, je suppose, Jésus humilié dans une des circonstances de sa Passion. L'âme méditative se dit à elle-même : « Jésus-Christ méritait toute gloire, il pouvait éviter l'humiliation, il a voulu la souffrir pour moi, pour racheter mon orgueil, et pour m'apprendre à être humble; il faut donc que je sois humble, et que je le sois surtout dans telle et telle circonstance. »

L'âme affective considère cette humiliation de Jésus et en est profondément émue et touchée. Elle se dit : « Comment le roi de gloire a-t-il pu se soumettre à cette profonde humiliation de la part de ses créatures, et de ses créatures si misérables ! » Elle est encore plus vivement impressionnée à la pensée que c'est pour elle qu'il a daigné souffrir cette humiliation ; elle entre dans l'indignation contre elle-même, quand elle songe que c'est son orgueil qui est la cause de l'humiliation de son divin Sau-

veur; elle s'épuise en toutes sortes de sentiments de reconnaissance, d'amour, de compassion, d'humiliation, de désir, à la vue de la bonté ineffable de Jésus pour elle, la plus misérable des créatures, et elle se promet bien de combattre son orgueil. En tous ces sentiments, cette activité affective de l'âme se porte plutôt vers l'humiliation de Jésus que vers Jésus lui-même, quoiqu'elle lui adresse la parole, établisse un colloque avec lui ou embrasse ses pieds, etc., car, dans tous ces mouvements qui la portent directement à Jésus lui-même, elle est fixée sur l'idée de cette humiliation de Jésus et des pensées qui s'y attachent, et non en Jésus; elle voit Jésus dans son humiliation pour elle, et elle en est remplie d'amour.

L'âme contemplative, elle, est toute fixée ou absorbée en Jésus humilié pour elle. Les mêmes idées qui font l'objet du raisonnement et de la conviction dans la méditation, ou qui pénètrent et préoccupent les sentiments du cœur dans l'oraison d'affection, ont pour effet direct de fixer davantage l'âme contemplative à Jésus humilié; et si elles produisent en elle un sentiment affectif, ce sentiment, loin d'attirer à soi son attention et de produire en elle cette activité, ne fait que la rendre plus immobile, plus attachée à Jésus et plus absorbée en lui.

Une autre différence existe encore.

Tout l'effort de l'oraison de méditation se fait dans l'esprit : il faut avoir soin de l'animer de la foi et de l'humecter, pour ainsi dire, le plus possible, par l'affection de la charité.

L'oraison affective porte tout son effort sur le

cœur : il faut la nourrir par une grande générosité de mortification et d'abnégation.

La contemplation affecte également toutes les puissances de l'âme, quoique, dans les uns ce soit la foi, et dans les autres la charité qui domine.

Dans la méditation, toute l'action de l'âme se fait pour établir la conviction, et par elle l'amour des vertus à pratiquer.

Dans l'oraison d'affection, la conviction existe et la résolution pratique aussi ; il ne s'agit que de savourer les vérités par l'affection du cœur, et par ce moyen on fixe davantage cette résolution, on la spécialise dans une foule de détails dans lesquels elle n'est pas encore assez consolidée. L'âme, agissant encore par les sens ou les passions dans le bien qu'elle fait, a besoin, en effet, que ses sens soient purifiés et dégagés des affections et sentiments naturels. Or, ces affections de l'oraison l'élevant à Dieu par le moyen des sentiments, produisent ces effets, rendent les résolutions plus énergiques et plus appliquées à certains détails pratiques, sur lesquels elle est fixée par les considérations qui la touchent.

Dans la contemplation, l'âme, attachée à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ par le sentiment le plus intime, possède en lui la conviction des vérités et des vertus. Étant pénétrée du sentiment puisé dans son union à Dieu, elle embrasse avec force et avec calme ces vertus qu'elle considère en lui.

L'oraison du missionnaire.

Enfin, il me reste à vous parler d'une quatrième manière de faire votre oraison, et c'est, il me semble, la plus importante pour nous; car c'est, en général, cette manière d'être qui est spéciale aux hommes appelés à l'action, et surtout à nous en particulier, quoique avec quelques exceptions. Les motifs de mon observation sont que les trois différentes oraisons dont je viens de parler demandent une grande facilité de récollection, l'absence de tiraillements ou de préoccupations d'esprit, et un sentiment affectif dans le cœur, au moins jusqu'à un certain point : toutes choses difficiles à concilier avec l'activité nécessaire à un missionnaire.

Celui-ci a et doit avoir un certain fond de recueillement, mais il éprouve ordinairement des difficultés pour arriver à la récollection entière ; son cœur est plein de cette charité de Dieu, de cette charité forte qui le sacrifie sans cesse à Dieu, et qui le fait travailler continuellement à la perfection, mais cet amour est dépourvu ordinairement de cette sensibilité affective qui facilite l'oraison, faite de la manière dont nous avons parlé. Il est impossible, au moins il est rare, que son esprit soit débarrassé de ces tiraillements et préoccupations que lui donne la multiplicité des choses et des rapports qui l'occupent tout le long du jour. Il ne s'en trouble ni ne s'en agite, son âme reste fermement attachée à Dieu, il fait chaque chose en son temps et selon la mesure de ses forces, il se maintient dans le calme de l'es-

prit et la paix du cœur ; mais il n'est pas moins vrai que cette occupation continuelle, embrassée par lui avec l'intérêt qu'elle mérite, sans cependant dépasser les limites qu'elle doit atteindre, devient un obstacle à l'application sensible qu'exigent ces manières de faire oraison. Nous avons, de plus, les chaleurs du climat, les fatigues du saint ministère et l'affaiblissement de notre physique, qui pèsent sur nos organes, les affaissent et, par là, causent une certaine sécheresse et empêchent l'application nécessaire.

Notre oraison doit être cependant, dans le fond, la même que celle dont je viens de faire la description, moins la jouissance qu'on y trouve et le compte favorable qu'on peut se rendre d'avoir bien fait.

Elle doit être la même. En entrant en oraison, nous devons nous proposer la même chose : nous unir à Dieu, en nous donnant tout à lui sans mesure ni restriction ; ne nous attendre à aucune jouissance sensible et être bien décidés à rester ainsi disposés et fidèles à la grâce par la vue pure de plaire à Dieu. Ainsi résolu et disposé, on commence par se recueillir soit par la simple vue de Dieu, en le considérant présent en soi, ou en se considérant présent devant lui, soit par la vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans un de ses mystères ou dans une de ses actions, ou par la vue d'un des sentiments, d'une des dispositions ou des vertus de Jésus ou de Marie. On se maintient dans ce recueillement, en renouvelant ou en variant la vue selon les dispositions du moment, soit par la pensée d'une

grande et frappante vérité, soit par la considération d'une vertu, d'un vice ou d'un défaut, d'un passage de la sainte Écriture, ou de sa propre misère; dans ce cas, réitérer l'idée qui a fait du bien, et élancer quelques bons désirs vers Dieu.

L'heure passée ainsi devant Dieu, quoique avec sécheresse et distraction, obtient tout le but qu'on se propose.

1° L'âme s'exerce dans l'union à Dieu, puisqu'elle ne fait, pendant tout ce temps, que tendre vers lui par la foi, l'espérance et la charité; elle ne formule pas les actes de ces vertus d'une manière sensible, mais elle les pratique d'une manière virtuelle par une tendance continue vers Dieu. Étant fidèle à faire cette oraison, elle augmente son état surnaturel et en acquiert l'habitude. Et l'expression de ces vertus est d'autant plus pure, qu'elle éprouve moins de jouissance ou qu'elle n'en éprouve point du tout pendant son oraison.

2° Elle perfectionne les actes ordinaires de sa vie par les vertus qu'elle pratique dans ses relations avec Dieu, avec les créatures et avec elle-même. Quoiqu'il y ait absence de sensibilité et d'application de l'esprit aux détails de ces vertus, on peut être assuré que la conviction s'établit solidement dans l'âme, qui acquiert en outre une force toute spéciale pour l'action. De plus, le sentiment surnaturel se fortifiant et augmentant, il produira, sans même qu'on s'en aperçoive, le fond et le perfectionnement des vertus.

3° Enfin, l'âme y est éclairée sur les défauts et les vices qui s'opposent à son union à Dieu. Cette lu-

mière n'a pas la vivacité et la clarté qui résultent d'une oraison où la sensibilité est affectée; c'est une connaissance expérimentale et pratique que l'âme acquiert. Si elle est fidèle, elle obtiendra de grandes grâces pour se vaincre, et plus elle sera fidèle à vaincre et à surmonter ses vices et ses défauts, plus elle perfectionnera son oraison.

Conditions nécessaires pour que cette oraison soit bonne et profitable.

Mais pour que l'oraison, ainsi faite, obtienne véritablement les résultats que Dieu demande, et pour qu'elle ne devienne pas une illusion, il faut se donner sérieusement à l'abnégation de soi-même. L'abnégation est la base de tout l'édifice spirituel du missionnaire et du religieux; c'est en elle qu'est renfermée toute l'espérance des âmes, aussi bien que le progrès de la vie religieuse! L'oraison est une des principales colonnes sur lesquelles repose cet édifice; si la base est solide, la colonne reste debout; si la base manque, la colonne croule, et l'édifice avec elle. L'oraison, à son tour, prêtera un secours puissant à l'abnégation et la consolidera davantage.

Une fois que vous aurez pris la résolution ferme et persévérante de pratiquer l'abnégation, si vous voulez bien faire votre oraison, ne la jugez pas, mais soumettez-vous en paix à ce qui vous manque, et livrez-vous y avec une volonté décidée et cons-

tante. Il vous arrivera souvent que, privés de sentiments, livrés à des distractions, et parfois même à des dégoûts, vous serez tentés de juger votre oraison d'après ce que vous sentez, et vous la regarderez comme nulle ; ce serait un défaut très grave et une dangereuse tentation.

La source de ce jugement serait, le plus souvent, dans l'amour-propre et dans le désir de trouver quelques jouissances dans cet exercice, quelquefois dans une certaine faiblesse dans le service de Dieu. On se décourage alors facilement, l'on se persuade qu'on ne sait pas faire oraison, et que celle qu'on fait n'en est pas une. En ce cas, on s'autorise plus volontiers à se laisser aller aux distractions et à la nonchalance. C'est pour cette raison aussi que cette tentation est dangereuse, car, au bout de peu de temps, la nonchalance dominera et il arrivera qu'on ne fera plus oraison, parce qu'on croira qu'on n'en fait pas. Le dégoût augmentera, parfois même naîtra le découragement, et on sera tenté, sinon de tout abandonner, au moins de diminuer le temps de l'oraison toutes les fois qu'on le pourra, et même de l'omettre tout à fait quand on en aura l'occasion.

Nous avons besoin d'y aller franchement, généreusement, sans trop examiner si ce que nous faisons est parfait ; faisons ce qui dépend de nous, et abandonnons le reste à Dieu et à sa sainte grâce. Plus notre oraison est dépourvue de sensibilité, plus nous avons besoin de courage et de persévérance. Ce courage et cette persévérance deviendront pour nous une garantie assurée de la bonté de

notre oraison et du fruit de sanctification qui y est attaché.

Cependant il est bon, important même, de nous précautionner contre l'illusion et le relâchement. Il est facile de passer de l'absence de la sensibilité à l'insouciance, de l'impossibilité de s'appliquer à la paresse et à la nonchalance, du repos de l'âme qui évite la contention à l'assoupissement et à l'inaction. On pourrait s'illusionner en se contentant d'une application vague des règles générales de l'oraison. On se dira que l'âme dépourvue du secours de la sensibilité s'élève à Dieu par la foi et la charité pures et simplifiées, et, se reposant sur cela, on se fera une illusion nuisible. Il faut éviter à la fois la vaine sécurité et l'inquiète incertitude, et prendre tous les moyens pour fortifier son oraison.

Il y a d'abord un moyen assuré de rendre l'oraison ainsi faite, bonne, sainte et profitable ; c'est de vivre tout le long du jour dans l'union pratique avec Dieu, non seulement par l'accomplissement de ses saints devoirs, et avec l'esprit dans lequel ils doivent être accomplis, mais encore par l'exercice d'une douce et paisible vigilance sur soi-même, pour résister aux impressions de la nature, et surtout de la mauvaise nature, et agir en tout conformément au bon plaisir de Dieu, par un esprit de foi et d'amour. Notre oraison nous servira puissamment à rendre ainsi toute notre vie sainte et agréable à Dieu.

De plus, ayons dans la journée des retours vers Dieu le plus fréquemment possible ; que ces retours soient animés du désir sincère et de la volonté

ferme de vivre pour lui seul et de faire toujours son bon plaisir aux dépens de toute satisfaction propre.

En outre, ne soyons pas répandus hors de nous-mêmes ; évitons la légèreté d'esprit, les amusements frivoles, les habitudes de curiosité, les irritations, la mauvaise humeur, la négligence, la mollesse et l'oisiveté.

Quoique nous ne soyons pas capables de préparer notre oraison, il est bon cependant de prévoir un sujet quelconque et de quelque manière que ce soit, chacun selon son goût et ses idées. Il faut ensuite observer ce qui est généralement prescrit pendant le grand silence : d'abord observer ce silence, ne pas s'occuper pendant ce temps d'objets capables de distraire de l'oraison, comme études ou lectures de livres curieux, etc., et conserver son âme dans la paix.

Pendant son oraison, éviter la mollesse et les impatiences contre soi, ramener doucement son âme à l'objet qui l'occupe, produire des actes surnaturels et abandonner le tout à Jésus et à Marie, avec une entière confiance.

Ce qui est dit pour l'oraison du matin doit être appliqué à la visite du Saint-Sacrement, ainsi qu'à la préparation et à l'action de grâce avant et après la sainte Messe. Le sujet peut varier, mais la tendance de l'âme doit être la même, et aussi la manière de se diriger vers Dieu.

Si nous sommes fidèles à faire ainsi notre oraison et nos différents exercices, avec ce soin, cette paix et cette confiance, il est impossible que notre âme n'avance pas dans la véritable sainteté.

CHAPITRE XIV

SUJETS D'ORAISON

Il me reste à vous dire un mot sur le sujet de l'oraison.

Les divers sujets d'oraison.

Les sujets sur lesquels l'âme s'exerce dans la pratique de l'oraison sont : Dieu et ses divines perfections ; Notre-Seigneur Jésus-Christ considéré en lui-même, dans ses mystères ou dans ses actions ; la Très Sainte Vierge et les mystères qui se sont opérés en elle, et, dans ce cas, il y a toujours une relation directe ou indirecte avec son divin Fils ; les Saints, ce qui cependant est rare ; la parole de Dieu inspirée par l'Esprit-Saint ou exprimée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et quelquefois dite par ses serviteurs ; les vertus chrétiennes ou celles des états particuliers ; les vices, défauts ou fautes, et enfin les vérités éternelles.

Tout cet énoncé demande une courte explication, en commençant par où nous avons fini, et en la faisant précéder d'une réflexion générale.

Règle générale pour le choix des sujets.

Ces divers sujets sont en soi plus parfaits les uns que les autres, ils sont plus profitables à l'âme et dénotent souvent un plus grand avancement dans la vie intérieure et dans la sainteté. Cependant, le choix des uns ou des autres n'est pas abandonné à notre arbitraire. Tel ou tel genre de sujets conviendrait parfaitement aux uns et produirait les plus heureux effets, tandis qu'il serait de nul effet et même nuisible à d'autres.

La convenance du genre de sujets pour une âme tient à son état d'oraison, à ses dispositions intérieures, à son avancement spirituel, quelquefois à des circonstances dans lesquelles elle se trouve, ou même en partie à son naturel.

En cela, comme en tout le reste, mettons de côté notre amour-propre, qui a envie de se satisfaire par une oraison plus élevée, plus parfaite. Ne prenons pas une nourriture que nous ne digérerions pas bien et qui ne produirait rien dans notre âme.

Il faut s'arrêter aux sujets qui nous profitent, et par le moyen desquels nous avons plus de facilité de nous unir à Dieu, fût-ce d'une manière moins parfaite, lorsque les sujets plus parfaits ne feraient que laisser notre âme dans le vide. Nous pourrions, pendant nos jours de récollection, où il est bon de s'occuper avec un soin particulier de notre oraison, et surtout pendant la retraite annuelle, examiner avec un bon directeur à quel genre de sujets nous devons nous appliquer.

Il est important, en matière d'oraison en général, de ne pas raffiner, de ne pas trop laisser raisonner notre esprit sur la manière d'opérer, de ne pas trop faire de retours sur nous-mêmes. Pour cela, souvenons-nous de l'axiome de saint Antoine : « La meilleure oraison est celle où l'on ne sait comment on la fait. » Apprenons seulement à connaître ce en quoi nous y manquons et tâchons de nous corriger et de bien faire.

Règles particulières.

Pendant le temps qui suit la conversion, la grâce de Dieu porte naturellement dans l'âme un grand repentir des fautes commises, soit à cause de l'offense faite à Dieu, soit par l'horreur du péché et des suites funestes de la séparation d'avec Dieu, qui en était ou devait en être le résultat. Cet ordre d'idées affecte plus ou moins vivement l'âme et devient le sujet ordinaire de ses oraisons. Ces sujets sont très bons et produisent d'excellents effets de sanctification ; il faut s'y livrer.

Cependant, il arrive quelquefois que cet attrait diminue et cesse même d'exister, n'étant plus, pour ainsi dire, qu'à l'état factice. On sait qu'on avait commis beaucoup de fautes ; on se fait par suite une raison de continuer la méditation de ce sujet, afin d'entretenir dans son cœur la contrition et l'horreur du péché ; on est fortifié dans cette pensée par les sentiments vifs qu'on avait eus précédemment à la méditation de ces sujets ; parfois même, comme on

n'éprouve plus ces sentiments, on se peine, on s'inquiète dans la pensée qu'on n'a pas la contrition de ses péchés. On se trompe dans ce calcul, comme on se trompe en général en tout ce qui est calcul en matière spirituelle. Il faut suivre la grâce et l'attrait de Dieu, et non sa raison propre, quels que soient les fondements, solides en apparence, sur lesquels elle se fonde.

Les âmes qui ne sont pas encore bien purifiées de l'attachement aux choses de la terre, peu faites à à l'oraison mentale, ou parfois celles qui sont plus dans la voie de la crainte que dans celle de l'amour de Dieu, sont portées à prendre pour sujets ordinaires de leur oraison, les vérités éternelles, comme l'enfer, le ciel, le péché et autres de ce genre. Ces vérités, quoique abstraites, frappent leur imagination, fixent leur esprit et les portent à de bonnes résolutions.

D'autres, qui n'ont pas pris la résolution généreuse et absolue d'une abnégation entière aux créatures et à elles-mêmes, ou qui ne sont pas bien ferventes dans la mise en pratique de cette résolution, en lesquelles l'amour de Dieu n'a pas une grande activité, quoique la volonté de bien faire ne manque pas, celles qui sont peu avancées dans l'esprit intérieur, celles qui procèdent plutôt par l'esprit que par le cœur, quoique d'une vertu solide et d'une piété vraie, aiment à se proposer dans leurs oraisons les vertus, les vices, les défauts et autres vérités abstraites, ainsi que Dieu et ses divines perfections, considérées par les uns sous une forme spéculative et, par les autres, sous une forme

pratique, mais parlant plus à la raison qu'au sentiment du cœur.

Ces sujets, pris en Dieu, et en ses divines perfections considérées pratiquement, donnent aussi directement une nourriture au cœur et à la contemplation de l'âme.

Les âmes sensibles et affectives s'accommodent bien d'un texte, qui les remplit de douceur et leur suffit pour les entretenir longtemps dans les sentiments d'amour envers Dieu.

Enfin les mystères et les actions de Notre-Seigneur sont les sujets les plus avantageux. Ils remplissent l'âme et l'attachent à Dieu; ils parlent à l'esprit, au cœur et à l'imagination. Mais il est bon, en les considérant, d'éviter un certain entraînement de l'imagination; le cœur doit toujours y avoir sa grande part.

DEUXIÈME PARTIE

DIRECTIONS

SPIRITUELLES

DIRECTIONS
SPIRITUELLES

CHAPITRE I

NÉCESSITÉ DE LA SAINTETÉ

Le missionnaire ne peut convertir les âmes qu'à la condition de mener une vie sainte.

Il semble que le Vénérable Père Libermann sentait davantage le besoin d'inculquer à ses enfants la nécessité de la sainteté, à mesure qu'il approchait du terme de sa carrière. C'est, en effet, dans ses dernières lettres que nous trouvons les exhortations les plus pressantes sur ce sujet.

Le 8 mai 1851, il écrivait au P. Lairé, missionnaire à Grand-Bassam :

Vous voilà donc à Grand-Bassam, en Guinée. Là vous aurez, à ce qu'il paraît, une population difficile et dont la conversion sera lente. Votre principale prédication consistera dans la vie sainte que vous devez mener pour donner le bon exemple, et pour attirer la grâce du divin Maître sur ces pauvres âmes si affreusement tenues sous la griffe du démon. Ce peuple africain ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables — il n'en a pas besoin, — mais par la sainteté et le sacrifice de ses pères, qui doivent le sauver. L'aveugle-

ment et l'esprit de Satan sont trop enracinés dans ce peuple, et la malédiction de son père repose encore sur lui ; il faut qu'il soit racheté par des douleurs unies à celles de Jésus, capables d'expier ses péchés abrutissants, et par une sainteté qui attire sur lui les tout puissants et tout miséricordieux mérites du Sauveur, afin de le laver de la malédiction de Dieu. Soyez saint, engagez tous vos confrères à l'être ; c'est de cela que dépend le salut des âmes misérables pour lesquelles vous souffrez et vous vous immolez. Toutes vos souffrances et tous vos sacrifices resteront stériles s'ils ne sont sanctifiés par l'ensemble de votre vie.

Il ne suffit pas que vous offriez à Dieu vos souffrances ; il ne suffit même pas que vous lui offriez votre vie pour le salut des âmes. Cette offrande de vous-même vous sera utile à vous et obtiendra la rémission de vos propres fautes. Mais, si la miséricorde divine a besoin de tenir compte de tout ce qu'elle trouve de bon en vous pour le rachat de vos propres fautes, si surtout elle ne trouve pas tout à fait le suffisant, comment vos œuvres et vos sacrifices pourront-ils racheter les autres ? D'ailleurs, si nous n'avons pas la sainteté de Dieu en nous, dans toutes les habitudes de notre vie, si cette sainteté ne domine pas, n'efface pas ou du moins ne réfrène pas toutes nos tendances défectueuses et toutes nos imperfections, comment Dieu peut-il exaucer nos prières pour les âmes qu'il nous a données à sauver, et comment nos sacrifices auront-ils de l'efficacité ? En effet, ces sacrifices eux-mêmes se ressentiront toujours de nos habitudes naturelles, de nos défauts,

de nos imperfections, et il en restera très peu de chose pour émouvoir la miséricorde divine.

Ah ! que je voudrais que tous mes chers confrères sentissent, aussi vivement que je le sens, le besoin de la sainteté dans un missionnaire d'Afrique !

Soyez donc saint, comme Jésus était saint, c'est le seul et unique moyen de racheter, de sanctifier les âmes. Que l'esprit de Jésus anime tous vos actes ; qu'il forme tous vos sentiments ; qu'il amortisse et modère dans ses entraînements la vivacité de votre esprit ; qu'il amollisse la raideur, la dureté de votre cœur ; qu'il en dirige tous les mouvements, en domine toutes les impressions : en un mot, qu'il maîtrise et conduise tout ce qu'il y a de passionné et de déréglé dans l'âme, et, en même temps, qu'il communique à votre cœur la douceur et l'humilité dont ce divin Maître nous a donné l'exemple. Oh ! que cette douceur et cette humilité de cœur sont importantes, et que peu d'hommes les possèdent !

Ces deux précieuses vertus, fruit immédiat du véritable et parfait amour, exigent une abnégation intérieure bien parfaite et une grande docilité et soumission à Dieu. Toute raideur de volonté, toute confiance en soi, toute attache à soi et à ses idées doivent disparaître. Mais aussi un missionnaire qui aurait ces deux vertus profondément établies dans son âme, et qui les ferait entrer dans toutes ses habitudes intérieures, dans la composition de tous ses actes, ce missionnaire serait sanctifié par l'Esprit de Dieu. Celui, au contraire, qui n'a pas ces deux grandes et sanctifiantes vertus, est un avorton

dans l'apostolat de Jésus-Christ, eût-il d'ailleurs le zèle de saint Paul ou de saint François-Xavier. Dès lors qu'il lui manque ce fondement de l'humilité et de la douceur, l'Esprit de Jésus ne peut l'animer; ce divin Esprit est le plus souvent remplacé par l'esprit propre, et même par l'esprit de ténèbres.

***

Deux jours après cette lettre, le 10 mai, le Vénérable Père en écrivait une toute semblable au P. Duret, au Sénégal.

Les populations, dont la conversion vous est confiée ne sont pas encore préparées à recevoir la semence de l'Évangile : votre présence les y disposera avec la grâce et la miséricorde de Dieu.

En tout état de cause, lors même que les âmes sont avides de cette semence divine et prêtes à la recevoir avec simplicité et docilité, le missionnaire a doublement besoin d'être saint : d'abord, pour attirer sur ces âmes la miséricorde divine, ensuite, pour leur donner l'exemple de la sainteté. Mais quand les âmes sont encore tellement sous la puissance du démon que la parole divine ne prend pas, oh ! alors, il est d'une nécessité absolue pour le missionnaire d'être saint, car il a à amollir les cœurs pour les disposer à recevoir la divine parole, et il lui faut pour cela plus que des mots sortis de sa bouche. Il doit puiser en Dieu des grâces innombrables et des bénédictions puissantes, ce qu'il n'obtient que par sa vie sainte.

De plus, ne pouvant opérer par la parole de ses

lèvres, il doit en employer une autre, à savoir : l'exemple de la vie qu'il mène. Il faut qu'elle soit si sainte, que tout en lui soit une parole divine pour ces pauvres âmes desséchées et flétries.

Ce serait une grande erreur de croire que, comme ces âmes sont profondément viciées et plongées dans la sauvagerie, il suffit de mener à leurs yeux une vie communément chrétienne, que ce spectacle est assez frappant pour des hommes dont l'existence est grossièrement animale : c'est là, dis-je, une erreur très grave, même humainement parlant. Une vie commune, dans le sens dont je parle, une *vie à l'européenne* qui n'est pas une vie sainte, ne dépasse pas la portée du bon sens habituel de ces hommes grossiers, de sorte que, s'ils y remarquent quelque différence seulement avec celle des autres Blancs, ils attribuent cela à des motifs d'un genre à part, dont ils ne se rendent pas bien compte. Tant qu'ils voient dans le missionnaire quelque chose de passionné, quelque attache à la terre, ils ne le regardent que comme un homme ordinaire plus ou moins bon. Mais quand le missionnaire mène une vie vraiment sainte, ils reconnaissent en lui, tôt ou tard, l'homme de Dieu.

La vie sainte renferme d'ailleurs un baume particulier, elle impressionne les âmes les plus grossières, sans même qu'elles s'en aperçoivent, et puis la grâce divine et les bénédictions de Dieu y sont attachées.

Soyez donc saint comme Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'est sanctifié pour sanctifier les siens : *Pro eis ego sanctifico meipsum.*

Il est décidé que le missionnaire doit se sanctifier pour sanctifier les âmes, et si vous ne voyez pas d'ici à quelque temps le fruit de votre vie sainte, songez à ce que Jésus a fait en Judée. Combien peu se sont rendus de son vivant, et cependant quel grand nombre sont venus dans la suite ! Ayez donc courage, travaillez avec confiance et fidélité.

***

Le premier soin du missionnaire doit être d'assurer sa sanctification personnelle.

Dans une lette à Mgr Kobès, vicaire apostolique de la Sénégambie, le 20 novembre de la même année 1851, deux mois seulement avant sa bienheureuse mort, le Vénérable Père insistait sur la nécessité qu'il y a pour le missionnaire d'assurer tout d'abord sa sanctification personnelle.

Je considère souvent devant Dieu ce qui nous est arrivé depuis l'origine de cette sainte mission, et je vois que Dieu nous veut humbles, soumis à toutes ses adorables volontés, et entièrement abandonnés à lui seul. Il faut que nos missionnaires fassent de leur propre sanctification une occupation sérieuse. Dieu ne nous bénira qu'à cette condition : voilà pourquoi il nous arrête. Il veut amortir l'ardeur de nos désirs et l'entraînement de nos actions, afin que nos âmes ne s'élèvent pas ; il nous éprouve par la douleur, les souffrances et les contrariétés de tout genre, pour nous tenir dans notre abaissement et nous sanctifier par la patience, la douceur et les

pratiques saintes et sanctifiantes de la vie religieuse.

Ce qui me frappe le plus, c'est que Dieu nous a chargés de cette mission de la Guinée, qu'il nous donne à tous un désir ardent de convertir ce pays, et, en même temps, il nous arrête au milieu de notre marche, et nous enlève précisément ceux qui semblaient être les plus capables de seconder vos efforts et les miens. Sur le nombre de ceux qu'il a plu à Dieu d'appeler à lui, depuis neuf ans qu'il nous a envoyés en ce malheureux pays, il y en a huit ou neuf qui auraient pu devenir d'excellents supérieurs de maison et peut-être même de mission ; il ne nous laisse que les moins capables.

Que conclure de cette conduite de Dieu ? Il nous manifestera ses desseins quand le temps en sera venu : en attendant je crois voir en cela que sa divine bonté veut nous réduire, nous faire voir quelle estime nous devons faire de nos efforts et quelle valeur nous devons attacher à nos personnes. Je vous avoue, Monseigneur, que je n'ose pas m'affliger de tous ces malheurs, ni des embarras qui en résultent, parce que je suis convaincu que tout cela a eu lieu dans un dessein de miséricorde sur nous et sur ce pauvre peuple que nous sommes chargés d'évangéliser.

Une pensée m'est venue bien souvent et parfois m'a fortement préoccupé : j'ai pensé que, s'il a plu à Dieu de nous traiter si durement, c'est pour nous punir miséricordieusement de nos péchés. Il semble évidemment vouloir que nous sauvions ce pays

plutôt par notre propre sanctification que par notre zèle, je veux dire que la sainte volonté de Dieu paraît être que nous nous placions au milieu de ces peuples en menant une vie toute sainte, et en mettant un soin tout particulier à la pratique des vertus religieuses et sacerdotales : l'humilité, l'obéissance, la charité, la douceur, la simplicité, la vie d'oraison, l'abnégation, etc. Que ces vertus soient l'objet de tous nos soins, et, loin d'empêcher en aucune manière l'exercice du zèle apostolique, elles lui donneront au contraire plus de consistance et de perfection.

C'est la marche qu'ont suivie les saints religieux qui ont converti l'Allemagne et l'Angleterre ; c'est celle que Dieu veut que nous suivions, c'est la seule qui attirera ses bénédictions.

Or, il me semble que quelques-uns de nos chers confrères se sont laissé détourner de cette voie. Pleins d'ardeur et de générosité, ils ont été entraînés à l'idée de zèle ; cette idée de zèle les a portés aux choses extérieures, les a distraits des exercices et des vertus de la vie religieuse ; l'action du climat qui agite et aigrit les sensations, les trouvant trop en dehors, pas assez solidement attachés aux vertus intérieures, devait naturellement ajouter sa part et devenir entre les mains du démon un instrument pour les détourner de la vie parfaite.

Ce qui a pu donner lieu à cette voie fausse, c'est une idée inexacte de leur état. Ces pauvres enfants, ayant quitté leur pays pour être missionnaires, ont toujours conservé cette idée : je suis missionnaire

avant tout ! En conséquence et sans s'en rendre compte, ils n'attachaient pas assez d'importance à la vie religieuse et se livraient trop, je crois, à la vie extérieure.

Eh bien ! si cette conjecture est fondée, il serait important d'éclairer ces chers confrères, en leur faisant voir que, à la vérité, la mission est le but, mais que la vie religieuse est un moyen *sine quo non*, et que ce moyen a besoin de fixer toute leur attention et d'être l'objet de toutes leurs préoccupations.

S'ils sont de saints religieux, ils sauveront les âmes ; s'ils ne le sont pas, ils ne feront rien, parce que la bénédiction de Dieu est attachée à leur sainteté, et leur sainteté dépend uniquement de la fidélité aux pratiques de la vie religieuse. Je vous assure que je passe parfois des moments bien pénibles, quand je pense aux souffrances continuelles de ces pauvres enfants et à la générosité avec laquelle ils les supportent. Je me dis qu'il y aurait là de quoi faire de grands saints, s'ils étaient bien remplis de l'esprit de leurs règles, s'ils étaient soigneux au travail de la vie et des vertus intérieures et religieuses ; que, faute de cette fidélité à l'esprit de nos règles et de ce soin pour la vie intérieure et religieuse, ils perdent un mérite immense qui serait un trésor inépuisable pour le pauvre pays qu'ils évangélisent, et qu'ils ne se rendent agréables à Dieu qu'à demi. Cette pensée produit en moi un grand déchirement de cœur !

Cependant, dans le fond, tous vos missionnaires sont bons, et s'ils avaient cet esprit religieux, s'ils

travaillaient avec fidélité à l'observation de la règle et aux pratiques intérieures, leurs défauts diminueraient. Je crois qu'un des points sur lesquels ils ont le plus besoin de fixer leur attention, c'est sur l'agitation et l'irritation que produit le climat...

*
* *

Les missionnaires doivent être à la fois de vrais religieux et de vrais hommes apostoliques.

Écrivant à la communauté de Dakar, le 19 novembre 1847, le Vénérable Père trace le portrait suivant du missionnaire qui, à l'exemple de Notre-Seigneur, se sanctifie pour pouvoir coopérer efficacement à la sanctification des âmes.

La divine bonté vous laisse en ce moment le temps de vous former aux vertus parfaites, dans l'intérieur de la communauté. Je vois là-dedans un trait de sa Providence pleine de miséricorde pour nous. Si vous aviez, dès votre arrivée, été lancés dans un ministère actif, vous n'auriez pas eu le temps de pratiquer ce qui vous a été montré dans votre retraite du noviciat, vous n'auriez pas eu le temps de vous reconnaître. Maintenant, vous faites comme un second noviciat, mais un noviciat pratique. Étant sur les lieux, vous voyez les dangers, les difficultés, et, avec votre bonne volonté, avec vos désirs sincères d'être de vrais serviteurs de Dieu, de vrais apôtres, vous ne manquerez pas d'employer les moyens efficaces pour y parvenir. Pendant le noviciat, vous preniez des résolutions de

paroles, parfois des résolutions d'imagination; maintenant, vos résolutions seront des résolutions d'action, des résolutions pratiquement pratiques.

Tâchez, chers confrères, de profiter du moment de Dieu; ses lumières seront avec vous et sa grâce divine vous aidera. Apprenez à être de vrais hommes de communauté et de véritables hommes apostoliques; apprenez la sagesse de Dieu pour contribuer, chacun selon votre mesure, à mener à bonne fin la grande œuvre que Dieu vous confie.

En vrais hommes de communauté, vous devez pourvoir à votre sanctification et à celle de vos chers confrères et frères; vous devez donner le bon exemple en toutes choses; vous devez être des hommes intérieurs, des hommes d'oraison, fidèles observateurs des règles et remplis de leur esprit, considérant Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la personne de vos supérieurs, leur obéissant avec exactitude et simplicité, dans tout ce qui regarde la vie religieuse et votre propre sanctification. Jamais de murmures, jamais de jugements sur leur conduite et leur manière d'être, soit publique, soit privée. N'écoutez pas ce fond d'amour-propre qui nous rend la subordination difficile, qui tend à nous comparer avec les supérieurs; songeons que l'homme doit disparaître dans notre obéissance, et que la foi doit y dominer. Soyons remplis d'affection, de douceur et d'ouverture avec les supérieurs, pour leur rendre leur charge plus facile à porter.

Vivez ensemble dans l'union et la paix la plus parfaite, supportez-vous mutuellement, souffrez vos

défauts les uns les autres, adoucissez vos peines, soulagez vos confrères, ne les jugez pas, aimez-les et soyez doux à leur égard, même quand il leur arrive de vous causer du chagrin. Lorsqu'il vous arrive de n'être pas du même avis qu'eux, perdez votre propre jugement dans le jugement général. La ténacité à sa propre conception est un des plus grands maux pour des hommes qui doivent vivre ensemble dans la paix et la charité de Jésus-Christ. Évitez la raideur dans votre jugement, dans vos paroles, dans vos désirs, dans votre conduite : jamais rien de bon ne peut sortir de la raideur. Vous avez spécialement à veiller sur ces différents points. Les climats sous lesquels vous vivez agissent fortement sur la sensibilité et sur l'imagination. Vous serez plus portés à vous agiter, à vous aigrir, à vous irriter qu'auparavant. Il faut cependant que vous conserviez dans vos âmes la douceur, le calme, la longanimité et la modération chrétienne. Soyez fidèles, et vous avancerez grandement dans la véritable sainteté.

Pour vivre de la vie *d'hommes apostoliques*, vous avez besoin d'une bien grande abnégation de vous-mêmes, et cet esprit d'abnégation doit exister continuellement, car ce n'est pas dans la variation d'une ferveur sensible qu'on a la véritable abnégation. Celle-ci ne dure pas et même n'est guère certaine. Ce qu'il faut, c'est de conserver son âme dans la paix, dans la gaieté, non seulement au milieu des privations corporelles qui sont assez faciles à supporter, mais encore dans les privations spirituelles ou morales.

Celles-ci sont bien plus pénibles, attristent, troublent, découragent une âme faible et attachée à elle-même ; elles donnent un courage, une sérénité et une vigueur toute nouvelle à une âme forte, par une solide abnégation d'elle-même et par un attachement parfait à Dieu seul. Une âme forte et vraiment apostolique est toujours calme, douce, imperturbable au milieu des peines et des contrariétés. Jamais elle n'est triste, maussade, agitée, brusque, aigre, silencieuse, à charge à elle-même et au prochain.

Tous ces défauts sont le fait des âmes faibles, amatrices d'elles-mêmes, qui ne connaissent pas la vertu de la croix de Jésus-Christ, et qui surtout n'aiment pas à y avoir pratiquement part. Elles sont assujetties aux impressions diverses qu'elles reçoivent, et ne savent pas s'en rendre indépendantes. Lorsque tout va bien selon leur goût, selon leurs désirs et leurs propres vues, elles vivent dans une douce paix, et s'imaginent qu'elles sont dans la solide et parfaite vertu apostolique. Ce n'est pas dans ce temps de paix qu'on peut reconnaître la valeur du soldat de Jésus-Christ. Etre dans la paix parce que rien ne vous dérange, ce n'est pas une preuve de grande vigueur. Le temps de la paix est donné pour préparer à la guerre, car c'est la guerre qui est le partage de l'homme apostolique.

Lorsque ces âmes ont du succès, elles sont remplies d'un grand enthousiasme, qui souvent leur fait commettre des fautes et des imprudences. Elles se sentent fortes et puissantes, capables de tout

entreprendre et de tout souffrir, parce qu'elles sont entraînées par l'impression vive que produit en elle le succès ; elles sont vives et animées, hardies et entreprenantes, parfois au-delà de ce qu'il faut. L'humilité et la défiance d'elles-mêmes sont absentes en ces moments, et la confiance en Dieu n'est pas présente. Dans cet état de choses, la contradiction, les obstacles, les irritent ; elles veulent emporter d'assaut ce qu'il ne s'agit de gagner que par la douceur et l'insinuation.

Lorsque, au contraire, elles échouent dans leurs entreprises, ou lorsqu'elles ne réussissent pas aussi vite ni aussi bien qu'elles se l'étaient imaginé, voilà l'abattement, la tristesse, parfois le découragement, accompagné de déchirements de cœur, de retour inquiet sur soi-même, sur les fautes commises ; on attribue le non-succès à soi et à ses fautes, et l'on ressent du dépit contre soi, avec d'autres mouvements de ce genre.

Au contraire, une âme vraiment morte à elle-même et toute livrée à Dieu éprouve une certaine peine quand elle est dans la paix. Il lui en coûte de voir tout aller selon ses goûts ; elle a besoin de souffrir, d'être contrariée ; c'est sa vie. Cependant elle profite de ce repos pour se fortifier dans la voie de Dieu, elle le porte avec humilité et abnégation. Quand elle a du succès, elle est humble, calme et modérée ; elle fait alors sa besogne avec persévérance et fidélité, elle consolide ce qui est acquis. Dans le temps de tempête, de non-succès, elle sait attendre les moments de Dieu et se garde de se décourager ; jamais de tristesse, jamais d'irritation,

jamais de dépit, ni contre elle-même ni contre les autres. Elle reste toujours semblable à elle-même : remplie de Dieu, elle sait patienter comme Dieu ; elle ne veût le succès ni plus grand ni plus prompt que Dieu ne le veut ; elle examine l'état des choses avec calme et dans l'esprit de Dieu ; elle agit selon les lumières et selon la force qu'elle obtient d'En-haut, et laisse à son divin Maître le soin de faire fructifier ses travaux selon la mesure de sa miséricorde.

Si vous saviez, mes bien chers confrères, quelle est la valeur de la patience parmi les vertus apostoliques, vous vous emploieriez de toutes les puissances de votre âme pour l'obtenir. Si vous pouvez maintenant patienter, vous êtes sûrs du succès, et d'un succès solide et stable. Soyez assurés que tout ce qui est emporté d'assaut n'est ni solide ni durable. La plante qui abrita la tête de Jonas à Ninive a crû dans une nuit et péri dans une autre nuit. Les herbes qui croissent vite acquièrent peu de développement et se détruisent promptement. Les arbres dont la croissance est lente deviennent grands et puissants et durent des siècles. S'il vous arrive jamais d'avoir dans une mission un succès prompt et facile, tremblez pour cette mission ; lorsque, au contraire, elle demande du temps et offre des difficultés, augurez-en bien, si vous sentez en vous-mêmes la force et la persévérance d'une sainte patience. L'imagination n'aime pas les lenteurs, mais une âme renoncée sait bien y trouver son compte.

Si vous avez la patience, vous êtes sûrs d'acquérir cette prudence, cette sagesse de Dieu, dans votre conduite et vos entreprises.

J'ai encore à vous recommander d'être unis entre vous-mêmes, et bien unis à votre chef. Dieu vous l'a donné. Dieu l'a donné à la Mission, Dieu l'éclaire et l'éclairera toujours pour l'œuvre qu'il lui a confiée. Soyez dociles, entrez dans ses vues et ne vous laissez pas aller à des vues particulières. C'est lui qui a le plan d'ensemble, et vous n'avez que des vues partielles, il a grâce d'état pour conduire, et vous pour être conduits dans vos travaux par lui ; c'est lui qui est l'architecte, et vous les travailleurs, mais des travailleurs intelligents et agissant en parfaite harmonie avec lui. C'est dans cette harmonie et cette marche d'ensemble que résidera la grâce de Dieu, et par conséquent le succès. Soyez fidèles, mes chers confrères, et Dieu sera fidèle, lui aussi.

Enfin, une dernière observation. N'écoutez pas facilement le dire des gens qui parcourent la côte, quand ils vous parlent de peuplades qu'ils ont visitées, même s'ils y ont demeuré pendant plusieurs années. Entendez ce qu'ils vous disent, mais que leurs paroles n'aient pas d'influence sur votre jugement. Ces hommes examinent les choses à leur point de vue, avec leurs propres préventions : ils fausseraient toutes vos idées. Entendez tout et soyez paisibles au-dedans de vous-mêmes, examinez les choses dans l'esprit de Jésus-Christ, avec indépendance de toute impression, de toute préven-

tion quelconque, et remplis, animés de la charité de Dieu et du zèle pur que son esprit vous donne. Je suis sûr que vous jugerez bien autrement de nos pauvres Noirs que tous ces hommes qui en parlent.

Vous savez que si nous avions écouté ce que, unanimement, nous ont dit tous ceux qui pouvaient nous rendre compte des Noirs des colonies, ce que nous ont dit et soutenu des hommes d'ailleurs très bons, nous n'aurions jamais osé entreprendre les missions de Bourbon et de Maurice ; et cependant nos chers confrères y ont fait des merveilles, et nous ont appris à en juger tout autrement que ces hommes qui nous en avaient parlé. Ne jugez pas au premier coup d'œil, ni d'après ce que vous avez vu en Europe ; dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit; faites-vous nègres avec les nègres, et vous les jugerez comme ils doivent être jugés ; faites-vous nègres avec les nègres pour les former comme ils doivent l'être, non à la façon de l'Europe, mais en leur laissant ce qui leur est propre ; faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres, aux usages, au genre et aux habitudes de leurs maîtres, et cela pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de leur bassesse, et en faire peu à peu, à la longue, un peuple de Dieu. C'est ce que saint Paul appelle se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

J'ai été bien long, mes chers confrères, mais je ne le suis jamais trop quand je m'entretiens avec vous. Mon cœur est avec vous. Que les vôtres soient sans cesse avec Jésus et Marie, et que leur sainte charité et leur douce paix les remplissent !

CHAPITRE II

DISPOSITIONS QUI DOIVENT ANIMER LES MISSIONNAIRES

Préparation à la vie apostolique.

Deux élèves du grand séminaire de Clermont, MM. Lossedat et Thévaux, ayant manifesté l'intention d'entrer au Noviciat de La Neuville, le Vénérable Père leur adressa, le 12 février 1843, la lettre suivante, pour les encourager dans leur vocation et leur montrer les dispositions dans lesquelles ils devaient travailler à s'établir pour se préparer à la vie apostolique.

Ce n'est pas une petite chose que l'esprit qu'il faut pour une si grande et si belle vocation. Tâchez de mourir à vous-mêmes et à toute la terre, et de vous donner tout à notre divin Maître, et il vous fera la grâce de parvenir à la sainteté de votre vocation, au moins en partie. N'y allez pas à demi, mais livrez-vous tout entiers. Quand on marchande avec Jésus, il marchande aussi avec nous, et nous n'y gagnons rien ; au contraire, si nous y allons généreusement et si nous nous livrons tout entiers, Jésus accepte notre offrande avec toute l'étendue de son divin amour et de sa complaisance, et il se donne alors aussi en entier.

Si donc vous voulez être de parfaits missionnaires, il faut que vous soyez disposés à vivre de

privations, de peines, d'humiliations et de croix de tout genre. Rappelez-vous sans cesse que saint Paul, quand il veut prouver qu'il est apôtre aussi bien que saint Pierre, saint Jean et les autres, pour plus grande démonstration, montre tout ce qu'il a eu à souffrir dans ses travaux pour la gloire de son divin Maître. Désormais donc vous devez vous dévouer à toutes les peines, humiliations et tribulations, les souffrir dans la paix et la joie du divin amour. Il faut vous estimer comme des victimes choisies de Notre-Seigneur pour être sacrifiées à la très grande gloire de son Père céleste. Que votre âme soit toujours calme devant le souverain Pontife qui doit vous immoler, que votre volonté ne lui résiste jamais quand il s'agira de souffrir ; soyez comme des victimes liées et garrottées devant lui, ne bougeant pas, mais laissant faire ce divin Pontife, selon toute l'étendue du bon plaisir de son Père céleste.

En ce moment, vous avez peu à souffrir, parce que le temps de votre apostolat n'est pas encore arrivé ; mais cela viendra. Vous aurez toujours à vous arracher à vos parents et à supporter d'autres petites peines ; prenez-les, en attendant, comme un acompte pour l'avenir. Ce que vous avez à faire dès maintenant, c'est de perdre de vue vos propres intérêts, votre bien-être, vos satisfactions et contentements. Vivez de la vie de Jésus sur la terre. Il ne s'est jamais complu en lui-même, il ne s'est jamais recherché lui-même, il n'a jamais cherché sa propre gloire ni sa propre grandeur. Il n'avait pas d'intérêts personnels ; tout son désir était d'être immolé

à la gloire de son Père. Voilà aussi votre vie.

Pour l'accomplissement et l'achèvement de cette vie, vous ne pouvez avoir en ce moment que des désirs ; mais, dès ce moment, vous pouvez et devez travailler à vous oublier vous-mêmes, à prendre avec amour toutes les peines qui vous viendront, et ces petites souffrances de chaque jour, qui ne manquent jamais.

Menez une vie humble, douce, paisible ; oubliez-vous et laissez-vous oublier par les autres. Désormais, personne ne doit plus pouvoir vous offenser, parce que vous avez remis tous vos intérêts à Jésus tout seul. Vous, vous n'en avez plus ; il n'y a que ceux de votre Maître qui doivent vous toucher encore.

Soyez doux envers tous ; habituez-vous à la pratique de cette belle vertu, qui ne s'acquiert parfaitement qu'au détriment des affections et intérêts naturels. Accoutumez-vous à conserver une paix douce et humble dans vos âmes. Ne vous troublez pas, ne vous inquiétez pas de vos défauts ni d'aucune autre chose ; mais quand vous voyez en vous des choses défectueuses, humiliez-vous doucement devant Jésus, votre Maître. Habituez-vous à vous tenir dans votre bassesse et dans votre pauvreté devant lui, sachant bien que vous n'avez en vous rien qui vaille, et vivez dans la paix et l'humilité de cœur, en sa présence, avec la ferme confiance qu'il ne vous abandonnera pas dans vos misères.

Ne vous estimez jamais comme si vous étiez quelque chose ; mais, au milieu des plus grandes faveurs,

conservez toujours le sentiment de votre pauvreté. Toutes les fois que votre pensée se reporte sur vous-mêmes, que ce soit pour voir votre misère, et cela avec douceur et confiance en Dieu. Ne vous présentez jamais devant Notre-Seigneur qu'en vous abandonnant paisiblement à sa divine bonté, avec une pleine confiance et un humble amour. Ayez l'habitude de porter votre âme vers Dieu par un mouvement du cœur, doux et paisible, et que ce soit toujours dans le sentiment de votre petitesse, incapacité et nullité, et en même temps avec un plein désir de tout sacrifier à son divin amour, et vous-mêmes avec tout le reste. Lorsque vous aurez tous ces sentiments, j'ajouterai même, si vous avez un jour le bonheur de vous sacrifier tout entiers, dites que vous n'avez donné à votre Dieu que ce qui lui appartient, et que votre sacrifice est bien minime.

Ne vous imaginez pas, en effet, que vous faites grand'chose en vous donnant tout entiers : tout le bonheur est pour vous, et toute la gloire en doit revenir à Dieu ; à vous l'humiliation, l'oubli et la confusion. Quel avantage revient à la très sainte Trinité de posséder un petit ver de terre de plus ? Et quelle faveur lui faisons-nous en lui donnant un être de néant, qui est à elle, avant même que nous y ayons pensé ? Si nous ne lui appartenons pas, malheur à nous ! car nous lui refusons ce qui est sa propriété exclusive.

Pauvres misérables que nous sommes ! Nous nous imaginons faire des choses admirables, quand nous recevons de notre Dieu de miséricorde le bonheur

suprême d'être choisis pour lui appartenir. Nous avons le front de croire que nous lui donnons quelque chose, quand nous avons seulement le désir de nous sacrifier pour lui. Estimez-vous donc bien heureux, chers frères, de ce que Jésus, le roi du ciel et de la terre, vous a choisis pour ses victimes.

O vases d'élection ! Si vous êtes fidèles, Jésus se servira de vous pour le salut de plusieurs ; mais il vous sacrifiera, il vous apprendra combien il faut souffrir pour sa gloire. Soyez donc fidèles, et suivez tout le mouvement que Jésus veut donner à vos âmes ; vivez de lui et en lui, et cela dans la vue de votre pauvreté, de votre néant, de votre incapacité. Ne dites pas : « Oh ! je vais sauver beaucoup d'âmes dans la suite. » C'est à Jésus de décider cela ; il est le maître de procurer sa gloire au moyen du plus pauvre instrument comme du plus riche. Son Père a fait du néant tout ce bel univers et tous les êtres du ciel. Si le néant a pu lui servir pour faire ces magnificences, un pauvre homme pourra lui servir aussi d'instrument pour la communication de sa grâce ; mais ce sera lui qui agira, et non pas vous. Dites plutôt : « Je vais être un pauvre homme devant Jésus, pour qu'il fasse de moi et en moi tout ce que bon lui semblera. Je veux donc être docile, humble et abandonné entre ses mains, avec confiance, pour qu'il agisse selon son bon plaisir. »

Voyez : le néant n'a pas résisté au Créateur. Nous sommes plus misérables que le néant, nous lui résistons sans cesse. Quelle merveille que Jésus daigne encore cependant s'occuper de nous ! C'est une grande chose pour nous d'être parfaitement

dociles et de ne jamais lui résister en rien ; il n'y a pas un seul Saint dans le ciel qui en soit là. Marie seule a cette gloire ; aussi est-elle la merveille des merveilles. Du moins résistez le moins possible ; soyez dociles et souples, afin que le divin Maître vous dispose pour la grande œuvre, et qu'il se serve de vous, dans la suite, selon son bon plaisir.

En voilà bien long. Si vous apprenez par là les trois choses que je désirais vous insinuer, la peine que vous prendrez de lire cette longue lettre sera bien payée.

Ainsi donc : 1° Oubli de vos intérêts propres et amour des souffrances ; soumission à la divine volonté dans toutes les peines ;

2° Humiliation continuelle en la présence de Notre-Seigneur, basse opinion de vous-mêmes et connaissance de votre incapacité et de votre nullité ; mais humiliation paisible, douce et pleine de confiance et d'amour ;

3° Vie intérieure, abandon à Notre-Seigneur, le tout sans contention, sans efforts violents et sensibles.

Je prie notre divin Maître d'accomplir toutes ces choses dans vos âmes, et suis, dans son saint amour et dans celui de sa très sainte Mère, votre tout pauvre serviteur.

Le désir du martyre.

Comme beaucoup d'autres aspirants à la vie apostolique, M. Lossedat avait parfois senti en son cœur le désir du

martyre. Il demanda au Vénérable Père Libermann quelle devait être son attitude à l'égard de ce désir, et il reçut en réponse la lettre suivante (1843) :

Mon très cher frère, Je vais vous donner dans cette lettre toutes les explications que vous me demandez, avec le secours et par la grâce de notre unique sagesse divine, en laquelle je souhaite que vous viviez uniquement.

Pour ce qui concerne le désir du martyre, je vous ai déjà dit qu'il n'est sérieusement admissible, et d'une manière pratique, que lorsqu'il nous est donné par une impression de la grâce divine. En ce cas, il ne faut pas aller plus loin que cette impression nous pousse, et nous devons prendre bien garde d'en déduire des conclusions pour notre conduite, à moins que ces conclusions ne résultent de cette même impression spirituelle, je veux dire, à moins que ces conclusions ne soient elles-mêmes une impression intérieure donnée à notre âme, sans notre participation. Mais ce ne doit pas être un acte raisonné de notre esprit, pas même lorsque cela se fait avec un sentiment du cœur qui accompagne cet acte.

Quand on se trouve au milieu d'une persécution, on doit se préparer au martyre et s'y disposer activement, comme on se dispose à une autre observation des divins préceptes de notre Maître. Encore ne doit-on jamais s'exposer au danger que si l'on est conduit par une impression de l'Esprit-Saint. Personne ne doit prétendre entrer dans la salle du repas nuptial, s'il n'y est invité. Cette invitation n'est jamais une grâce ordinaire, mais une grâce

particulière. Dans le cas de persécution, cette grâce particulière est accordée à beaucoup de personnes. mais aucune d'elles ne doit aller la prendre d'elle-même ; car les grâces particulières sont des dons, et non des vertus.

J'appelle *vertu* ce que Dieu demande de nous, ce à quoi nous devons contribuer, et ce à quoi nous devons prétendre pour la plus grande perfection, comme le renoncement à toute créature, et la parfaite union et charité, qui nous donne la vie de notre très doux Jésus, dans toute la mesure dont nous sommes capables. Et en voilà bien assez, j'espère, pour de pauvres gens comme nous.

Dans cette classe rentre la disposition de donner non seulement une vie, mais cent millions de vies, s'il était possible, pour l'amour et par l'amour de notre très adorable Maître, de souffrir toutes les peines et les affections les plus horribles pour son bon plaisir. S'il plaît ensuite au Maître de nous exposer, sa grâce sera avec nous, et ce sera à nous d'y être fidèles et d'effectuer ces saintes dispositions, qui font l'état parfait du chrétien.

Mais il y a bien loin de la disposition de sacrifier sa vie pour l'amour divin au désir pratique et effectif de le faire. Le désir pratique et effectif du martyre est un don que Dieu confère à qui il lui plaît. Des âmes quelquefois très imparfaites ont reçu ce don divin, et d'autres incomparablement plus avancées n'en ont jamais eu seulement l'idée. Cependant, ces dernières étaient dans la disposition la plus profonde de se sacrifier, si Dieu l'eût commandé.

J'appelle *don* ce qui n'est pas le cœur de la perfection du chrétien, ce qui n'est pas de l'essence de la vie de Jésus dans nos âmes, quoique, accessoirement, cela serve à augmenter notre sainteté. Or, mon très cher, tel est le désir du martyre dans le cas dont vous me parlez, et je n'ai pas besoin d'entrer dans de grands détails pour vous le faire concevoir. En effet, supposé que les décrets éternels du Père céleste n'eussent pas été que son Fils incarné fût crucifié pour l'amour de sa gloire, ce Fils bien-aimé ne l'aurait sûrement pas été, et il ne serait pas devenu le martyr de l'amour de son Père et du salut des âmes ; mais, dans ce cas, aurait-il été moins saint et moins parfait ? Non sans doute : donc l'essence de la sainteté ne consiste pas dans le martyre, ni non plus, par conséquent, dans le désir du martyre dont nous parlons.

Faisons bien attention, mon très cher, suivons notre modèle, et non une vue de notre esprit. Si le divin Sauveur n'avait pas été dans la disposition de mourir pour la gloire de son Père, son Père le voulant et le cas devant se présenter, cela n'aurait pas été conforme à sa divine et admirable sainteté, parce que cette disposition ne dépend pas d'une volonté spéciale de Dieu, mais elle est de l'essence de l'amour divin, et, par conséquent, elle fait partie essentielle de la sainteté. Il me semble que cela doit suffire pour vous faire concevoir que le désir pratique et effectif du martyre ne doit exister dans notre âme que comme don de Dieu, ou, ce qui est la même chose, comme impression passive.

Voici donc, mon bien cher, ce que je dois vous conseiller par rapport à ce désir. Conduisez-vous à cet égard comme il faut le faire par rapport à toutes les grâces passives, à toutes les impressions divines qui portent à la sainteté, et qui, par elles-mêmes, ne sont pas la sainteté ou n'en constituent aucun degré. Tant qu'il plaira à Dieu de vous donner cette impression sainte, recevez-la avec actions de grâce et avec tendresse; servez-vous en pour vous avancer de plus en plus dans la sainteté, la pureté et la perfection de son divin amour; car c'est pour cela qu'elle vous est donnée.

Mais prenez garde, mon bien-aimé frère, de vous attacher à cette grâce, à ce don de l'amour du divin Époux de votre âme ; ne mettez même pas une haute importance à ce que cette divine grâce soit réellement suivie du martyre. Vous pouvez désirer cet effet, mais très humblement, et autant seulement que cette sainte impression vous y pousse. Vous pouvez espérer que la bonté divine vous accordera ce grand bienfait, mais avec humilité également, avec une grande défiance de vous-même, et toujours dans la mesure où cette divine impression vous porte à cette espérance. Ne cherchez pas à entretenir en vous ce désir, quelque saint qu'il soit ; ne cherchez pas à l'augmenter ni à le diminuer ; n'en occupez pas votre esprit, mais appliquez-vous à l'essentiel de la sainteté ; appliquez-vous à vous renoncer et à vous unir de plus en plus à votre adorable Amour, qui s'est fait martyr pour vous, et qui peut-être ne vous accordera pas la grâce de l'être pour lui. Que s'il lui plaît de vous accorder

cette grâce, vous ne devrez en être occupé qu'autant qu'il vous en occupera lui-même, sans autre participation, de votre côté, que de vous laisser doucement et humblement entraîner par sa divine impression.

Si vous saviez, mon très cher, quels sont les dangers et les illusions qui se mêlent à ces occupations, et même dans le cas où l'on tâche de se laisser seulement entraîner, comme je vous le dis, sans y mettre la moindre action, vous demanderiez peut-être à Notre-Seigneur de ne plus vous donner ce désir. Mais les dangers sont grands, surtout quand on met une certaine satisfaction dans ces dons, quand on en occupe volontairement son esprit. Le moindre de ces dangers serait de nourrir l'amour-propre sans qu'on s'en aperçoive; d'occuper l'esprit à un objet qui ne nous perfectionne en rien, et ne nous fait devenir ni plus saints ni plus agréables à Dieu, mais très souvent même nous rend coupables, attendu que si nous ne nous étions pas arrêtés à nous entretenir et à nous préoccuper de cet objet, nous aurions porté toutes les forces de notre âme vers les points capitaux de notre sanctification. Ce désir du martyre peut servir à nous rendre plus fervents, mais cette ferveur sera souvent factice.

Quant à vous, mon très cher, vous devez prendre tout ce que Notre-Seigneur vous offre pour augmenter votre ferveur, et éviter tout ce qui est factice, surtout si cela présente quelque danger. Votre besoin, dans l'état où vous êtes, consiste à vous appliquer uniquement aux moyens internes de votre sanc-

tification, à tenir votre âme pure et sainte devant Dieu, et à la maintenir, le plus que vous pourrez, dans le calme et le repos. Laissez agir notre Maître selon son bon plaisir ; ne désirez rien, ne lui prescrivez rien, ne tendez vers rien, tendez uniquement vers Lui ; et s'il veut que vous ayez quelque désir ou quelque tendance vers un objet spécial, lui, Jésus, vivant et régnant dans votre âme, en son esprit de sainteté et d'amour, vous donnera cette disposition. N'allez pas alors plus loin que la limite de ses dons. Sachez aussi, mon cher, que Dieu a ses vues dans les désirs qu'il vous inspire, et que nous ne devons jamais examiner ces saintes vues divines. Il nous suggère souvent des désirs sans jamais vouloir les effectuer, et il sait pourquoi il nous les donne. Celui qui raisonne, et conclut d'après ses désirs, se trouve déjà dans une illusion, et est presque sûr de tomber dans de plus grandes ; ce qu'il mérite.

L'entretien ou la conversation qui porte sur le martyre peut donner de la ferveur ; mais on ne doit pas parler ainsi pour exciter un désir pratique. Ce désir serait certainement une illusion, s'il était le fruit de la conversation. Celle-ci peut tout au plus produire un désir spéculatif et éloigné, et encore il ne faut pas s'y entretenir.

Pour ce qui est du martyre dans nos Missions, cela pourrait très facilement se rencontrer, mais je ne puis le garantir ; cela dépend de la divine volonté. Je ne voudrais pas d'une vocation fondée sur ce désir, à moins d'avoir la certitude de la divine volonté sur cette vocation.

État d'âme habituel du missionnaire.

Au P. Jérôme Schwindenhammer, qui débute dans le ministère à l'île Bourbon, le Vénérable Père trace le tableau suivant de l'état d'âme dans lequel il doit se tenir.

Vous connaissez la voie dans laquelle Dieu vous veut : ayez toujours l'esprit calme, modéré, humble et doux. Vous savez que, de votre naturel, vous êtes porté à l'amour-propre. Toutes les fois donc que votre esprit se laissera aller à la raideur, l'amour-propre sera à la porte, il agira à votre insu, il vous trompera, en vous faisant voir les choses sous un faux point de vue. Tenez-vous humblement au dedans de vous-même devant Dieu, ne jugez jamais personne, ne vous enthousiasmez pas du bien que vous voyez dans les autres, et ne vous agitez pas du mal que vous croyez y voir; aimez le prochain, traitez-le avec douceur et modération, indépendamment du bien et du mal que vous pourrez apercevoir en lui. Songez que nous devons l'aimer, non à cause de l'affection qu'il nous porte, mais à cause de la charité de Jésus-Christ qui est dans nos âmes. Laissez donc faire aux autres le bien et le mal, et aimez-les également, ne les jugez pas, et ne vous laissez jamais impressionner défavorablement.

En général, soit pour ce qui regarde les jugements du prochain, soit en toutes circonstances, ne faites pas attention aux impressions, défiez-vous surtout des premières que vous sentez, et gardez-vous de les suivre. Ne vous occupez jamais de ce qui se passe dans l'esprit d'autrui à votre égard, ne cherchez

jamais à lire dans son intérieur, à sonder ses intentions, ses pensées, ses sentiments : c'est une méthode très mauvaise, qui donnera toujours lieu à de graves tentations, produira mille jeux d'imagination, et laissera à l'ennemi la facilité d'agir sur nos âmes. Cette manière de juger est une manière d'impression, d'imagination et de sensation ; la grâce et la raison n'y trouvent pas place. Toutes les fois que vous apercevrez que votre esprit se monte, se raidit, se replie sur lui-même, se trouble ou s'agite, comptez que vous êtes sous le coup d'une tentation. Visez alors à une disposition d'humilité devant Dieu et de docilité à sa grâce, vous abandonnant à sa divine volonté. Visez toujours à l'oubli de vous-même ; le travail du ministère et les rapports avec nos pauvres Noirs vous rendent cela plus facile.

Ne prenez pas le change, en faisant des efforts trop violents et contre nature, pour conserver le recueillement au milieu du travail. Il vous sera difficile de le conserver d'une manière sensible, à moins que, par elle-même, l'occupation du saint ministère ne vous y porte, ce qui arrive parfois, mais pas à tout le monde. En général, contentez-vous de la perfection intérieure que Dieu daignera vous accorder; soyez toujours satisfait de tout, que vous fassiez beaucoup ou peu de bien, dans ces commencements. Agissez en toute la simplicité de votre cœur, pour l'amour de Dieu, lui laissant le soin de donner plus ou moins de bénédictions à vos bons désirs.

Que la divine Bonté remplisse toujours votre âme

de son abondante grâce et vous conserve dans la paix, l'humilité, l'oubli de vous-même et la confiance pleine et entière en sa miséricorde ! (Lettre du 22 octobre 1847.)

***

Les conseils donnés dans cette lettre trouvent leur complément dans ceux qui suivent et qui furent envoyés au P. Gallais, le 12 avril 1848.

Ayez du courage, mon cher ami ! Vous voyez que la Mission de la Guinée est fondée sur la croix et les souffrances.

Pendant que vous êtes à Dakar, profitez de ce temps de repos pour vous fortifier de plus en plus dans la solide vertu. Vous avez déjà dû voir, par le peu d'expérience que vous avez acquise, quelles sont les précautions à prendre contre le relâchement, quelles sont les vertus spéciales qui doivent fixer le plus l'attention et qu'il faut avoir le plus de soin d'acquérir.

La régularité est de la plus haute importance. Dans ces pays chauds, on est porté par nature au relâchement. La régularité tiendra tête à cette espèce de tentation, qui détraque les ressorts de l'âme.

Il paraît que, dans ces pays tropicaux, un défaut auquel on est porté, c'est une espèce d'aigreur et d'irritation. Veillez à cela et tâchez de modérer le mouvement de votre esprit. Évitez de parler dans ces moments d'agitation, si vous avez à craindre que l'aigreur puisse se manifester ; puis tâchez de

déposer ce sentiment aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Par suite du relâchement, on est porté facilement à parler contre le prochain, à murmurer contre les supérieurs, à les juger, à les condamner; on passe en revue et l'Afrique et l'Europe. Veillez bien sur vous-même. Vous êtes jeune et novice encore ; tâchez de vous former solidement à l'esprit d'abnégation et d'humilité, de paix et de douceur, soyez ferme et fort contre le mal, ferme et fort dans la persévérance à la poursuite de la vertu solide.

Soyez doux et humble avec le prochain, mais doux et humble sans affectation, non pas tant par l'extérieur que par l'intérieur. Il faut que cette douceur et cette humilité, une fois bien gravées dans le fond de votre âme, résident en vous d'une manière cachée, et, pour ainsi dire, insensible, sans que notre prochain puisse dire : Voilà une action faite, une parole dite dans un dessein de douceur et d'humilité. Que tous nos actes de vertu soient faits si naturellement, que les hommes ne s'aperçoivent pas que nous faisons un acte de vertu. Pour cela, il faut que la vertu soit bien fortement établie dans notre intérieur, afin que cela coule comme de source.

Évitez le trouble et la contention, faites toutes vos actions avec simplicité et aisance.

Je pense que vous aurez gagné quelque chose sur la timidité, qui vous faisait autrefois une si rude guerre. Ayez l'esprit d'observation pour acquérir l'expérience dans l'usage de la vie et la conduite à tenir envers le prochain. Ne soyez pas raide, ne

soyez pas faible non plus. Sachez que ces deux extrêmes se touchent quelquefois de près. Soyez doux, affable et bon avec les Noirs. Traitez-les avec affection, ne vous moquez jamais d'eux. Ne disputez pas sur le mahométisme : la dispute ne convertit pas, elle endurcit plutôt. Traitez les Noirs avec égards, n'ayez jamais l'air de les considérer comme des gens qui vous sont inférieurs, faites-leur plaisir autant qu'il dépendra de vous.

Voilà bien des recommandations. Je prie le bon Maître de vous accorder la grâce d'y être fidèle.

***

Se posséder dans ses rapports avec les hommes.

En 1843, les PP. Collin et Blanpin quittaient le noviciat et s'embarquaient pour Bourbon. Ils éprouvèrent quelques désagréments dans leurs préparatifs de départ ; le Vénérable Père en profita pour leur donner quelques avis sur la manière de se comporter dans leurs rapports avec les hommes. Il leur écrivit le 19 mars, fête de saint Joseph :

Soyez pleins de confiance en la Bonté divine ; elle ne vous abandonnera pas. Vous avez vu un commencement des difficultés qui se rencontrent toujours dans nos rapports avec les hommes : mais il ne faut pas vous inquiéter des peines que vous éprouverez de leur part. Vous n'êtes pas envoyés pour votre propre sanctification toute seule, mais pour le salut des âmes. Notre bon Maître a bien voulu sauver les hommes en recevant de leurs mains une mort cruelle. Estimez-vous bien heureux

d'avoir quelque peine à endurer, vous aussi, car c'est une marque du bon plaisir de Dieu dans vos travaux. Il faut éviter de se troubler et de se raidir contre ceux qui nous font souffrir ; il faut les traiter avec une grande douceur, et les supporter avec patience. Quand il est nécessaire de prendre des mesures contre leur manière de faire, que l'humeur et l'amour-propre n'y aient aucune part, et, surtout, que nous n'ayons pas l'air d'agir avec mécontentement ou avec amour-propre ; car nous produirions un effet mauvais sur l'esprit du prochain.

L'important est que vous soyez toujours maîtres de vous-mêmes et de vos mouvements, dans votre conduite à l'égard des autres. Si votre âme éprouve de la peine, de l'humiliation, etc., il ne faut pas que ces mouvements vous dominent, mais que vous en soyez les maîtres devant Dieu et devant les hommes : devant Dieu, en ce sens que vous ne devez pas y être assujettis, ni vous laisser influencer en aucune façon pour agir contre sa divine volonté, mais garder une conduite égale et soumise sous sa main adorable ; devant les hommes, c'est-à-dire que ces mouvements qui affectent vos âmes doivent être tellement sous votre pouvoir que vos sens n'en soient pas trop affectés. Il faut que vous vous possédiez si bien vous-mêmes qu'on ne s'aperçoive pas de ce qui se passe en votre âme. Vous devez encore beaucoup moins agir pour qu'on voie ce que vous éprouvez. Mais, maîtres de vous-mêmes et agissant comme sans passion, vous suivrez la volonté de Dieu et procurerez sa gloire. Il faut que votre égalité, votre uniformité d'âme, soit toujours la même.

Avec cette conduite vous irez loin, et vous serez bientôt maîtres de tout ce que le bon Dieu veut vous soumettre pour sa gloire.

Si, au contraire, vous ne pouvez pas vous mettre au-dessus des mouvements qui vous assaillent et vous dominent, vous ferez bien des sottises, et les hommes seront, pour ainsi dire, vos maîtres.

***

Sentiments au milieu des succès.

Apprenant les travaux et les succès du P. Laval à Maurice, le Vénérable Père l'exhorte à se conserver dans les sentiments d'humilité, de confiance en Dieu et d'abandon, qui, en pareil cas, doivent remplir l'âme du missionnaire.

Je bénis mille fois la Bonté divine de ce qu'elle daigne se servir de nos pauvres efforts pour sauver quelques âmes. Plus vous irez, plus vous comprendrez combien Dieu est bon et miséricordieux. Plus nous connaissons notre pauvreté et notre faiblesse, plus nous devons louer et bénir la bonté divine pour nous. Comme aussi, plus nous voyons que Dieu daigne se servir d'un pauvre et misérable instrument, pour sauver les âmes qui lui sont chères, plus nous devons nous confondre dans notre néant et nous fortifier dans le fond de notre âme, par une confiance sans borne en sa divine miséricorde pour nous. S'il sait sauver les âmes en se servant d'instruments si misérables, que nous sommes, il saura bien aussi sanctifier ces instruments malgré nos pauvretés et nos misères. Usons-nous entre les mains de Celui qui nous emploie, comme un instrument s'use entre les mains de l'ouvrier.

Que vous êtes heureux, cher frère, de vous user dans un travail de zèle et d'amour ! Livrez-vous à Jésus avec amour ; comprenez toujours ce que vous valez en vous-même ; mettez cependant votre pleine confiance dans la grâce de Jésus, qui est et sera toujours avec vous. Avec ces trois maximes, les âmes seront sauvées par votre ministère, et la vôtre se sanctifiera,

Il faut vous livrer à Jésus dans l'action. Il est le maître de notre âme, de notre corps et de tout notre être. Il en dispose selon son bon plaisir, comme un propriétaire dispose de son bien : c'est à nous à nous laisser manier. Si nous sommes souples et dociles, son divin Esprit nous anime et nous sanctifie. En connaissant notre valeur, notre âme se tient toujours dans sa pauvreté et sa faiblesse devant Jésus. C'est le vrai moyen d'être souple, docile et toujours fidèle à Dieu.

Mais tout en connaissant notre pauvreté et notre incapacité, il faut agir avec ferveur et confiance en Jésus. Agissant ainsi, nous sommes des instruments fidèles, parce que nous connaissons que nous sommes peu de chose et moins que peu ; nous savons la main qui nous manie, et nous sentons qu'il ne nous revient rien de ce que la bonté divine opère en nous pour le salut des âmes.

***

L'humilité : avantages qu'elle nous procure.

L'humilité était considérée par le Vénérable Père comme le fondement indispensable de l'esprit apostolique : aussi la recommandait-il souvent. Voici en quels termes il en parlait à la communauté de Dakar, le 11 juin 1847 :

Veillez sur l'amour-propre, qui est et a toujours été notre mortel ennemi. Il se combine avec les défauts de notre caractère et devient une source de maux ; et ces maux sont d'autant plus grands qu'ils vont toujours en augmentant, parce que plus nous laissons prendre d'empire à notre orgueil, plus il grandit. De plus, si nous nous y laissons aller, il nous reste peu de ressource contre ce vice, parce qu'il s'empare de notre jugement, le fausse, le vicie et le jette dans les ténèbres et dans les illusions. Maintenant que vous êtes nombreux et que la Mission commence à prendre peu à peu plus d'extension, vous avez besoin de veiller à vous plus que jamais ; car plus la sphère de vos travaux grandira, plus aussi les effets de ce vice produiront des ravages.

Entrez donc, mes très chers confrères, dans les sentiments de la véritable humilité, qui attache à Dieu en détachant de soi-même, qui rend l'esprit souple et l'empêche d'être tenace à ses propres idées, qui rend l'âme douce et paisible et fait supporter les défauts des autres, qui apprend à traiter ses confrères avec convenance et charité, et ne fait pas attention, ou au moins oublie facilement les fautes qui se commettent à notre égard.

L'humilité rend prudent, réservé et calme. L'humilité est douce dans le commandement, elle y est modérée, suave et encourageante. Elle est douce dans l'obéissance : l'âme humble obéit sans peine et sans contention, parce qu'elle ne tient pas à ses propres idées, et qu'elle est sans attache à sa propre volonté. L'humilité est la mère de la régularité,

le soutien de l'union fraternelle et la plus solide garantie de la subordination. L'humilité est le fondement de la charité, et l'orgueil en est le renversement, comme il est la destruction de tout bien.

Tâchez donc de vous établir solidement dans cette belle et importante vertu. Avec elle toutes les autres vous deviendront faciles : votre esprit sera rempli de lumières et exempt d'illusions, votre cœur plein de charité et vide d'aigreur, et votre volonté pleine de force et d'énergie. L'abattement, la faiblesse et le découragement viennent le plus souvent de l'amour-propre ; et, lorsqu'ils viennent d'une autre cause, ils y trouvent toujours un soutien puissant, qui les augmente et les fortifie. (Lettre à la communauté de Dakar, 11 juin 1847.)

***

Courage au milieu des souffrances et des difficultés.

Une lettre adressée aux missionnaires d'Afrique, en janvier 1844, les exhorte à montrer un grand courage au milieu des souffrances et des difficultés qui sont le lot du missionnaire, et leur rappelle qu'ils trouveront un précieux allègement à leurs peines dans l'union fraternelle qui doit toujours régner entre eux.

Mes très chers frères,

Que la paix de Notre-Seigneur soit toujours avec vous !

Soyez courageux, mes très chers frères, dévouez-vous à la gloire de Dieu et au salut de tant de pauvres âmes. Vous avez et vous aurez beaucoup à souffrir ; souvenez-vous que c'est pour Dieu que vous

souffrez, qu'il saura bien vous récompenser au centuple, dès ce monde, de tous les sacrifices que vous faites pour l'amour de lui. Chaque peine offerte pour le salut des âmes en sauvera peut-être plusieurs : peut-être est-ce là le centuple promis. Souvenez-vous que le souverain Maître a toujours souffert, et des maux inouïs, pour le salut du monde. Disciples de Jésus crucifié, ne cherchez pas à être mieux traités que votre Maître.

Ne vous effrayez pas des difficultés que vous éprouverez ; elles ne doivent jamais vous décourager. Vous ne venez pas en votre nom, ce n'est pas vous qui ferez l'œuvre ; c'est celui qui vous envoie ; vous n'êtes pas seuls, il sera toujours avec vous si vous êtes fidèles. Ne soyez pas pusillanimes ni faibles dans la foi : un apôtre de Jésus-Christ ne peut jamais être abattu par les obstacles ; supportez-les avec paix, avec patience, mais soyez toujours persévérants dans vos projets solidement utiles à la gloire de votre Dieu et au salut des âmes. Cédez pour un temps aux obstacles et aux difficultés que vous ne pouvez pas surmonter, et attendez le moment de Dieu avec confiance. Soyez fidèles, et ce moment viendra.

Mes très chers frères, aimez-vous les uns les autres : que feriez-vous ensemble sans paix et sans union ? Montrez donc que l'Esprit de Jésus-Christ est en vous tous, par la parfaite union et l'affection mutuelle. Supportez les défauts de caractère et les imperfections les uns des autres. Soyez votre mutuelle consolation dans la charité de Jésus-Christ. Toutes les peines seront comptées pour rien, si

l'amour de Jésus vous unit. Pourquoi affligeriez vous le divin Cœur de Jésus, qui veut être le lien d'union entre vous tous? Que chacun de vous laisse faire son confrère, comme il croit juste et convenable devant Dieu, et vous, agissez de votre côté, selon l'inspiration de l'Esprit-Saint dans votre âme.

Soyez prévenants les uns pour les autres ; soulagez-vous mutuellement, comme vous feriez envers Jésus, votre divin Maître lui-même. Réjouissez-vous ensemble au milieu de vos travaux, de vos peines et de vos afflictions ; car vous êtes les serviteurs et les apôtres de Jésus-Christ. Oh ! que mon cœur palpite ! Oh ! que je voudrais être au milieu de vous, pour faire, pour souffrir aussi quelque petite chose pour sa gloire ! Mais non, je n'ai pas été trouvé digne d'une aussi grande faveur : sacrifier tout pour l'amour de Celui qui s'est sacrifié lui-même pour l'amour de moi !

Très chers frères, puisque vous avez été choisis parmi tant d'autres, vivez d'une vie digne d'une grâce si élevée ; vivez d'amour et de charité. Soyez fidèles à la règle ; pratiquez l'obéissance avec humilité, avec affection de cœur, comme des enfants de Dieu qui sont dociles à toutes les volontés de leur Père céleste. Il vous en coûte : estimez-vous heureux de pouvoir offrir ce petit sacrifice à votre Dieu. Soyez fidèles dans les petites choses, et vous le serez aussi dans les grandes. C'est la Sagesse éternelle qui le dit : « Si vous n'êtes pas fidèles dans les petites choses, vous ne le serez pas non plus dans les grandes. »

*
* *

Le Vénérable Père n'admettait pas que l'on se laissât jamais rebuter par les difficultés. Au moment où il se préparait à fonder la Congrégation, il écrivait au P. Le Vavasseur :

Pour ce qui est des difficultés, que cela ne vous inquiète pas. Je suis même étonné qu'on soit toujours à opposer ce mot de *difficultés*. Mais quelle œuvre de Dieu se fait et s'est jamais faite sans difficultés ? N'avons-nous pas toujours su qu'il y en aurait ? Oui, il y en aura, et de grandes. Si nous pouvions les prévoir, nous nous en occuperions, afin de prendre de bons moyens ; mais si nous ne pouvons pas en ce moment prendre ces moyens, nous devons nous tenir tranquilles. Dans tous les cas, il faut mettre notre confiance en Dieu, et, lorsque le temps viendra, nous aviserons à supporter les peines, les afflictions et contrariétés, et à surmonter ou éluder, le plus que nous pourrons, les difficultés qui se présenteront ; mais, sur toutes choses, nous mettrons notre confiance unique en Jésus et Marie, qui seront notre unique ressource et notre unique soutien sur la terre.

Nous aurons des difficultés qui nous sanctifieront, j'espère : c'est ce qu'il nous faut. Malheur à nous si nous n'en avions pas : c'est par la croix qu'il faut nous sanctifier et sanctifier les autres. Nous ne sommes pas faits pour vivre dans la paix et la tranquillité, mais pour souffrir pour la très grande gloire de Dieu. (15 juin 1840.)

*
* *

Plus tard, après la mort des premiers missionnaires de la Guinée, il écrivait encore au même P. Le Vavasseur :

Mon désir pour le salut de ces vastes contrées est plus violent que jamais, et je suis bien décidé, par la grâce de Dieu, à ne jamais abandonner ces pauvres peuples. Nous éprouverons toujours des difficultés dans l'exécution de notre projet pour le salut de l'Afrique ; mais si nous voulons nous décourager pour les difficultés, ce n'était pas la peine de commencer notre œuvre. Il nous faut des difficultés pour prouver notre fidélité à Dieu, notre Maître.

Pour vous, il ne s'agit pas de chercher vos intérêts et de renoncer à la supériorité : l'intérêt de Dieu seul ! Nous ne sommes que des misérables destinés à être immolés à sa gloire. Si j'écoutais la peine que j'éprouve dans la difficile charge où je suis, je me sauverais à chaque instant du jour, et je me cacherais dans la solitude ; mais loin d'en agir ainsi, il faut nous consumer dans l'affliction et les travaux, pour la gloire de notre Maître. Du courage, de la patience, de l'humilité et de la confiance, et Dieu fera son œuvre avec les instrument les plus misérables. (16 octobre 1844.)

*
* *

Sentiments apostoliques du Vénérable Père.

On le voit, ce n'est pas seulement par ses paroles, c'est surtout par son exemple que le Vénérable Père prêchait à ses enfants le courage au milieu des souffrances et des difficultés. Les sentiments de courage apostolique qui rem-

plissaient son cœur, et que tous les membres de la Congrégation doivent considérer comme un héritage de famille, se montrent avec éclat dans cette autre lettre qu'il adressait à M. l'abbé Dupont, l'un de ses plus intimes amis, le 28 décembre 1844 :

Vous savez sans doute nos malheurs dans la Guinée. O malheureuse Guinée ! Il me semble que je l'ai tout entière dans mon cœur ! Les malheurs de ces pauvres âmes m'oppressent et m'accablent.

Faut-il les abandonner ? Jamais, cela ne se peut. Je suis plus rempli d'espérance que jamais. Il y a dans ces vastes contrées peut-être plus de quinze millions d'âmes, qui n'ont jamais entendu parler de la bonne nouvelle que Notre-Seigneur nous a apportée sur la terre : il semble que notre bon Maître nous en charge. Abandonnerons-nous ces millions d'âmes jusqu'à la fin du monde ? Impossible, j'en mourrais de douleur. Aussi, je suis persuadé que ce ne sont que des victimes que la divine Bonté nous a fait envoyer dans ce pays pour y attirer sa bénédiction.

J'ai vu une marche providentielle dans cet événement. Toutes les précautions prises ont été inutiles. Avant de m'engager dans cette Mission, j'ai pris des informations : toutes étaient d'accord avec ce que Mgr Barron me disait, que le climat était mauvais, que l'on y serait malade, mais qu'on s'y acclimaterait, et qu'il n'en arriverait pas plus de mal. J'ai pris des informations au Ministère, auprès de marins qui avaient été sur ces côtes. Tout le monde s'accordait à dire qu'il fallait des précautions, mais qu'on s'en tirerait. Je voyais en outre au

moins cinquante ministres méthodistes avec leurs familles qui parcouraient ces côtes ; cela me confirmait dans la vérité des renseignements pris. Dès que j'eus la nouvelle des premiers accidents, j'écrivis dans le pays pour les presser de quitter les endroits trop malsains, de se rendre à Gorée, d'emprunter là quelques milliers de francs, sur mon compte, auprès des Sœurs de Saint-Joseph, et d'y attendre de nouveaux ordres. J'ai envoyé deux copies de cette lettre, par deux occasions, dans la crainte qu'elle ne leur arrivât pas. Il en était largement temps encore, puisque les derniers accidents ne sont arrivés qu'au mois de juillet. Tout fut inutile, aucune de ces lettres ne leur parvint. Dieu a voulu des victimes. Quand sa divine volonté est décidée pour une chose, tous nos efforts sont vains pour détourner ses coups.

Ce coup, loin de décourager nos confrères, n'a fait qu'augmenter leur ardeur. Tous m'ont demandé d'aller en Guinée ; plusieurs m'ont fait de fortes instances; j'ai été obligé de défendre qu'on continue à me persécuter pour cela. Je ne puis envoyer des gens à la boucherie, les missionnaires sont trop précieux. La Mission de la Guinée est sans contredit la plus difficile. Il faut cependant faire tous nos efforts pour sauver ces vastes pays. J'ai les plus grandes espérances pour cela, et je ne quitterai jamais le projet de venir au secours de tous ces millions d'âmes si malheureusement délaissées, lors même que mes espérances actuelles, si bien fondées, viendraient à échouer.

Priez instamment pour la pauvre Guinée ! J'ai

entrevu, et même j'ai presque eu la certitude de ces catastrophes depuis huit à dix mois : je n'avais de repos ni jour ni nuit, je ne pouvais guère sortir la Guinée de ma tête.

Associez-vous à mes désirs, priez, offrez vos saints sacrifices. Rachetons ces pauvres peuples par les mérites du divin sacrifice de notre bon Maître et par tous les efforts de nos prières et de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE III

DÉFAUTS A ÉVITER

Ne pas compter sur soi-même, mais sur Dieu.

La vue de nos misères et de nos faiblesses ne doit pas nous décourager et nous rebuter; mais elle doit nous porter à mettre toute notre confiance en Dieu et à ne compter que sur sa grâce. C'est ce que le Vénérable Père rappelait au P. Briot, le 10 août 1843, alors que celui-ci, encore séminariste, se disposait à entrer dans la Congrégation.

Malgré toutes vos misères, vous devez être en repos et plein de confiance en notre bonne Mère, qui vous soutiendra. Celui qui des pierres elles-mêmes suscite des enfants à Abraham, saura aussi, dans le Cœur de notre sainte Mère, tirer un missionnaire d'un pauvre homme tel que vous.

Si c'eût été moi qui eusse dû faire de vous quelque chose, jamais je n'aurais voulu m'en charger, fussiez-vous l'homme le plus accompli de la terre. Nous sommes tous un tas de pauvres gens réunis par la divine volonté du Maître, qui seul est notre espérance. Si nous avions des moyens puissants en mains, nous ne ferions pas grand'chose de bon ; mais attendu que nous ne sommes rien, que nous n'avons rien et ne valons rien, nous pouvons former de grands projets, parce que nos espérances ne

sont pas fondées sur nous, mais sur Celui qui est tout-puissant.

Ne vous tracassez donc pas de vos faiblesses et de votre pauvreté ; c'est en cet état de misère que la puissance et la miséricorde de Jésus doivent se manifester ; et alors toute la gloire en sera pour lui seul, et la hache ne s'élèvera pas au-dessus de celui qui la manie.

L'énumération de vos défauts ne m'effraie point du tout ; il n'y a, en tout cela, rien qui soit un obstacle réel au cours des grâces divines que notre bon Maître destine à nos pauvres âmes délaissées. Bon courage donc, bonne confiance ! N'agissez pas comme Moïse, qui, se voyant incapable de sa grande mission, fit trop d'instances auprès de Dieu, et eut trop peur. Sachez qu'il ne faut qu'une chose aux âmes pauvres et faibles : c'est de se tenir devant Dieu comme mortes, et de le laisser agir selon son bon plaisir. Retenez ces paroles de saint Paul : « Dieu a choisi ce qui n'était pas, pour détruire ce qui est. — *Cum infirmor, tunc potens sum ;* quand je me sens faiblir, c'est alors que je suis puissant », par la confiance en Celui qui est ma force. Il sera ma force s'il me trouve trop faible. Il le faut bien, puisqu'il est souverainement sage. Or, il use d'un instrument incapable par lui-même de servir à l'œuvre pour laquelle il l'emploie, il faut donc qu'il y mette du sien.

Oh ! que vous êtes heureux, cher frère, d'être obligé de vous vider de vous-même, pour être dans une dépendance parfaite de Celui qui vous envoie !

Ne vous étonnez pas des mouvements d'orgueil que vous sentez ; ces mouvements ne sont pas raisonnés ; l'orgueil est toujours contre la raison. Il faut mépriser ces sentiments, les rejeter sans s'en inquiéter. Tâchez de rester en repos au milieu de vos misères, vous tenant, humble et pauvre, à la disposition du divin Maître, mais dans la paix et la douceur, attendant tout de lui et rien de vous.

Notre-Seigneur vous a donné de grandes grâces, il vous en donnera encore bien d'autres ; c'est à vous à vous dévouer maintenant tout entier pour lui seul, à son service et à sa gloire. Soyez toujours tranquille et paisible devant lui ; c'est à lui de tout faire, et à vous de vous tenir à sa disposition, dans la paix, la douceur, l'humilité, la pleine confiance dans ses miséricordes et dans les bontés incompréhensibles du très saint Cœur de Marie.

*
* *

Ne pas s'impatienter et se raidir contre ses défauts.

L'un des disciples les plus chers du Vénérable Père, le P. Collin, était, dans les débuts de sa vie de missionnaire, sujet à de grandes peines intérieures. Il était notamment porté à se troubler et à se décourager à cause des défauts qu'il remarquait en lui-même. Le Vénérable Père lui rappelle, dans une lettre du printemps 1843, comment on doit se comporter vis-à-vis de ses défauts.

Regardez-vous toujours comme un pauvre homme devant Dieu. Donc, ne vous étonnez pas de com-

mettre des fautes, ne vous en peinez jamais contre vous-même, mais tenez-vous pauvrement, humblement et très doucement devant Notre-Seigneur, dans la vue de vos misères. Ne vous pressez pas tant d'en sortir ; consentez à y être assujetti tant qu'il plaira à Dieu de vous y laisser. Tenez-vous ainsi en repos et en soumission parfaite au divin bon plaisir de Dieu, non seulement pour ce qu'il veut, mais encore pour ce qu'il permet.

N'ayez pas d'estime pour vous-même, pour votre talent, votre science, etc. Ne soyez pas confiant dans vos lumières. C'était là, je crois, la cause de la tentation que vous avez éprouvée dans ces derniers temps. Cela a pu provenir de ce que, cette année-ci, votre esprit s'est un peu mieux développé que précédemment, et qu'une certaine satisfaction et complaisance a pu se glisser dans votre âme. Cette complaisance a pu, de son côté, devenir la source d'une certaine tendance vers la présomption. Celle-ci s'est communiquée aussi un peu à la volonté, qui est devenue plus raide et plus tenace. Ce que vous avez à faire, c'est de ne pas vous tourmenter de voir en vous ces mauvaises tendances et ces tentations. Mettez-vous dans la paix et dans l'humilité d'esprit et de cœur, vous reconnaissant bien pauvre et bien misérable devant Notre-Seigneur ; tendez doucement et suavement vers le bien et vers la correction de vos défauts.

Une chose qu'il faut bien reconnaître, c'est qu'un travail très long est nécessaire pour venir à bout de ses défauts, surtout quand l'orgueil y est pour quelque chose. Si vous vous mécontentez, si vous

vous découragez, si vous vous raidissez contre vous-même et contre ces défauts, qu'est-ce que vous y gagnerez ? Ces dispositions viendraient de l'amour-propre même et de cette raideur de la volonté. Il faut supporter ces défauts, en attendant que vous en soyez débarrassé.

Il se présentera à votre esprit une foule de raisons qui vous exciteront à vous raidir contre vous-même, à vous agiter, etc. De tels motifs viennent de l'amour-propre, et ne prouvent point du tout qu'il ne faille pas supporter ses défauts avec patience, douceur, paix et humilité ; bien au contraire.

Vous direz, par exemple : « Ces choses sont désagréables à Notre-Seigneur, m'empêchent de parvenir à la perfection de mon état, sont un obstacle au bien que je pourrais faire, arrêtent les grâces de Dieu, etc. ; donc, et c'est là la conclusion directe, il faut tâcher de prendre les meilleurs moyens pour vaincre ces défauts, etc. »

Mais, mon très cher, les meilleurs moyens précisément sont sans contredit de se soumettre avec paix, avec douceur, avec humilité, à la peine qu'on éprouve d'être si défectueux, de rester aux pieds de notre bon Maître, et de placer toute sa confiance en lui. En allant ainsi, en s'adoucissant, en se fortifiant par la confiance en Jésus et en Marie, et en s'humiliant paisiblement et doucement devant Dieu, dans la vue de ses misères, on avance infiniment plus que par toute autre voie. Vous avez bien observé, du reste, que toutes les fois que vous preniez ces mesures, vous étiez maître de vous-même.

Quand vous apercevrez un de vos défauts, ne raisonnez pas, mais mettez-vous tout de suite dans la main de Dieu, avec l'humilité, la douceur, la paix, l'abandon dont je viens de vous parler. Évitez surtout de vous livrer à la recherche des raisons extrinsèques, ce qui serait pour le moins inutile, comme, par exemple, celle dont vous me parliez, que vous avez été ordonné prêtre trop tôt, que vous auriez dû rester encore au noviciat. Supposé même que tout cela fût vrai, — et je vous dis en vérité que tout cela est faux, — c'est comme si vous alliez regretter qu'Adam ait commis le péché originel, qui est la cause de tout le mal. Livrez-vous entre les mains de Dieu, et abandonnez-vous à son divin bon plaisir. Il ne faut pas être content seulement des choses qu'il fait, mais même de ce qu'il permet. Vous devez vous humilier du mal qui est en vous et de votre pauvreté, mais en vous soumettant avec paix à la divine volonté, qui permet encore ce mal, et en mettant toute votre confiance en la bonté de Dieu, qui ne vous laissera pas toujours en cet état.

*
* *

Ces sages avis ramenaient la sérénité dans l'âme du P. Collin, mais pour quelque temps seulement, et le Vénérable Père dut reprendre souvent son rôle de consolateur. Le 29 janvier 1845, il écrivait au jeune missionnaire :

Mon bien cher frère,

La lecture de votre dernière lettre m'a touché jusqu'au fond de l'âme.

J'aurai un conseil général à vous donner : habituez-vous un peu à vivre en paix avec votre ennemi. Je m'explique : Vous avez un caractère fâcheux, un naturel qui vous tourmente ; ne vous mettez pas dans la tête qu'il faut absolument en être débarrassé ; mais persuadez-vous que la volonté divine est que vous viviez avec cet ennemi. Soumettez-vous avec paix à cette divine volonté. Supportez-vous avec patience et avec douceur. N'excitez pas votre âme à la tristesse, à la peine, au dépit, etc.

Quand votre ennemi aura montré le bout de l'oreille, ou même la tête entière ; quand il vous sera échappé quelque acte de raideur, de dureté, humiliez-vous, tâchez de vous calmer, d'oublier le tout pour vous remettre en paix. Soyez bien convaincu que ces mouvements de raideur et de dureté ne sont pas aussi coupables que vous le pensez. Cette raideur est en vous malgré vous. Le mouvement part avant que vous ayez eu le temps de faire un acte de la volonté pour vous y opposer. Une fois que votre intérieur est en vibration, il faut du temps pour le remettre en repos, et tous vos efforts ne servent à rien. Vous n'avez rien autre chose à faire, dans ces moments, que de vous tenir humblement soumis à la divine volonté, qui permet que vous restiez encore dans cet état. Vous pouvez être assuré, mon très cher enfant, que si vous vous soumettez humblement à la divine volonté, qui vous laisse ainsi gémir sous le poids de vos imperfections ; si vous joignez à cela la paix et la confiance dans les bontés de Jésus, vous pouvez compter que ce bon Maître sera content de vous.

Oh ! quelle joie vous m'avez causée, en me proposant la comparaison entre notre divin Maître et moi ! Oh ! oui, bien certainement, quand, au bout de huit jours, vous reveniez avec toutes ces fautes qui vous avaient échappé, mon cœur était plein de tendresse pour vous, et toutes ces fautes ne me choquaient pas le moins du monde. Je savais que ce n'étaient que des échappées, des fragilités qui excitaient votre volonté à être toute à Dieu. A combien plus forte raison, le divin amour de Jésus pour votre âme doit-il être attendri et, s'il était possible, augmenté pour vous ! Il sait bien mieux que qui que ce soit l'extrême faiblesse de nos âmes. Soyez donc content, mon cher, et assuré que votre âme est agréable à Jésus. Ne vous tourmentez pas, vous ne contristez pas son divin Cœur ; au moins cela est bien plus rare que vous ne pensez, parce que, le plus souvent, votre volonté ne participe pas à la méchanceté de votre chair ; et si elle y participe, ce n'est le plus souvent que par surprise. Que faire ? Vous avez une nature bien mauvaise : il faut vivre en paix et en humble soumission à Dieu par rapport à cela. Vous voulez être à Dieu, vous l'êtes et vous le serez encore davantage plus tard. Ranimez toujours votre courage, travaillez, sacrifiez-vous pour la gloire du Maître.

Ne soyez pas mécontent de votre sort ; l'imperfection de votre nature est compensée par de grandes grâces intérieures que vous n'apercevez pas, grâces qui produisent leurs fruits malgré la méchanceté de votre caractère. Cette méchanceté vous servira pour vous tenir pauvre et petit aux pieds de Notre-Seigneur. Ce sera comme le fumier qu'on met

sur les plantes, sur les semailles, afin de leur faire produire davantage.

Vous avez grand tort de penser que ces remords dont vous parlez sont des reproches que Notre-Seigneur vous fait. Oh ! non, mon bien cher frère ; Jésus ne parle pas si durement à votre âme, il l'aime trop. A la raideur et à la dureté de ce reproche, vous reconnaîtrez la voix rauque de votre méchante nature. Je vous en supplie, pour l'amour de Dieu, n'écoutez jamais ce prétendu reproche. Hardiment et sans crainte, méprisez cette voix, détournez-en votre esprit ; je prends sur moi tout le mal qui en résultera, j'en veux répondre à Dieu, moi seul. Ne prenez pas la voix du loup pour celle de l'agneau. Soyez certain que ces reproches ne sont pas des remords ni des inspirations du Saint-Esprit ; je vous le garantis en toute assurance. En voici la preuve : 1° Comme je viens de le dire, ces cris intérieurs sont en parfait accord avec votre naturel ; 2° Ils ne vous porteront jamais le courage dans l'âme, et vous ne serez jamais ou presque jamais capable de les suivre ; 3° Ces mouvements ne font pas tendre à Dieu ; ils vous préoccupent de vous-même et de toutes sortes de choses, et montent votre imagination. La voix du bon Maître, au contraire, est douce et pacifique ; elle donne le courage d'accomplir ce qu'elle inspire, et porte l'âme à Dieu.

Vous prenez votre état pour une punition ; c'est une très grande erreur. Ne raisonnez pas là-dessus ; contentez-vous d'être à Dieu et de vous sacrifier à sa gloire ; supportez vos misères comme je viens de le dire et conservez votre âme dans la paix.

Je vous le répète : Notre-Seigneur doit être le

directeur de votre âme ; et ceci n'est pas seulement pour vous, c'est pour tout homme apostolique. Consultez cependant M. Le Vavasseur sur votre intérieur. Ne le faites pas pour être consolé, vous ne devez pas chercher des consolations, mais vous sacrifier au divin Maître ; consultez pour ne pas agir par présomption et pour conserver la simplicité.

Il faut que je revienne sur ce que j'ai déjà dit. Ne me parlez pas de *briser* votre caractère, la *dureté* de votre caractère : on ne brise pas le fer, on l'amollit dans le feu. La marche que je vous ai tracée est la seule à suivre : elle amollit, adoucit la raideur, autant que le bon Dieu le veut... Ne soyez pas trop pressé d'être débarrassé de votre défaut ; ne le désirez pas trop violemment ; n'y mettez pas trop d'ardeur ; cela vous serait plus nuisible qu'utile, et vous éloignerait de la paix, de l'humilité intérieure, de la soumission à la divine volonté et de la confiance en Dieu. Languissez doucement sous le poids de vos chaînes, mais patientez. Quand vous êtes seul avec Notre-Seigneur, ne vous reprochez rien, n'ayez pas de remords, détournez votre esprit de vos défauts, et donnez-vous en paix au divin amour, avec confiance, humilité et abandon. Encore une fois, ces reproches viennent de la nature, du genre de votre caractère, quelquefois même de l'amour-propre ; méprisez-les et parlez avec confiance à Notre-Seigneur, plutôt que de vous parler à vous-même avec aigreur, avec serrement de cœur. Si vous aviez maintenant à rendre compte à Dieu de votre état, vous ne seriez pas aussi malheureux que vous le pensez. Les imperfections grossières qui

sont en vous ne sont pas voulues, et, de plus, elles sont purifiées par la grâce intérieure plus que vous ne sauriez le croire.

***

Ne pas se décourager à cause de l'insuccès.

Au P. Clair, qui se laissait aller au découragement pour quelques insuccès, le Vénérable Père écrivait :

Mon très cher confrère, vous avez bien tort de vous décourager pour une misère qui vous arrive. Veillez sur vous-même, livrez-vous, non à vos défauts naturels, mais à l'Esprit de Dieu, et vous travaillerez avec fruit pour le salut des âmes. Vous avez mal réussi dans une ou plusieurs circonstances ; ce n'est pas une raison pour vous intimider. Il est certain que, retranchant vos défauts, vous serez apte au ministère des âmes ; c'est donc un devoir pour vous de les vaincre.

Il ne faut pas vous étonner s'il vous arrive des moments où vos défauts l'emportent. Nous devons patienter avec notre mauvaise nature, faire tout ce que nous pouvons pour la surmonter, mettre notre pleine confiance en Dieu et en Marie, et avec cette confiance nous relever quand nous aurons échoué, et recommencer sans cesse le combat jusqu'à ce que la victoire soit à nous.

Gardez-vous de vous déclarer nul, ne dites pas que vous êtes appelé à travailler dans un autre coin

de la vigne que celui où le Père de famille vous a placé, mais faites ce qui dépend de vous pour vous rendre apte à faire du bien là où vous êtes par la sainte volonté de Dieu.

Vous manquez à Dieu par ces versatilités d'esprit. Dussiez-vous même rester toute votre vie sans rien faire pour sa gloire, vous ne devez pas avoir la pensée de retourner en arrière.

Soyez fidèle aux règles ordinaires, à l'obéissance, et vous trouverez la consolation de Dieu ; vous verrez de plus que vous vous corrigerez de vos défauts et vous ferez du bien. Exposez vos difficultés, au fur et à mesure qu'il s'en présente, à votre supérieur, et faites comme il vous dira. Vous agirez toujours d'une manière agréable à Dieu ; et que pouvons-nous désirer de plus ?... (Lettre du 29 septembre 1847.)

***

Inconvénients et dangers de la sensibilité.

Le Vénérable Père prémunit le P. Blanpin contre son extrême sensibilité, en lui en signalant les inconvénients et les dangers.

Mon bien cher confrère, tout porte à croire que désormais votre vie sera traversée par des peines. La sensibilité, qui vous est naturelle, vous laissera toujours des tourments ; mais cette sensibilité, si souvent et si facilement froissée, est une source de sainteté. Notre bonne Mère vous protégeant, je suis sûr que vous en profiterez.

Souvenez-vous des conversations que nous avons eues à ce sujet. Cette sensibilité, si vive, portant à la tristesse et à l'irritation, serait très dangereuse chez tout autre que chez vous, qui êtes un enfant privilégié des tendresses de Marie. On joue ordinairement quitte ou double avec ce caractère ; il porte à la plus grande sainteté, et parfois il fait perdre tout. Ce qui fait son mal, c'est que, en cet état, les impressions viennent avant la raison et indépendamment de la raison ; et ces impressions sont violentes, sensibles, déchirantes ; elles portent à la tristesse, elles irritent non seulement contre l'objet qui les a excitées, mais donnent même une disposition très grande d'irritabilité ; de plus, elles font un effet très vif sur l'imagination, qui s'emporte et s'entraîne au-delà de toute expression.

Il y a là un grand mal ; le plus fâcheux est que l'excitation de la sensibilité irrite l'imagination, et l'imagination irritée augmente l'excitation de la sensibilité. Outre le déchirement et le mal moral qui se trouvent dans cet ensemble de complications, il en résulte encore un jugement précipité qui précède la raison, avec une exagération dans les appréciations contre les personnes et les choses ; de là, de puissantes illusions.

Comme l'amour-propre vit en nous tous, aussitôt que cette impression est faite, elle porte sur lui, l'éveille et l'excite ; il se met alors de la partie, conduit et dirige toute l'émeute, achève de tout bouleverser et de rendre l'illusion plus grande, l'irritation plus raide et plus vive, et enfin, de cet ensemble, s'établissent des irritations chroniques, des

répugnances positives et des oppositions raisonnées et calculées. Voilà, mon ami bien-aimé, le portrait que je me fais quelquefois de ce qui se passe en vous, au moins en partie.

Pour tout autre j'aurais quelque inquiétude, parce que, s'il n'y a pas une grande fidélité à la grâce, cet état peut mener loin ; mais Marie est avec vous, il est impossible que vous tombiez. Vous pouvez vous laisser aller à quelque infidélité passagère, mais sans suite et sans résultat... (Lettre du 22 octobre 1847.)

***

Ne pas prendre ses peines trop à cœur.

Au P. Durand, missionnaire à Dakar, le Vénérable Père recommande de ne pas prendre ses peines trop à cœur, mais de maintenir son âme dans une douce égalité.

Vous avez passé des temps difficiles depuis que vous êtes à Dakar, mais je ne doute pas que la bénédiction de Dieu ne soit attachée à ces peines, qui vous sanctifieront et formeront votre caractère.

Ayez du courage, profitez de tout pour votre avancement spirituel. Ne prenez jamais trop à cœur les peines et les contradictions, supportez-les avec calme, ne perdez pas la paix de l'âme, ne laissez pas surprendre votre esprit vif à ces entraînements et à ces préoccupations pénibles, à ces embrasements qui sont si souvent la suite d'une contradiction ou d'une humiliation de la part d'un supérieur ou d'un

confrère. L'irritation, parfois le mépris, les bouderies, les répugnances, les répulsions, souvent le découragement, sont la suite de ces embrasements pénibles de l'imagination.

Tâchez donc d'être toujours maître de vous-même, d'avoir une humeur toujours égale, de vous humilier intérieurement devant Dieu quand on vous humilie devant les hommes, d'être content et soumis au bon plaisir de Dieu quand vous avez à souffrir ; c'est là le véritable bonheur pour vous.

Je suis convaincu que désormais votre cœur sera content. Appliquez-vous à l'étude de la théologie et des autres sciences ecclésiastiques, afin d'être prêt pour les ordinations.

Il est inutile que je réponde au détail des difficultés que vous me proposez dans vos lettres ; par le fait seul de l'élection de Mgr Bessieux au Vicariat apostolique, le plus grand nombre de vos difficultés se trouvent résolues.

Soyez bien tranquille et ne vous tracassez pas de tout ce que chacun pourra vous dire, par exemple que vous n'avez pas le droit de m'écrire et que vous n'aurez pas de réponse : c'est une chose complètement fausse. Écrivez-moi au contraire, et toujours je vous répondrai avec bien du plaisir. Si je vous ai fait attendre par le passé, c'était pour la même raison qui a retardé ma réponse à tous.

Je n'ai pas douté un instant de tous les sentiments qui vous oppressaient lors de votre départ. Je connais votre extrême sensibilité.

Voilà ce que c'est que le monde : toujours des peines, toujours des séparations, Dieu seul nous

reste toujours. Heureux si nous pouvons nous sacrifier à sa gloire !

Soyez fidèle à la grâce du divin Maître, soyez plein de confiance en Marie, et vous serez sûr de servir Dieu selon son bon plaisir. Tâchez de conserver votre âme calme au milieu des émotions que vous éprouverez. Quand vous serez arrivé, vous ne manquerez pas de vous ennuyer un peu, peut-être beaucoup, car votre âme sensible ne s'arrête pas à moitié chemin, quand elle éprouve une impression quelconque. Profitez de tout pour votre avancement. Plus on est sensible, plus on souffre dans ce monde ; mais aussi, en revanche, on avance à grands pas dans le chemin de la perfection, si on est fidèle.

Allons, du courage et de la persévérance, et tout ira selon le bon plaisir de Dieu et la sanctification de votre âme. Quand vous éprouverez quelque peine, quelque difficulté, vous avez là Mgr Bessieux, qui est si bon pour vous. Suivez fidèlement tous les sages conseils qu'il vous donnera. (Lettre du 7 mars 1849.)

***

Défiance de soi-même.

Le 25 juin 1848, le P. Jérôme Schwindenhammer recevait les lignes suivantes : le Vénérable Père lui signale divers défauts dans lesquels il était exposé à tomber.

Défiez-vous de votre propre esprit, et ne soyez jamais tenace dans vos idées. Sachez les sacrifier

avec douceur et humilité quand vos confrères ne sont pas de votre avis. Tâchez d'acquérir la souplesse de l'esprit et de la volonté, et évitez la raideur et la ténacité. C'est ainsi que vous vous formerez solidement pour votre propre sanctification et pour le bien de votre ministère auprès des âmes. Songez que vous êtes jeune et sans expérience ; alors même que vous auriez raison contre vos confrères, vous devez penser qu'il y a plusieurs manières de faire le bien et d'obtenir le résultat désiré. Sans doute il en est qui valent mieux que d'autres, mais qu'importe qu'on emploie la meilleure ! Pourvu que l'on agisse selon Dieu, on est béni par lui, et c'est agir selon Dieu que de céder, à l'occasion, au sentiment d'autrui et de s'y soumettre

Ne jugez personne ni en bien ni en mal. Je dis bien, parce que, si vous faites attention pour juger en bien, vous conserverez l'habitude de juger en mal. Même une fois décidé à ne pas juger, à ne pas vous occuper de ce qui regarde les autres, il vous restera encore sur le prochain des impressions favorables ou défavorables. Vous ne serez pas de sitôt maître d'avoir ou de ne pas avoir ces impressions sous forme de jugements. Pas de difficulté si elles sont favorables ; mais quand elles sont défavorables, il y a à prendre des précautions pour les empêcher de se fixer. Par exemple : se distraire, doucement et sans contention, de l'objet qui les occasionne (le travail du ministère vous sera utile pour cela), s'humilier avec douceur et calme, modérer l'activité de l'imagination par rapport à l'objet, et peu à peu l'impression tombera.

Évitez de vous irriter contre vous-même ; traitez-vous avec autant de douceur que les autres, vous encourageant et vous distrayant de vous-même. Conservez votre âme dans la paix aux dépens de tout. Soyez gai, ouvert, doux et agréable avec tout le monde : qu'il n'y ait pour cela aucune acception de personne.

Habituez-vous peu à peu à avoir une humeur égale : qu'on vous trouve toujours le même en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance. Cette égalité d'âme est bien importante, elle exige la mort à soi-même, la victoire sur les sens et le calme de l'esprit.

*
* *

Manque d'empire sur soi même dans les difficultés.

Le P. Thévaux, envoyé en Australie avec le P. Thiersé, s'était trouvé dans une situation extrêmement délicate et pénible. Jeune et ardent, il n'avait pas su toujours, malgré sa grande vertu, contenir en lui-même les impressions douloureuses de son âme. Le Vénérable Père lui signale les défectuosités qui se sont glissées dans sa conduite.

Mon bien cher confrère, j'ai reçu votre mémoire sur la position pénible où vous vous êtes trouvé ; vos lettres précédentes m'avaient déjà appris vos douleurs et vos privations. Vous ne sauriez croire combien mon âme était remplie d'angoisses, pendant tout ce temps où je vous voyais dans une position aussi affligeante et dans des souffrances aussi

grandes. Ce qui me consolait, c'était la pensée que les desseins de Dieu ne s'arrêteraient pas là, et que toutes ces peines étaient faites pour former votre âme et la donner à Dieu, pure et dégagée des défauts qui s'y trouvaient. Je suis encore inquiet maintenant de la position de notre cher Père Thiersé. Mon Dieu ! qu'est-il devenu seul et malade sur une terre si mauvaise pour lui ? Enfin, je le remets entre les mains de Marie.

Mais revenons à vous. J'avais reçu toutes vos lettres, et je vous ai répondu je ne sais combien de fois. Il m'en coûtait infiniment d'abandonner ces pauvres âmes, quoiqu'en petit nombre ; j'en avais le cœur navré. Cependant employer, pendant vingt ans et plus, quatre missionnaires et trois frères dans une mission nécessiteuse, il est vrai, mais où le bien est si circonscrit, cela me paraissait ne pas être dans les desseins de Dieu ; ces missionnaires me paraissaient devoir faire plus de bien ailleurs.

Maintenant il faut vous dire un mot sur l'ensemble de votre conduite.

1° En somme, vous avez bien fait de tenir à ce que les conditions déterminées fussent observées dans tout ce qui regarde le fond, le principal, par exemple, en ce qui tient à la règle d'être deux ensemble, à ce qu'un étranger ne soit pas maître dans l'intérieur de la communauté. Vous avez peut-être été trop tenace, cependant, sur les choses moins importantes. Dans la position où vous vous trouviez, il fallait céder jusqu'à la dernière limite.

2° Vous n'avez pas assez conservé votre calme ; vous vous êtes trop laissé irriter, révolter, par

l'idée probablement de la *criante injustice*, à cause des détours, etc. On fait beaucoup de fautes dans ces excitations intérieures. J'espère que vous aurez appris à profiter de tout cela. Quelles que soient les injustices qu'on nous fait, notre âme doit rester dans le calme devant Dieu, il faut éviter surtout de parler et d'agir quand on sent l'agitation se soulever en soi.

3° Peut-être y a-t-il eu aussi un peu trop de raideur dans votre conduite et dans vos paroles ; c'est là le défaut contre lequel vous avez à vous prémunir en général.

Enfin, vos lettres à votre Supérieur ecclésiastique étaient bien, il est vrai, soumises et respectueuses dans certains termes, mais un peu trop vertes dans l'ensemble, ainsi que dans la tournure des pensées. Je crois qu'en toutes ces défectuosités il s'en trouve beaucoup qui proviennent de votre inexpérience des hommes et des choses, et de ce côté encore il en résultera un bien réel pour votre conduite. La souffrance vous aura appris bien des choses. La nécessité de revenir sur tout ce qui est passé et d'en rappeler souvent tous les détails à votre esprit, vous a fait voir d'une manière plus claire ce en quoi vous avez manqué. Il vous reste à vous remettre entre les mains de Dieu, pour corriger ce qu'il pourrait y avoir de défectueux en votre âme.

Pour la nourriture et la manière de vivre de la communauté où vous allez arriver, conformez-vous à ce qui se fait parmi vos confrères. Évitez autant que possible de faire autrement qu'eux. Ce n'est pas dans la mortification du corps que doit consister

votre perfection; c'est dans le calme intérieur, fondé sur l'abnégation de vous-même, sur l'humilité et la douceur; c'est là toute votre perfection. Évitez comme une grande faute tout ce qui est dur et raide; prenez l'habitude de vous modérer en tout, éloignez-vous le plus possible de tout ce qui aurait l'air d'approcher de l'exagération ou de l'exaltation. Le calme, la paix, la douceur, l'humilité, la vie commune, voilà ce qui doit être votre grande affaire. (Lettre du 27 février 1848.)

***

Excès auxquels peut entraîner la violence du caractère.

La correspondance du Vénérable Père est, dans son ensemble, empreinte d'un caractère de mansuétude très marqué; toutefois il savait, quand les circonstances le demandaient, prendre un ton sévère. Nous en avons des exemples frappants dans les deux lettres qui vont suivre.

La première est adressée au P. Arragon, missionnaire à Dakar. Bien qu'il eût une profonde vénération pour le serviteur de Dieu, le P. Arragon, dans un moment de surexcitation et d'oubli, lui avait écrit une lettre violente et très déplacée. Il reçut la réponse qui suit :

La Neuville, avril 1846.

Mon très cher frère,

J'ai reçu votre terrible lettre du 25 mars. Si je ne vous connaissais pas, elle m'aurait mis dans la plus profonde affliction. Je veux cependant vous dire ce que j'en pense, avec toute la simplicité de mon cœur.

1° Si vous allez du train que vous prenez, avec les meilleures dispositions du monde, vous perdrez la Mission ; au moins, vous rendrez nul tout ce que Dieu vous a donné de dons naturels, de zèle et de grâces, et vous serez un fléau pour vos confrères ; vous ne ferez que les décourager et les entraver dans leurs travaux. Je vous en supplie donc par l'amour de Jésus et de Marie, modérez-vous et ne vous laissez pas aller à la violence de votre naturel.

Je vais suivre pas à pas tous les articles de votre lettre et y répondre. Je vous dirai d'abord, en général, que vous prenez trop vivement les choses, et que vous vous emportez trop. Soyez-en sûr, l'esprit de Dieu n'est pas là. Voyez et considérez si cette manière de juger, positive et tranchée, est selon Dieu. Quand j'aurais quatre-vingt-dix ans et cinquante ans d'expérience, je ne voudrais pas prendre sur moi de parler d'une façon si tranchée. Il y a de la présomption dans ce langage.

Je suis cependant certain que chez vous la présomption n'est pas le principe de cette manière de parler. Dieu sait que je désire et que je tiens à ce que vous me fassiez toutes vos observations sur toutes choses. Je vous en fais une règle d'obéissance, mais je voudrais vous voir parler avec calme et modestie. Quoique je sois moralement sûr que ce n'est pas la présomption, cependant cela finirait par venir, et même il est à risquer qu'il y en entre un peu.

2° Votre langage est trop brusque, trop dur, trop exalté, trop âpre. Pour l'amour de Dieu, n'écrivez

plus quand vous avez la tête montée. Calmez-vous et écrivez avec sagesse.

Voyez un peu et jugez : vous dites que vous étiez disposé à vous réunir à vos confrères pour choisir un autre supérieur et pour refuser celui que je vous envoie. Examinez, parcourez la règle, et voyez si elle vous autorise à pareil coup. Voyez, parmi toutes les Congrégations qui existent dans le monde chrétien, si jamais règle semblable a existé. Examinez-vous en la présence de Dieu, et voyez si vous agissez selon l'esprit de Notre-Seigneur, selon l'Évangile. Supposé que je sois l'homme le plus mauvais, que je sois en outre ce que vous pensez, c'est-à-dire que je n'aie aucune confiance en vous tous, ne deviez-vous pas vous soumettre à la volonté de Dieu par obéissance ? Que deviendraient les vertus de communauté, que deviendraient l'union, la charité et la cordialité religieuse, si on pouvait en sûreté de conscience agir ainsi ?

3° Vous me reprochez de n'avoir pas confiance en vous tous. Vous êtes dans la plus énorme erreur. Appelez-vous n'avoir pas confiance dans un membre de la Congrégation, si on ne le nomme pas supérieur ? J'ai bien assez de confiance en M. Bessieux puisque je le nomme supérieur au Gabon ; j'ai assez de confiance en vous puisque je vous ai nommé premier assistant dans un poste où le supérieur sera probablement absent pendant longtemps. Mais je vous avoue que votre dernière lettre m'inquiète. Vous êtes dans une exaspération horrible contre M. Gravière. Si vous allez avec lui du train

que vous marchez, Dieu sait ce qu'il en résultera. Rentrez donc en vous-même, laissez agir la grâce, soyez-y fidèle et ne vous livrez pas à votre nature brusque et violente ; soyez docile comme un enfant; traitez M. Gravière avec respect, avec affection, comme on doit traiter un supérieur, un remplaçant de Dieu. C'est une chose inouïe que votre langage à son égard. Supposé qu'il fasse des fautes ; supposé que le bien souffre de ces fautes ; supposé même qu'il en souffre beaucoup, qu'est-ce que cela vous fait ? Ce n'est pas vous qui en répondrez devant Dieu.

Marchez donc avec calme et ne bouleversez pas tout ordre par vos vivacités. D'ailleurs la chose est faite, et elle l'était avant même que j'aie reçu vos lettres à ce sujet. Faudrait-il maintenant que vous manquiez à toutes les règles de la vie religieuse, que vous mettiez le désordre dans la communauté, parce que je me serais trompé ? Je vous ordonne donc, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de recevoir M. Gravière avec affabilité, avec charité, avec les sentiments qu'on doit avoir envers un supérieur. Pourquoi voudriez-vous le décourager ? Il a eu assez de répugnance à accepter cette œuvre. Il est grave, mais il a un esprit juste ; il est actif, vif et d'un caractère décidé. Je désire que vous m'écriviez sur-le-champ, pour me rassurer sur votre conduite à son égard. Faites tout ce qui dépend de vous pour l'encourager, pour entretenir la paix et l'union entre vous et lui, entre vous et vos confrères.

4° Vous auriez voulu un autre supérieur. Mais vous ne pouvez ni ne devez vous établir juge en

cette matière. En enfant d'obéissance, vous devez vous soumettre à la volonté de Dieu, par rapport au supérieur qu'on vous donne. Si vous avez des observations à faire, faites-les avec modestie, avec calme et soumission à la volonté de Dieu. J'aime et je respecte sincèrement M. N., mais je n'ai pas cru devoir le choisir comme chef de la Mission. Vous devez croire que j'ai examiné la chose devant Dieu.

Mais, dites-vous, M. Gravière n'est pas resté assez longtemps au noviciat.

Les circonstances ont été si impérieuses, si extrêmes, que j'ai été obligé de passer par-dessus les règles et de faire une exception. Soyez bien sûr qu'il m'en coûte autant qu'à vous, et le reproche que vous m'en faites renouvelle vivement les peines que j'ai éprouvées de me voir forcé d'en venir à cette extrémité ; car je suis bien décidé à ne plus envoyer personne qui n'ait fini son noviciat, et mon cœur saignait quand je fus obligé par les circonstances impérieuses de passer encore par-dessus les règles ordinaires.

Vous raisonnez à perte de vue, vous réglez, vous tranchez, parce que vous ne savez pas ce que c'est que l'administration de la Congrégation, et vous n'en avez aucune expérience. Ne jugez donc pas ainsi ma conduite. Je ne puis vous en rendre compte, mais vous devez croire que je n'agis pas à la légère. Vous faites mal, mon très cher frère, en me jugeant ainsi. Si M. Gravière ne connaît pas assez la règle, vous devez par votre bon exemple l'encourager à s'y attacher davantage. Prenez garde à vous, et ne lui faites jamais d'observation quand

vous avez la tête montée ; calmez-vous et parlez-lui avec douceur et modestie. Vous pouvez et devez m'instruire de ce qui tient à sa conduite, surtout par rapport à la règle. Faites-le, c'est votre devoir, mais, je vous en supplie, ne le faites jamais avec exaltation, vous me jetteriez dans l'embarras, parce que je ne saurais discerner la justesse de vos observations.

5° Vous dites que je ne fais aucun cas de vos avis. Je ne sais de quels avis vous voulez parler. J'ai toujours eu soin d'agir en conséquence de vos idées. Je ne puis faire autrement que de m'instruire de l'état du pays où vous êtes, et j'ai toujours insisté auprès de vous tous pour avoir des détails.

Je pense que vous voulez parler de l'œuvre d'Australie ; mais vos avis ne peuvent rien faire à ce sujet. Vous vous êtes mis dans l'idée et vous répétez encore que cette nouvelle œuvre est la perte de la vôtre. Que voulez-vous que je fasse pour vous faire sortir cette idée de la tête ? Je ne vois aucune analogie entre l'œuvre d'Australie et la ruine de la vôtre. Je vous l'ai dit, je le répète et je le répéterai toujours, la vôtre sera toujours notre première œuvre, et nous en prendrons le plus grand soin. Soyez-en bien sûr, vous vous découragerez plus tôt que moi. Si je vous envoyais dix sujets pour le moment, en feriez-vous davantage, pourriez-vous les employer ? Laissez-moi donc faire. L'administration générale repose sur moi. Vous n'avez pas grâce d'état pour raisonner là-dessus.

Vous dites qu'on donne à l'œuvre dont vous vous occupez une direction diamétralement opposée

à la conviction des sujets qui y sont employés. Ceci est entièrement faux. Nous avons au contraire adopté toutes vos vues, et nous sommes parfaitement d'accord sur ce qui regarde la marche à suivre. Vous auriez voulu que nous n'acceptassions pas l'œuvre d'Australie, mais cela ne touche pas à la direction de la vôtre. Vous avez vos raisons qui vous paraissent graves contre cette œuvre ; vos raisons nous paraissent nulles, et les nôtres graves. Auriez-vous voulu que je suivisse vos avis dans une chose qui ne regarde nullement votre œuvre, non seulement en abandonnant mon opinion, mais celle de tous les confrères qui se trouvèrent alors à la Neuville ? Supposé que nous vous eussions regardé comme plus sage que nous tous ensemble, nous n'aurions pas pu suivre votre avis, parce que vous n'êtes pas instruit des choses. Ne vous laissez donc pas obscurcir l'intelligence par vos conceptions violentes. Je tiens à votre œuvre dix fois plus que vous, et son succès me tient plus au cœur qu'à vous. Je connais mieux que vous l'état des choses, et j'ai aussi plus d'expérience que vous, et je ne la vois en aucune manière compromise. D'ailleurs seriez-vous plus habile que moi, vous ne devez pas vous révolter contre une décision prise en conscience.

6° Vous me reprochez de ne pas vous écrire. D'abord la plupart de vos lettres ne demandaient pas de réponse. C'étaient des renseignements qui nous étaient utiles et qu'il faut continuer. Si je n'étais pas accablé d'ouvrage, je répondrais à toutes vos lettres, mais n'ayant personne encore pour m'aider dans l'administration, je suis obligé de me restrein-

dre au nécessaire. Ayez donc compassion de moi ; ne suis-je pas assez en peine de ne pouvoir m'entretenir avec vous autant que je le désire ? Certes, je n'ai pas besoin d'être stimulé sur ce point. Mais que faire ? Je ne puis pas agir comme je voudrais. Ayez patience ; quand je pourrai me décharger sur un autre de la direction du noviciat, je pourrai m'occuper davantage de donner des consolations aux membres éloignés. J'ai toujours répondu à toutes les choses nécessaires et utiles. Mes lettres ne vous arrivent pas aussi vite que vous le désirez, probablement parce qu'elles sont retardées à la poste. Je vous en ai écrit plus de huit.

7° Vous me reprochez que je ne vous ai pas instruit au sujet de la juridiction. Je l'ai fait dans une lettre autant que je le pouvais, et je vous y ai dit que j'allais agir pour cela. Il n'y a rien de certain. Je vais aller à Rome pour déterminer cela moi-même. Je vous ai même dit, dans une lettre, de ne pas encore bâtir à Dakar, jusqu'à ce que j'ai terminé cette affaire. Vous avez commencé parce que vous n'avez pas reçu ma lettre à temps, ou parce que je l'aurais écrite trop tard, mais je ne pouvais l'écrire plus tôt. Aussitôt que le doute est survenu à ce sujet, je voulais vous arrêter. Ces sortes d'affaires ne se font pas en un jour. Il faut avoir de la patience, c'est une vertu nécessaire au missionnaire.

8° Vous dites que le Ministère me trompe. Cela est faux, je sais à quoi m'en tenir à ce sujet.

Voici ma règle de conduite, ou plutôt le principe de ma conduite à l'égard du Gouvernement. Nous pouvons marcher sans lui, mais nous ne pouvons

marcher contre lui. Si nous avons le Gouvernement en opposition, l'œuvre sera bientôt ruinée ; il faut donc ménager ses susceptibilités, et agir en tout cependant selon les règles, c'est-à-dire par ordres émanés de l'autorité spirituelle.

Du reste, allant à Rome, je rendrai compte de ma marche vis-à-vis du Gouvernement, et je suis sûr d'être approuvé. Si je ne le suis pas, je suivrai les ordres que je recevrai.

9° Vous dites que je veux « encore une fois envoyer mes missionnaires à la mort, mais cette fois ils n'iront pas ». Vous faites mal de dire cela à un homme qui vous aime plus tendrement que jamais vos père et mère ne vous ont aimé, et qui aimerait mieux mourir lui-même que de vous voir mourir. Vous ajoutez : « Ils n'iront pas. » Je sais qu'ils ne seront, absolument parlant, peut-être pas obligés d'y aller ; mais, en disant cela, vous avez fait une faute. Moi je vous dirai aussi qu'ils n'iront pas, parce que j'ai dit à M. Gravière d'examiner bien la chose. Je vous écris aussi, à vous autres, de ne pas y aller si le pays est trop malsain.

10° Vous dites une chose horrible dans votre troisième observation : « Prenez garde que les simples membres, méprisés et avilis à vos yeux et aux yeux de vos graves conseillers, ne vous méprisent à leur tour. » Mais, mon cher ami, ne vous laissez donc pas guider par la colère ! Quant à M. Schwindenhammer, auquel vous faites allusion, il est entièrement innocent de tout ce que vous lui reprochez dans votre imprudente vivacité. Calmez-vous, je vous en supplie, vous offensez Dieu !

Je suis fort peiné de ce que vous me dites de M. Schwindenhammer. Il se sacrifie pour la Congrégation, il y épuise ses forces, il s'y intéresse et y est attaché autant que moi-même. J'ajoute qu'il a un très bon caractère, qu'il en connaît l'esprit, et que c'est un prêtre pieux et solide. Je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes ainsi monté la tête à son sujet. Ce n'est pas lui qui a fait décider l'acceptation de l'œuvre d'Australie, et, s'il l'avait fait, il aurait fait du reste une bonne chose. Laissez donc là cette œuvre. Vous vous fouettez l'imagination avec des chimères. Si j'avais quinze sujets à ma disposition, je n'en enverrais pas trois de plus dans votre œuvre. Il faut commencer sérieusement ; alors seulement les besoins se manifesteront, et alors vous aurez les confrères qui vous seront nécessaires.

Vous ne devez en aucune manière contrôler ma conduite, vous ne connaissez pas assez l'état des choses. Consolez donc vos supérieurs quand ils se trouvent dans un état pénible, plutôt que de les désoler encore davantage en leur reprochant des choses qu'ils font avec une profonde affliction.

Il est bon que les Frères fassent voir leurs lettres, excepté celles qu'ils adressent au Supérieur Général ou à leur directeur, dans notre maison d'Europe.

Prenez garde à vous avec les Musulmans, ne leur parlez pas contre Mahomet, n'allez pas trop brusquement, vous risqueriez de ruiner tout. Suivez la marche que vous vous étiez tracée d'abord, c'est-à-dire d'acquérir leur confiance.

Je prierai de tout mon cœur Notre-Seigneur de

vous donner la paix, la modération, la docilité, la charité. Ne vous découragez pas d'avoir lâché la bride à votre caractère. Remettez-vous en paix et Dieu sera avec vous. Je vous embrasse dans les entrailles de la charité de Jésus et de Marie.

***

Rappel aux vrais principes de la vie religieuse et de la perfection.

Le P. Clair était un de ces esprits inquiets qui ne sont jamais contents de la situation qu'ils occupent. Ce malheureux travers, qu'il ne sut pas combattre énergiquement, devait finir par le rendre infidèle à sa vocation. Le 13 décembre 1847, le Vénérable Père lui adressait, à Bordeaux, où il se trouvait alors, ce grave rappel aux principes de la vie religieuse et de la perfection :

Mon cher Frère,

Vous voulez connaître la volonté de Dieu, et pour cela vous me posez plusieurs questions, qui toutes sont à côté et ne doivent jamais être posées. Vous êtes dans la Congrégation, et vous y avez fait des vœux ; dès lors vos demandes ne doivent plus être mises en question ; autrement, tout deviendrait le jouet des doutes et des fausses lueurs de l'imagination et de la nature.

Vous voulez connaître la volonté de Dieu. On accomplit la volonté de Dieu quand on observe ce qu'on lui a promis, à la face des anges et des saints. Je vous aurais répondu par manière de conseil dès

la première fois, mais vous n'avez demandé aucun conseil. Vous me dites d'une manière positive que vous vous étiez trompé en embrassant cette vie, et que vous le voyez clairement, et qu'en conséquence vous demandiez à vous retirer. Il eût fallu user d'autorité pour vous défendre d'y penser désormais, et vous refuser la permission. Je l'aurais fait dans l'intérêt de votre âme, si les rapports avec M. N. n'avaient exigé, par le respect que je lui porte, d'obtempérer sans réplique à sa pensée. Par bonté il a dit oui, et votre supérieur aussi, sans retour, sans arrière-pensée et sans regret, parce qu'il accomplissait un devoir, mais avec la conviction intime qu'il faisait une chose très nuisible à votre âme.

Cette réponse n'était pas ce qu'il vous fallait, je le conçois. Vous demandez mon avis, afin de décider la chose comme par la voie de la Providence ; et, avant de recevoir la réponse, vous avez recours à la même voie qu'auparavant. Si vous examinez l'affaire devant Dieu, vous y verrez sans peine qu'une illusion intérieure vous a conduit pendant tout ce temps.

« Suis-je à ma place ? »

— Je ne réponds pas directement à cette question ; elle ne doit pas être faite par un homme qui est lié. Il me suffit de vous dire que vous êtes bien autrement à votre place que dans le monde, où vous seriez tombé dans de grandes imperfections, et où, peut-être, vous auriez perdu âme et corps.

« Suis-je sorti de ma voie? » — Non.

« Que dois-je faire ? »

— Rien autre chose que renoncer à vous-même, savoir souffrir quelque chose, dans le corps et dans l'âme, pour l'amour de Dieu, vous abandonner à sa divine volonté, obéir aveuglément à tel supérieur que la Providence vous donnera, sans examiner son caractère et sa manière d'être ; vous oublier vous-même, et ne pas sans cesse vous occuper de ce que vous êtes, de ce que vous faites, de ce que vous désirez, de ce que vous pourriez être, de ce que vous auriez fait. Votre grand mal est que vous ne savez supporter une douleur quelconque. Mourez à vous-même et ne vous livrez pas, pieds et bras liés, entre les mains de l'ennemi. Peut-être l'amour-propre froissé a-t-il été aussi pour quelque chose dans votre tentation.

« N'est-il pas à craindre que mon caractère, mes défauts, etc., ne me rendent un sujet de mauvaise édification pour mes confrères ? »

— Oui, si vous allez du train que vous venez de prendre ; non, si vous apprenez à vous vaincre, à supporter quelque chose pour l'amour de Dieu, à vivre humble, doux, pauvre et charitable au milieu de vos confrères, si vous tâchez de sortir de votre coque, si vous ne restez pas si renfermé au-dedans de vous-même, et si vous êtes condescendant à tous.

Vous dites toujours que votre attrait est pour la solitude ; or, je vous dis : gare à cet attrait ! Rien n'est trompeur comme l'attrait, surtout quand il ne cadre pas avec la vie dans laquelle la divine Pro-

vidence nous a placé. Malheur à l'âme qui y attache plus d'importance qu'aux devoirs ordinaires de la vie ! Le démon en devient le maître, si Dieu n'y met ordre. Vous voyez vous-même votre trop d'attache à l'attrait ; moi je crois qu'il vous mènera à la perte du corps et de l'âme. C'est le seul motif qui me fait tenir le langage que je tiens. Il est de mon devoir de procurer le salut de tous les membres de la Congrégation, et jamais je ne dois considérer l'intérêt de cette Congrégation, ni pour ni contre aucun membre, pourvu que celui dont il est question ne fasse pas du tort aux âmes des autres.

« Puis-je être membre de la Congrégation ? »

— Cela ne vous regarde pas, ni moi non plus. L'amour-propre vous dira : « Je veux être un membre utile. » L'humilité religieuse dira : « Mon Dieu, faites de moi tout ce que vous voudrez, je suis prêt à me sacrifier à votre gloire, faites de moi tout ce que bon vous semblera. » Qui êtes-vous pour forcer Notre-Seigneur de faire quelque chose par vous ? Parce que vous en avez le désir ? Mais vous ne prenez pas le moyen d'obtenir l'accomplissement de vos désirs. D'ailleurs, un désir qui n'est pas patient et soumis à la volonté de Dieu ne vient pas de Dieu ; il est fait pour détruire et non pour édifier. Des désirs empressés et inquiets, des désirs qui montent ainsi l'imagination et portent à de telles illusions, sont faits pour nous livrer à l'ennemi sans ressources et sans remède.

Vous dites que le ministère que vous avez ne vous convient pas ; mais est-ce que Dieu est obligé de vous tailler un ministère et un genre de vie qui

soient mesurés à tous les goûts, caprices, défauts et vices de votre nature? Vous ne vous défiez pas assez de vos idées et de vos goûts, des caprices de votre esprit, et surtout de vos attraits qui, le plus souvent, sont faussés par vos défauts naturels, par votre trop grand amour du repos et du bien-être de l'âme : vous avez besoin d'apprendre, non à faire quelque chose pour Dieu, mais à souffrir tout, tout, sans exception aucune, pour l'amour de Dieu.

Tant que vous tiendrez ainsi à votre bien-être, et que vous flatterez votre attrait, vous ne serez bon à rien. Mais quand une fois vous aurez cessé de vous occuper de vous-même, et que vous aurez appris à vous renoncer et à souffrir tout pour Dieu, je vous garantis un ministère utile pour les âmes ; pas avant. Vous avez jusqu'à présent perdu toutes les occasions de faire du bien, uniquement par votre resserrement intérieur ; il est temps que vous commenciez la pratique solide du renoncement et de l'oubli de vous-même. Rien n'est perdu que le temps qui est passé et que vous ne rattraperez plus, sinon par l'impression que doivent vous faire vos fautes passées, pour votre correction.

« Les embarras... etc., ne doivent-ils pas vous faire craindre que je sois pour vous un sujet continuel de sollicitude ? »

— Si vous faites ce que je viens de vous dire, je vous répondrai : *Non ;* si, au contraire, vous vous traînez toujours à la remorque de votre esprit capricieux, de l'imagination, de l'amour du repos et du bien-être, je vous dirai : *Oui.* Mais qu'est-ce que cela fait? Dieu me supporte bien ; pourquoi ne

supporterai-je pas les faiblesses, les imperfections et les vices des autres ? C'est à vous d'y pourvoir ; vous le pouvez, vous le devez, et vous le ferez, j'en ai la confiance.

« La différence entre moi et M. Boulanger prouve que je n'ai pas l'esprit missionnaire. »

— Si vous n'avez pas l'esprit missionnaire, vous n'avez pas non plus l'esprit sacerdotal. Veillez aux défauts que je vous ai signalés plus haut. Ces différences passent dans l'esprit des hommes pour des originalités, des excentricités, des manies ; devant Dieu, ce sont des vices et des infidélités. Oubliez-vous vous-même, renoncez-vous, sachez souffrir pour Dieu, ne cherchez plus ce bien-être intérieur de votre âme, etc., et il n'y aura plus de différences, sinon celles du caractère. Vous serez aimé et respecté de vos confrères, et vous ferez le bien autant que qui que ce soit. Mais si vous mettez, comme vous avez fait jusqu'à présent, cette vivacité à poursuivre les chimères incohérentes et inconciliables qui naissent de vos défauts, vous serez à jamais nul dans le sacerdoce.

« Si j'étais chargé d'une œuvre, je m'en acquitterais aussi bien qu'un autre. »

— Quand vous travaillerez sérieusement à vous renoncer, à souffrir et à sortir de votre resserrement, *oui ;* avant cela, *non.* Du reste, vous ne devez pas examiner cela, mais vous abandonner avec simplicité et humilité entre les mains de Notre-Seigneur, sans lui prescrire le temps, le lieu, les œuvres et les circonstances où il voudra vous em-

ployer. Le tout n'est pas de parler d'œuvres et de ministère, il faut se rendre pratiquement apte à les accomplir. C'est à quoi vous avez manqué, en ne faisant rien pour résister à vos défauts et à vos penchants. Vous avez aimé Dieu en tant que cela ne vous coûtait pas et qu'il vous en revenait des satisfactions, en tant que cet amour cadrait avec vos pentes naturelles. Ce n'est pas ainsi qu'on se rend apte au saint ministère, qui est une œuvre d'abnégation et de dévouement.

« J'ai un penchant très fort de grâce et de nature pour la vie retirée. »

— Ce penchant est plus de la nature que de la grâce ; il est vicieux. Si vous le suiviez, il vous perdrait, il vous a fait faire beaucoup de fautes jusqu'à présent. Si la nature était étrangère à ce penchant, il se réduirait à une facilité de vous recueillir ; la nature y ayant la plus grande part, il vous fait commettre de grandes fautes, vous jette dans beaucoup d'illusions, et, si Dieu avait permis que vous l'eussiez suivi, il vous aurait jeté dans de grands maux corporels et spirituels. Défiez-vous de ce penchant et résistez-lui.

« J'ai lieu de croire qu'un ministère sédentaire serait plus convenable pour moi. »

— C'est là toujours votre éternelle erreur. Vous voulez que Dieu vous taille un ministère qui vous convienne juste, et dans lequel votre illusion vous fait voir le repos qui ressortira de la convenance de ce ministère avec tous les penchants de votre nature et avec tous vos défauts. Voilà ce que vous

voulez, au lieu de détruire en vous ces défauts, de vaincre vos penchants, pour être disponible devant Dieu pour tout emploi qu'il voudra bien vous donner. Tant que cette illusion durera, vous serez dans l'inquiétude, et vous tendrez toujours vers une position autre que celle que vous avez pour le moment. Et qui vous garantit que, dans votre pays, vous trouverez juste ce qui convient à tous vos goûts ? Moi je vous dis que cela ne sera pas, et tout homme sage vous en dira autant que moi.

« Je demande des âmes. »

— Mais Dieu est-il obligé d'accorder votre demande ? Vous lui devez plus de soumission à ce sujet. D'ailleurs, si vous demandez à sauver des âmes, rendez-vous digne d'être un instrument apte et fidèle entre les mains de Dieu ; et, de plus, sachez attendre ses moments.

Méditez toutes ces choses en la présence de Dieu, avec calme, avec humilité, et notre bon Maître vous éclairera et vous fortifiera, afin que vous marchiez dans la voie de la paix, de l'humilité et de l'obéissance. Et je suis sûr que vous surmonterez toutes les difficultés, et vous ferez un jour du bien aux âmes.

Adieu, mon cher confrère ; que la paix de Notre-Seigneur soit avec vous !

Tout vôtre en Jésus et Marie.

CHAPITRE IV

ABANDON

L'abandon, disposition nécessaire au missionnaire.

L'abandon entre les mains de Dieu et la confiance absolue en sa Providence sont souvent recommandés par le Vénérable Père.

Il écrivait au P. Le Berre le 8 février 1844 :

Quoique vous fussiez en bonne santé au moment où vous m'écrivîtes votre lettre, je pense cependant que la mauvaise saison ne se passera pas sans que vous ayez eu quelques misères. Mettons notre confiance en Dieu et abandonnons-nous à lui, corps et âme ; de cette façon on est toujours bien.

Cette disposition doit être celle de tout homme, plus encore de tout chrétien, particulièrement de tout missionnaire, mais surtout des missionnaires du Saint-Cœur de Marie, qui travaillent à la gloire du Maître sur les côtes d'Afrique. Cet abandon plein de confiance et d'amour est leur vie et toute leur ressource, mais aussi leur bonheur et leur soutien dans leurs travaux.

*
* *

A la communauté de Bourbon, au sein de laquelle avaient pénétré quelques sentiments de découragement, il fait parvenir les avis suivants, dans une lettre écrite au P. Collin (2 février 1847) :

Il paraît, d'après ce que je vois, que vous autres, à Bourbon, vous vous êtes laissés aller au découragement. J'en ai été profondément affligé.

Notre-Seigneur m'a envoyé bien des peines dans l'œuvre dont il veut que nous nous occupions, mais je vous assure qu'aucune ne m'est si sensible et si poignante que celle de vous voir accablés, inquiets et troublés. Que vous ayez des peines et même des inquiétudes dans le service de Dieu, il n'y a pas de mal à cela : ces choses vous sont données pour vous sanctifier et vous rendre plus souples, plus humbles, plus détachés de vous-mêmes, et plus remplis de confiance en Lui. Qu'avons-nous donc à faire sur cette terre, sinon de nous remettre, corps et âme, entre les mains de Dieu, pour qu'il dispose de nous selon son bon plaisir, pour qu'il nous sacrifie tout entiers à sa gloire ?

Ne songeons qu'à marcher dans la route que la divine Providence nous a tracée. Et si nous voulons être des instruments fidèles entre ses mains, ne nous inquiétons jamais de nous-mêmes ; allons avec simplicité devant nous ; faisons l'œuvre de Dieu avec paix et confiance ; ne nous occupons pas de l'avenir ; ne nous tourmentons pas du passé ; mettons dans le présent, au moment où nous vivons, notre âme entre les mains de Dieu, avec paix, humilité et suavité ; ne voulons, ne désirons rien que remettre notre sort entre ses mains et nous sacrifier, dans le moment où nous vivons, à sa sainte volonté.

La divine Bonté nous éprouvera bien souvent ; soyons dociles, paisibles, humbles, ne nous laissons

jamais aller à la tristesse, ne nous laissons point dominer par notre imagination. Outre qu'en cela on agit mal, qu'on fait du tort à son âme et à celle des autres, on compromet bien souvent l'œuvre de Dieu. En règle générale, tout mouvement de l'âme qui tend au découragement et au trouble est désagréable à Dieu. Si nous nous y laissons aller, nous ouvrons toutes les portes de notre âme au démon, qui ne manquera pas d'en profiter pour détruire.

Mettez toutes choses entre les mains de Dieu. Ce n'est pas notre œuvre que nous faisons, c'est la sienne ; ce n'est pas notre intérêt que nous cherchons, c'est le sien, dans les âmes que nous voulons lui sauver. Il est assez puissant pour donner le succès ; s'il juge à propos d'arrêter nos efforts, cela ne regarde que lui seul. Nous devons prier et attendre, et ne pas chercher à juger, à sonder la conduite de notre divin Maître. Cher enfant, pour l'amour de Dieu, soyez plus fort, plus détaché et plus calme.

***

L'abandon doit s'appliquer aux fonctions dont on sera chargé.

L'abandon doit être universel ; il doit porter sur les fonctions auxquelles on sera appliqué. Avant son entrée dans la Congrégation, le P. Ignace Schwindenhammer avait manifesté à cet égard des préoccupations dont le Vénérable Père l'exhorta à se dégager.

Vous avez voulu prévoir quel ministère vous auriez ; cela n'est pas selon l'ordre, comme je vous l'ai dit; vous ne saurez cela nulle part.

Il faut s'abandonner à la conduite de Dieu, qui seul est maître de la vigne ; il choisit ses ouvriers quand et comme il veut ; cette espèce d'inquiétude n'est pas selon Dieu. Il faut que nous connaissions sans cesse notre incapacité, et que nous nous occupions en paix de notre propre sanctification, en nous disposant et en nous tenant prêts devant notre Maître à faire tout l'ouvrage qu'il juge à propos de nous donner. Une fois qu'il nous en donne, alors il faut s'y livrer sans bornes, pour défricher et faire produire au centuple le petit coin qu'il nous donne à cultiver. C'est une grande leçon que je vous donne là : malheur à celui qui ne la suit pas ! il risque de suivre son propre esprit et de se faire beaucoup de mal à lui et aux âmes dont il prend soin.

Vous avez du goût pour la direction des séminaires, etc. ; mais vous ne pouvez pas dire à votre évêque que vous désirez ceci ou cela. Il n'est pas bon et conforme aux bonnes règles que vous lui fassiez part de vos goûts, s'il ne vous les demande pas. Il faut vous livrer à l'aveugle entre ses mains, si vous voulez rester dans son diocèse, ou s'il juge à propos de vous y retenir, et aller là où il vous placera, sans réplique. C'est là ce que j'appelle être dans la voie ordinaire de la divine Providence. Si chaque prêtre disait à son évêque son goût pour tel ou tel genre de ministère, il n'y aurait plus moyen d'avoir, dans les diocèses, un évêque qui fût en repos et qui pût gouverner paisiblement. Je sais bien que, malheureusement, il n'y a que trop de prêtres qui manifestent ainsi leurs goûts et leurs désirs ; mais cela est aussi une des plus grandes dif-

ficultés dans le gouvernement des diocèses, et doit faire le grand embarras des évêques. Je ne crois pas que ce soit seulement une question de perfection, il me semble que c'est une faute à un prêtre de proposer ses goûts à son évêque sans être interrogé là-dessus. Examinez tout cela en présence de Dieu ; c'est à lui de vous faire connaître sa divine volonté, dans le fond de votre âme. (Lettre du 2 août 1843.)

***

Le P. Jérôme Schwindenhammer recevait, le 25 juin 1848, des conseils analogues :

Pour votre avenir, je vous engage à ne rien désirer, à ne rien demander, mais à rester entre les mains de la divine Providence. Vous avez assez manifesté votre pensée à ce sujet ; si Dieu vous veut à N..., il saura bien vous y faire aller. Supposé qu'il ne vous y veuille pas, malheur à vous, si, par vos efforts, vous vous y faisiez envoyer. Il vous semble maintenant que vous feriez mieux là, et peut-être vous vous y perdriez.

Si, dès à présent, vous aviez pleine liberté d'agir selon votre genre, comme vous dites, il est bien probable que de grands défauts se glisseraient dans l'exercice de votre ministère. Il est nécessaire, il entre dans l'ordre de la volonté de Dieu que nous soyons contrariés dans notre genre et notre manière d'agir, par suite des défauts qui s'y trouvent mêlés. Vous ferez peut-être un peu moins dans les commencements, mais vous regagnerez cela au centuple dans quelques années. Soyez assuré que les pre-

mières années d'un jeune prêtre sont presque toujours moins productives que la suite; toute l'histoire des Saints en fait foi.

En tout et partout, que votre âme soit toute à Dieu, qu'elle s'oublie elle-même, pour n'être qu'à lui et aux âmes. Que la paix, la douceur, l'humilité du Cœur de Jésus, remplissent le vôtre !

CHAPITRE V

PAIX ET MODÉRATION

Nécessité de la paix et de la modération.

La modération, la paix, le calme, la possession de soi-même sont des conditions indispensables pour se sanctifier personnellement et pour faire du bien aux autres. Aussi le Vénérable Père recommande-t-il constamment ces dispositions. Voici quelques passages de ses lettres où il insiste spécialement sur ce point.

Au P. Collin, il dit :

Travaillez, cher ami, à la gloire du bon Maître ; ayez l'esprit libre, ne soyez jamais inquiet ni troublé de vos misères. Toutes les fois que vous avez la paix dans l'âme, vous avez plus de facilité à vous vaincre et à vous sanctifier. Quand vous êtes agité, vous ne valez rien, vous êtes méchant envers vous-même, envers le bon Dieu et envers les hommes.

Vous n'avez pas lieu d'être inquiet au milieu de vos misères, puisque vous avez pour vous tout l'amour du divin Maître, auquel vous devez sans cesse vous sacrifier. Ayez la volonté bonne, et vous l'avez, mon très cher. Si vous l'avez bonne, soyez en paix : *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Livrez-vous avec cœur au service du bon Maître. Ne comptez pas vos distractions dans l'oraison ; votre âme est à Dieu, cela suffit. La chair, c'est-à-dire la par-

tie sensible, n'est rien dans la balance contre une volonté sincèrement à Dieu. La grâce divine est en vous, réjouissez-vous, marchez avec confiance. Dieu combat pour vous, tenez-vous en paix.

Il vous échappera par ci par là quelque faute ; le bon Dieu vous en purifiera dans d'autres circonstances. Soyez toujours tranquille ; il ne compte pas si rigoureusement avec les âmes qui veulent être à lui seul. Tout est miséricorde dans la conduite de Jésus envers nous. Livrez-vous à sa miséricorde, et ne craignez pas tant sa justice. Du reste, si votre âme fait quelques petites sottises, ce sera quelques coups de fouet à souffrir dans le purgatoire, mais peu, parce que le divin Maître purifiera votre âme avant que vous ne quittiez cette terre. Seulement ne soyez pas lâche, et ne craignez pas tant ces sortes de coups.

Voyez toujours Jésus miséricordieux plutôt que sévère, vous en tirerez du profit pour votre âme. Marie, d'ailleurs, Marie notre bonne Mère, doit être d'un grand secours pour vous. Évitez la raideur, adoucissez toujours votre intérieur, ne soyez pas raide et dur, c'est là votre plus grand défaut ; tendez toujours au contraire vers la miséricorde et la suavité. (Lettre du 14 novembre 1844.)

La paix et la modération sont nécessaires pour délibérer sagement.

Le calme et la modération sont particulièrement nécessaires quand il s'agit de prendre une détermination entre divers partis. Le Vénérable Père le rappelle au P. Warlop, dans une lettre du 15 novembre 1845.

Soyez fidèle à la vie de recueillement et d'humilité ; soyez modéré, pacifique ; n'écoutez jamais votre première pensée ; mûrissez-la avant d'y croire ; surtout, si une idée vous saisit vivement et produit dans votre esprit un certain entraînement, défiez-vous-en et gardez-vous de vous y laisser aller. Il faut alors suspendre l'action aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que vous soyez tout à fait de sang-froid. Alors, examinez paisiblement devant Dieu le *pour* et le *contre*.

Quand on veut peser un objet, si on le jette brusquement dans la balance, il emporte l'aiguille de son côté, quoiqu'il n'ait pas la moitié du poids qui se trouve du côté opposé, à cause de la violence avec laquelle il est jeté. Que fait-on alors ? On arrête l'aiguille, on attend que l'équilibre soit rétabli ; quand les deux plateaux sont calmes, on lâche doucement la languette, et l'on regarde le côté qui l'emporte.

Quand une idée saisit avec violence votre imagination, elle emporte toujours la balance de son côté, même si les raisons contraires sont dix fois plus fortes ; cela vient de cette violence qui fait perdre l'équilibre à votre jugement. Que faire ? Il faut arrêter et tenir l'aiguille pour l'empêcher de pencher d'aucun côté ; et lorsque le mouvement des deux plateaux causé par la violence cessera, alors on examinera paisiblement le *pour* et le *contre*, et là où la balance penchera, là sera le plus fort poids. Vous avez besoin de vous surveiller sur ce point, autrement vous jugerez souvent à faux. Tâchez de modérer peu à peu cette ardeur du premier mouvement d'une idée nouvelle.

Pour les conseils, ne soutenez pas violemment votre opinion, parlez raison, et évitez de parler imagination. Si l'on juge contre votre sentiment, soumettez-vous y avec calme, ne dites pas qu'on a tort. Si c'est vous qui devez exécuter la décision prise, faites tout comme si vous aviez été du même sentiment.

***

Une lettre ultérieure au même missionnaire revient sur ce sujet.

Vous vous laissez trop saisir par la prévention pour ou contre un objet, et la raison, chez vous, n'est pas assez maîtresse de juger des choses ; avant qu'elle ait eu le temps de les mettre dans sa balance, le sentiment et l'imagination sont emportés et l'entraînent bon gré mal gré. Ne vous enthousiasmez jamais de rien avant de l'avoir approfondi.

Quand vous êtes entraîné vers un sentiment, il faut qu'il soit tout de suite exécuté ! Et vous allez parfois jusqu'à ne pouvoir faire, au moins comme il faut, ce qui ne vous va pas. J'ai même remarqué en vous un phénomène que je considérais quelquefois avec étonnement : c'est que vous exécutiez parfois vos idées, croyant suivre le sentiment de ceux qui y étaient opposés ! Vous allez rire de cela et me dire que je me moque de vous ; mais non, cela est réellement arrivé, quoique très rarement. J'ai ri plus d'une fois en voyant ce phénomène...

Tout cela tient, je crois bien, à ce que vous vous laissez prévenir par l'imagination et le sentiment

pour ou contre une chose ; cela tient aussi à l'absorption et à l'entraînement énergique qui est dans votre caractère. Le meilleur et l'unique remède, c'est d'approfondir les choses avant de vous prononcer, afin que la raison domine, et d'éviter la ténacité à votre sentiment. (Lettre du 14 décembre 1845.)

***

Nécessité de la modération pour les natures ardentes.

En raison de son caractère ardent, le P. Arragon était exposé à sortir des limites de la modération et à employer des procédés qui pouvaient avoir des conséquences fâcheuses. Le Vénérable Père, dans une lettre du 13 septembre 1846, appelle son attention sur ce point.

Travaillez donc toujours avec zèle et ferveur, ne vous découragez jamais, soyez doux et calme, humble et pacifique avec vos frères, et comptez toujours sur mon affection la plus tendre ; mais tâchez d'être moins brusque et moins raide. Veillez à l'amour-propre dans le succès, et au découragement dans les échecs ; écrivez souvent ; bientôt une de vos lettres paraîtra dans les *Annales*, cela est utile pour le bien de la mission.

Votre affaire avec M. N. n'est pas belle. Vous y êtes allé trop brusquement. Tâchez de le regagner. Ménagez vos confrères, ménagez leur sensibilité. Soyez indulgent pour eux-mêmes, s'ils ont des défauts réels, même s'ils font des fautes.

Pour vos rapports avec les agents du Gouvernement et du commerce, ne vous laissez pas entraîner à votre impatience de missionnaire. Vous êtes tous des hommes terribles ! Vous n'entendez rien en affaires et en administration. Si vous suivez votre fougue, vous pouvez être sûrs que vous ferez un grand tort à la Mission, et que vous vous susciterez bien des entraves, tandis qu'en vous y prenant avec prudence et modération, vous diminuerez grandement les difficultés.

Dans vos impatiences, vous me répétez tous qu'il eût mieux valu refuser les offres du Ministère, et par là vous montrez que vous ne connaissez ni les hommes ni les choses. Soyez bien assurés que, si nous n'avions pas accepté, loin d'être plus libres dans notre action, nous l'aurions été beaucoup moins ; nous aurions même risqué de perdre la mission.

Les rapports avec les agents du Gouvernement seront nécessaires tant que nous serons sur les côtes. Nous les trouverons partout sur notre passage, et, comme ils ont la puissance en main, ils peuvent entraver et même annuler tous nos efforts. Si nous avions refusé leur concours, il est certain qu'ils auraient eu la plus grande défiance ; vous auriez éprouvé de grandes oppositions, et il est facile de concevoir que, selon leur charge du gouvernement politique et les idées qui s'y attachent, ils auraient eu de bonnes raisons de le faire, tandis que, maintenant, naturellement on doit avoir confiance en nous. C'est à vous à agir pour détruire les défiances qui restent, et vous obtiendrez peu à peu ce résultat par une conduite pleine de modération

et de prudence. Que les uns ou les autres agissent avec violence et vous fassent de la peine, il n'y a là rien d'étonnant : ce sont des soldats sans religion pour la plupart et même prévenus contre vous, mais faites en sorte de conserver la liberté de votre ministère, et cela avec douceur et prudence. Ne vous fâchez jamais de leurs manquements à votre égard, quelque grands et de quelque nature qu'ils soient.

***

Nécessité de la possession de soi pour les natures craintives.

Si le calme et la possession de soi sont nécessaires aux natures ardentes, ils ne le sont pas moins aux natures craintives, exposées à se laisser paralyser par l'indécision. C'est pour cela que le Vénérable Père donnait au P. Bouchet les avis suivants :

Pour votre intérieur, tâchez de conserver la paix et le calme ; continuez à suivre les conseils que je vous ai donnés ; modérez votre esprit dans les moments où il lui vient des embarras, et agissez avec hardiesse et confiance, confiance non pas en vous, mais en Dieu. Quoiqu'il ne soit pas bon d'avoir confiance en vous-même, il faut cependant prendre une certaine assurance dans vos actes. Tâchez donc d'avoir cette assurance ainsi que de la fermeté, de l'unité, de la stabilité dans l'action de votre volonté. Que jamais votre volonté ne consente à ces incertitudes, à ces hésitations de votre esprit. Quand cel-

les-ci se produisent, élevez votre cœur vers Dieu, prenez hardiment un parti, et ensuite n'y pensez plus. Sachez bien aussi que plus vous acquerrez de l'expérience, plus ces hésitations disparaîtront. Soyez fort et courageux dans la voie de Dieu ; maintenez votre âme dans la paix, la confiance, le recueillement, la tendre affection pour Marie. Vouez à cette bonne Mère vos chers enfants et tout votre ministère (1849).

CHAPITRE VI

PATIENCE

La patience est une vertu essentielle à la vie apostolique.

Dans une lettre adressée au P. Chevalier, nous lisons ces lignes : « Je répétais bien souvent au noviciat que les missionnaires des Noirs doivent considérer comme une de leurs vertus principales la patience et la persévérance ; je vois maintenant plus que jamais que j'ai dit vrai. »

Ce conseil de patience et de persévérance, nous l'avons trouvé bien des fois déjà sous la plume de Vénérable Père ; voici quelques extraits de sa correspondance où il est inculqué avec une particulière insistance.

Au P. Arragon, il écrivait le 29 décembre 1846 :

Dans les difficultés, il ne faut pas aller brusquement en besogne, mais savoir patienter quelque temps. Soyez assuré que tout s'arrangera selon la volonté de Dieu, et pour le bien de la régularité. Soyez donc plein de confiance et ne vous laissez pas abattre par tous ces ennuis. Vous avez toujours à prendre garde à vous dans les moments pénibles et qui ont rapport à un objet important. Vous devez vous garantir contre la tristesse et le découragement. Vous sentez vivement la peine qui en résulte, et ce n'est pas un mal ; mais il faut vous offrir à Dieu pour vous soumettre à cette peine et avoir patience, car, avec le temps, on remédie à toutes

les difficultés. Ayez donc du courage et de la patience, mon bien cher frère. Vous verrez que Dieu nous aidera !

***

Considérations diverses pour porter à la patience.

Dans les débuts de la mission de Haïti, le P. Lossedat dut rester seul pendant plusieurs mois. Le Vénérable Père, comprenant combien cette situation était pénible pour un jeune missionnaire, soutenait son courage par des lettres fréquentes et encourageantes.

Le 7 novembre 1844, il lui disait :

Il me tarde de vous écrire ; il y a si longtemps que vous êtes sans nouvelles, et votre pauvre âme doit être si inquiète ! Je suis accablé de besogne, et cependant il m'est impossible de vous laisser ainsi.

Bon courage, cher frère ! La divine bonté nous éprouve, mais elle nous élève, elle nous fortifie, et elle ne nous abandonnera jamais.

Il m'en coûte de vous voir si longtemps seul ; mais Marie vous fortifie et vous encourage. Oh ! oui, une victime ne doit plus se regarder elle-même, il lui faut du courage. *Dominus fortitudo mea*, devez-vous dire. Du courage, cher ami ; Jésus et Marie sont pour vous.

Autant vous avez de peine et de croix en ce moment, autant vous aurez de consolation dans la suite, par les fruits que vos travaux produiront. Ne jugez pas de l'avenir par l'état présent des choses : tous les commencements sont difficiles et présentent

peu d'apparence. Quand les apôtres commencèrent à prêcher à Jérusalem, tout paraissait désespérant : les prêtres et les grands leur résistaient, il semblait que tout allait se détruire, les fidèles se dispersèrent. Mais la force apostolique ne les abandonna pas, peu à peu ils recommencèrent, et ils eurent le plus admirable succès.

Oh ! cher et bien-aimé frère, soyez un apôtre ! ce n'est pas par la vivacité du zèle qu'il faut espérer tout gagner ; il faut y joindre la patience, la douceur, la constance et la fidélité à se tenir dans l'humilité et l'amour devant Dieu, au milieu des peines, des résistances et des contradictions. La longanimité apostolique est puissante pour les âmes, mais elle est difficile ; il faut être victime parfaite pour la pratiquer parfaitement. Soyez cette victime, mettez votre confiance en Jésus et Marie. Cette patience, cette constance et cette longanimité sont la garantie d'un zèle provenant de l'esprit de Dieu.

Évitez, mon cher, évitez la violence, l'animosité envers les contradicteurs et les grands pécheurs ; c'est là la marche de l'Esprit de Dieu. Toutes les fois que vous aurez de l'emportement d'esprit, de l'agitation, défiez-vous, adoucissez-vous et remettez votre âme à Notre-Seigneur. Soyez plein de confiance, la divine bonté ne vous abandonnera pas ; vous verrez, avant un temps considérable, qu'il y aura du bien de fait dans votre Mission.

Évitez de vous mêler d'affaires politiques ; laissez les morts enterrer leurs morts, c'est-à-dire laissez les hommes du monde s'occuper des affaires de ce

monde. Quant à nous, occupons-nous des affaires de notre Maître, dont le royaume n'est pas de ce monde. Tâchez dans tous vos rapports de calmer les esprits ; ne prenez aucun parti dans les agitations qui pourront survenir : contentez-vous de vous occuper de votre ministère ; sauvez les âmes, portez-leur le bonheur de la grâce divine et établissez-les dans la vertu et la piété, autant qu'il dépend de vous. Si vous ne pouvez pas faire tout le bien que vous voyez à faire, patientez et attendez le moment de Dieu : il viendra, mon cher, soyez-en sûr, il n'est peut-être pas bien éloigné.

La communauté ici va très bien, nous sommes beaucoup de monde, la chapelle sera bientôt terminée. Combien je voudrais vous avoir pour en faire la dédicace avec nous ! mais nous ne devons pas avoir de satisfaction sur cette terre de misère. Des croix et des peines, c'est par là qu'on sauve des âmes. Nous penserons à vous en ces jours.

***

Le 15 décembre suivant, le Vénérable Père ajoutait :

Je ne vous écris que deux mots, afin que ma lettre parte par le prochain packet, et que les nouvelles consolantes que je vous donne vous arrivent au plus tôt.

Vous allez voir arriver bientôt un de nos plus fervents novices, qui vous réjouira le cœur. Ce ne peut être encore M. Thévaux, mais j'espère que ce sera un peu plus tard. Il brûle cependant d'aller en

Haïti. Celui qui partira le 2 janvier par le packet d'Angleterre est M. Bouchet, un saint jeune homme, le plus fervent séminariste de Saint-Sulpice de son temps. Êtes-vous content? Vous souriez. Ce n'est pas tout cependant : après M. Bouchet, nous vous enverrons au moins deux autres confrères, peut-être trois, si cela nous est possible, mais deux sûrement. Ce sera, je pense, M. Arragon et un autre que vous ne connaissez pas, mais qui est très pieux et très mortifié. Si je peux disposer d'un troisième, ce sera M. Briot ou M. Thévaux.

Et bien ! cela vous relève-t-il le courage? Vous êtes un bon homme de vous décourager et de désespérer du salut d'un pays, parce que vous n'avez rien pu y faire jusqu'à présent ! Mais, cher ami, le moment n'était pas venu ; vous ne deviez, vous et M. Tisserant, que préparer le terrain de loin. Si j'étais un petit moment près de vous, je me moquerais de vous comme il faut. Oh ! le fameux apôtre, qui se déconcerte de tout ! Maintenant, j'ose me moquer de vous, parce que je vous annonce de bonnes nouvelles qui vous auront mis un peu en joyeuseté. Si je voyais encore votre front soucieux, je prendrais un ton plus grave.

Une comparaison va vous faire comprendre cependant que vous avez mal fait de vous laisser aller à la tentation et au découragement. Le laboureur qui cultive son champ pendant l'hiver fait le travail le plus dur de l'année, il sue et se fatigue sans voir aucun fruit de ses travaux ; la terre est noire et raboteuse, et aucun brin d'herbe n'y paraît. C'est l'état où vous vous trouvez maintenant. Courage et

patience! La main de Dieu ne sera pas raccourcie pour Haïti.

Toutes les considérations qui vous troublent ne sont rien. C'est de la toute-puissance de Dieu et de votre fidélité à la grâce qu'il faut tout attendre, et non des mesures politiques du Gouvernement.

Quand le printemps vient, le laboureur aperçoit un peu d'herbe, et il attend avec patience. L'herbe pousse, alors les mauvaises plantes s'y entremêlent et lui donnent encore bien du tracas et des peines. Ce temps viendra un peu plus tard pour vous. Ne soyez pas inquiet, celui de la moisson arrivera aussi. Courage, patience, prière! Et soyez tranquille...

Quand les confrères viendront, les dangers où vous êtes disparaîtront, et votre âme jouira de la paix. Soyez fidèle. Dieu savait bien que vous auriez à souffrir, et ce n'est pas en vain qu'il vous a donné le désir de vous sacrifier pour sa gloire; eh bien! voilà que cela commence à s'accomplir.

Mais persuadez-vous que c'est le commencement des douleurs : *Initium dolorum hæc.* Sachez bien, mon cher, que jamais on n'a produit de bien sans de grandes épreuves. Il faut déchirer le sein de la terre pour lui faire produire. Vous voilà bien déchiré, vous aussi ; bientôt vous produirez ; mais vous sentirez alors que ce n'est pas vous, mais le divin Maître tout seul qui agit. Vous aurez alors une plus grande confiance en lui et ne compterez pas sur vous. Tenez-vous en repos, vous n'avez qu'à obéir et à tâcher de faire le bien. J'espère vous écrire plus

au long à ce sujet, et sur la conduite à tenir, par le confrère qui vous joindra bientôt.

***

Le 27 décembre, nouvelle lettre au P. Lossedat.

Du courage, mon cher frère, le bon Dieu vous aidera ! Je vous dirai ce que j'ai dit au bon M. Briot ; la pauvre Mission d'Haïti ressemble à un homme qui se noie ; vous, pauvre serviteur du bon Dieu, vous ressemblez au passant qui voit ce malheureux et vient à son secours. Il court jusqu'au bord de l'eau, il n'ose pas se lancer dedans, il a peur ; il reste donc au bord et cherche à sauver le naufragé, en le saisissant par les cheveux. Tout d'abord il se croit bien heureux, mais il se fatigue bientôt de tenir ainsi, sans pouvoir le tirer de l'eau, celui qu'il veut sauver. Il n'a pas assez de force, d'autant plus que le malheureux est engagé par le corps dans la vase et les herbes. Il fait beaucoup cependant, il l'empêche de se noyer.

Pendant tout ce temps il crie, il s'inquiète, il appelle au secours, il s'abandonne au découragement, il pleure, il se lamente ; il est prêt à abandonner le malheureux. Et que deviendrait celui-ci ? Il serait perdu pour toujours ; et le bon cœur de celui qui devait le sauver serait à jamais dans la désolation pour n'avoir pas eu un peu plus de courage, et n'avoir pas osé souffrir davantage et encore quelque temps, jusqu'à ce que le secours lui arrivât. Mais, s'il a le courage d'attendre, il se tourne et se retourne, il prend toutes les postures pour se

soutenir et ne pas laisser échapper sa malheureuse proie : il prie et met sa confiance en Dieu ; enfin le secours arrive ; il finit par retirer le pauvre noyé à demi mort, et parvient à le vivifier peu à peu. Le pauvre homme qui s'est si courageusement soutenu est bien las, mais il a sauvé un homme, il est dans la joie et le bonheur !

Ne soyez pas faible, mon cher, ne lâchez pas prise, ayez du courage, mettez votre confiance en Dieu. il vous aidera, et les difficultés disparaîtront à la longue. Ne vous tourmentez pas tant de ce que vous voyez : on ne peut jamais remédier tout à coup à des abus si considérables et si invétérés, il faut aller pas à pas. Patientez, vous verrez que peu à peu vous gagnerez du terrain. Du reste, vous aurez désormais avec vous des confrères, et de bons confrères ; ce sera un grand secours pour votre pauvre âme.

Pour ce qui est de la conduite à tenir dans les conseils, si j'étais à votre place, je me contenterais de donner paisiblement mon avis, et je suivrais ensuite l'avis des autres plutôt que le mien, si le mien ne paraissait pas juste.

Du reste, je vous en prie, ne vous inquiétez pas du passé, soyez calme et paisible. Votre supérieur ne vous en veut pas, je puis vous l'assurer, et il est bien loin de dire du mal de vous. Il ne m'a pas dit que vous ayez désobéi, ni que vous ayez mal agi à son égard ; il dit seulement que vous risquez de vous décourager et que vous êtes bien souvent en peine. Vous tourmenter beaucoup sur le passé, ce serait donner prise à la peine intérieure et au découragement ; laissez faire Notre-Seigneur et soyez en repos.

CHAPITRE VII

DES ÉPREUVES

La souffrance est le moyen le plus efficace d'exercer l'Apostolat.

La croix est par excellence l'instrument de la rédemption, et la souffrance le moyen le plus efficace pour coopérer au salut des âmes. Le Vénérable Père le rappelait, dans une lettre du 6 mai 1851, au P. Logier, que son état de santé mettait dans l'impossibilité d'exercer un apostolat actif.

La bonté de Jésus vous a choisi parmi tant d'autres pour être sacrifié à sa gloire et contribuer de votre personne au salut des âmes si pauvres et si misérables de la Guinée. Laissez-lui le soin de déterminer comment il veut immoler sa victime. De votre côté, tenez votre âme dans la paix, votre cœur dans le contentement, parce que vous êtes à la disposition du divin Maître, qui fait en vous son bon plaisir.

Qu'avez-vous autre chose à faire, sinon de vous livrer entre ses mains pour être tout ce que bon lui semblera ? C'est toujours la meilleure part et la plus grande perfection que de rester pleinement soumis et abandonné à sa divine volonté.

Vous avez l'air d'éprouver quelque peine de ce que vos supérieurs vous font prendre des ménagements et ne vous emploient pas à un grand travail auprès des âmes. Mais, mon cher frère, il y a deux

manières de travailler à leur salut : l'une *active*, et l'autre *passive*. La manière active consiste à travailler à l'instruction de ces âmes et à remplir activement les fonctions du saint ministère. La manière passive est de souffrir pour elles par ordre de Dieu et selon sa volonté. Eh bien ! je vous dis en vérité que la seconde manière est infiniment plus utile que la première. Voyez donc le Cœur immaculé de Marie ! Que de souffrances il a endurées pour le salut du monde ! Marie n'est pas allée prêcher l'Évangile de son Fils, mais elle a souffert dans son cœur : voilà l'unique apostolat de Marie. Eh bien ! n'était-elle pas plus grande que tous les apôtres ? Et Jésus lui-même, qui a laissé à ses apôtres des travaux et des succès incomparablement plus considérables que ceux qu'il a voulu faire, n'a-t-il pas souffert aussi pour le salut du monde ? Vous voyez donc que le véritable apostolat consiste dans les souffrances. Souffrez par conséquent avec paix et amour.

Vous n'avez pas besoin de chercher à savoir ce que vous avez à faire pour la gloire de Dieu. Désormais ne dites donc pas que vous êtes plus inutile qu'un autre : Dieu vous a donné, pour le moment, un apostolat de souffrances ; plus tard, quand cela lui plaira, vous travaillerez.

Sur toutes choses, ayez la paix dans l'âme, la gaieté dans le cœur et le repos dans l'esprit. Ne vous préoccupez de rien, soyez comme un petit enfant dans le sein d'une famille qui l'aime ; il n'a aucun souci et il passe joyeusement sa vie.

***

Les épreuves, même les plus dures, ne doivent pas décourager les missionnaires.

La Providence ménage souvent des epreuves déconcertantes et qui sembleraient devoir amener la ruine des œuvres les plus utiles pour la gloire de Dieu. C'est en ces conjonctures surtout que l'esprit de foi et de confiance en Dieu est nécessaire. La mort de Mgr Truffet, Vicaire apostolique des Deux-Guinées, fut pour nos premiers missionnaires d'Afrique une épreuve de ce genre. Le Vénérable Père ne manqua pas de leur adresser les encouragements dont ils avaient besoin en cette occasion. Il leur écrivait le 15 janvier 1848 :

MES BIEN-AIMÉS CONFRÈRES,

Je viens de recevoir une lettre de notre bon M. Briot. Il n'est pas encore à Amiens, mais à une des côtes anglaises, où il est arrêté pour une quinzaine de jours. Cette lettre m'apprend en deux mots la nouvelle douloureuse que vous deviez m'avoir annoncée précédemment, dans une lettre que je n'ai pas reçue jusqu'à ce jour.

J'ai la ferme confiance que, par la miséricorde divine, vos cœurs n'auront pas faibli à ce nouveau coup que la bonté de Dieu nous porte, pour nous apprendre qu'en tout nous sommes dans sa dépendance. Voyez maintenant s'il ne faut pas sans cesse nous livrer à son adorable bon plaisir, s'il ne faut pas faire tout ce qui est en nous pour lui plaire en toutes choses.

Quand j'ai reçu cette nouvelle, je me suis prosterné devant lui, et je me suis offert, moi et tous les membres de notre chère Congrégation, pour être

des victimes d'amour pour le salut de la pauvre Afrique. Unissez-vous à moi ; livrons-nous entre les mains de notre divin Maître, qui s'est immolé pour tous. Immolons-nous avec une grande plénitude de son divin amour. Oui, chers frères, s'il veut nous sacrifier tous à sa gloire, qu'il le fasse ; heureux si notre sacrifice lui est agréable !

Ne vous découragez pas, mes bons frères, relevez vos âmes, ne soyez pas tristes. Jésus a voulu montrer qu'il fait ce qu'il veut, et qu'il n'a besoin de personne pour opérer ses œuvres. Ne nous étonnons pas même de ce coup qu'il a porté à cette mission chère au cœur de sa Mère. C'est une œuvre qui demande des victimes, et des victimes d'amour. Il a bien su choisir parmi vous la brebis la plus grasse, la première du troupeau. Tout ce que je puis dire, tout ce que je puis faire, c'est de baisser la tête, de me prosterner, de m'humilier devant notre Dieu de grandeur et de miséricorde, et de lui dire que tout ce qu'il fait est bien fait. Il a voulu prendre Mgr Truffet, il a bien fait, et mon cœur se réjouit non de ce qu'il l'a pris, — cela me déchire l'âme, — mais de ce qu'il a fait selon son bon plaisir. J'ai l'intime conviction que ses desseins en cela sont des desseins de miséricorde et non de justice. Si quelqu'un d'entre vous forme quelque doute à cet égard, qu'il attende avec patience et soumission au bon plaisir de Jésus, et il verra plus tard.

Élevez donc vos âmes vers Jésus, consolez-vous, fortifiez vos cœurs et mettez votre confiance en sa bonté divine. Ne soyez pas hommes, et ne jugez pas les choses en hommes. Donnez-vous à Jésus et lais-

sez-le faire. Il vous donnera le double de ce qu'il vous a enlevé, et il le fera fructifier au centuple.

Je suis persuadé que la Mission a un patron dans le ciel, en la personne de son premier évêque. Mgr Truffet était un homme de grâce et un enfant privilégié de Marie, enfant privilégié de son Cœur dans la force du terme, car l'amour de Jésus et de Marie brûlait dans son âme, et y produisait des effets admirables.

Du reste, j'espère que la Mission ne restera pas longtemps en veuvage. Je vais écrire incessamment à Rome pour demander un successeur. Je vous donnerai des nouvelles aussitôt que la réponse sera arrivée.

En attendant, conservez votre âme dans la paix et la concorde ; continuez à bien observer nos règles, soyez-y fidèles plus que jamais. Soyez gais, contents et heureux au milieu de toutes les tribulations. Sachons que c'est pour Dieu que nous travaillons ; c'est son œuvre que nous accomplissons, il est le maître de faire selon son divin bon plaisir. Il l'a fait, il le fait, et il le fera toujours, et ses fidèles serviteurs doivent se trouver toujours heureux de tout ce qu'il lui plaît de faire.

***

Le 26 janvier 1848, le Vénérable Père écrivait encore :

M. Briot est enfin arrivé en bonne santé et nous a apporté les détails de l'événement affligeant dont Dieu nous a frappés, et de vos souffrances à vous

tous que j'ignorais. Mon cœur a été, comme vous pensez bien, pénétré de douleur, mais en même temps j'éprouvais une bien sensible consolation en apprenant avec quelle paix, quelle fidélité d'obéissance, quelle soumission à la volonté de Dieu vous avez supporté tous les maux qui vous ont accablés. Dieu vous bénira, il bénira votre patience ; il veut sanctifier vos âmes, et, par votre propre sanctification, préparer des bénédictions pour notre pauvre et chère Afrique. Que de peines, que de souffrances il faut pour effacer la malédiction qui a été attachée jusqu'à ce jour à cette malheureuse terre désolée et prise dans les griffes du démon depuis si longtemps ! Vous êtes heureux d'avoir été choisis par la miséricorde divine, pour être les victimes d'expiation pour tant de millions d'âmes.

Soyez fidèles aux desseins de la miséricorde de notre Dieu sur vous. Vous ne voyez pas en ce moment les fruits qui doivent résulter de vos souffrances et de votre immolation : mais il doit vous suffire de souffrir, et de souffrir avec amour et paix devant Dieu. Soyez assurés que toutes vos peines seront comptées et entreront dans le trésor des mérites de notre divin Sauveur, et, appliqués aux âmes pour lesquelles vous êtes immolés, ces mérites deviendront pour elles une source surabondante de grâces et de bénédictions.

***

Les peines intérieures sont un gage de bénédiction.

Les peines intérieures sont souvent plus douloureuses et plus difficiles à porter que les épreuves extérieures. Le Vénérable Père le savait par son expérience personnelle ; aussi s'empresse-t-il de venir en aide à ceux des siens qui sont soumis à ce genre de croix. Le P. Collin reçut de lui une série de lettres qui le soutinrent dans la crise aiguë qu'il eut à subir au début de sa vie de missionnaire. Le 8 avril 1843, le Vénérable Père lui écrivait :

Maintenant, plus que jamais, j'espère que Notre-Seigneur voudra bien se servir de vous pour le salut d'un grand nombre d'âmes malheureuses et délaissées. Aussi je vous avoue franchement, quoique vos peines m'aient fait venir les larmes aux yeux, que j'en ai cependant la joie dans le cœur. Souffrez, cher enfant, souffrez ; Jésus a souffert aussi pour sauver le monde. Quand vous aurez le cœur déchiré, ce sera le moment le plus précieux ; ouvrez alors ce cœur devant Jésus, prosternez-vous devant lui et son Père céleste, et offrez-vous à tous les tourments et à toutes les tribulations du monde, pour le salut des âmes. Quelle force la vôtre ne doit-elle pas ressentir, quand elle songe que ces peines, résultant de son désir de glorifier le Père céleste et de se dévouer au salut des âmes, Jésus les a souffertes déjà, pour cette même gloire de son Père et pour le salut de ces mêmes âmes !

Que votre âme soit donc déchirée et brisée ; qu'elle soit comme du froment qui est moulu, pour être donné à manger aux pauvres affamés. Consolez-vous, mon bien-aimé frère : plus la divine Bonté

vous déchirera, plus elle fera sortir de vous la substance de sa grâce divine, pour la nourriture de ces pauvres âmes qui sont vides de Dieu et de son saint amour.

Regretteriez-vous de souffrir, tandis qu'il doit en résulter une si grande gloire pour votre Dieu, et une source si abondante de salut pour les âmes misérables que le démon dévore ? Courage, courage, mes bien chers frères ; livrez vos âmes à la peine, aux travaux et à la douleur la plus vive.

Une pensée, que je vous ai dite d'autres fois, doit vous poursuivre sans cesse et vous faire tenir continuellement comme des victimes devant Dieu, comme un but à tous les traits qu'il voudra lancer contre vous. La voici de nouveau : qu'est-ce que cela fait qu'un pauvre homme souffre toute sa vie, et même toute l'éternité, s'il le fallait ? Ne sommes-nous pas faits pour Dieu ? Ne sommes-nous pas sa propriété ? N'est-il pas maître de disposer comme il veut de ce qui lui appartient ? Il lui a plu de faire de vous des vases d'élection ; mais ce n'est pas pour votre propre gloire et pour votre propre bien-être ; c'est pour la gloire de son Père céleste et pour l'augmentation des richesses de sa sainte Église. S'il lui plaît de se servir de vous à votre détriment, vous n'avez rien à dire.

Tenez-vous donc dans la paix et l'amour devant lui, et laissez-vous déchirer et broyer tant qu'il lui plaira. Tantôt ce sera lui-même qui vous fera souffrir, et tantôt il se servira des hommes ; tantôt ce sera par les circonstances et tantôt par les âmes mêmes qu'il vous envoie sauver. N'importe. Ne

réfléchissez pas, prenez les peines et les douleurs, de quelque part qu'elles vous arrivent, comme venant de sa main pour votre sanctification et pour la sanctification des âmes qu'il vous confiera un jour. Comptez comme certain que plus vous sentirez de douleurs et de déchirements intérieurs, plus vous sauverez d'âmes. Abandonnez-vous donc à Jésus, faites abstraction de vous-mêmes et de votre propre bien-être, afin que Jésus seul soit loué, glorifié et aimé par toute créature !

***

Les peines intérieures nous prémunissent contre la complaisance en nous-mêmes.

Les peines du P. Collin ne diminuant pas, le Vénérable Père lui écrivait encore le 8 mars 1846 :

Votre lettre m'a rempli de compassion pour votre pauvre âme affligée. J'espère que la peine même où la divine bonté vous met, au moins où elle permet que vous soyez, sera pour la plus grande utilité de votre âme. Cela semblait presque nécessaire dans les commencements. Un ministère si consolant que le vôtre, des succès auprès des bonnes âmes que la miséricorde de Dieu vous confie, l'affection de ces chères âmes et votre tendresse pour elles, auraient pu vous être nuisibles, si, intérieurement, vous eussiez eu le repos parfait, tel que vous le concevez et le désirez. Au moins votre travail aurait été moins pur, et, peu à peu, il aurait pu se gâter, sans que vous vous en fussiez aperçu.

Les croix, les peines et les tracasseries intérieures sont d'une utilité précieuse contre tous ces dangers. Soumettez-vous donc en paix à la divine volonté, qui vous laisse ainsi dans vos misères. Abandonnez-vous avec confiance à son divin bon plaisir et à son adorable conduite. Si vous prenez bien votre état, il y aura beaucoup moins de défectuosités dans votre conduite. Si même il y a du défectueux, ne soyez pas inquiet. Dieu connaît vos faiblesses et votre pauvreté. Il connaît aussi les désirs de votre cœur.

Les âmes qui veulent généreusement se sacrifier pour la gloire du divin Maître n'ont rien à risquer ; la Bonté divine leur passe bien des petites misères. Voyez, mon très cher, vos fautes. Sont-elles des fautes de malice ? Bien sûrement que non. Sont-elles des fautes de mauvaise volonté ? Non, je dis non avec assurance, quoiqu'il puisse vous sembler parfois le contraire. Toutes vos fautes sont des échappées, des fragilités, des faiblesses, qui encore, le plus souvent, sont mêlées d'une certaine agitation d'esprit qui en diminue le mal. Or, il est certain que ces sortes de fautes, Dieu les pardonne facilement, et elles ne produisent pas de soustraction de grâces.

CHAPITRE VIII

DES TENTATIONS

Ne pas s'étonner d'avoir des tentations ; se tenir dans le calme.

A ceux de ses disciples qui lui font part de leurs tentations, le Vénérable Père rappelle l'utilité de ces sortes d'épreuves et la ligne de conduite que l'âme doit tenir pour que la tentation ne lui nuise point.

Le 23 novembre 1847, il écrivait au P. Le Berre :

Je vois avec consolation que l'Esprit de Dieu vous aide, et qu'il continue à vivre dans votre âme. Ne vous étonnez pas que parfois il se présente des mouvements de trouble : quel est l'homme qui n'est pas tenté ? Au contraire, ces moments-là nous servent à nous mettre en garde contre nos faiblesses, et nous préservent en nous fortifiant de plus en plus. Du courage, de la confiance en Dieu, et tout ira.

Regardez comme une tentation ces troubles qui vous viennent à l'occasion des manières d'être ou de faire de votre supérieur ou d'un confrère, élevez doucement votre âme à Dieu, sans trop d'effort et sans violence ; mais, en tendant à calmer ou reposer votre intérieur devant lui, distrayez-vous de l'idée qui vous agite. Une fois calme, agissez à l'égard de ce supérieur ou de ce confrère comme si vous n'aviez jamais éprouvé cette sorte d'âpreté ou d'agitation.

Vous dites qu'un des plus forts sujets de trouble est la pensée que l'œuvre d'un missionnaire n'est pas de s'adonner aux soins du temporel. Il m'est difficile de vous répondre sur le fond de la question, parce que je ne vois pas assez sur quel objet précisément elle porte.

En tous les cas, que devez-vous faire pour tranquilliser votre âme? Vous l'avez deviné : vous recueillir dans la paix devant Dieu, afin de laisser tomber l'aigreur, le trouble et les embarras. Ayant rendu votre esprit libre et calme, faites avec simplicité, en vue de Dieu, ce qu'on vous dit. Si Notre-Seigneur venait à vous demander : « Pierre, que fais-tu là? » Il vous suffit de pouvoir répondre : « Seigneur, je fais votre volonté. » S'il ajoutait : « Pourquoi fais-tu cela? » Vous devez être parfaitement satisfait de pouvoir encore lui dire : « Seigneur, je le fais parce que telle est votre sainte volonté. » Voilà toute la réponse aux doutes qui pourraient préoccuper votre esprit, dans les circonstances où vous agissez selon ce qu'on vous a prescrit.

La pensée de faire connaître vos préoccupations à vos supérieurs est excellente. Cela débarrasse bien plus facilement l'esprit et met l'âme en repos.

*
* *

Les tentations nous donnent la connaissance de nous-mêmes.

Le 21 juin 1846, le Vénérable Père donnait au P. Jérôme Schwindenhammer les conseils suivants :

Les tentations dont vous me faites la description dans votre lettre, loin de me causer du chagrin ou de l'inquiétude, n'ont fait que me consoler et me réjouir en Notre-Seigneur. Je regarde comme une grande grâce et un vrai bonheur que vous ayez de temps à autre de ces secousses si pénibles et si humiliantes pour une âme qui désire être à Dieu, et qui comprend un peu la valeur de sa divine grâce.

Ces tentations vous font comprendre et sentir intimement le fond de méchanceté et de dérèglement de votre vilaine nature. Cette connaissance intime vous dispose à vous tenir pour ce que vous êtes et à être fidèle à la grâce divine ; elle vous porte à la dépendance entière du bon plaisir de Dieu, en vous faisant comprendre le besoin extrême que vous avez de lui, et, en même temps, toutes ses bontés pour vous ; elle vous apprend à modérer les mouvements violents de votre caractère, à ne pas les concentrer en vous-même.

Dans ces circonstances, restez pour ainsi dire sans mouvement, prosternant votre âme dans sa bassesse devant Dieu, et vous tenant dans votre misère devant lui, vous offrant et vous sacrifiant à son divin amour et à tout son bon plaisir.

Ne soyez jamais étonné quand vous éprouvez ces sortes de tentations ; sentez et comprenez que cette malice est dans votre mauvaise nature ; mais la grâce de Jésus est dans le fond de votre âme. Par là même que vous méprisez ces mouvements désordonnés, et que vous vous tenez humilié devant Dieu et pleinement abandonné à Jésus, notre divin libérateur, par là même votre âme résiste à ces

méchantes inspirations de la chair, elle les repousse, et s'attache davantage à la grâce de Jésus qui augmente de plus en plus en elle et la fortifie.

***

Tentations d'orgueil : les mépriser en s'humiliant.

Relativement aux tentations d'orgueil, le Vénérable Père disait au P. Le Vavasseur :

Ne vous tourmentez pas tant des mouvements d'orgueil qui se trouvent encore en vous ; tenez-vous dans votre pauvreté intérieure devant Notre-Seigneur, et tout ira bien. Ces bouffées d'orgueil sont dans votre nature, mais la volonté n'y est pas tant que vous croyez : désavouez ces sentiments et humiliez-vous en sans cesse, donnez-vous au très saint et très humble Cœur de Marie. Ces sentiments diminueront peu à peu.

Le nouvel ordre de choses y est probablement pour beaucoup ; une fois que vous serez bien habitué, le bon Dieu vous délivrera. L'estime des hommes ne durera pas : du reste, vous en ressentirez bientôt la vanité et le néant. Les tribulations sont remplies de trésors pour vous. Votre orgueil ou plutôt vos tentations d'orgueil ne sont pas une raison pour que vous ne soyez pas chargé de la supériorité. Il faut que le bien se fasse malgré les tentations, et que les tentations soient surmontées (18 avril 1843).

Sur le même sujet, au P. Collin :

L'amour-propre, le retour sur soi, la complaisance dans ses actions, sont des ennemis qu'on ne peut vaincre qu'en les méprisant ; plus vous prendrez à cœur tous ces mouvements, plus ils vous accableront. Ce sont des ennemis qui ne mourront qu'avec nous ; il faut les supporter avec paix et humilité ; il faut les rejeter avec mépris et indifférence, et regarder tous ces sentiments comme non avenus. Peu à peu ils diminuent, et ils disparaissent enfin presque entièrement, mais jamais tout à fait. Ne prenez pas ces choses tant à cœur ; oubliez-vous, ne faites pas tant de retours sur vous-même, et toutes ces choses s'en iront peu à peu. (29 janvier 1845.)

***

Tentations contre les supérieurs : elles sont une épreuve nécessaire.

Le P. Lossedat ressentait du trouble et du malaise intérieur parce qu'il avait passé par une période de défiance vis-à-vis de son supérieur. Le Vénérable Père lui explique que c'était là pour lui une tentation inévitable, qu'il faut s'en servir pour se tenir dans l'humilité, mais sans trouble et sans découragement.

Ne vous étonnez pas d'avoir éprouvé des tentations, cela était nécessaire pour vous former à un solide esprit apostolique. Il était impossible que vous ne fussiez pas tenté. Je n'ai jamais connu d'âme solidement établie dans l'amour divin qui n'ait passé par le genre de peines que vous avez

éprouvées. Que voulez-vous, mon cher ? Nous sommes tous des misérables pleins d'orgueil et d'imperfections Il est un temps dans la vie spirituelle où nous passons tous par les épreuves que vous avez essuyées ; la paix vient ensuite, et alors on s'établit peu à peu dans la solide piété. Soyez donc rassuré sur votre état passé et présent, visez à en profiter pour vous tenir dans votre pauvreté devant Dieu, apprenez peu à peu à être doux et humble de cœur ; le repos n'est que là.

Je suis certain que si vous aviez été ici, vous auriez éprouvé les mêmes peines et les mêmes défiances, car ne vous imaginez pas que ce soit la conduite de M. Tisserant qui vous les ait données ; elles vous viennent de quelque chose qui est inhérent à votre intérieur et à l'état de votre âme. Il y a différents états par lesquels l'âme passe avant de parvenir à la perfection. Vous étiez et vous êtes peut-être encore un peu dans celui où Dieu purifie l'âme de plus en plus. Ne savez-vous pas que quand on ramone une cheminée, on la gratte très fort ; on en arrache même des morceaux ! Nos âmes sont noires comme des cheminées, elles ont besoin d'être bien raclées. Vous l'avez été solidement, cela ne m'effraie pas ; au contraire, tant mieux ! En rentrant dans la paix, vous n'en serez que plus humble et plus dévoué à Dieu.

Il a pu vous échapper des fautes, cela arrive toujours dans cet état d'épreuves ; mais notre bon Maître saura bien apprécier votre bonne volonté, qui était toujours à lui seul. Rappelez-vous bien la parabole de la vigne, où ce que je vous dis est si

bien exprimé : la branche qui est mauvaise est rejetée, le vigneron la met de côté et la laisse. C'est l'état des mauvais prêtres que Dieu laisse aller sans les tracasser ; ils courent à leur perte. Pour la branche qui est bonne, Notre-Seigneur dit : *Pater purgabit eum.* Cela est bien consolant pour votre âme ; Dieu vous a purifié par les peines, les angoisses, les agitations et les tentations. Il en agit toujours ainsi, et pourquoi ? *Ut fructum plus afferat.* Vous voyez ce que la divine bonté demande de vous ; laissez-vous tailler ; confiez-vous en Dieu ; apprenez peu à peu à être doux et humble de cœur : le repos n'est que là. Calmez-vous, adoucissez votre âme et mettez-la humblement aux pieds de Notre-Seigneur, pour qu'il l'humilie et la brise selon toute l'étendue de son bon plaisir.

Courage, chère âme, c'est assez de peines intérieures et de tracas ; relevez votre pauvre cœur, il n'a pas de mal. Encore une fois, il lui a fallu passer par cette épreuve, et, si vous aviez été ici, c'eût été moi que le bon Dieu vous aurait donné pour objet de votre tourment, c'est sur moi que se seraient portées toutes vos défiances, car ce n'est pas la raison qui en était le principe ; c'était une pure épreuve. J'en ai vu absolument de semblables et de plus fortes dans des âmes d'élite, qui, après avoir passé par toutes ses sottises, font des merveilles pour la conversion des pécheurs. Courage donc, cher frère ; tout ce qui s'est passé en vous donne de bonnes espérances. Ne regardez pas les sentiments que vous éprouvez pour votre supérieur comme sérieux et raisonnés ; regardez-les comme des ten-

tations et n'y faites pas attention. Désormais vous ne serez pas toujours avec lui, et cela disparaîtra peu à peu. Ces misères ne sont rien, vous en serez débarrassé et vous travaillerez à la gloire de Dieu. (27 décembre 1844.)

***

Tentations contre la vocation : félicitations à un missionnaire pour en avoir triomphé.

Les tentations contre la vocation sont des plus subtiles et des plus dangereuses. Le 16 décembre 1850, le Vénérable Père félicitait le P. Tanguy de s'être débarrassé de celle à laquelle il s'était momentanément laissé entraîner.

Mon bien cher ami, j'ai tardé à vous écrire afin de laisser passer la mauvaise saison, de peur que ma lettre ne vous attriste trop, et qu'elle ne soit par là une occasion de maladie. Je me félicite de ce retard en recevant aujourd'hui celle que vous m'avez adressée en date du 5 novembre. Voyant que rien ne pressait, et pensant que vous regretteriez vivement d'avoir succombé à une tentation aussi patente, — et déjà j'apercevais les symptômes de ce regret futur dans la lettre même où vous sembliez annoncer si résolument votre défection, — pensant, dis-je, que vous regretteriez votre démarche, je n'ai pas voulu vous enlever tout moyen de rentrer dans la voie que la divine Providence vous avait tracée en vous envoyant chez nous. J'aurais craint pour vous de grandes tempêtes intérieures pour plus tard. J'avais donc résolu de vous écrire de nouveau

et de vous proposer d'examiner avec plus de recueillement la résolution prise.

Un examen à tête reposée dans la retraite et le recueillement, avec un exposé sérieux des motifs sur lesquels serait basée la rupture de vos vœux, m'avait paru nécessaire pour calmer, au moins jusqu'à un certain point, les remords d'une conscience délicate, et c'eût été là le fond de la lettre que j'allais vous écrire. Tout cela est devenu inutile désormais. Vous avez compris que vous avez succombé à une méchante tentation. Vous avez trop présumé de vous-même ; vous vous êtes trop livré à la vivacité de votre esprit ; peut-être aussi vous êtes-vous trop laissé aller à une certaine susceptibilité dont il faut bien vous défier, susceptibilité qui aura été mise en jeu par des paroles mensongères, car je puis vous assurer que Mgr Kobès vous aime et vous estime, et que jamais il n'a dit de vous ce qu'on vous a rapporté.

Enfin, j'espère que toute cette bourrasque est passée. Elle vous aura été utile cependant, peut-être nécessaire. Désormais, soyez défiant de vous-même, soyez doux et humble de cœur, mettez-vous en garde, à la fois, et contre la vivacité de votre esprit, et contre la rudesse, l'âpreté, la raideur de votre caractère. Soyez un bon et véritable serviteur de Dieu par la charité, l'humilité, l'obéissance, la douceur, la modération, la modestie et la paix ; soumettez-vous à ce que Mgr Kobès vous dira, ou à ce qu'il vous aura sans doute déjà dit. Je souscris à tout ce qui sera ou aura été décidé par lui. N'en voulez à personne, oubliez tout ce qui a été dit,

directement ou indirectement, pour fomenter votre tentation, et donnez-vous désormais à Dieu plus que jamais. Que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Je vous donne le baiser de paix, dans la charité de Jésus et de Marie.

***

Violente tentation du P. Frédéric Le Vavasseur contre sa vocation : péripéties diverses ; attitude pleine de sagesse et de fermeté du Vénérable Père.

Une des épreuves les plus douloureuses par lesquelles eut à passer le Vénérable Père, dans la période de fondation de la Congrégation, fut la longue et violente tentation du P. Frédéric Le Vavasseur contre sa vocation.

L'historique de cette tentation a été fait, avec une touchante humilité, par le P. Le Vavasseur lui-même (1). Nous ne le reproduirons pas ici, mais nous lui emprunterons les données nécessaires pour encadrer et expliquer les lettres si belles et si instructives, écrites par le Vénérable Père à cette occasion.

« Cette tentation commença, dit le P. Le Vavasseur, dès notre réunion à la Neuville, dans les communications que notre cher Père me fit des règles qu'il avait écrites à Rome et qu'il voulait que nous examinassions ensemble.

« Aussitôt que cet examen commença, dès la première règle, nous ne fûmes pas d'accord. Je sortais du séminaire avec une raideur de désir pour le bien, une exagération dans mes idées de perfection, et une dureté intérieure tout à fait contraires aux dispositions qui faisaient le fond de l'âme du cher Père. Aussi je chicanais sur tout. »

Grâce à la douceur et à la sagesse des procédés du Vénérable Père, grâce surtout à la protection du saint et imma-

(1) Voir Appendice de la *Circulaire*, *n° 34*, du Très Révérend Père Schwindenhammer.

culé Cœur de Marie, auquel le P. Le Vavasseur ne cessa de recourir, avec la plus filiale confiance, durant la bourrasque, la tentation se dissipa à peu près complètement. Mais elle revint, beaucoup plus violente, trois ans après, en 1845.

Le P. Le Vavasseur était alors à Bourbon, où, en compagnie des PP. Collin et Blanpin, il travaillait avec un zèle et un succès admirables. Le Vénérable Père envoya, pour leur prêter main forte, le P. Lambert, M. Plessis et le F. Olivier. Or M. Plessis n'avait pas les qualités voulues pour faire un bon missionnaire. Le P. Le Vavasseur s'en aperçut très vite, et, dès lors, il fut obsédé par la pensée que l'œuvre du saint Cœur de Marie était mal conduite, qu'elle ne réussirait pas, et qu'il valait mieux pour lui la quitter pour passer chez les Jésuites. Il en écrivit, en termes très forts, au Vénérable Père, lui déclarant que sa résolution était prise, et lui demandant son consentement.

Le 28 janvier 1846, le Vénérable Père lui répondit par la lettre suivante :

Mon Cher Frère,

C'est pour moi un besoin pressant de répondre sur-le-champ à la lettre dans laquelle vous me parlez de M. Plessis et de son retour en France. Je vous approuve si vous me le renvoyez, c'est moi qui suis coupable de l'avoir admis, c'est à moi à en porter tout l'embarras ; mais vous m'avez déchiré l'âme par les sentiments de découragement et les fâcheuses impressions sous lesquelles vous étiez en écrivant. Votre lettre m'annonce un grand abattement et des inquiétudes mortelles sur l'œuvre de la Congrégation. Je ne vous fais pas de reproches de ce que vous me plongez dans de nouvelles afflictions. Je vois en vous un glaive entre les mains de Dieu pour me déchirer l'âme. Il me charge et m'accable sous le poids de cette œuvre de douleur et de patience, et il veut encore que les plus forts, qui

valent mieux que moi, au lieu de soutenir ma faiblesse, rendent ma charge plus lourde. Que son saint nom soit béni, pourvu que sa pauvre œuvre avance ! Et elle avancera, elle avancera de plus en plus, je le vois bien.

Vous parlez d'abandonner l'œuvre pour l'établissement de laquelle Dieu vous a suscité, et dont il vous a chargé le premier, et c'est en plein découragement que vous parlez ainsi. Je crois que vous faites une chose bien désagréable à Dieu de laisser volontairement entrer cette pensée dans votre esprit. Prenez-y garde, mon cher frère, vous ne savez pas quels desseins Dieu a sur vous, vous ne voyez que ce qui est devant vous. Vous ne voyez pas les vues de la Providence, je ne les vois pas non plus, mais je vois une grave infidélité dans cette pensée, si elle est volontairement admise.

Si moi, après que vous auriez abandonné l'œuvre de Dieu, je me décourageais comme vous, si je l'abandonnais aussi, je voudrais voir comment nous nous en tirerions devant le souverain Juge. Cependant, contre une raison que vous avez, j'en aurais cent à fournir, moi qui suis ici sous le poids de la supériorité, qui ai toute la sollicitude et toute la responsabilité de l'œuvre ; moi qui reçois sans cesse les secousses les plus violentes de toutes les afflictions et de toutes les épreuves que la divine Providence daigne envoyer à cette œuvre, de toutes les inquiétudes que me causent, et les missions entreprises, et les missions à entreprendre ou à fonder, de toutes les sollicitudes que me donnent, et le noviciat, et les études, et les différentes maisons, et

l'ordre à établir, et les règles à perfectionner, et le fondement à poser sur des bases solides ; moi tout seul ici, avec un seul confrère capable de m'aider efficacement à mettre et à conserver la bonne régularité, à faire les correspondances, à traiter avec les différentes personnes, à bien choisir les sujets, et à faire une multitude d'autres choses capables toutes de donner bien de la préoccupation et du souci.

Depuis que Dieu m'a placé dans cette œuvre, je n'ai jamais eu un instant de paix et de consolation ; car mon âme est comme émoussée à tout ce qui peut être agréable et consolant, tandis qu'elle est d'une sensibilité extrême à la douleur, et la divine bonté ne m'a pas épargné de ce côté-là. Songez quelle peine, quel accablement ce doit être pour moi qui n'ai pas un instant, pas une minute dans la journée, pour penser au salut de mon âme ; et cependant, vous le savez, mes désirs les plus ardents et les plus continuels me portent vers la retraite et la solitude.

Avec une si grande horreur d'être en rapport avec le monde, j'ai une répugnance à m'y produire parfois presque insurmontable, et il faut que j'y sois ; j'ai une grande peine à converser avec les hommes, et il faut que je le fasse sans cesse ; du matin au soir, il faut que je m'occupe de la direction, et j'éprouve une répugnance extrême à le faire. Il faut que sans cesse je fasse des instructions, et le moindre sujet d'oraison à donner me met dans la peine trois heures avant que le moment de le donner arrive. Il semble que tout en moi s'oppose à ce que je reste dans l'état de choses où je suis. Tous les attraits de

la nature et de la grâce y répugnent. Il n'y a pas une fibre dans mon corps et pas un mouvement dans mon âme qui ne me poussent à la solitude. Cependant je regarderais comme un crime d'en admettre jamais la pensée seulement. Dieu me lie et m'enchaîne à cette œuvre crucifiante, mais chère à son Cœur. Je sens bien que, pour obéir à sa puissante volonté qui me tient, il faut que je sacrifie mon repos, ma consolation et mon bonheur, et, ce qui est infiniment davantage, l'avancement spirituel de mon âme, pour laquelle je ne puis désormais plus rien faire.

J'en pleure amèrement, et je demande pardon à Dieu de mes larmes et de ma douleur ; je me soumets de toute la plénitude de mon âme à la divine volonté qui me serre et me garrotte si rigoureusement. Je crois pouvoir dire avec vérité que jamais mon âme n'a fait le moindre mouvement pour relâcher les chaînes que la divine volonté me donne. Il vaut mieux pour moi être le dernier dans le royaume du Père céleste, et y aller par la soumission à sa sainte volonté et pour le salut de tant d'âmes abandonnées, que d'être dans les premiers rangs en abandonnant la voie tracée par l'ordre de cette adorable volonté.

Vous pensez abandonner l'œuvre dans laquelle vous éprouvez des peines ; mais si je venais à mourir avant que l'œuvre ne fût solidement fondée, vous auriez pourvu à votre repos et aux désirs de votre cœur, et les âmes pour lesquelles Dieu vous a inspiré une si grande compassion pourraient bien périr par millions et croupir éternellement avec les

démons dans l'enfer. Prenez-y garde, cher frère, vous ne savez pas encore souffrir pour l'amour de votre Dieu, ni vous sacrifier pour sa gloire.

Vous voulez que je vous renvoie. Je ferais une faute énorme envers Dieu et envers votre âme. Vous êtes lié à Dieu et au très saint Cœur de Marie, votre chère Mère ; toute pensée qui doit briser ce lien est une illusion. Bien des serviteurs de Dieu ont tout perdu pour s'être laissé tromper par la fausse vue d'un état de choses plus parfait. Si vous examinez bien, vous verrez que l'imagination et l'amour-propre jouent un grand rôle dans ces choses.

La supériorité vous pèse, et les difficultés vous accablent; je ne sais comment vous auriez fait, si l'idée qu'avait eue M. Gallais de vous mettre à ma place eût eu son exécution. Pour une once de sollicitude, vous en auriez eu cent livres. Bien souvent, avec cette marche que vous suivez, vous auriez dit : « Dieu ne veut pas cette œuvre, elle ne réussira jamais. » Cependant il est sûr que Dieu la veut, et l'on voit clairement qu'elle réussira.

Plus j'examine, plus je vois que vous êtes infidèle en vous laissant aller à cette peine et à ces inquiétudes. Je suis persuadé que toutes vos vieilles idées à mon sujet vous sont revenues. Je vous dis en toute vérité que cela ne m'a causé aucune peine, cette pensée n'a pas le moins du monde atteint même la partie inférieure de mon âme ; mais, vous ne devez pas ainsi vous laisser tromper par la vivacité de votre esprit; vous devez juger, d'après le passé, que ce n'est qu'une opération du démon, dont

les suites seraient amères, si la divine bonté ne vous protégeait pas.

Je reviens à M. Plessis. Ne soyez pas en peine de me le renvoyer : les motifs qui vous y portent sont très bons, mais ne vous laissez pas prendre au piège que le démon vous tend en cette circonstance. Calmez vos inquiétudes sur l'admission des sujets. L'angoisse que j'ai éprouvée à la suite de celle de M. Plessis m'a rendu plus difficile que je ne l'étais auparavant. Je compte cependant que nous serons pris encore plus d'une fois, peut-être pas si gravement ; les personnes les plus expérimentées ne sont pas à l'abri de l'erreur et de la surprise.

Vous me faites la guerre ; je vais vous la faire aussi. Vous voyez que je reprends de la gaieté, et que je quitte la tristesse du commencement de cette lettre. C'est une grande chose que d'avoir de la confiance en Dieu et de s'abandonner entre ses mains pour souffrir les plus violentes douleurs ; on devient fort de la force de Dieu lui-même. Je vais donc vous faire la guerre à mon tour, et certes, j'ai déjà lancé plus d'un trait dans le commencement de cette lettre, mais c'était en me défendant. Attaquons maintenant. Je trouve que vous êtes un rude homme. Je présume cependant que vous ne serez pas aussi terrible avec les autres qu'avec moi, autrement, vous gâteriez tout et bouleverseriez le monde.

Ne soyez donc pas si sauvage avec les gens. Faites de moi une exception, vos traits font sur moi un effet que vous ne sauriez vous imaginer, et jamais je ne vous en voudrai. Mais tout le monde

n'éprouvera pas le même sentiment. Défiez-vous de votre sensibilité et de votre grande énergie naturelle. Toutes les fois que vous êtes sous une impression forte et violente contre une personne, vous êtes en danger de dire alors des choses horriblement dures, et d'une manière horrible. Dans ces moments, vous vous laissez aller à de fortes exagérations qui voilent la grâce et la raison, enlèvent la sagesse et vous rendent terriblement impatient, non pas dans ce qui vous est personnel, mais dans la conduite des hommes et l'administration des affaires. Il doit résulter de là une tendance de découragement telle, que jamais vous n'eussiez pu vous en tirer ici ; mille fois vous vous seriez brisé.

Vous pensez que je ne suis pas sage, que je ne suis pas prudent, et moi je pense que vous êtes impatient. Vous voulez que tout soit parfait immédiatement, sans tenir aucun compte des perplexités qui se rencontrent dans les commencements d'une œuvre. Vous voyez les anciens Ordres, et vous exigez que tout chez nous soit mis sur un pied aussi parfaitement régulier ; mais sachez bien que cela est impossible ; votre raideur vous empêche de voir les choses pratiquement.

Vous jugez, vous condamnez, vous tirez des conclusions de vos jugements, et, de là, vous passez à des résolutions extrêmes ; cela n'est pas sage. Patientez, il nous faut, à nous aussi, le temps de nous établir.

Il se présente dans le commencement des œuvres une foule de circonstances qui ne permettent pas

toujours de tenir à la rigueur des règles générales. Nous sommes déjà bien plus en mesure d'observer les principes que vous ne pensez ; mais, d'ici à quelque temps, il se présentera encore des circonstances où nous ne pourrons pas nous en tenir rigoureusement aux règles générales. Oh ! que la discrétion est importante pour la direction des œuvres de Dieu ! Vous avez manqué à cette vertu en cédant trop, dans cette circonstance, à l'ardeur de votre âme.

Je ne dis pas que je ne me sois trompé bien des fois et que je n'aie jamais mal agi : l'admission de M. Plessis serait une preuve contre moi. Je ne dis pas non plus que je ne me tromperai plus à l'avenir ; mais je crois qu'en principe ma conduite est plus sage et plus selon l'esprit de Notre-Seigneur que celle que vous voulez me faire prendre. Avec cette conduite et les études que j'ai faites, l'œuvre s'est établie et commence à prendre une tournure telle que les hommes sages, qui savent ce qu'est et ce que doit être une communauté, sont étonnés de voir qu'en si peu de temps (car il n'y a que quatre ans que nous existons) notre œuvre ait pu arriver à une forme si régulière. Dans deux ans d'ici, quand nous aurons le personnel qui nous est nécessaire en Europe, j'ai la confiance que notre maison aura l'air d'une communauté ancienne ; tandis que, si j'avais pris la marche raide que vous voulez me faire adopter, il ne resterait plus pierre sur pierre dans notre œuvre.

Vous avancez un principe si rigoureux, qu'il est impraticable. Vous voudriez que les membres d'une

communauté soient si parfaits et si renoncés, qu'on puisse les conduire comme un jeu de marionnettes Ceci, sans doute, serait très beau et admirable, mais cela n'a jamais existé dans l'Église et n'existera jamais. La société de Jésus est certainement, dans l'Église, une des plus ferventes sociétés religieuses ; cependant, avec la rigueur des principes que vous avancez, vous mettriez au moins la moitié de ses membres à la porte. Je vous dirai bien plus : vous pouvez être certain que, dans ce corps respectable, tout au plus le quart de ses membres a les dispositions de renoncement que vous exigez comme condition nécessaire d'admission. Il en est parmi eux qui sont admirables ; mais j'en connais aussi qui sont très faibles, très imparfaits. Ne jugez donc pas comme un jeune homme dans des choses de cette gravité.

Voici la règle qu'il faut adopter et que je tâche de suivre dans l'admission des sujets. Je n'admettrai que ceux qui présentent de sérieuses garanties, et une assurance morale de leur persévérance dans l'esprit sacerdotal. Quand je vois des défauts, je tâche de les corriger ou de les diminuer le plus possible. Si ces défauts vont jusqu'au point de donner de l'inquiétude pour l'avenir, je renvoie. Jusqu'à présent, si vous exceptez M. Plessis, je n'ai admis personne que d'après cette règle. Si ces défauts ne donnent pas d'inquiétude, s'ils ne donnent pas à craindre que les sujets mettent le désordre, j'admets. Je me suis sans doute trompé déjà, et j'y serai pris encore bien des fois, mais de plus habiles que moi s'y trouvent pris aussi. Pour preuve que je ne suis

pas toujours plus facile que telle société, je vous cite, comme exemple, celui qui m'a donné le plus d'inquiétude pour son admission, M. N... Il était d'une pusillanimité et d'une perplexité excessives. Je n'ai jamais vu quelque chose de plus fort en ce genre ; ajoutez à cela un travers d'esprit et d'imagination singulier, qui lui a fait bien du mal ; par contre, il était très pieux. Je l'ai admis en tremblant, et j'ai toujours été bien inquiet sur son compte. Je l'envoyai en mission, mais, par suite de ce travers d'imagination et de cette pusillanimité, il se retira, et j'en fus enchanté. Eh bien ! il est entré dans un autre institut, et il y est depuis environ dix-huit mois. On sait ce qu'il en est de lui, on m'en a parlé, on le garde tout de même. Cependant, ce sont des défauts majeurs qui ont influé d'une manière très fâcheuse sur sa conduite pendant tout le temps qu'il a été ici, des défauts portés à un tel excès, qu'ils ne se corrigeront pas par un noviciat. Cela vous prouve qu'il faut relâcher un peu de vos principes : il faut examiner les choses pratiquement.

Enfin, ce que j'examine pour la réception, ce sont les dispositions touchant l'esprit de communauté, l'obéissance, la simplicité, la régularité, pour savoir s'il y a espérance qu'on se fera à cette vie.

Mon cher frère, patientez un peu. Vous ne savez pas encore ce que Dieu vous destine, abandonnez-vous à la Providence, faites, en attendant, le bien que vous avez commencé, et attendez le moment de Dieu.

Je vous dis parfois les choses un peu sévèrement. N'en ayez pas de peine, je n'ai pas voulu vous en faire ; je vous assure bien que s'il y a un peu de sévérité dans les termes, elle n'est point dans mon cœur.

Que la paix de Dieu soit avec vous. Tout à vous en Jésus et Marie.

***

Quel fut le résultat de cette lettre ? Le P. Le Vavasseur va nous l'exposer lui-même.

« Cette lettre, dit-il, capable de toucher le cœur le plus dur et le plus méchant, ne fit rien sur le mien, si sensible pourtant et qui aimait si tendrement le cher Père. Non seulement je n'étais plus en état de comprendre les admirables choses qu'elle contient, mais elles produisirent en mon esprit l'effet contraire à celui qu'elles auraient dû produire. J'en conclus que l'œuvre était perdue, et que je devais au plus tôt entrer chez les Jésuites. Je répondis au cher Père que mon parti était irrévocable, mais que je voulais son consentement. C'était au mois de juin 1846.

« Cependant, depuis le commencement de la tentation, je priais le saint Cœur de Marie avec persévérance et avec une grande ferveur, je lui demandais de ne pas permettre que je fisse quelque chose de contraire à sa volonté. Peu à peu, la prière opérait son effet : ma tentation était moins violente, et je sentais par moments comme des retours de cœur vers la Congrégation.

« Sur ces entrefaites, au mois de septembre, je reçus du Vénérable Père une lettre datée du 20 avril 1846 qui acheva de me guérir et sauva mon âme. »

Voici la partie la plus importante de cette lettre :

Je vous ai déjà répondu au sujet de ce dont vous faites mention dans toutes vos lettres concernant votre vocation. Je crois sérieusement que vous aurez un compte à rendre à Dieu de l'infidélité avec

laquelle vous vous laissez entraîner à la pensée de sortir des vues de la divine Providence. Jamais je n'y consentirai, parce que je ne veux pas être infidèle à mon Dieu. Je crois que le principe en est une certaine raideur naturelle, qui est jointe à un entraînement spéculatif de l'imagination : de là résulte un certain découragement dont vous ne vous rendez pas toujours compte. Soyez donc plus posé, plus calme, plus modéré dans votre intérieur. Ne tendez pas tant vers ce qui est raide, tendez plutôt vers ce qui est modéré, autrement vous manquez à Dieu bien souvent, vous contrariez son œuvre et vous me mettez dans de grands embarras. Songez que nous sommes à trois mille lieues, et par conséquent vos paroles doivent être pesées. Si vous étiez ici et que vous veniez à vous emporter, on s'expliquerait, et le lendemain on saurait à quoi s'en tenir ; tout au contraire, de Bourbon à la Neuville, il faut six mois d'inquiétude et d'embarras avant de savoir où les choses en sont. Voyez quel mal pourraient faire ces incartades. Je suppose qu'il eût été réglé que nous embrasserions la Mission de Bourbon dans une vaste étendue, et que l'on vous donnerait huit ou dix missionnaires, comme vous le demandiez, et qu'ensuite j'eusse subitement reçu cette lettre si remplie de découragement, mais qu'avant de la recevoir j'eusse réglé avec le Gouvernement que je lui fournirais tant de missionnaires, croyez-vous qu'après cela j'aurais osé vous envoyer du monde ? Il eût fallu reculer, et quel motif alléguer ? Quelle idée aurions-nous donnée de nous et quel dommage aurions-nous apporté à cette œuvre ? Croyez-moi,

mon cher frère, je vous aime sincèrement, cordialement, tendrement, je ne veux pas vous faire de la peine ; mais, croyez-moi, il y a du mal dans vos plaintes, il y a du mal dans vos découragements, il y a du mal dans vos craintes de la supériorité, dans vos désirs de changement, il y a du mal dans cette exigence de perfection dans vos confrères ; bien que vous ayez parfaitement raison en ce qui regarde M. Plessis, mais vous en parlez d'une manière trop absolue, trop dure, trop violente.

L'esprit de Dieu n'est pas dans cette marche, c'est impossible. Il ne faut pas vous étonner de tout cela, nous sommes tous misérables; mais apprenez qu'il faut se défier de toute impression violente, de toute impression dure, raide et entraînante. Dans ces circonstances, il faut se calmer devant Dieu et ne parler et agir que lorsque vous serez maître de votre âme, je veux dire maître de la posséder en toute douceur, paix et modération, autrement l'imagination sera toujours maîtresse.

« Autant qu'il m'en souvient, dit le P. Le Vavasseur, je reçus cette lettre le matin, peu après avoir dit la sainte Messe. Je me mis à la lire, et ce fut comme une lumière qui se répandit en mon âme ; la nuit profonde où je me trouvais se changea tout à coup en un jour bien clair. Dieu en soit à jamais béni par le Cœur de sa sainte Mère, que j'ai tant prié ! Sans son secours miséricordieux, que serais-je devenu en quittant ainsi la voie que Dieu m'avait tracée ? »

Coup sur coup, le 1er, le 4 et le 13 octobre, le P. Le Vavasseur adressa au Vénérable Père des lettres où il lui demandait humblement pardon et lui manifestait son total changement de dispositions. Il lui disait dans la dernière :

« Maintenant j'ai peur de ce que je pensais il y a quelque temps ; j'aimerais mieux tout souffrir et être portier de la

Neuville toute ma vie plutôt que de vous quitter. J'aurais eu de bien cuisants regrets jusqu'à la mort, si vous n'étiez pas ce que vous êtes et si vous m'aviez traité selon que je le mérite. Il me semble que la pensée d'avoir quitté le Saint Cœur de Marie m'aurait été si douloureuse que je serais allé vous demander à genoux, à la porte du noviciat, la grâce d'y être réadmis. Ne vous attristez pas si mes dernières lettres vous avaient porté à m'écrire quelque chose dans le sens de ma tentation. »

De fait, une nouvelle lettre du Vénérable Père croisa en route celles du P. Le Vavasseur ; mais, avec fermeté et douceur à la fois, le serviteur de Dieu y maintenait son attitude antérieure.

Le 3 décembre 1846.

J'ai mis bien du temps à vous répondre ; je le regrette, quoique ce ne soit pas par ma faute. Votre lettre est arrivée pendant mon absence, et depuis j'ai été bien accablé par des choses très pressantes et indispensables.

J'ai examiné avec grand soin, en la présence de Dieu, le contenu de vos deux lettres, dont la dernière est datée du 29 juin. Je ne pourrai absolument pas me rendre à vos désirs ; je crois que je manquerais à Dieu, ma pensée étant qu'il n'est pas dans l'ordre de la divine volonté que vous quittiez la Congrégation pour entrer dans la société de Jésus. Je ne crois pas devoir entrer en discussion sur tout ce que vous me dites, parce que cela n'aboutirait pas à un grand résultat.

Je me contenterai de vous dire une chose. Vous estimez cette société plus que la nôtre ; je suis parfaitement de votre avis à cet égard. Je vous dirai en toute vérité ma pensée là-dessus. Sans m'établir

en juge, pour savoir laquelle des sociétés existantes dans l'Église est la plus fervente de toutes, je mets celle des Pères Jésuites certainement au premier rang, et je ne sais s'il y en a qui l'égalent ; mais ce n'est pas là une raison qui forme une vocation, ce n'est pas non plus un motif qui donne l'assurance d'une plus grande perfection ; autrement, ce serait pour tout le monde un devoir d'en faire partie. Il arrive bien souvent que tel se sanctifie dans un état de choses moins parfait, tandis qu'il aurait fait un bien pauvre serviteur de Dieu dans tel autre bien plus parfait.

La volonté de Dieu décide de tout, et cette divine volonté a plusieurs manières de se manifester. Je crois, en toute vérité, qu'elle a donné des preuves bien claires sur votre vocation. Cette vocation n'est plus à décider ; elle l'est. Il me faudrait bien plus d'assurance de cette divine volonté que je n'en ai, pour que je puisse donner mon consentement à ce changement. Je vous dirai plus : Je vous assure que tout le contenu de vos trois lettres, où vous me parlez de cette affaire *ex professo*, et d'autres où vous en dites un mot seulement, montrent manifestement presque tous les éléments qui sont, d'ordinaire, la source des illusions.

Ne voyant donc, d'un côté, aucune raison solide, voyant, de l'autre, des choses qui peuvent donner une idée très inquiétante de votre nouveau désir, j'agirais contre ma conscience si je consentais à ce que vous me demandez. Si vous quittez sans mon consentement, je ne serai pas coupable ; si, au lieu d'une plus grande perfection que vous imaginez,

vous trouvez l'inquiétude, le trouble, les peines d'esprit et peut-être le découragement, je n'aurai rien à me reprocher. Je ne dis pas que cela arrivera sûrement ; mais ce sont des choses que j'ai vues arriver en pareil cas, et qui pourraient se renouveler en vous ; votre trempe d'esprit y prête assez, comme aussi votre caractère et votre tempérament.

Ne croyez pas que je cherche à vous effrayer. Dieu m'en garde ! Ne croyez pas que je cherche à vous retenir par toutes sortes de moyens. Il n'en est rien ; mon acte de résignation est tout fait. J'en éprouverai de la peine, j'en ai éprouvé de plus grandes, et je pense bien que ce ne sera pas la dernière que j'éprouverai. Je ne demande donc pas que vous restiez, mais je ne vous donnerai pas mon consentement pour sortir. Ce que je vous demande, c'est *quod facis, fac citius.*

Pardonnez si j'emploie cette expression ; je vous assure que je n'ai eu nulle intention de faire une allusion odieuse ; ce terme m'est venu sous la plume, et je ne voudrais pas recommencer ma lettre pour l'effacer. Prenez une détermination, et donnez-m'en avis.

Il est fort incertain que les Pères Jésuites vous reçoivent. Ce serait causer un sujet d'irritation entre plusieurs membres de notre Congrégation et les membres de cet Institut. Votre salut n'étant nullement exposé là où vous êtes, il n'y aurait donc pas de motif de vous recevoir, qui puisse contre-balancer celui qui s'y oppose, c'est-à-dire une peine sensible causée à une Congrégation, peine qui, de sa nature, est irritante. Car, vous n'ignorez pas que, pour

nous, vous n'êtes pas un sujet ordinaire, malgré vos grands défauts et vos faiblesses, tandis que pour eux vous rentrez dans l'ordre des choses ordinaires. J'espère bien que votre sortie ne ferait pas un effet irritant sur moi, mais je ne pourrais répondre ni des autres confrères ni de l'avenir.

Que Jésus et Marie veillent sur votre âme, pour que vous ne fassiez que ce qui plaît à Dieu.

Tout à vous en la charité de Jésus et de Marie.

Après cette lettre, on comprend quelle consolation dut éprouver le Vénérable Père à la réception de celles où le P. Le Vavasseur lui annonçait que la tentation était dissipée. Immédiatement, il lui adressa quelques lignes pour se réjouir avec lui du changement opéré dans son âme, et un peu plus tard, le 27 avril 1847, il lui écrivit pour s'épancher plus longuement.

Amiens, le 27 avril 1847.

Mon bien cher Confrère,

Il y a bien longtemps que je dois vous écrire ; je ne sais trop comment il se fait que je n'ai pas exécuté jusqu'aujourd'hui le désir que j'en avais. Votre pauvre cœur doit être oppressé et avoir besoin de paroles de paix. Soyez bien sûr qu'il n'est resté dans mon cœur aucune peine de ce qui s'est passé, et que, bien au contraire, je suis rempli de joie et de consolation depuis la première nouvelle que j'ai eue, de votre part, sur le changement que la divine bonté a bien voulu faire dans votre âme. Bien souvent j'ai été oppressé par la pensée que mon avant-dernière lettre, étant arrivée après tout ce change-

ment, doit vous avoir causé du chagrin ; mais quand je réfléchis à ce que je vous disais dans cette lettre, je vois qu'elle ne doit pas trop vous affliger. Tout ce qu'elle contient doit vous apprendre, en effet, que toute cette terrible bourrasque n'a jamais été à mes yeux qu'une violente tentation, et que jamais mon cœur n'a ressenti contre vous aucun sentiment de peine ; seulement j'étais accablé d'un grand poids, sous lequel cependant Dieu n'a jamais permis que je succombe.

Je suis bien persuadé que toute cette tribulation nous a été utile, à nous deux. Nous en avions besoin, et Dieu en tirera sa gloire. Il est facile de concevoir combien cette tentation vous a été utile à vous-même. Les leçons que vous y trouvez, et la force même que la victoire remportée sur cette tentation doit vous donner, tourneront, je l'espère, à la gloire de Dieu et à la sanctification de votre âme. Vous pouvez avoir commis quelques fautes, plus ou moins désagréables à Dieu, mais ces fautes-là même profiteront à votre âme.

N'eussiez-vous acquis, par cette pénible tribulation, que la défiance de vous-même, la conscience de votre faiblesse, la connaissance de vos défauts, ce serait déjà un résultat immense. Mais, j'espère bien que la bonté du saint Cœur de notre bonne Mère ne s'arrêtera pas là ; elle vous aura déjà largement consolé. Votre âme se fortifiera de plus en plus dans la voie de Dieu : elle acquerra, par la divine grâce, la douceur, la force, la constance dans le service de Dieu, l'humilité véritable, la confiance et l'abandon à Jésus et Marie, le support du prochain,

la charité sincère pour lui, et peut-être beaucoup d'autres grâces et vertus que la divine miséricorde vous a destinées de toute éternité.

Pour moi, cette affliction m'a été nécessaire. Depuis quelque temps notre grande Mission de la Guinée prenait une nouvelle tournure, de nouvelles grâces nous étaient réservées, les bénédictions de Dieu augmentaient ici, en France. Il était à risquer que cette subite prospérité ne me fît du mal ; il fallait bien un contrepoids pour me faire rester dans l'équilibre. La main de Dieu se chargea de le mettre dans mon âme. Il était d'autant plus lourd que, je puis le dire en toute vérité, vous êtes celui de tous nos confrères dont la pensée et le souvenir me donnaient le plus de joie et de consolation, parce que vous êtes celui auquel je suis le plus vivement attaché ; c'est avec vous que je sentais le besoin le plus pressant de parler avec la plus entière effusion de cœur. J'aurais voulu vous entretenir sans cesse de toutes mes démarches, de toutes mes peines et de toutes mes consolations ; j'aurais voulu, en toute circonstance, que rien ne se fît sans la communication parfaite de nos âmes, sans que nous eussions été d'accord ensemble ; j'aurais voulu que nous ne fussions qu'un cœur et qu'une âme, en la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère ; et c'est précisément là que le bon Dieu m'attendait.

Il nous a brisés comme des roseaux, mais, je le vois, sa divine miséricorde est avec nous, et c'est le très saint et aimable Cœur de notre bonne Mère qui nous a conservé cette faveur de Dieu. Je crois

et j'espère fermement que le temps de l'épreuve est passé désormais. La Bonté divine ne nous abandonnera pas ; désormais, nous allons être à jamais unis dans la grâce et la charité du divin Maître, et, par le secours de sa lumière et de son amour, nous formerons notre œuvre, selon ses desseins de miséricorde. Ce ne sera pas notre œuvre, ce sera la sienne et celle de sa divine Mère. Nous serons parfaitement unis ensemble, nous tâcherons de nous rendre plus fidèles à sa voix, afin de poser les bases fondamentales de l'œuvre de Dieu. Il nous a unis pour la fonder, et qui séparera ce que Dieu a uni ?

Nous n'étions pas dans l'état voulu jusqu'à présent, pour que la divine charité pût nous unir parfaitement ; nos esprits n'étaient pas disposés suffisamment pour que l'Esprit de Dieu pût nous communiquer parfaitement à l'un et à l'autre ses lumières et faire bien coordonner nos vues ; l'œuvre, non plus, n'était pas assez mûre, pour qu'il fût besoin que la grâce et la faveur de Dieu nous réunissent parfaitement, et se servissent de nous deux comme d'un même homme, pour donner la forme à l'œuvre du Cœur de sa sainte Mère, selon les divines volontés.

Maintenant que l'œuvre a marché, et que les choses se sont éclaircies, le temps était venu de produire cette union parfaite, et la divine Providence n'est pas restée en arrière. Vous ne sauriez croire quelle consolation c'est pour mon âme de voir cette conduite de notre Dieu de bonté, qui réunit nos esprits et nos cœurs pour l'accomplissement de ses desseins, précisément à point nommé.

Je sens donc bien qu'il faudrait que nous fussions ensemble pour nous entretenir dans le calme, le silence de l'âme, l'humilité, la douceur et la charité de Jésus-Christ, de tout ce qui fait l'objet de notre sollicitude, pour l'établissement solide de l'œuvre de Dieu. Il faut convenir des principes fondamentaux, en tirer les conclusions pratiques, les appliquer à l'état de choses dans lequel doit exister la Société ; il faut former son esprit, régler son administration et consolider son existence. Que de choses à faire ! que de pensées à nous communiquer !

Je comprends bien que le temps de déterminer une forme stable et absolue n'est pas arrivé, mais nous aurions besoin de préparer les matériaux. Il faudrait que nous fussions ensemble pour cela ; et il me paraît, il m'a toujours paru dans les desseins de Dieu que nous fissions les choses ensemble, que nous nous dirigions par le seul esprit de Dieu, l'esprit de prudence et de sagesse. Il faut pour cela que notre union soit parfaite, et, ainsi unis, ne faisant qu'un seul esprit et un seul cœur, animés et dirigés par l'Esprit de lumière et de charité, nous dirigerons l'œuvre vers le but que Dieu s'est proposé en nous unissant, et nous lui donnerons la forme que sa divine volonté nous imposera.

Voyez donc, et examinez-vous en la présence de Dieu ; voyez si vous êtes tel qu'il faut pour que cette union parfaite puisse exister entre nous, si nous pouvons être des instruments fidèles entre les mains du Maître. Dans ce cas, j'espère que la divine bonté vous amènera ici auprès de nous. Nous vivrons ensemble, au moins pendant un petit espace de

temps, ou plutôt pendant le temps nécessaire à l'objet qui nous occupe, et, avec le secours de Dieu et la protection de notre tout aimable Mère, nous nous rendrons fidèles aux divines inspirations pour former une œuvre selon son Cœur.

Ne me dites pas : « Je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez. » C'est le sentiment de votre cœur que je demande. Il ne suffit pas ici d'avoir l'obéissance aveugle ; c'est l'union parfaite, pleine, entière, qu'il faut, afin que Dieu se serve de nous deux comme d'un seul homme, pour former son œuvre. Il ne faut plus de préventions ni de répulsions ; il faut que nous soyons un cœur et une âme, autrement je dirai que le moment de Dieu n'est pas encore arrivé.

A Dieu, très cher confrère. J'espère que la paix sera désormais de durée dans votre âme. Abandonnez-vous à Jésus et à Marie pour tout ce qui pourra arriver.

CHAPITRE IX

DE LA MORTIFICATION EXTÉRIEURE

De la mortification nécessaire pour l'apostolat.

Quelle doit être, dans la Congrégation, la pratique commune, relativement à la mortification extérieure ? Le Vénérable Père s'est expliqué sur ce sujet en diverses occasions.

Voici d'abord ce qu'il écrivait le 8 février 1842, à M. Lannurien, qui aspirait à entrer dans la société.

L'esprit de mortification est nécessaire pour l'apostolat, mais seulement cette mortification que l'on pourrait appeler négative, par laquelle on est détaché des jouissances de la terre, et l'on sait se priver de tout pour l'amour de Dieu. Quant à cette mortification positive qu'on s'inflige pour l'amour de Dieu, et que vous admirez tant dans le Père Claver, elle n'est pas de l'essence de l'esprit apostolique ; et ce n'est pas de là que dépend le grand fruit qu'un missionnaire doit produire. C'est une grâce particulière que Dieu a accordée au P. Claver et à quelques autres Saints. Quand on porte la mortification au point où ils l'ont portée, cela fait beaucoup ; mais ce n'est que par une grâce extraordinaire qu'on peut y arriver.

Du reste, nos règles ne défendent pas les mortifications ; elles les insinuent même jusqu'à un certain

point, quoique l'esprit qu'elles renferment ne soit pas un esprit de mortification.

Si vous considérez le P. Claver, vous verrez que son esprit n'était pas précisément un esprit de mortification : cette mortification qu'on voit en lui provenait d'un principe particulier, qui tenait au grand amour de Dieu dont il était pénétré, et qui faisait comme l'esprit et l'âme de toute sa vie.

D'ailleurs, il faut que vous sachiez que notre vie sera assez mortifiée. Rien de superflu ; tout ce que l'on aura sera pauvre et commun.

***

Comment allier l'esprit de mortification avec les soins nécessaires à la conservation de la vie et de la santé.

Mgr Truffet, le premier évêque membre de la Congrégation, n'ayant pas l'expérience du climat d'Afrique, adopta, pour lui-même et pour les missionnaires, un régime sévère dont les pernicieuses conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir. Voici comment le Vénérable Père lui-même rapporte le fait dans une lettre adressée, le 18 février 1848, à la communauté de Bourbon :

Les sentiments de ferveur et les désirs de perfection apostolique qui animaient Mgr Truffet et ses missionnaires, les poussèrent à commettre un excès très imprudent et qui eut des suites funestes.

Pour vivre d'une manière plus apostolique et pour se rapprocher de plus en plus des peuples qu'ils avaient à évangéliser, ils adoptèrent un

régime alimentaire identiquement semblable à celui des gens du pays. Ils proscrivirent de leur table le pain, la viande et le vin ; leur nourriture consistait dans du riz à l'eau et au sel, du couscous, du manioc, des patates, des ignames et, de temps en temps, du poisson ; ils ne buvaient que de l'eau. Avec ce régime ils purent aller six mois sans incommodité, quoique au plus fort de la mauvaise saison.

Cependant leur tempérament s'affaiblissait et les disposait aux maladies. Au bout de six mois, tous tombèrent malades, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Dans plusieurs, le mal atteignit une grande gravité ; cependant ils s'en relevèrent. Lorsque tous à peu près furent en convalescence, ce fut le tour de l'évêque, qui succomba.

A la suite de ce malheur et dès qu'il en connut la cause, le Vénérable Père prescrivit les mesures nécessaires pour en prévenir de pareils. A cette occasion, il écrivait aux missionnaires de Dakar :

Quant aux mortifications du corps, suivez ce que dit la Règle : rien sans obéissance ; votre corps est à Dieu aussi bien que vos âmes, vous ne pouvez en disposer sans sa permission.

Je désire que vous adoptiez une nourriture bonne et capable de réparer vos forces et de les soutenir.

Lorsque vous êtes indisposés, prenez ce qu'on vous donne, sans inquiétude, sans empressement, mettant toute votre confiance en Dieu, et lui abandonnant votre corps et votre âme, pour qu'il en fasse tout ce qu'il lui plaira.

Mgr Bessieux était lui aussi fortement incliné à se livrer à des austérités peu compatibles avec le climat d'Afrique. C'est pourquoi, dès l'année 1846, alors qu'il n'était pas encore évêque, le Vénérable Père lui écrivait :

J'ai une recommandation à vous faire, c'est de ne pas tuer votre corps. Vous êtes dans un pays malsain, il faut éviter les trop grandes privations. Le confrère qui est avec vous est chargé du soin de votre santé. Vous lui obéirez pour tout ce qui s'y rapporte. Lisez-lui ce passage de ma lettre et n'ajoutez aucun commentaire.

Ayez soin aussi de vos confrères, et ne leur prescrivez aucune mortification. Il est important de conserver votre vie et la vie des missionnaires, pour le bien des pauvres âmes dont Dieu veut le salut. Si, ensuite, avec les précautions requises, la divine Bonté juge à propos d'en enlever de ce monde, que sa divine volonté soit faite ; mais, pour nous, nous devons faire en sorte de ne pas donner lieu à des accidents fâcheux, qui tournent au détriment des âmes.

Aux premiers missionnaires partis pour l'Afrique, le Vénérable Père avait donné, en janvier 1844, les principes de conduite qui suivent :

Quoique prêts à tout faire, à tout entreprendre, à tout sacrifier à la gloire du Maître, veillez cependant et ne vous exposez pas trop tôt à des dangers imminents. Souvenez-vous que si vous sacrifiez trop tôt votre corps, vous faites tort à un grand nombre d'âmes. Cependant évitez la pusillanimité, mettez votre confiance en Dieu. Quand dans le conseil une

chose aura été décidée, chacun doit être disposé à se livrer entre les mains de son supérieur, malgré tous les dangers. Ce sera à Jésus, votre Maître, qui vous expose ainsi, à veiller sur vous, s'il veut se servir de vous pour des choses plus grandes. Ne craignez rien, il veillera et vous protégera. Ayez une tendre confiance en Marie, et votre âme y trouvera un grand soulagement et une puissante protection.

En 1845, les PP. Briot et Arragon avaient reçu une direction toute semblable :

Ne vous livrez pas imprudemment à un zèle trop ardent, qui tend à détruire la santé. A quoi vous servira-t-il de gagner à Dieu quelques âmes, au salut desquelles vous perdrez la santé, si par là vous vous rendez inutiles à un plus grand nombre? Sacrifier sa vie pour le salut d'une seule âme est sans doute une chose excellente, mais conserver sa vie pour le salut de cent autres est encore mieux. Ne craindre ni la maladie ni la mort, est le fait d'un missionnaire zélé et dévoué à Dieu seul ; mais prendre des précautions pour conserver sa vie, afin de sauver un plus grand nombre d'âmes, est le fait d'un missionnaire qui joint une prudence parfaite à un zèle parfait et à un dévouement parfait. Lorsque vous êtes en santé, évitez ce qui pourrait vous rendre malades, toutefois sans recherche et sans inquiétude ; lorsque vous êtes malades, estimez-vous heureux de l'être pour la gloire et l'amour de votre souverain Maître, et gardez-vous d'être tristes, abattus, et de rester dans la crainte. Vous seriez

trop heureux de donner votre vie pour la gloire de votre Dieu et le salut des âmes auxquelles il vous a envoyés.

***

Principes généraux concernant la pratique de la mortification.

La lettre suivante, écrite le 13 février 1846, à M. l'abbé Dat, alors vicaire à Narbonne, ancien condisciple du Vénérable Père à Saint-Sulpice, expose, d'une manière si claire et si précise, la doctrine du Vénérable Père, au sujet de la mortification, que nous la reproduisons ici, bien qu'elle n'ait pas été adressée à un membre de la Congrégation. Elle énonce du reste des principes d'une application universelle.

Voici, quant à la mortification, quelques indications générales, qui pourront vous servir de règle de conduite, à vous comme à tout autre.

Il y a deux genres de mortifications : l'*afflictive* et la *privative*. L'afflictive est bonne, mais pas à tout le monde ; elle n'est pas nécessaire à la sanctification, elle n'est point par conséquent de l'essence de la sainteté ; seulement elle est utile pour l'avancement spirituel de ceux que Dieu y appelle. Il faut un attrait intérieur très distinct et très certain pour qu'on puisse s'y livrer. Si l'on fait des mortifications par contention et par raisonnement, elles ne produiront que du mal.

Il y a contention lorsque, sans se sentir cet entraînement intérieur, ce goût spirituel, on les fait parce

qu'on les faisait autrefois et qu'on ne veut pas décroître en ferveur ; lorsqu'on les fait par suite d'une certaine crainte inquiète de manquer à la volonté de Dieu ; lorsque le désir, la volonté qui nous porte à les faire est raide, dure, pénible, qu'elle porte au trouble, à l'inquiétude, et met l'âme dans un certain malaise. Les mortifications ainsi pratiquées ne renferment aucun mérite, et ne sauraient produire que du mal dans l'âme.

Pour qu'elles soient bonnes et utiles à l'œuvre de notre sanctification, il faut qu'elles soient suaves, qu'elles apportent la douceur et le courage dans l'âme, et qu'elles nous élèvent et nous attachent à Dieu avec plus de ferveur. Dans la mortification par raisonnement, on se dit : Tous les Saints ont fait des mortifications, — et on veut faire comme eux. Il y a une certaine bonne volonté en cela, mais c'est par une volonté naturelle qu'on les fait. Ce n'est pas la raison qui doit nous inspirer ces mortifications ; tout ce qui vient de la raison est naturel, et ce qui, en fait de mortifications de surérogation, est naturel, ne sert à rien de bon, et peut même faire du mal. C'est la grâce qui doit nous inspirer ces mortifications, et alors elles sont excellentes et utiles.

Ayez donc l'esprit libre pour toutes ces choses ; allez-y largement, donnez votre âme à Dieu, et soyez tout à lui. Il y a une grande différence entre la sainteté de Notre-Seigneur et celle de saint Jean-Baptiste, et, cependant, ce grand Saint a eu une vie bien plus mortifiée que son Maître. C'était sa vocation, la grâce le demandait de lui, et il a obéi ; mais ce n'est pas là évidemment ce qui constitue la sain-

teté ; cela n'est pas même nécessaire à la sainteté. Les mortifications sont très bonnes et très utiles pour notre sanctification : mais seulement lorsque Dieu nous y appelle et nous en inspire l'attrait.

La mortification *privative* ou de privation consiste à nous soumettre de grand cœur à toutes les peines et privations que la divine Providence nous envoie, soit directement, soit par les hommes avec lesquels nous sommes en rapport ; elle consiste encore dans cette mortification intérieure, par laquelle notre âme se prive de toute jouissance, ou plutôt se prive de savourer les jouissances naturelles, provenant des relations des sens intérieurs et extérieurs avec les objets qui sont de notre goût, et, de plus, se soumet à la peine et à la répulsion de nos sens intérieurs et extérieurs, causés par les objets qui leur déplaisent. Elle consiste encore à se priver, même extérieurement, du superflu, c'est-à-dire de tous les objets qui nous agréent, lorsqu'ils n'ont rien de nécessaire ni d'utile pour la position où nous sommes, ni pour l'état où nous nous trouvons.

Maintenant, cela posé, il ne faut pas tant se tracasser, mais marcher avec simplicité dans la voie de Dieu, avoir l'esprit libre et le cœur tout à Dieu. Il est très important que vous soyez en paix et que vous ayez la liberté des enfants de Dieu.

CHAPITRE X

ORAISON ; RÉGULARITÉ

Importance de l'oraison pour le missionnaire.

La vie du missionnaire doit être une vie d'oraison, à l'instar de celle des apôtres, qui ont résumé leur programme dans cette parole : « *Nos vero orationi et verbo Dei instantes erimus.* » C'est pourquoi le Vénérable Père attachait la plus grande importance à bien former les novices à la pratique de l'oraison ; c'est pourquoi aussi dans les Instructions sur la Sainteté, qu'il a écrites tout spécialement pour les missionnaires, il fait une si large place aux conseils relatifs à ce saint exercice. Nous trouvons dans ces Instructions cette phrase qui résume fort bien sa pensée sur ce sujet :

Soyons avant tout des hommes intérieurs, des hommes d'oraison. En perdant l'esprit d'oraison, nous perdrons la source de tout bien, nous déclinerons, la nature prendra bientôt le dessus, et nous finirons par nous retrouver avec tous nos mauvais penchants, nos vices, nos attaches et nos défauts, et alors il nous deviendra très difficile d'être ce que Dieu veut que nous soyons, et ce qu'il nous est facile d'être, si nous conservons l'esprit d'oraison.

Dans sa correspondance avec les missionnaires, le Vénérable Père rappelle souvent l'importance de l'oraison, quoiqu'il le fasse ordinairement en peu de mots. C'est ainsi qu'il écrit à la communauté de Dakar, le 27 décembre 1846 :

Tenez à toutes les règles, même aux moindres, mais surtout à l'oraison et aux retraites mensuelles. Il en coûte un peu de rester un temps considérable en oraison, préoccupés comme vous êtes par tant de pensées toute la journée. Ces pensées viennent pendant la méditation ; la fin de l'oraison approche, on se dit alors que l'on emploie une heure de chaque matinée inutilement, qu'on pourrait bien employer cette heure à des choses plus utiles qu'à toutes ces distractions, et on se trompe très gravement. Tout ce temps qu'on passe à lutter contre ces distractions est un temps très agréable à Dieu et qui profite à l'âme beaucoup plus qu'on ne pense.

Au P. Gallais, le 12 avril 1848 :

On a un peu de peine à passer convenablement son heure d'oraison, mais c'est égal. Quoique traversée par beaucoup de distractions et d'ennuis, cette oraison est de la plus haute importance, elle est le soutien du missionnaire.

Au P. Warlop, le 11 mars 1849 :

Appliquez-vous à la méditation ; vous n'y trouverez pas toujours du goût et de la sensibilité, mais cela n'empêche pas qu'elle ne vous soit très profitable, visez toujours à une résolution pratique. Ne négligez pas les oraisons jaculatoires dans la journée.

A Mgr Truffet, le 22 novembre 1847 :

Vous apprendrez dans l'esprit d'oraison et la prière à unir la douceur, la patience et la modération apostolique avec l'énergie de la nature et de la puissance de l'action de l'esprit de Dieu. Je ne doute pas que ce soit par un dessein spécial de la divine Providence que vous soyez ainsi arrêté dans le calme de la vie intérieure pour former votre âme à l'accomplissement des desseins de miséricorde de Dieu sur vous. Les difficultés sont grandes, et les peines fortes ; avec cela, la nature, prompte et énergique dans ses mouvements, aurait pu mêler ses imperfections dans le travail de l'Esprit de Jésus ; or, il veut que son ouvrage reste pur et exempt des défauts de votre nature, dont les forces mêmes sont de véritables faiblesses, les grandeurs des petitesses, et les beautés des taches, lorsqu'elles viennent à s'immiscer dans l'action si pure et si délicate de l'Esprit de Jésus.

***

Conseils sur la manière de faire l'oraison.

Sur la manière de faire son oraison, le Vénérable Père donne au P. Collin quelques conseils qui peuvent être utiles à beaucoup d'autres :

L'oraison, voilà une grande affaire, mais une affaire bien simple. Il faut que vous rendiez votre méthode d'oraison la plus simple possible. Pas de considérations nombreuses, et ne cherchez pas à suivre point pour point la méthode de Saint-Sulpice.

Votre oraison doit consister dans un repos simple, humble, paisible et plein de confiance devant Notre-Seigneur : voilà tout. Il ne faut pas viser à faire beaucoup de réflexions, ni à produire beaucoup d'affections. Qu'il n'y ait rien de forcé de votre part; soyez devant Jésus comme un pauvre enfant devant son père, rien de plus. Ne cherchez pas avec effort à lui exprimer les sentiments que vous avez ou que vous voudriez avoir, et à lui exposer vos besoins; mais que votre âme se tienne à ses pieds dans toute sa pauvreté et sa bassesse. Regardez-vous devant Notre-Seigneur comme une chose à lui appartenant, qui est là en sa présence pour qu'il en fasse et en dispose selon toute l'étendue de sa divine volonté ; et cela, sans effort ni beaucoup de paroles intérieures ou extérieures. Ce doit être là une habitude de l'âme qui, se considérant sans cesse devant Jésus comme lui appartenant, se tient, pendant le temps de l'oraison, extérieurement séparée de tout, pour manifester au divin Seigneur ce qu'elle lui est. Cette manifestation doit se faire sans travail et sans recherche : contentez-vous d'un regard de l'âme vers lui, de temps à autre, dans cette intention.

Quand les distractions viennent, tâchez, mon bien cher, de les écarter doucement et sans inquiétude, par un paisible regard vers Celui à qui vous appartenez. Dans le cours de la journée, faites la même chose : de temps en temps, un regard, sans effort, mais avec le désir calme d'être à Jésus et dans le sentiment de votre misère. Ne cherchez rien de plus. Même abandon, quant à la direction que vous recevez du divin Maître ; qu'il vous dirige à sa façon.

Ne lui prescrivez rien, n'ayez pas d'idée préconçue de ce que doit être sa direction ; contentez-vous d'être devant lui, tout entier à sa disposition et vous livrant à sa conduite comme un aveugle, sans trop chercher à lui parler ni à l'entendre parler. Restez ainsi disposé, en mettant sans cesse toute votre confiance en lui seul.

Le P. Blanpin avait reçu, peu auparavant, des avis semblables, sous une forme plus brève.

Pour votre oraison, abandonnez-vous au bon Maître, conservez votre âme dans la paix devant lui. Quand vous vous surprenez en distraction, remettez votre esprit en paix, par une douce élévation vers Jésus et Marie. Ne soyez pas gêné avec un si bon Père et une si bonne Mère, allez-y comme un enfant, avec une douce affection : un acte intérieur d'amour, de sacrifice, d'humilité, ou une pensée simple, une vue sur Jésus et Marie, et puis, reposez-vous devant ce bon Maître. Confiance, courage ; tout ce dont vous vous plaignez ne renferme aucun danger pour votre âme. (9 novembre 1844.)

*
* *

Union à Dieu dans le cours de la journée.

Le complément naturel de l'oraison c'est l'union pratique avec Dieu, dans le cours de la journée. Le Vénérable Père la recommande vivement, et, en même temps, il explique comment il faut la comprendre et en quoi elle doit consister.

Tâchez, écrit-il au P. Duret, tâchez de vous maintenir dans l'esprit d'oraison, nourrissez sans cesse dans votre âme un désir pratique, une volonté résolue d'être véritablement et tout à Dieu, conservez en vous cet esprit de foi, d'amour pratique et effectif envers Dieu, vivez pour lui, consacrez-lui toutes vos œuvres, domptez la nature, veillez sur les mouvements passionnés de l'âme, non seulement sur ceux qui tiennent à la corruption de la chair, mais surtout sur ceux de l'orgueil, de la susceptibilité, de l'irritabilité, car votre chère Afrique excite facilement la partie impressionnable de l'âme, et la dispose à une certaine irritabilité. Soyez dans votre intérieur, paisible, calme, doux, et cela en tout temps, en tout lieu, en toutes circonstances, et envers toute personne. Soyez également humble, obéissant, gai, et enfin observez bien votre règle, c'est là que vous trouverez tout. (10 mai 1851.)

Au P. Le Berre, il écrit le 8 février 1844 :

Pour votre conduite particulière, conservez la paix et le calme dans votre âme ; tenez-vous dans l'humilité et la paix devant Dieu ; soyez fidèle à vos règles, sans raideur ni inquiétude ; évitez tout embarras d'esprit ; oubliez-vous vous-même, pour vous remettre en toutes choses, avec un plein abandon, entre les mains de Dieu.

Faites votre oraison avec calme ; que votre manière de vous tenir en la présence de Dieu dans la journée soit douce, humble et sans effort. Évitez toujours de la faire consister dans une présence de

Dieu à la pensée et par la pensée. Elle doit consister dans la disposition continuelle de votre âme d'être entre les mains de Dieu, pour faire et subir tous ses bons plaisirs, dans l'intention de vivre et de mourir, d'agir et de souffrir, de vous immoler et de vous sacrifier à sa très grande gloire et à son seul amour.

***

Nécessité et avantages de la régularité.

Pour le religieux, le moyen le plus efficace pour se maintenir dans l'esprit d'oraison et l'union à Dieu, c'est la fidélité à la Règle. Le Vénérable Père veillait à ce que ses disciples ne l'oubliassent point. Nous lisons dans une lettre au P. Lairé :

Observez les règlements avec une grande fidélité : ils sont la sauvegarde de la ferveur, et la seule et la plus sûre garantie contre le relâchement. Sans l'observation des règles, il est impossible que le relâchement ne s'introduise pas. (8 mai 1851).

Et dans une lettre au P. Gallais :

La régularité est de la plus haute importance. Dans ces pays chauds on est porté par nature au relâchement. La régularité tiendra tête à cette espèce de tentation, qui détraque les ressorts de l'âme : régularité générale pour les exercices et règles communes, régularité particulière pour l'ordre et l'arrangement de sa journée. Je suis bien persuadé

qu'avec cette régularité tous persévéreront dans le véritable esprit religieux, et la ferveur sera toujours la même. (12 avril 1848.)

A la communauté de Dakar :

Observez vos règles aussi exactement que possible. Tant que vous serez fidèles à vos règles, vos âmes seront dans la paix, et vous vous rendrez agréables à Dieu ; quand une fois vous commencerez à y manquer, le trouble et l'agitation viendront remplacer la paix. Observez bien le silence, autant que les circonstances le permettent ; cela vous facilitera la vie de recueillement et vous empêchera de tomber dans les flâneries. (27 décembre 1846.)

Évitez la lâcheté et les faiblesses, qui font traîner dans la voie de la piété, et qui se terminent par le relâchement ; évitez la dissipation et l'oisiveté, qui font perdre l'esprit intérieur, et par là enlèvent toute ressource pour se soutenir dans les peines.

Si vous étiez dissipés et oisifs, votre vie serait nulle en temps de tranquillité ; elle serait pleine de découragement et d'ennui dans l'épreuve. Mais si vous êtes occupés, votre âme conservera son énergie, malgré les chaleurs du climat qui abattent ; si vous êtes recueillis, vous trouverez une ressource immense en Dieu, qui sera pour vous un principe de mérite dans les moments de calme, et un soutien puissant à l'heure de la peine. Les peines ne feront alors qu'augmenter votre force et votre ferveur ; vous les dominerez toujours, et vous en profiterez pour votre sanctification. (11 juin 1847.)

***

Pratique nuisible à la régularité.

Dans les lignes suivantes, le Vénérable Père prémunit le P. Vaugeois contre une manière de faire nuisible à la régularité :

Une chose qui a pu vous faire perdre la régularité, non seulement à vous, mais à d'autres confrères, ce sont les consultations faites au dehors de la communauté. Le prêtre que vous consultez vous donnera presque toujours raison, et parlera dans votre sens. Il raisonnera d'ailleurs d'après les idées d'un ordre de choses dans lequel il se trouve ; or, il n'y a pas deux communautés qui se ressemblent : chacune doit conserver la régularité telle qu'elle existe chez elle, faute de quoi il n'y aurait plus d'esprit propre à une communauté. Si l'un consultait un jésuite, l'autre un mariste, un troisième un lazariste, un quatrième un picpucien, etc., quel gâchis en résulterait ! Fondées sur des motifs de cette nature, nos Règles prescrivent que le confesseur et le directeur doivent être choisis dans l'intérieur de la communauté. (25 octobre 1851.)

CHAPITRE XI

UNION ET CHARITÉ

Exhortation pressante à l'union et à la charité.

L'union et la charité sont la marque caractéristique des vrais disciples de Notre-Seigneur ; aussi le Vénérable Père n'avait-il rien plus à cœur que de les voir régner parmi les siens. Dès qu'il apercevait quelques symptômes de dispositions qui pouvaient leur porter atteinte, il s'efforçait de les faire disparaître. C'est ce qu'il fit notamment en 1846, dans deux lettres adressées aux missionnaires de Dakar et de Gorée. L'acceptation de la Mission d'Australie et quelques autres mesures mal interprétées avaient provoqué parmi eux des mécontentements et des murmures qui inquiétèrent beaucoup le Vénérable Père.

Ce fut la lettre que lui adressa le P. Arragon, le 25 mars 1846, qui lui fit connaître ces fâcheuses dispositions. Le caractère violent de cette lettre lui fit craindre que l'union des missionnaires entre eux et avec les supérieurs ne fût gravement compromise. Le 9 mai, le Vénérable adressa donc à la communauté une première lettre. Il y disait :

Soyez entre vous parfaitement unis comme des enfants de Dieu, comme de véritables serviteurs de Jésus. C'est dans cette union que paraîtra la grâce de Jésus : c'est dans cette parfaite, cordiale et invariable union que se manifestera la présence de l'Esprit de Dieu en vous : c'est par elle que vous produirez des merveilles de grâces dans les âmes perdues qui vous seront confiées ; c'est là que vous trouverez le soulagement et la consolation dans les peines

et les travaux de votre apostolat. Sans union, toute l'œuvre qui vous est confiée se dissoudra.

Ne croyez pas, mes bien-aimés frères, que l'acceptation de la Mission australienne détruise l'œuvre si importante de la Guinée ; mais soyez sûrs que votre désunion entre vous et avec les chefs de la Congrégation détruirait de fond en comble cette œuvre.

Rappelez-vous ces paroles du divin Maître : *Si autem Satanas in seipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus ?* Voyez donc et considérez : vos ennemis, quoique essentiellement divisés par leur nature, se réunissent pour détruire la gloire de Dieu, et nous, les serviteurs du Dieu de charité, nous nous diviserions ! Il est certain, et je vous l'ai assez répété, que tant que l'union existera parmi nous, nous sommes assurés du succès ; mais il est certain aussi que tout tombera en ruines, si nous manquons à cette union. Tout doit être sacrifié à cette parfaite charité, tout doit être supporté avec douceur et paix ; mais à combien plus forte raison doit-on sacrifier ses idées propres, surtout quand il s'agit de ceux que Dieu a chargés de nous conduire !

Je suis bien convaincu que si réellement vous avez eu des pensées fâcheuses contre moi, elles ne resteront pas dans vos cœurs ; vous ne pouvez pas en vouloir à un homme qui vous aime du plus intime de son âme, qui est et sera toujours prêt à se sacrifier pour vous ; il est impossible que vous persévériez dans la pensée que je ne vous estime pas, que je vous néglige. Il faudrait que je fusse un misérable, un ingrat, si j'avais de pareils sentiments. Du reste, vous me connaissez trop pour pouvoir

sérieusement y croire ; aussi je ne peux admettre que vous ayez eu cette pensée. Si j'ai adopté des mesures auxquelles vous n'auriez pas donné votre assentiment, je ne pense pas que vous puissiez me condamner et m'en vouloir. Non, cela n'est pas possible. Vous êtes à Dieu, vous voulez le servir fidèlement ; vous pouvez avoir une tentation, mais je ne puis croire que Dieu permette que tous vous y succombiez, que vous ayez ainsi perdu l'esprit d'obéissance, que, de propos délibéré et de plein gré, vous voudriez que j'adoptasse le sentiment de chacun de vous.

Aussi je vous dis avec vérité que cette bourrasque, si toutefois elle existe, ne m'afflige pas en elle-même, mais qu'elle m'inquiète pour ses suites, qui pourraient bien devenir des fruits amers de désunion et d'irritation. Entrez donc dans un esprit de paix, de charité, d'humilité et d'obéissance parfaite ; occupez-vous de la sainte et pénible œuvre que Dieu vous confie dans son infinie bonté ; appliquez-vous, chacun en particulier et tous ensemble, avec amour, zèle et humilité, à l'accomplissement de cette sainte œuvre. Dieu vous bénira.

Je vous envoie M. Gravière pour vous conduire dans cette toute sainte entreprise. Voyez si je ne dois pas être dans la plus terrible inquiétude. Si, moi, que vous regardez comme votre père, que vous aimez sincèrement et que vous avez toujours respecté, quoique certainement je ne le mérite pas ; si moi je suis obligé de prendre tant de précautions pour vous ménager ; si, malgré tous les moyens de douceur et d'amour pour vous encourager, consoler

et satisfaire, vos esprits se heurtent, se froissent, s'irritent, se découragent, parce que j'ai agi contre vos vues et vos sentiments, que serait-ce si M. Gravière, que vous ne connaissez pas, qui est plus nouvellement arrivé dans la Congrégation que vous, que serait-ce, si lui aussi n'est pas de votre avis sur certains points? Quel respect, quelle affection, quelle obéissance auriez-vous à son égard?

Je vous supplie, de toute l'effusion de mon cœur, de vous conduire à son égard comme de dignes et fervents religieux, de l'aimer de toute votre âme, de le respecter, d'être doux et dociles avec lui, de ne jamais le juger, le condamner, de ne jamais vous irriter contre lui, de ne jamais le contrarier, le reprendre, ni lui être opposés par vos manières. Soyez comme doivent être des enfants de Dieu, soyez comme Notre-Seigneur veut que vous soyez à son égard. Consolez-le,encouragez-le, par votre conduite sage, humble, charitable. S'il vous vient des pensées contre lui, soyez assurés que c'est le démon qui veut détruire l'œuvre.

Je sens bien que je m'appesantis trop sur tous ces différents points, et que je vous afflige beaucoup plus en vous disant ces choses que je n'ai fait dans tous les points que vous êtes censés me reprocher. Non, je ne crois pas que vous ayez eu ces pensées contre moi. Mais comme j'ai à craindre que vous vous soyez entretenus de ces objets, et que le démon pourrait vous avoir tentés d'une manière passagère, j'aime mieux vous affliger pour un moment, afin de prévenir le mal et de vous inspirer le désir d'être sur vos gardes. Le mal serait grand, immense, irré-

parable, s'il était tel que ma lettre semble vous l'indiquer; mais il n'est pas possible que Dieu ait permis une chose pareille, et que le tendre Cœur de Marie ait laissé croître parmi vous un germe de destruction si effrayant pour l'œuvre qui lui est chère.

Il me reste à vous demander une grâce, et j'espère que vous me l'accorderez, c'est de ne pas vous enquérir qui de vous a pu m'écrire une lettre si douloureuse, de ne pas le soupçonner, surtout de ne pas lui en vouloir. Que voulez-vous faire ? Sa pauvre âme était accablée, il m'a exposé ses peines avec simplicité et franchise. Je vous supplie tous d'en faire autant, toutes les fois que vous serez dans la peine et la tentation. Ne craignez jamais de me faire de la peine, c'est un bonheur pour moi que de prendre part aux vôtres. Évitez seulement de manquer à Dieu, de manquer à sa grâce, de suivre l'impulsion de la nature. Conduisez-vous par l'Esprit de Dieu, dans la paix, l'humilité et la charité, et le Dieu de paix sera avec vous. Croyez bien, mes chers frères, que je vous aime de toute la sincérité de mon âme, et que je suis plein de confiance que vous avancerez de plus en plus dans l'esprit de religion, d'obéissance, de charité et de zèle.

***

Exhortation à la confiance dans les supérieurs de la Congrégation.

Le 27 décembre, le Vénérable Père revenait à la charge et adressait à la communauté de Dakar cette nouvelle et

pressante exhortation à l'union et à la confiance dans les supérieurs.

Mes chers Confrères,

Il y a déjà longtemps que je ne vous ai donné de nos nouvelles ; j'ai cependant pris la résolution de vous écrire toutes les six semaines, de ne laisser jamais passer les deux mois, et désormais je tiendrai ma parole parce que je le pourrai, et je le désire aussi vivement que vous tous ; c'est un bonheur pour moi de m'entretenir avec vous.

Oh ! que je voudrais pouvoir passer du moins un mois avec vous, pour travailler et souffrir avec vous, afin de connaître mieux vos travaux et vos peines, afin de vous consoler et vous encourager davantage ! Soyez bien sûrs que mon esprit et mon cœur sont bien souvent avec vous. Je puis me rendre ce témoignage que je n'offre pas une seule fois le saint sacrifice de la messe sans m'occuper vivement de vous auprès de Dieu, et si j'étais seulement un peu meilleur, vous seriez comblés de grâces. Si je n'obtiens pas tout ce que je demande, pour vous tous en général et pour chacun en particulier, ce n'est pas faute de désirer et de demander. Priez donc pour moi, vous aussi, afin que je devienne meilleur. C'est votre intérêt et l'intérêt de vos travaux.

Je vous supplie, mes chers confrères, aimez-moi comme je vous aime, tendrement et tout en Notre-Seigneur. Je ne vous demande pas cela afin d'avoir le plaisir d'être aimé. Dieu sait, et ma conscience me rend témoignage que ce sentiment n'est pas dans

mon cœur. Mais si nous nous aimons ainsi, si nous sommes dans l'union parfaite de cette sainte et pure charité, vos âmes en profiteront pour votre sanctification, pour la fidèle observation de la Règle, pour votre consolation, pour votre soutien dans les vertus apostoliques et la vie de communauté, et pour le bien de l'œuvre à laquelle vous vous sacrifiez.

C'est un besoin et un bonheur pour moi, ainsi que pour tout supérieur qui me remplacera quand je n'y serai plus, de vous aimer en Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous soutenir et de vous encourager dans vos travaux, de vous aider par mes conseils dans la voie de votre sanctification, de vous diriger dans l'observation de vos Règles. J'ai été empêché de le faire jusqu'ici dans toute l'étendue du plus ardent désir que j'en avais, par suite d'occupations par trop multipliées. Je suis assuré que vos cœurs en ont souffert. Je vous prie de me pardonner ; j'en ai souffert infiniment plus que vous, je crois pouvoir le dire, sans crainte de blesser la vérité.

Si c'est un besoin, un devoir et une consolation pour moi de vous tenir ainsi lieu de soutien et de consolateur sur la terre, ce besoin, ce devoir, cette consolation, seront infiniment plus grands pour vous. Vous êtes dans une position où il vous est difficile de conserver cette vie intérieure et recueillie : toujours dans les travaux et les agitations du saint ministère, vos distractions sont nombreuses, vos préoccupations grandes et diverses ; les difficultés vous environnent de tous côtés : peines et agitations provenant du climat et des dispositions matérielles du corps, peines et agitations provenant des tenta-

tions et des dégoûts intérieurs, peines provenant de vos rapports entre vous, surtout dans ces commencements où l'ordre n'est pas encore parfaitement établi, où les œuvres ne sont pas encore bien fondées, où l'expérience n'est pas encore bien acquise. Que de sujets de trouble, de désaccord, d'inquiétude ! Que de soulèvements d'amour-propre et d'autres défauts et imperfections ! Que de découragements, de déchirements, d'irritation même, ne viennent pas assaillir vos âmes !

Si vous joignez à cela toutes les difficultés extérieures, que d'obstacles vous y verrez, non seulement à votre avancement dans la perfection sacerdotale et apostolique, mais à votre persévérance dans la grâce et les bonnes résolutions que vous avez prises ! Vous avez donc un besoin pressant d'avoir quelqu'un qui vous aime tendrement, qui désire ardemment votre sanctification et qui vous tienne la place et vous représente l'autorité de Jésus-Christ, pour vous diriger et vous conseiller dans la voie du sacrifice, où vous êtes engagés, par une volonté divine de miséricorde et de prédilection pour vos âmes.

Vous êtes dans l'agitation et le travail, nous dans le silence et le calme. Nous sommes bien plus à même d'examiner, dans la paix du recueillement, ce qui est utile et nécessaire pour la sanctification de chacun en particulier et pour le soutien des communautés en général. Venez donc avec confiance, avec affection, avec ouverture de cœur, demander les avis qui vous sont nécessaires. Recevez avec les mêmes sentiments, chacun en particulier et tous en

général, les conseils que nous vous donnons et les paroles de consolation que nous vous envoyons.

Vous avez, mes bien chers confrères, à vous prémunir contre une pensée terriblement illusoire, et qui est faite pour vous priver de consolation et de soutien sur la terre. Cette pensée serait celle-ci : Mais à la Neuville ils n'ont aucune expérience de ce qui se passe ici ; à quoi peuvent servir leurs avis et leurs conseils ?

Soyez bien sûrs, mes bien chers confrères, si jamais cette pensée se présente à votre esprit, qu'elle vient de la source empoisonnée de l'orgueil, de la confiance en votre propre idée, de la présomption, de la lâcheté dans le service de Dieu, de la raideur ou de l'attache à votre propre volonté ; et parfois elle proviendra de plusieurs de ces motifs ou même de tous à la fois.

N'admettez donc, je vous en supplie, n'admettez jamais une pensée pareille ; elle tend directement à la destruction de la Congrégation, à la destruction de la confiance qui doit régner entre les supérieurs et les autres membres de la communauté, et des rapports qui doivent exister entre la Maison-Mère et les missionnaires.

Si nous n'avions pas l'expérience suffisante pour régler ce qui regarde l'intérieur des communautés et les Règles qui y doivent être observées, ni pour diriger la conduite particulière des missionnaires pour leur propre bien, ce serait donc dans chaque pays, dans chaque station, que ces choses devraient être réglées. Il y aurait autant de Règles que de communautés ! Et ces Règles deviendraient varia-

bles, selon les dispositions des supérieurs et des membres influents qui se succéderaient dans chaque communauté !

Si c'est une œuvre humaine que nous faisons, nous pouvons raisonner humainement. Si c'est l'œuvre de Dieu, nous devons compter que Dieu nous donnera grâce d'état pour la direction de l'œuvre en général et de chaque membre en particulier. Ayez donc toujours confiance en Dieu, conservez le précieux trésor de l'humilité et de la parfaite obéissance dans vos cœurs ; soyez remplis de cette douce et confiante charité envers nous, telle que nous la sentons si vivement dans nos cœurs pour vous ; et vous verrez que jamais ces pensées, destructives de tout bien, ne s'élèveront dans vos âmes.

Vous êtes sans doute surpris que je vous entretienne si longtemps sur cet article ; vous n'en voyez pas la nécessité, parce que vos cœurs sont exempts du sentiment contre lequel je vous parle. Aussi ne croyez pas, je vous en prie, que je nourrisse ces tristes et désolants soupçons dans mon âme ; mais je cherche à vous prémunir contre une tentation qui pourrait très facilement venir dans les moments de peine ou de relâchement ; et, comme cette pensée pourrait avoir des suites funestes, le démon cherche naturellement à l'inspirer pour souffler l'esprit de désunion et de discorde.

Je mets ma confiance en Dieu et en Marie, notre bonne Mère. Jamais l'ennemi ne parviendra à déranger la parfaite union de charité qui règne entre les missionnaires et nous, jamais il ne pourra troubler la confiance mutuelle. Ce serait sans contredit la

plaie la plus profonde qu'il pût faire dans mon cœur, que de remporter le moindre avantage de ce côté. Mais non, jamais Dieu ne permettra ce mal.

Cependant, veillons bien sur nous-mêmes : vous, pour vous garantir de toute tentation de ce côté, et moi, pour tâcher de faire tout ce qui sera en mon pouvoir afin de vous soulager dans vos peines et vos travaux, que je voudrais bien pouvoir partager avec vous.

S'il arrivait que je ne vous donnasse pas toute la consolation dont vous pourriez avoir besoin, je vous en supplie, ne l'attribuez pas au défaut de bonne volonté, ni même à aucune faute volontaire ou négligence de ma part ; car je vous assure que mon cœur est plein, toutes les fois que je pense à vous, et j'ose dire hardiment que notre bon Maître m'a donné une charité vive et sincère pour vous tous en général et pour chacun en particulier. Si quelquefois je vous donne un avis ou vous adresse une parole qui n'est pas conforme à votre idée ou à vos goûts ; s'il arrive qu'une réponse que je vous ferai n'est pas ce que vous avez attendu de moi ; si cette réponse ne renferme pas tout ce que vous désirez ; si je vous écris, en un mot, d'une manière qui ne satisfait pas vos désirs et ne pourvoit pas à vos besoins, ne vous mécontentez pas, ne me jugez pas en mal.

Il arrive souvent que, malgré le désir de vous satisfaire, malgré la certitude que ma parole n'est pas juste ce qu'elle devrait et pourrait être, je suis obligé de m'en contenter par des motifs de prudence, que vous ne pouvez pas entrevoir et que je ne peux vous

expliquer. Je suis souvent obligé de mesurer mes paroles, de taire une chose, d'en modifier une autre, de m'y prendre de telle ou telle façon bien trop réservée. Soyez sûrs que dans ces cas j'en souffrirai plus que vous. Et pourquoi ajouteriez-vous à ma douleur en vous peinant contre moi ?

S'il m'arrive de donner une décision contraire à votre idée et à vos convictions, ne jugez, ne condamnez pas mon jugement. D'abord, vous pouvez vous tromper vous-mêmes, et, de plus, vous devez concevoir que je suis obligé de considérer les choses dans leur ensemble, et à une chose à laquelle vous pourrez ne voir aucun inconvénient, je puis être à même d'en voir de graves. Mais la plus grande raison est, qu'en jugeant et en condamnant, en vous mettant de mauvaise humeur, vous jugerez et condamnerez votre propre ami. J'espère que la divine miséricorde ne permettra jamais ces sortes de fautes.

Pardonnez-moi toutes ces recommandations ; ce n'est pas la défiance qui me les dicte, mais je ne sais pourquoi je sens un besoin de vous dire ces choses, afin de vous prémunir contre un mal ruineux, pour la Congrégation en général et pour votre Mission, et surtout pour la sanctification de vos âmes, en particulier.

Pour le moment, je n'ai d'autres recommandations à vous adresser que celles que je vous ai toujours faites. Soyez en paix et en union de charité parfaite entre vous, Dieu vous bénira ; si vous n'êtes pas unis ensemble, bien certainement la bénédiction de Dieu ne sera pas avec vous.

***

Conseils sur la pratique de la charité.

Écrivant aux PP. Thévaux et Thiersé envoyés ensemble en Australie, le Vénérable Père leur enseigne comment ils doivent pratiquer la charité fraternelle.

Tâchez, mes bien-aimés frères, de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, afin que la bénédiction de Dieu soit avec vous. Souvenez-vous sans cesse de cette parole d'amour du Sauveur : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem ;* et de sa prière toute d'amour au moment de sa Passion : *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos!*

Entrez dans l'esprit de son divin amour. Rappelez-vous toujours que vous êtes ses apôtres. Le trésor le plus précieux que vous puissiez posséder, c'est cet amour de Jésus dans lequel vous vous aimerez mutuellement. Souvenez-vous tous deux que cet amour mutuel n'est pas dans notre nature. La nature ne cherche que son propre intérêt, son propre bien-être, soit moral, soit intellectuel, sa propre gloire et sa propre satisfaction. Lorsque cet intérêt de notre être, ce bien-être, cette gloire propre et l'amour de nous-mêmes sont froissés par un frère, notre âme s'attriste, notre imagination travaille, notre sensibilité se peine et s'impressionne d'une manière fâcheuse. De là résultent la répugnance, les oppositions, les irritations et tout ce qui s'ensuit.

Chers enfants et frères, précautionnez-vous contre

ces monstres qu'enfante notre nature corrompue. Vous qui vous êtes immolés à la gloire de votre Dieu, qui avez sacrifié tous les intérêts, toutes les satisfactions de la nature, qui avez méprisé la gloire de ce monde, et abandonné tout ce qui pouvait entretenir l'amour naturel pour vous-mêmes ; vous qui avez dit anathème à tout ce qui flatte la nature, vous vous laisseriez subjuguer et réduire par elle ? Vous laisseriez croître dans vos âmes la moindre de ces influences malignes ? Non, cela ne sera jamais. Vous, enfants de Jésus, enfants de son Cœur comme de celui de sa sainte Mère, vous serez, j'en ai la ferme confiance, enfants de sa bénédiction, enfants de sa grâce, enfants de sa gloire, pour vous, entre vous et pour toutes les créatures qui vous environnent.

Faites connaître au monde qui vous êtes, non par ostentation et pour en tirer de la gloire, mais par une action sainte et pleine d'amour et d'humilité. Enfants de Dieu, aimez-vous l'un l'autre, et vous ferez des merveilles. Ne comptez jamais que la nature meure de sitôt. Vous éprouverez d'ici longtemps les effets que je viens de vous signaler plus haut. Mais que la grâce de Dieu vous élève au-dessus de la nature. Foulez aux pieds les premiers mouvements qui tendent à se produire dans vos ames, calmez vos sens lorsqu'ils veulent s'irriter, calmez votre imagination, renoncez à tout, souffrez tout pour l'amour de Jésus. Ne vous soupçonnez jamais l'un l'autre de rien qui soit mauvais. Lorsque vous voulez lire dans la pensée, le sentiment, l'imagination, le cœur l'un de l'autre, que ce soit

toujours dans la lumière et avec la suavité d'une charité pure, douce et paisible, mais jamais dans les ténèbres de l'irritation et du soupçon.

Soyez francs et ouverts l'un avec l'autre, dans la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, dans la grâce de sa sainte charité, avec sa douce familiarité. Ne soyez pas raides, durs, brusques dans vos rapports mutuels ; mais que la moelleuse charité du très saint Cœur de notre bonne Mère soit le lien habituel qui réunisse vos âmes en Jésus-Christ, à qui elles appartiennent. Si jamais vous avez manqué à ces choses, embrassez-vous mutuellement, pleurez devant Dieu d'avoir été pauvres et faibles, et aimez-vous d'autant plus désormais que vous auriez été infidèles auparavant.

Que je voudrais donc être quelques heures avec vous, pour nouer de plus en plus le lien de la divine charité de Jésus, surtout si vous y aviez manqué ! Mais que dis-je ? Vous n'avez pas besoin de la présence d'un pauvre homme ; l'Esprit du divin Jésus est avec vous, il vous unit dans sa divine charité et vous unira de plus en plus en son amour, qui embrasse dans son Cœur tous les siens. Il vous apprendra à vous supporter mutuellement, à céder l'un à l'autre, à êtres souples, doux et humbles de cœur, il vous donnera son esprit qui est un, et fera de vous des enfants d'amour et des agneaux de paix. Les loups se mordent et se dévorent, les agneaux, et surtout les agneaux de Jésus, envoyés au milieu des loups, les agneaux du très aimable et très doux Cœur de Marie, se regardent avec douceur, et paissent dans la paix sous les yeux du divin Pasteur. Si

la paix de Jésus est en vous, vous donnerez cette paix au monde.

Il faut que je finisse, car comment pourrais-je exprimer tout ce que je sens de la divine charité et de son importance extrême pour le missionnaire? Comment puis-je sentir tout ce qu'elle renferme de grand, de beau, de saint et de glorieux pour Dieu, d'heureux pour les hommes? Qui peut comprendre, qui a jamais compris toute la suréminente science de la charité de Jésus-Christ? Le Cœur de Marie seul en a sondé les profondeurs et en a senti les merveilleux effets. Allons à ce Cœur, puisons-y une confiance sans bornes. Si nous avons manqué de le faire, ne nous troublons pas, humilions-nous et espérons encore plus.

Humilions-nous, mais dans la paix et l'amour de nos âmes. Du reste, ne manquons jamais de courage : Jésus est avec nous, Marie nous protège ; que rien au monde ne nous abatte jamais ! Avec Jésus et Marie, nos âmes seront toujours fortes et toujours debout, toujours doucement gaies, toujours humblement libres, toujours généreuses et grandes, toujours ardentes dans leurs désirs, calmes et modérées dans l'action.

Je souhaite et je demande de toute mon âme au très doux Seigneur Jésus et au très charitable Cœur de Marie, que vous vous établissiez solidement dans cette sainte vertu, et que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos intelligences en Jésus-Christ, notre bon Maître ! (Lettre du 24 novembre 1846.)

La différence des caractères ne doit pas faire manquer à la charité.

Une des choses qui rendent le plus difficiles l'union et la charité fraternelle, c'est la différence des caractères. Cette difficulté existait entre les PP. Collin et Blanpin et leur donna à tous deux bien des occasions de s'exercer à la patience. Les conseils et les encouragements du Vénérable Père ne leur firent pas défaut. Au moment même de leur embarquement, en 1843, il leur écrivait :

Soyez ensemble comme des enfants de Dieu, dans la douceur et la paix, supportez vos petits et vos grands défauts, agissez de concert ; car vous servez un même Maître, vous cherchez uniquement sa gloire, vous travaillez à la même œuvre, un même esprit de charité vous anime. Ne soyez pas des hommes, mais des anges de Jésus-Christ. Toutes les fois que vous vous prenez de mauvaise humeur l'un contre l'autre, même quand vous ne le manifestez pas, vous agissez en hommes, et non pas en anges. Vous venez annoncer la paix à ceux qui ne la connaissent pas, vous êtes donc des anges de paix : vivez comme tels. Que la paix de Notre-Seigneur remplisse vos âmes !

Si vos caractères ne cadrent pas bien ensemble, ce n'est pas une raison de ne pas vous aimer tendrement, et de ne point vous supporter avec effusion de cœur. Ne pas pouvoir supporter les défauts de caractère de son frère, c'est être un homme tout humain et encore tout imparfait selon le vieil Adam. La grâce divine porte tout. La charité est patiente, bénigne, etc. Aimez-vous donc mutuelle-

ment, mes très chers frères et enfants ; aimez-vous dans les entrailles d'amour du divin Maître et de notre Mère bien-aimée.

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ opère en vous ce que mon cœur désire ardemment, ainsi que le vôtre : l'amour dans toute sa perfection et dans toute sa suavité. Celui qui aime accomplit toute la loi de Jésus-Christ. Si vous ne vous aimez pas entre vous, vous qui êtes des victimes immolées à la gloire de Jésus, sur le même autel, comment aimerez-vous les autres ? Aimez-vous donc, malgré les mouvements naturels de la chair, qui tend à l'impatience dès que la moindre des choses la choque et la dérange, et la paix de Notre-Seigneur, qui surpasse tout sentiment, remplira vos cœurs et les consumera dans le divin amour.

***

L'année suivante, le 9 novembre 1844, le P. Blanpin recevait une autre lettre relative au même sujet :

Votre confrère a son caractère à lui. Je sais que, dès les premiers temps, vous n'alliez pas bien ensemble, mais en cela il y a un bien très grand. Cela exerce votre vertu et votre fidélité à la grâce divine, et sert à augmenter en vous l'esprit de notre bon Maître. Rien n'est capable de vous former comme cet exercice. Du reste, cela ne durera pas toujours, et quand une fois vous serez délivré de cette gêne, votre âme acquerra le double du repos et de la liberté sainte qu'elle avait auparavant.

Vous sentez bien vous-même qu'il résultera de là un grand bien pour vous, puisque vous appelez cela un trésor dont vous tâcherez de profiter. C'est bien avec raison que vous l'appelez ainsi ; vous ne sauriez concevoir tous les biens qui en résulteront. Soyez comme une victime continuellement offerte sur l'autel, sacrifiez-vous, immolez-vous, immolez votre amour-propre.

Cette tentation, qui est entre vous et votre confrère, est un marteau entre les mains de Dieu, par lequel il veut briser, broyer tout ce qu'il y a de défectueux en vos âmes ; c'est un fléau qui, en frappant l'épi et le secouant fortement, sépare le grain de la paille. Tenez-vous humblement prosterné devant Dieu, reconnaissez vos misères et vos faiblesses, et marchez toujours avec courage dans la voie de Dieu.

Cette tentation doit opérer encore la patience, la longanimité, le support du prochain ; vous savez que la patience renferme une œuvre parfaite. Cela vous apprendra aussi à posséder votre âme, à être modéré et réservé ; cela vous forcera à recourir souvent à Dieu et à vous humilier devant lui, à rentrer souvent en vous-même. Tous ces résultats sont très bons et compensent largement les fautes de fragilité ou même de faiblesse que l'amour-propre, la sensibilité ou la vivacité laisseraient échapper. Aussi, le divin Sauveur, dans son grand amour pour votre âme, a mieux aimé vous exposer à ces fautes passagères que de vous priver du bien qui en revient pour elle. Je pourrais dire la même chose à votre confrère qui, bien probablement, est

désolé des misères qu'il laisse échapper, et qui voudrait sans doute être parfaitement d'accord avec vous. Voilà l'effet que produit la différence des caractères : elle éprouve les bonnes âmes et les forme à la solide piété. On travaille, on fait des fautes, mais on vient à bout de soi-même peu à peu.

Je suis persuadé que ce n'est pas par orgueil ou dédain que votre confrère prend ces tons qui paraissent être de la hauteur, mais que cela provient d'un certain agacement que lui causent des manières d'agir ou de parler que vous aurez, et cela à cause de la différence de vos caractères. Il fait des efforts pour se vaincre, et il paraît qu'il ne réussit pas toujours parfaitement. Je m'attends à une jérémiade de sa part aussi ; bien sûrement, il se plaindra de lui-même dans sa prochaine lettre.

Il faut supporter avec patience votre tentation, ne pas vous mécontenter de vous-même, conserver la douceur de votre intérieur et la confiance en Notre-Seigneur et en Marie, garder la paix, vous tenir bien humblement, mais bien paisiblement, en la présence du bon Maître, porter avec amour la peine que vous éprouvez, distraire votre esprit de votre cher confrère, calmer votre imagination, ne pas croire facilement que vous consentez à toutes ces bourrasques ; tout cela se passe dans les sens et l'imagination, et n'a généralement rien de réel. L'âme n'y consent pas, c'est une croix, une misère ; il faut le porter comme une croix, et vous en humilier comme d'une misère.

CHAPITRE XII

DU RESPECT ET DE LA SOUMISSION A L'ÉGARD DES SUPÉRIEURS

Ne pas juger les décisions des supérieurs.

Dans les lettres reproduites au chapitre précédent, le Vénérable Père recommande, en même temps que l'union entre confrères, l'union la plus étroite avec les supérieurs ; dans le présent chapitre, nous donnons un certain nombre d'extraits de sa correspondance où la nécessité de cette union avec les supérieurs ainsi que le respect et la soumission à leur égard sont encore plus vivement inculqués.

La lettre du 9 mai 1846, à la communauté de Dakar, rapportée dans sa majeure partie au chapitre précédent, débutait par ces fortes recommandations.

Je ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon cœur sur un sujet de peine et d'inquiétude que me cause une lettre que l'un d'entre vous m'a adressée. Dans cette lettre, le cher confrère me parle, à cœur ouvert, des peines qu'il éprouve à la suite de certaines mesures et règles de conduite que j'ai suivies dans l'administration de la Congrégation. Il paraîtrait que vous êtes tous dans la même disposition. Il ne me serait pas possible de me taire, vis-à-vis d'une inquiétude si grave que me cause la vue des pensées affligeantes qui préoccupent vos âmes. Vous êtes dans la plus grande affliction, peut-être dans le découragement, et moi, j'en suis la cause !

Comment puis-je vivre en repos avec une pensée pareille ?

Une des choses qui semblent avoir fait le plus d'impression, c'est l'acceptation de la Mission australienne. Il semblerait que vous croiriez que j'ai détruit la Mission de la Guinée, que je l'abandonne, pour ainsi dire, que même je vous néglige, méprise vos avis et n'ai aucune confiance en vous.

Je vous assure que la pensée de voir en vos âmes de telles erreurs me jette dans la plus profonde tristesse. Ce n'est pas la peine qui en résulte pour moi qui me préoccupe. Je crois pouvoir dire avec vérité, en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère, que je suis prêt à souffrir les plus grandes douleurs et les plus fortes afflictions, si ma peine pouvait soulager la vôtre, et je demande sincèrement à Dieu qu'il m'accorde la grâce de supporter dans mon âme toutes les peines dont vous êtes et serez chargés vous-mêmes, pourvu qu'il me donne la grâce de pouvoir les supporter sans me perdre. Oui, certainement, de toute la plénitude et de toute l'affection de mon âme, j'accepte tout pour votre soulagement et pour vous encourager dans la voie du zèle et de l'amour. Mais la plus cruelle de toutes les douleurs, c'est de penser que la confiance mutuelle soit rompue, de vous voir dans un esprit d'agitation et de désunion, dans le découragement et le déchirement de cœur. Quel malheur ce serait pour vos âmes ! Quel malheur pour la Mission !

Mais aussi pourquoi examinez-vous ? Pourquoi jugez-vous ma conduite ? Pourquoi désapprouver

l'acceptation de la Mission d'Australie ? Ayez donc plus de confiance, non pas en moi qui ne la mérite pas, mais en Dieu qui m'a chargé de cette œuvre, si chère au Cœur de sa sainte Mère. Croyez-vous qu'il l'aurait établie pour l'abandonner dès le commencement, tout en la comblant de ses plus abondantes bénédictions ?

Mes chers frères et enfants, ne faites plus cela, je vous en prie. Vous êtes convaincus que mes intentions sont pures et sincères. Vous êtes persuadés que je ne cherche que la gloire de Dieu et le bien de l'œuvre, que je suis prêt à mourir mille fois, plutôt que de lui faire du tort, que j'examine, que je prie, non seulement pour les entreprises importantes, mais même pour la moindre démarche ; et vous vous inquiétez, et vous vous tourmentez quand je fais une chose contraire à votre avis, et une chose qui n'a aucun rapport à la Mission dans laquelle Dieu vous emploie. Et que puis-je faire pour tenir vos âmes dans la paix et dans l'allégresse de cœur, dans la voie glorieuse de l'apostolat ? Dites, mes chers confrères, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour y réussir ; car il me coûterait infiniment moins de mourir que de vous voir dans cet état de peine, si dangereux pour les âmes et pour le succès de vos travaux. Je vous en supplie pour l'amour de Dieu : ne faites pas attention à ma peine, ne vous en attristez pas, mais veillez sur vous-mêmes, afin d'être toujours fidèles à Dieu.

Vivez saintement, supportez avec courage, générosité et amour, les peines que la divine bonté vous donne. Soyez des victimes immolées à sa gloire.

Dévouez-vous, livrez-vous entièrement à sa discrétion, afin qu'il fasse de vous, en vous et par vous, toute l'étendue de son bon plaisir.

Soyez entre vous parfaitement unis, comme des enfants de Dieu, comme de véritables serviteurs de Jésus !

***

Dans une lettre au P. Arragon, le 27 décembre 1846, le Vénérable Père manifestait encore ses appréhensions :

Je tremble que la confiance qui doit régner entre les missionnaires et le Supérieur de la Congrégation ne soit peu à peu minée par l'idée que nous n'avons pas ici assez d'expérience des Missions, et que nous ne sommes pas en état de donner un bon conseil. Une fois cette pensée accréditée, tout serait perdu.

Sans doute, nos conseils sur les détails de votre ministère pourraient manquer d'expérience, mais pour ce qui regarde la pratique de la vie de communauté et les dispositions particulières des missionnaires, nous sommes parfaitement en état de les diriger, et, de plus, personne autre que nous ne peut avoir autorité en ces deux points ; autrement il y aurait rupture entière entre les missionnaires et la Maison-Mère, et, par conséquent, entre les missionnaires et la Congrégation.

Pour le fond du ministère, il serait même très important que nous soyons consultés ; si nos avis ne doivent pas emporter décision, ils pourront au moins être utiles et pratiques, et il est urgent que,

même dans l'exercice général des fonctions, il y ait relation entre la Maison-Mère et les missionnaires.

***

Se tenir en garde contre les tendances qui détourneraient de la parfaite soumission.

Au mois de février 1849, Mgr Bessieux et Mgr Kobès s'embarquaient pour la Mission de la Guinée. En annonçant cette bonne nouvelle à la communauté de Dakar, le Vénérable Père recommande instamment aux missionnaires le respect et la soumission à l'égard des nouveaux chefs de la Mission.

Paris, le 7 février 1849.

MES BIEN CHERS CONFRÈRES,

J'ai enfin la consolation, je peux dire le bonheur, de voir partir ou plutôt de vous voir arriver deux évêques, avec un renfort de confrères et de coopérateurs.

Pauvre Mission de Guinée! Ses souffrances sont enfin terminées, je l'espère. Les missionnaires souffriront toujours, autrement ils ne seraient pas missionnaires; mais la Mission marchera désormais vers son but, avec la grâce de Dieu et la fidélité que vous apporterez à cette grâce divine. Je n'ai pas à vous recommander cette fidélité, car, bien sûrement, tous vous ferez vos efforts pour profiter des moyens que la divine bonté vous fournit, pour travailler

désormais efficacement au salut des âmes et à sa gloire.

Vos deux évêques sont tous deux également dévoués à Dieu, également remplis d'affection pour vous, quoique tous deux ne vous connaissent pas également. Ils ont le désir le plus vif de votre bien spirituel et de l'emploi du zèle et des talents que Dieu vous a départis respectivement, pour sa plus grande gloire et le salut du plus grand nombre. Ils désirent tout aussi ardemment établir dans la Mission une bonne organisation, afin de l'affermir et de la disposer à faire un progrès réel parmi les infidèles, et de la mettre hors d'atteinte de tous les obstacles qui pourraient se présenter. Dieu les inspirera, les éclairera, dirigera leurs pas ; il affermira leurs cœurs pour qu'ils marchent sans cesse en avant dans la voie qu'ils doivent embrasser, pour obtenir l'heureux résultat que Dieu demande de leurs travaux et des vôtres.

J'ai la ferme conviction qu'ils seront fidèles à la voix de Dieu qui leur parle et à sa lumière qui les dirige. J'ai la ferme conviction aussi que vous serez fidèles, à votre tour, dans la coopération dont ils ont besoin de votre part ; c'est Dieu qui vous le demande, c'est sa gloire qui y est intéressée, sa grâce vous remplira, elle vous sanctifiera bien sûrement pour votre propre bonheur et la sanctification des autres.

Aimez de tout votre cœur ceux que Dieu vous a donnés pour vous conduire, et qu'il a revêtus pour cela du caractère de son divin Fils ; soyez-leur sincèrement attachés ; évitez en toute manière de leur

donner le moindre chagrin ; n'ayez jamais l'infidélité de leur faire opposition : gardez-vous de les juger, de condamner leurs actes, de former des soupçons sur leurs intentions, sur leurs dispositions, et encore plus de vous entretenir en aucune manière défavorable sur leur conduite. Ils sont au milieu de vous ce que Jésus-Christ était au milieu des apôtres ; soyez auprès d'eux ce que les apôtres étaient pour Jésus-Christ : ce seul mot renferme tout. Songez que c'est sur eux seuls que repose toute la responsabilité de la Mission ; ils ont eux seuls à répondre à Dieu et à la sainte Église et de leurs actes et des vôtres. Soyez donc dociles à leurs ordres, afin qu'ils puissent répondre avec fidélité, autant que possible, au mandat qu'ils ont reçu.

Vous, mes chers confrères, vous aurez sans doute auprès de vous Mgr Kobès ; prenez garde, et n'allez pas dire : Nous connaissons la Mission mieux que lui, nous avons notre expérience pour appui de notre sentiment. Un missionnaire qui murmurerait ou qui, plus malheureusement encore, ferait opposition, fondé sur un tel raisonnement, eût-il même raison dans la chose dont il serait question, aurait cependant éminemment tort devant Dieu ; il aurait tort devant son âme, à laquelle il ferait du mal ; il aurait tort devant ses confrères, auxquels il donnerait le mauvais exemple et serait un sujet de scandale ; il aurait tort devant le bien à faire dans la Mission, en mettant un obstacle à son accomplissement. Du reste, quelle que soit l'expérience que vous avez acquise, vous pouvez vous tromper ; vous n'êtes pas infaillibles.

Et comment murmurer, lutter contre l'élu de Dieu, revêtu de son caractère, rempli de ses grâces, chargé directement de son œuvre et en ayant seul toute la responsabilité ? Vous avez sans doute tous plus d'expérience de l'état des choses dans les missions ; mais votre expérience pourra avoir été faussée sur bien des points, soit par des principes faux, soit par des connaissances incertaines, soit enfin par des déductions tirées à faux de ces principes et de ces connaissances. Cela seul suffirait donc pour que vous soyez réservés dans vos jugements, — eussiez-vous même le droit d'en former, — modestes dans vos observations, souples dans vos rapports avec celui que Dieu vous a donné pour chef, et dans l'exécution de ses décisions.

Mais ici je ne vous donne que des raisons pour convaincre l'homme de raison ; bien plus fortes sont celles qui appartiennent à l'homme de foi, au missionnaire, au religieux. Vous avez eu le bonheur d'être appelés de Dieu pour vous sacrifier à sa gloire dans cette Mission, en laquelle il vous a envoyés. Considérez la vie que vous menez désormais comme toute surnaturelle, toute de foi, toute de charité ; vous avez donc à lutter sans cesse dans l'exercice de votre saint ministère contre la méchante et vieille nature.

Le côté de l'esprit est celui dont vous avez le plus à craindre : une fois celui-ci souple, docile, modéré, patient, humble, la charité, que Dieu a mise dans votre cœur, se développera, et prendra toute l'extension que la divine miséricorde voudra lui donner. Elle sera guidée et dirigée par la volonté

de Dieu, et non pas par votre propre volonté ; et cette volonté de Dieu vous sera toujours manifestée par la direction que vous donnera votre évêque. Si donc, animés par cet esprit de foi, par la vertu sacerdotale, par la charité apostolique, et fortifiés par les promesses que vous avez faites à Dieu dans la vie religieuse, vous détruisez de fond en comble les vices qui sont cause de l'opposition et des résistances que votre esprit pourrait apporter à la direction que la divine bonté veut vous donner par votre évêque, vous deviendrez tout naturellement, entre les mains de Dieu, des instruments fidèles, saints, parfaits, pour l'entier accomplissement de ses desseins de miséricorde sur vous et sur la foule innombrable d'âmes pour lesquelles vous souffrez et vous vous immolez.

De plus, l'union et le bonheur régneront dans vos communautés, vous acquerrez la facilité la plus grande de vous avancer dans toutes les vertus.

Vous avez donc à vous prémunir : 1° contre la raideur de votre esprit, la ténacité de votre propre jugement ; 2° contre la dureté dans votre manière d'énoncer vos observations, l'insistance dans ces observations, la lenteur à vous rendre aux désirs de votre évêque, une certaine manière d'agir détournée pour éluder l'accomplissement de ses décisions, de ses ordres et de sa direction, ou pour ne les accomplir qu'à demi ; 3° contre l'irritation de votre esprit, parce qu'il n'agit pas selon vos idées, selon vos espérances ; contre l'aigreur de vos réponses et la vivacité de vos répliques et l'entraînement, l'impétuosité, quelquefois l'excès dans la

suite et le développement de vos idées ; 4° contre l'impatience, le mécontentement intérieur et le travail de votre imagination, avec le découragement qui en est la suite ; 5° contre la confiance dans votre propre jugement, l'estime de vos talents, de votre esprit, de votre expérience, parfois même la présomption irréfléchie, qui est surtout, quelquefois, la suite d'une certaine impétuosité ou de l'exaltation de l'imagination.

Ne croyez pas, mes chers confrères, que je soupçonne chez vous ces défauts ; ne croyez pas que je craigne de votre part des résistances sérieuses, des manques de déférence et de respect à celui que Dieu vous a donné pour tenir sa place auprès de vous, et pour diriger vos travaux si pénibles, si chers à son cœur et si salutaires aux âmes qu'il vous a confiées. Non, mes bien-aimés frères, je puis vous assurer, avec la plus grande consolation de mon cœur, que je suis sans inquiétude à ce sujet ; je connais trop la ferveur de vos désirs et la sainteté de vos intentions, pour former des craintes sérieuses sur tous ces points.

Mais vos âmes me sont trop chères et la Mission qui nous est confiée est trop profondément gravée dans mon cœur, pour que je n'emploie pas tous les moyens, que je ne prenne pas toutes les mesures que la bonté de Dieu m'inspire, afin de prévenir le moindre mal qui puisse vous arriver, à vous et à la Mission.

Veillez donc, veillez pour résister à la mauvaise nature dont vous conserverez quelques restes jusqu'à la fin de votre vie ; veillez, priez, aimez-vous

les uns les autres, vivez ensemble dans l'union de la plus parfaite charité et dans la sainte obéissance à vos supérieurs, et plus spécialement à votre évêque, consolez son cœur, encouragez-le par votre conduite sainte, charitable et obéissante, comme Dieu le demande de vous.

***

Faux prétextes suggérés par l'amour-propre pour nous porter à l'indépendance.

L'amour-propre est subtil ; il dissimule facilement, sous les apparences du zèle et d'un plus grand bien à réaliser, la tendance qui nous porte à vouloir ne dépendre que de nous-mêmes, dans les œuvres qui nous sont confiées ; ce sont ses ruses et ses détours, que le Vénérable Père dévoile dans une lettre du 25 octobre 1851, adressée au P. Vaugeois, alors employé dans la maison de Bordeaux.

Vous avez à faire une attention toute particulière à l'amour-propre. Ç'a été toujours une des tendances de votre nature ; si vous ne prenez pas garde, ce mauvais vice pourrait vous communiquer l'esprit du monde et vous faire perdre l'esprit religieux.

Un des cotés les plus dangereux de l'amour-propre est celui de la confiance en soi-même et de la présomption. Examinez-vous sur tous ces points pendant votre prochaine récollection, ainsi que sur une certaine raideur de la volonté. Ce sont là des défauts très dangereux, contre lesquels je parlais souvent au noviciat, et sur lesquels il est facile

de se faire illusion, surtout dans la position où vous êtes.

Ne vous étonnez pas que je vous fasse ces recommandations ; vous savez que je vous connais à fond.

Or je sais quels sont les défauts principaux de votre nature. Ne dites pas : Je ne suis plus enfant, pour qu'on me fasse ces observations. Si, vous êtes enfant, et il est heureux que j'aie cette confiance en vous pour vous dire tout ce que je crois utile ; si, vous êtes enfant, vous devez l'être *non sensibus sed malitia*. Or à un enfant de cette trempe, on peut, on doit même dire toutes ces choses et d'autres encore que je vais vous développer. Et si, par malheur, vous étiez émancipé de cette sainte enfance, ce serait pour moi une raison de plus de vous donner tous ces avis, afin que vous le redeveniez. Je vous traite donc comme un enfant de Dieu, et je continue.

Voyant en vous une sainte enfance, je dois vous gronder, mais saintement et en la charité de notre divin Père. Vous n'avez pas avec votre supérieur l'union de charité, telle qu'elle doit exister dans la famille de notre bon Père céleste ; vous n'avez pas non plus l'esprit d'obéissance et la soumission digne d'un enfant de Dieu. Or, sans cette union de charité et cette sainte obéissance, il est impossible que vous soyez agréable à Dieu ; il est impossible que cette vertu s'établisse par la suite sur des bases solides ; il est impossible que les jeunes confrères que je vous enverrai, au moment marqué par la Providence, puissent se former et même se maintenir. Si j'ai été mal instruit, ne vous mécontentez de per-

sonne et faites-moi connaître la vérité ; si j'ai été bien instruit, prenez avec amour et humilité l'avertissement que je vous donne, et faites-en votre profit.

En tous cas, examinez votre âme sur le fond de cet avertissement ; s'il n'est pas exact dans toute la force de mon expression, il renfermera toujours quelque chose de vrai. Examinez-en toutes les sources. Vous pourriez avoir des mécontentements personnels contre votre supérieur, vous pourriez lui trouver des défauts, vous pourriez vous persuader qu'il n'a pas la capacité voulue pour diriger la communauté. Supposé que vous ayez raison, quoique je sois persuadé du contraire, au moins je suis assuré que vous vous êtes exagéré de beaucoup ses défauts. Le jugement que vous en portez est déjà un mal, puisque Notre-Seigneur nous dit : *Nolite judicare, nolite condemnare.* Si nous ne devons pas juger nos égaux, à combien plus forte raison ne devons-nous pas juger nos supérieurs. D'ailleurs qu'est-ce que cela nous fait que nos supérieurs soient capables ou incapables, parfaits ou défectueux ? Nous n'obéissons pas à l'homme, mais à Dieu. Si cet homme fait mal, tant pis pour lui, il rendra compte à Dieu de sa gestion ; nous, nous avons fait notre devoir. Accomplissons la sainte volonté de Dieu ; tout le reste est superflu.

— Mais, direz-vous peut-être, les œuvres en souffriront, les âmes se perdront ; en ayant les coudées franches, je ferais plus de bien.

Que cet à l'homme de sauver le monde entier, s'il en souffre du détriment pour son âme ? Nous ne

serons pas jugés sur ce que nous n'avons pu faire, mais nous serons condamnés d'avoir manqué à l'accomplissement de la sainte volonté de Dieu, d'avoir été infidèles à la grâce, d'avoir donné raison à la nature, contre la pratique de la perfection évangélique que nous avons promise à Dieu.

Voilà des choses bien dures ! C'est cependant mon cœur qui les dit au vôtre, et cela avec une grande affection et un grand désir de votre sanctification. Remontez à la source, pénétrez dans votre intérieur, et vous verrez que le mal est là, et non dans votre supérieur. Il peut avoir des torts, de grands et de très grands torts, je le suppose, et cependant le mal n'est pas en lui, mais en vous. Il peut, par ces torts, avoir été l'occasion, mais non pas le mal ; le mal est au-dedans de vous, c'est là qu'il faut le chercher, c'est là qu'il faut l'attaquer, le poursuivre, l'exterminer.

Je dis : le mal est au-dedans de vous, car jamais on ne peut avoir raison contre son supérieur. Notre bon Maître n'a pas voulu avoir raison contre Pilate.

Puisque je suis en train de vous dire tout et avec rondeur ; puisque, à ce que je prévois, vous m'écouterez en la présence de Dieu, je veux aller jusqu'au bout. Je crains que le travail du saint ministère vous ait mis trop hors de vous, en vous lançant trop dans le monde ; peut-être est-ce seulement par l'ardeur du zèle, peut-être par l'une et l'autre raison à la fois. N'importe quel qu'ait pu être le principe, je crains que vous ayez négligé votre propre sanctifi-

cation et les vertus intérieures qui la composent, le recueillement, la paix, l'humilité, le détachement de vous-même, de vos idées, des affections du cœur, des satisfactions de la nature et de l'amour-propre ; par suite, l'esprit religieux en aura souffert. Voyez, examinez devant Dieu et parlez-m'en. Je sais, vous n'êtes pas le seul coupable ; je le suis aussi, quoique pas autant que vous le pensez ; je m'accuse de ne vous avoir pas écrit comme je devais le faire. Mais le passé est passé. Je vais me corriger, je serai un homme nouveau. Et puisque je veux le devenir, devenez-le vous aussi ; c'est entendu.

Pour l'œuvre des soldats, je crois que vous avez tort de tant vous inquiéter ; allez bonnement et simplement, et faites le bien que vous pouvez. Supposé que vos craintes soient fondées, et que le bien soit entravé, si vous n'avez pas tout le pouvoir et toute la latitude que vous nous demandez, ce ne peut être une raison pour refuser d'être chargé de l'œuvre : d'abord parce que c'est une désobéissance que Dieu ne pourrait bénir, et puis vous empêcheriez un bien partiel en vous y refusant.

Enfin, en vous donnant plein pouvoir, je ferais une brèche des plus graves et des plus dangereuses à une règle générale, à un principe sans lequel aucune communauté ne peut marcher. Si donc, dans cette circonstance, je dérogeais à la règle, au principe général, je risquerais de mettre le désordre dans la communauté. Laissez donc les choses dans leur position naturelle, et soyez persuadé que pour la direction intérieure de l'œuvre, votre supérieur vous laissera faire. Parlez-lui en, d'ailleurs, et vous verrez.

Quant aux démarches auprès des autorités, en principe, ces démarches sont faites par le supérieur, ou sont réglées avec lui, parce que ces sortes de démarches ont trop d'importance pour qu'elles soient faites à l'insu du supérieur. Je conçois bien qu'ayant l'expérience de l'œuvre, vous serez sûr de vos démarches et de leur issue, mais c'est ici une question de principe. Ce que vous êtes autorisé à faire aujourd'hui, un autre le ferait demain et après-demain, un troisième en ferait encore plus. Et c'est ainsi que les communautés se perdent.

*
* *

La soumission ne doit pas empêcher de donner son avis, quand il y a lieu.

Par suite de sa grande délicatesse de conscience, le P. Le Berre se demandait si le respect et la soumission dus à son supérieur lui permettaient de donner son avis en toute liberté, quand il était consulté ; le Vénérable Père lui trace ainsi la ligne de conduite à suivre en pareil cas :

Quand votre supérieur vous demande votre avis sur un sujet quelconque, vous devez le lui dire ; et, non seulement cela, mais vous devez aussi le motiver, car émettre votre avis sans en donner les raisons, c'est ne rien dire, ou presque rien. Ainsi, par là même qu'on vous demande votre avis, on demande les raisons sur lesquelles vous le fondez. Ici, l'obéissance et la charité veulent que vous expliquiez votre sentiment et que vous répondiez même aux difficultés qu'on vous oppose, si vous voyez que ces difficultés ne doivent pas infirmer la justesse de

votre avis. L'obéissance n'est nullement intéressée à ce que vous pensiez autrement que votre supérieur, et que vous expliquiez vos vues.

Faites donc ainsi dans ces cas : lorsqu'on examine une chose avec vous, faites abstraction de vous-même et de celui qui vous parle. Agissez comme si vous étiez tout seul et que vous eussiez à voir, à l'aide de votre raison, soutenue et éclairée par la grâce de Dieu, ce qu'il serait bon de faire. Ainsi, quand on vous demande votre opinion, ne considérez que la chose, et dites simplement ce que vous en pensez. Si l'on prend ensuite une détermination différente de celle que vous proposiez, ou opposée à votre sentiment, faites comme si jamais vous n'aviez été d'un autre avis, et sacrifiez votre propre jugement pour agir selon cette détermination et approuver les choses en conformité avec le jugement des autres. Faites tout cela avec calme devant Dieu.

L'amour de la croix est une grande grâce, par laquelle vous deviendrez fort contre vous-même et contre toute puissance ennemie, une grâce qui vous attachera à Dieu plus que toute autre chose, et vous rendra constant et persévérant en tout ce que vous entreprendrez pour sa gloire. (Lettre du 23 novembre 1847.)

*
* *

Conduite à tenir quand on est tenté contre la confiance en son supérieur.

Une des épreuves les plus pénibles du P. Loss edat, durant son séjour en Haïti, lui vint de certaines divergences de

vue avec son supérieur et d'un certain sentiment de défiance qui en résulta. Le Vénérable Père, auquel il s'en ouvrit avec une filiale simplicité, lui répondit par la lettre suivante :

Eh bien donc ! votre pauvre âme a passé par le creuset ! Les peines et les croix sont le partage de ceux que Dieu veut sanctifier. Soyez fidèle, mon très cher, et la divine bonté vous sauvera et se servira de vous pour le bien de plusieurs.

Il faut du courage. Vous vous êtes relâché, dites-vous ; je n'en suis pas surpris, quoique mon cœur s'en afflige. Il a fallu que votre corps passât par la fièvre jaune pour s'acclimater au pays ; il a fallu que votre âme passât aussi par la fièvre du relâchement, des peines intérieures, des inquiétudes, des âpretés, des défiances, etc., pour se consolider en la vertu et pour s'acclimater dans la sainte humilité et le renoncement à vous-même, au milieu des travaux apostoliques. Réjouissez-vous d'être maintenant revenu pleinement à Dieu et à son divin service ; faites-vous à l'état de choses existant, je veux dire sanctifiez-vous au milieu de tout le mal qui vous entoure.

J'ai vu dans votre lettre que la paix était dans votre âme, tâchez de la conserver ; veillez aux troubles et aux agitations. Ce qui a été cause de votre mal, c'est probablement le manque de confiance envers votre supérieur. Ce manque de confiance dans un supérieur produit ordinairement des jugements sur sa conduite, sur ses intentions, et ces jugements produisent un esprit d'opposition. Je causerai de tout cela avec votre cher confrère, et je

serai plus à même de vous donner des conseils ; en attendant, soyez en paix, remettez-vous des préventions que vous avez contre lui, ne vous chagrinez pas ; ce qui est passé est passé.

Plusieurs de vos confrères ont éprouvé ce genre de tentations vis-à-vis de moi ; ils en sont totalement guéris. Au moment de la tentation on juge mal les choses, on voit tout à l'envers ; après un certain temps, l'esprit se calme, les oppositions cessent, et l'âme rentre dans la paix ; alors toutes les préventions disparaissent.

Je suis fâché que vous ne m'ayez pas dit positivement sur quoi reposaient vos préventions, je veux dire en quoi consistaient les imprudences que vous lui reprochez ; j'aurais alors mieux compris. Mais n'importe, calmez-vous et remettez le tout entre les mains du divin Maître. Ce qui a pu être la source du mal, c'est peut-être une certaine ardeur naturelle à vouloir trop vivement le bien, une certaine impatience à le procurer ; et, voyant des obstacles, vous pensiez que le supérieur ne le voulait pas, et vous le jugiez mal. Pour faire vraiment le bien, il faut une patience héroïque, et non une ardeur prématurée qui perd tout.

En second lieu, vous voyiez autour de vous un mal affreux, et votre âme se laissait aller au trouble, à l'inquiétude, à la crainte et à l'irritation. Tout cela a dû vous porter à l'opposition et à la défiance, non moins que les rapports avec les personnes dont vous me parlez et qui n'étaient pas favorables au supérieur.

Vous ne me dites pas si c'étaient des laïques ou

des prêtres. D'après vos dernières lettres et la connaissance que j'ai du pays, hélas ! il s'en trouve peu qui comprennent les choses de Dieu. De plus, il faudrait examiner si ce n'est pas un intérêt personnel, si ce ne sont pas des passions qui les font parler dans un sens opposé à la conduite de votre supérieur ; dans tous les cas, vous ne deviez pas prendre le sentiment d'un étranger contre lui, puisqu'il vous est donné de Dieu pour vous conduire, donné par le Saint-Siège à toute cette Mission pour la diriger.

Supposé même que sa conduite soit répréhensible, exposez votre sentiment avec paix, et laissez faire. Vous ne pouvez être assuré que vous avez raison et qu'il a tort ; mais il est absolument certain que vous faites bien de vous soumettre. Supposé que vous ayez la certitude qu'il se trompe, il n'est pas encore sûr que Dieu ne veuille point bénir sa façon d'agir ; et vous voyez bien qu'il l'a bénie, puisque, malgré tous les obstacles, il a réussi.

Il faut savoir que, pour réussir dans une entreprise, il y a plusieurs moyens à employer ; si celui que vous voyez ou qu'on vous fait voir est bon, celui de votre supérieur peut être bon aussi ; si le vôtre est meilleur, celui de votre supérieur peut aussi réussir. Dans une mission aussi difficile que celle de Haïti, on doit compter sur Dieu seul, faire ce que la prudence commande et laisser le succès à Dieu seul. Votre supérieur fait cela, j'en suis persuadé. Il peut se tromper ; mais Dieu y pourvoira.

Il n'appartient pas à un inférieur de corriger la conduite du supérieur. Vous verrez, mon très cher,

combien la bénédiction de Dieu sera parmi vous, si vous êtes bien unis ensemble. Vous vous trouvez tous deux dans un état de choses difficile. Il est impossible que votre supérieur écoute tous les sentiments, car autant d'hommes, autant d'opinions; chacun doit agir *secundum sapientiam sibi datam.*

Répondant devant Dieu de la Mission qui lui est confiée, il doit agir selon qu'il croit bon devant Lui.

Le défaut d'accord a dû faire du mal, mais ne vous en troublez pas, mon très cher frère ; il a fallu que vous fissiez votre apprentissage, on le fait toujours un peu à ses dépens ; cela ne vous a pas coûté bien cher, la maladie a remédié à tout. Si je vous dis tout cela, ce n'est pas pour vous convaincre, mais pour vous empêcher de vous laisser surprendre.

Défiez-vous de tout ce qui tend à désunir, cela tendrait à tout perdre. (Lettre du 17 septembre 1844.)

***

Graves dangers auxquels expose l'esprit d'indépendance.

D'une complexion délicate et d'une sensibilité exquise, élevé par une mère tendre et pieuse, le P. Blanpin garda, jusque vers l'âge de trente ans, quelque chose de la candeur et de la docilité de l'enfant. A cette époque, il se produisit en lui une transformation qui aurait pu avoir des conséquences funestes. Il se prit tout à coup à rougir de sa simplicité antérieure, et, résolu à n'être plus désormais un *enfant*, mais un *homme*, il laissa voir des aspirations à l'indépen-

dance qui causèrent au Vénérable Père de sérieuses inquiétudes. Dans une longue lettre du 18 juin 1848, celui-ci lui montra les graves dangers auxquels l'exposait cette tendance.

Par suite de la transformation subite et imprévue qui s'est faite en vous, vous éprouvez un entraînement extrême vers l'indépendance. Je vous dis, en ami, mais en ami de cœur, en ami intime, que cet entraînement vous met dans le plus grand danger. L'exagération sur cet article est d'un péril imminent, parce qu'il touche et ébranle le principe fondamental de la religion chrétienne. Il y a là en présence deux principes : d'un côté, le principe du christianisme, qui demande la soumission de l'intelligence par la foi, et la soumission de la volonté par la charité ; de l'autre côté, le principe de la nature corrompue, qui pousse à l'indépendance de l'intelligence et à l'indépendance de la volonté. Cette double indépendance est le *non serviam* de l'impie ; elle naît de la concupiscence de la superbe, qui nous porte à mettre le centre de notre existence en nous, et non en Dieu, et à tirer de notre propre fonds l'action de notre intelligence et de notre volonté, avec une indépendance complète de tout principe qui n'est pas nous-même. Telle est, dans toute sa plénitude, la tendance que la superbe donne à notre âme, tendance très mauvaise et dont les effets sont effrayants.

Le principe de foi, tout en laissant à notre intelligence et à notre volonté leur liberté naturelle, veut cependant que, librement, elles subissent l'influence des lumières et des volontés diverses, et

même, jusqu'à un certain point et raisonnablement, l'influence des lumières et des volontés humaines. Cette soumission de notre intelligence et de notre volonté, venant de notre libre détermination, nous donne la véritable liberté et forme en nous des hommes parfaits.

L'indépendance nous prive, au contraire, de notre liberté véritable, parce que cette tendance livre les deux puissances de notre âme à une foule de passions et de défauts, les assujettit à l'imagination, et nous abandonne à toutes sortes d'influences, sans nous laisser le moyen de nous débarrasser. Non seulement elle nous soumet à nos passions, mais elle nous rend en quelque sorte esclaves de tous ceux qui savent les remuer, esclaves des événements qui agissent sur nous et nous donnent différentes impressions. Ainsi l'homme dit indépendant devient, dans sa faiblesse, le jouet de toutes les créatures et de toutes ses propres sensations.

La liberté est donnée à l'homme par son Créateur; l'indépendance est contre nature, elle est destructive de tous les principes de la foi chrétienne. La tendance violente vers l'indépendance de l'intelligence a produit le protestantisme et le philosophisme moderne. La tendance vers l'indépendance de la volonté, à un degré violent, a produit l'affreux égoïsme du siècle dernier, et elle mène droit à la barbarie, à la sauvagerie, à la destruction de la société humaine. Si tous les hommes sur la terre avaient cet entraînement vers l'indépendance de l'intelligence et de la volonté, seulement au degré où il se manifeste dans votre âme, la société ne

pourrait plus subsister, et avant cinquante ans nous serions arrivés à l'état de barbarie !

Voyez ce qui se passe en France : tout le monde veut la liberté, et c'est un bien ; mais il y a une poignée d'hommes qui veulent être indépendants, et ils bouleversent tout le pays ! S'ils étaient les maîtres, la France serait inondée de sang.

Quant au principe religieux, il ne peut exister avec cet esprit d'indépendance tel que vous le comprenez ; le christianisme serait détruit de fond en comble. Je crois que votre mal est que vous n'avez pas assez bien saisi la différence entre la liberté et l'indépendance. La liberté est calme et l'indépendance turbulente, elle ne peut souffrir aucune barrière ou limite. Le christianisme est venu apporter la liberté au monde, et en même temps il est venu faire une guerre à mort à l'indépendance, à laquelle il oppose toute la puissance de ses dogmes et toute l'essence de sa morale.

Pour détruire avec plus d'efficacité cette indépendance, ou plutôt cette tendance que la mauvaise nature nous donne vers l'indépendance, des hommes animés de l'Esprit de Dieu et pénétrés du principe religieux ont établi, dès l'origine de l'Église, la vie de communauté, la vie de religion, dans laquelle des mesures rigoureuses sont prises pour arrêter, dompter dans notre nature cet esprit d'insubordination. Ces institutions, les unes plus rigoureuses, les autres moins, ont obtenu toute l'approbation de l'Église et ne peuvent être répréhensibles sous ce point de vue. Les blâmer sous ce rapport, ce serait blâmer l'Église qui les approuve, ce serait blâmer le principe fonda-

mental du christianisme, qu'elles ne font qu'appliquer avec une sévérité plus grande et à un degré plus éminent. Cette sévérité et ce degré éminent du principe religieux contre l'indépendance telle que je l'entends dans cette lettre, sont sans contredit une perfection, quand ils sont appliqués et acceptés de plein gré, avec connaissance de cause, librement et volontairement, pour l'amour de Dieu.

Si, comme vous le savez, dans le siècle où nous vivons, l'application sévère de ce principe religieux contre l'indépendance souffre de graves difficultés ; si les Ordres religieux qui pratiquent ainsi les choses trouvent d'insurmontables oppositions ; s'ils choquent et froissent les idées générales, je crois bien certainement que cela provient, en partie de ces hommes qui se livrent à cette indépendance d'intelligence et de volonté, en partie de la confusion des idées, parce qu'on ne distingue pas entre la liberté et l'indépendance, et en partie des passions qui résultent de l'amour de la liberté illimitée, et sont encore exploitées et excitées contre les corps religieux.

Pour en venir aux conclusions pratiques, d'après ces principes incontestables pour tout catholique, voici ce que mon affection sincère et cordiale, qui vous est bien connue, doit vous faire observer :

1° Je crois que vous avez exagéré le principe de la liberté de l'homme, soit par suite de cet entraînement dont je vous ai parlé plus haut, soit par suite de différents froissements et d'une certaine effervescence de l'imagination, qui a pris feu à la première lueur d'un ordre d'idées auxquelles vous étiez aupa-

ravant étranger. Cette exagération de principe vous a amené à confondre la liberté avec cette indépendance dont je vous ai expliqué plus haut la nature, la source et les effets.

2° A la suite de cette espèce de transformation subite opérée en vous, l'amour-propre, qui ne meurt pas en nous, s'est éveillé, a pris un certain degré de force, et, joint à votre grande sensibilité et impressionnabilité, a produit un effet d'exaltation ou d'excitation dans l'imagination, selon qu'il arrive toujours dans ces cas. Comme cette excitation a pour objet une idée d'opposition, il en résulte qu'elle doit être et est réellement irritante. Il suit de là que toutes les idées, qui viennent par saillies à l'imagination, excitent toujours chez vous des irritations contre les principes, les personnes ou les choses. Vous êtes plus porté au jugement, à la condamnation, et à la répulsion, qu'à un sentiment de pacification, de douceur, de modération et d'affection. Cette disposition de l'âme n'est pas chrétienne, car le sentiment chrétien est essentiellement charité, et, par conséquent, paix, douceur, conciliation, affection.

Réfléchissez bien à cette observation ; vous apprendrez ainsi à sonder la nature du sentiment qui remplit le fond de votre âme. Cette excitation doit la mettre dans de grandes peines et y produire des ébranlements profondément douloureux.

3° Par suite de cette confusion d'idées et de cette excitation irritante, vous entrez dans une voie pleine de périls pour votre âme et pleine de rigueur envers les autres.

Je dis pleine de dangers pour vous, car, quoique

en réalité vous ne soyez entré qu'à demi et avec certaines réserves dans cette disposition d'indépendance que je vous ai signalée, il n'est cependant pas moins certain que la voie où vous tendez à vous engager est au moins en dehors de la perfection de la foi pour l'action de l'intelligence, et en dehors de la charité pour l'action du cœur. De plus, toute la puissance de l'orgueil, si malheureusement enraciné en nous tous, est mise en jeu, et elle mène plus ou moins à l'égoïsme intellectuel et moral.

Je dis aussi : pleine de rigueur pour les autres. Si vous examinez bien, vous verrez, en effet, que vous êtes dur pour ceux qui ne sont pas de votre avis ; cette dureté doit même aller jusqu'à la haine et à l'intolérance dans certains cas et par rapport à certaines personnes. Prenez pour point de départ, pour principe fondamental de votre conduite, l'esprit chrétien, le saint Évangile, et vous verrez que ces sortes de phénomènes ne se produiront plus dans votre âme.

Un autre moyen à prendre, c'est d'établir, comme principe d'action, votre cœur et non votre esprit : l'impulsion première pour l'action doit venir du cœur, l'intelligence n'a qu'à diriger ensuite ce mouvement.

4° Pour en venir à une pratique plus spéciale et plus déterminée, je vous donnerai les conseils suivants :

Défiez-vous du mouvement qui vous agite, ne jugez pas, n'agissez jamais sous l'empire de cette agitation ou exaltation, ni d'après des sentiments âpres, durs, irritants, d'après des pensées qui révè-

lent la présence d'une disposition d'amour-propre. Fortifiez en vous le principe de la foi, de l'humilité, de la charité. A quoi vous servira-t-il d'avoir acquis cette indépendance, supposé qu'elle soit bonne, excellente même, si vous y perdez l'humilité et la charité ? En faisant cette conquête, vous acquerrez un objet naturel et humain. Admettons que ce soit une perfection, ce ne sera jamais qu'une perfection humaine ; et quel profit d'acquérir une perfection humaine, en perdant la perfection surnaturelle de la foi, qui seule est stable et solide ?

Il est certain, abstraction faite du mal inhérent à cette idée d'indépendance, il est certain, dis-je, que votre âme, étant trop préoccupée de cet objet, perd de vue sa perfection surnaturelle et la pratique des vertus qu'elle comporte.

Ne vous préoccupez donc plus de cette idée ; vous n'avez pas à craindre désormais de retomber dans une grande sujétion, une trop grande dépendance d'esprit, de volonté, qui puisse nuire à votre ministère. Laissez donc cette pensée, et occupez-vous tout entier à acquérir les vertus essentielles du Christianisme et du Sacerdoce.

Ayez l'esprit et le cœur libres, avec calme, douceur et charité ; jugez des personnes et des choses avec ce calme, cette douceur et cette charité ; soyez indépendant de toute passion, de toute impression, de toute influence d'amour-propre, de tout intérêt propre, de toute action de l'imagination ; mais soumettez votre âme à la volonté divine, quelle qu'elle soit, quelque pénible qu'elle vous puisse être ; assujettissez-vous à l'influence des vertus chrétiennes et

sacerdotales, à l'humilité, à l'abnégation, aux exigences de vos rapports avec les hommes. Soyez condescendant avec tous ; si les autres sont obligés d'avoir de la condescendance avec vous, c'est que vous êtes le plus faible, et ce sont eux qui sont libres ; si c'est vous qui condescendez, c'est vous qui êtes libre et fort. Enfin ne soyez pas intolérant ; c'est à chacun de répondre devant Dieu de ses actes.

A Dieu, mon bien cher ami ; vous voyez combien je dois vous aimer, et combien ma confiance doit être grande en vous, pour que je vous dise tout cela avec tant de franchise.

***

Sévère réprimande à un missionnaire qui avait manqué gravement au respect dû aux supérieurs.

La lettre qui suit, adressée à un missionnaire d'Afrique, est un nouvel exemple de la vigueur avec laquelle le Vénérable Père savait, quand il le fallait, rappeler au devoir ceux qui s'en écartaient gravement. Elle est datée du 11 mai 1851, quelques mois seulement avant la mort du serviteur de Dieu.

Mon bien cher frère, votre lettre du mois de juillet m'a causé une affliction bien profonde. Je pouvais espérer que vous la feriez suivre d'une autre qui m'apprendrait que vous aviez écrit ces choses, aussi mauvaises que fausses, dans un moment de vivacité et de mauvaise humeur, et alors j'aurais pu vous donner quelques bons conseils.

Ayant attendu vainement sept ou huit mois, je me

vois dans la nécessité de vous répondre. J'ai sur le cœur un poids de douleurs et d'inquiétudes pour le salut de votre âme ! Le seul espoir qui me reste, c'est que votre lettre une fois partie et votre imagination déchargée, vous en aurez oublié le contenu, dont je vous envoie la copie, afin que vous puissiez comprendre que vous avez mal fait, et que vous vous teniez de plus en plus sur vos gardes contre la violence de votre esprit et la raideur de votre caractère.

Comment comprendre que, avec la foi que vous avez, et vous trouvant toujours dans le danger, au moins à un certain point, vous vous livriez à de si mauvais sentiments, à des sentiments si contraires, non seulement à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais aux premières notions de la religion ? Supposé même que tout ce que vous dites soit vrai, un cœur chrétien peut-il se laisser aller à cette indignation orgueilleuse que respire votre lettre ? Mais que dire alors d'un cœur religieux, d'un cœur sacerdotal ? Et cela quand il s'agit de ses supérieurs, et quand on s'adresse à eux pour exprimer sa pensée !

Les choses que vous voyez si noires et si affreuses sont cependant bien simples et en tout conformes à nos Règles et à l'esprit de l'Évangile. Je ne veux pas vous en donner l'explication, parce que je préfère qu'elle vous soit donnée par votre supérieur lui-même.

Mais d'où vient que, sans connaître le fond des choses dont vous parlez, vous les voyez si sombres ? C'est que votre cœur était alors en trop mauvais état et radicalement opposé à la charité et à l'humilité. Et vous êtes un missionnaire de Jésus-Christ ?

Et vous prétendez vous sacrifier à sa gloire? Si ces dispositions vous étaient survenues à l'occasion de ce qui fait le sujet de votre lettre, je m'en consolerais, dans l'espoir que ce n'aurait été qu'un mouvement passager tenant à un malentendu, mais je vois que ces sentiments étaient dans votre cœur avant de quitter l'Europe. Vous allez annoncer l'Évangile aux infidèles, l'Évangile de la paix et de l'amour, et vous y allez avec un cœur ulcéré ! Pensez-vous que les apôtres étaient ainsi disposés quand ils se dispersèrent, après avoir reçu le Saint-Esprit ?

Vous avez jugé rigoureusement et condamné vos supérieurs. Croyez-vous que cela soit conforme au saint Évangile que vous devez prêcher, à l'esprit de Jésus-Christ, aux moindres notions du Christianisme ? Et pourquoi les avez-vous ainsi jugés, condamnés ? Si vous examinez bien, vous verrez que c'est plus parce que votre orgueil a été froissé que parce qu'ils avaient les torts que vous leur croyez.

Mais une chose m'inquiète encore. Je crains bien que, cédant à la tentation du démon, vous n'ayez communiqué aux autres les mauvais jugements que vous avez portés vous-même. Vous auriez ainsi ajouté le scandale à la faute contre la justice, la charité et la religion. Rappelez-vous ce que le Sauveur a dit de ceux qui jugent et qui condamnent : et encore ne parle-t-il pas de ceux qui jugent et qui condamnent leurs supérieurs. Jugeons-nous nous-mêmes au lieu de juger nos supérieurs. Rappelez-vous ce qu'il a dit de ceux qui scandalisent. Nous avons déjà assez de porter nos propres fautes, nos épaules sont trop faibles pour prendre encore

celles des autres. C'est une meule de moulin que nous suspendons à notre cou, et nous nous submergeons avec elle, non dans l'eau, mais dans la malice du démon.

Ces sortes de scandales donnés dans une communauté sont infiniment plus graves que dans le monde. Ils mettent l'inquiétude dans les esprits, le désordre dans la famille, la défiance envers les supérieurs, ils arrêtent le cours des grâces divines et éloignent la bénédiction de Dieu des œuvres dont on est chargé ; en un mot, ils mettent la désorganisation partout et donnent gain de cause au démon contre les serviteurs de Dieu. Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne peut que réprouver et maudire un cœur qui sème la zizanie parmi ses serviteurs, parce que ce cœur ruine toute l'œuvre de sa grâce et de sa miséricorde.

Je vous en conjure, par tout ce que vous avez de foi et de désir de plaire à Dieu, rentrez dans le fond de votre âme, et arrachez jusqu'à la dernière racine le mal qui s'y trouve. Apprenez de notre bon Maître à être doux et humble de cœur, deux points essentiels auxquels vous avez manqué. Ne vous irritez pas du langage sévère avec lequel je vous parle, écoutez cette parole avec humilité, et gardez-vous bien d'attribuer les torts aux autres : tout le mal est dans votre cœur. Évitez de faire comme ceux à qui Notre-Seigneur disait qu'ils voient une paille dans l'œil d'autrui et ne s'aperçoivent pas de la poutre qui est dans le leur. Soyez assuré que les directeurs qui vous paraissent si répréhensibles n'ont pas fait des choses aussi opposées à l'Évangile que la dispo-

sition à laquelle vous vous êtes laissé aller pendant un temps aussi considérable.

Je suis persuadé que le cœur vous saignerait de douleur, s'il plaisait à Dieu de vous faire voir au clair, par la lumière divine, toute cette conduite de vos anciens directeurs que vous trouvez si indignes, parce que vous les voyez seulement par les yeux de la passion, de l'amour-propre froissé. Ne vous découragez pas si vous obtenez la grâce de voir le mal que vous avez fait. Que ce soit au contraire pour vous une raison d'être plus fidèle ! J'en ai la confiance, et je ne cesserai de prier pour cela.

Votre tout pauvre et affligé serviteur.

CHAPITRE XIII

MINISTÈRE SACERDOTAL

Comment les prêtres appliqués au saint ministère doivent travailler à leur sanctification personnelle et s'acquitter de leurs diverses fonctions.

Avant d'entrer au noviciat de la Neuville, le P. Tisserand remplit pendant quelque temps les fonctions de vicaire à Saint-Ambroise, à Paris. Le 16 juin 1842, le Vénérable Père lui adressa une longue lettre qui contient de précieux conseils. Ces conseils sont fort pratiques pour les membres de la Congrégation appliqués au saint ministère.

Vous me demandez ce qui doit faire le fond de votre règlement dans le ministère de la paroisse à laquelle vous êtes attaché. Vous avez à pourvoir à deux choses : à votre sanctification et à celle des âmes auprès desquelles vous êtes placé pour leur salut. L'une de ces choses dépend de l'autre. Il ne vous est pas possible de vous sanctifier sans travailler de toutes vos forces au salut des âmes qui vous sont confiées ; et il ne vous est guère possible de sanctifier ces âmes en vous négligeant vous-même.

Cette réflexion est bien importante ; car souvent des prêtres ne pensent qu'à leur propre sanctification, et les âmes sont un peu négligées ; ils ont plus de zèle pour la vertu de recueillement et les autres

vertus qui tendent à la propre sanctification, qu'ils n'en ont pour le salut des âmes. C'est une grande faute. Une fois qu'on est prêtre, on ne s'appartient plus ; on appartient aux âmes, d'après la divine Volonté, qui nous emploie auprès d'elles selon son bon plaisir.

D'autres, au contraire, sous le prétexte du zèle pour les âmes, sont tout entiers à leur ministère, sans s'occuper de leur propre sanctification, qui en souffre. Ils font encore plus mal que les premiers. Ils doivent d'abord procurer la gloire de Dieu dans leur propre âme. De plus, s'ils sont saints, ils sauveront bien plus d'âmes, et avec beaucoup moins de mouvement. Il faut donc faire l'un et ne pas omettre l'autre.

Pour ce qui regarde votre propre sanctification, prenez vos mesures pour être fidèle à tous vos exercices de piété : l'oraison, l'examen, la lecture spirituelle, avec le recueillement habituel. Sauf quelques exceptions très rares, vous devez être exact. Vos dévotions, celles du très saint Sacrement et de la très sainte Vierge, sont les dévotions essentielles d'un prêtre. Si vous êtes touché d'une autre dévotion, suivez-la tant qu'elle vous touche, mais pour les deux premières prescrivez-vous des exercices réguliers, comme des visites, chapelets, etc. Prenez des mesures contre le relâchement ; peu à peu on cède, et toujours pour de bonnes raisons qui, cependant, ne le sont pas autant qu'on pense. On finit par se trouver tout autre qu'on était.

Fréquentez peu de monde, mais occupez-vous de vos affaires. Vous n'avez pas de temps à perdre, et

vous verrez qu'à peine en aurez-vous assez pour remplir vos devoirs ordinaires. Rendez peu de visites aux confrères. Si vous en trouvez de fervents, soyez réservé dans les premières liaisons, jusqu'à ce que vous connaissiez au juste quelles sont leurs idées sur la piété et sur la manière d'exercer les saintes fonctions. Ne vous familiarisez avec personne ; ne vous liez d'intimité qu'avec des âmes ferventes ; et pour cela, ne vous pressez pas, sondez le terrain, et allez pas à pas. Soyez doux et prévenant envers tous ; ayez une grande déférence pour tous, sans affectation, mais seulement autant qu'il convient et de manière que cela fasse plaisir ; soyez humble, sans épanchement, et avec une telle réserve intérieure, que vous ne disiez que ce qu'il est convenable et prudent de dire. Je dis prudent selon Dieu. Évitez la faiblesse ; tenez à vos résolutions et ne cédez pas quand il y va de l'intérêt de Dieu et du salut de votre âme ; mais que cela se fasse avec douceur et modestie, sans raideur, sans apprêt, sans trouble. Ayez l'esprit libre avec tout le monde ; évitez la timidité sans perdre la modestie.

Pour le second point, le salut des âmes, il faut être rempli de zèle, mais d'un zèle plein d'amour et de ferveur. Cependant le zèle ne doit pas vous mettre dans une agitation et une activité qui vous jette sans cesse dans le trouble et le désordre. Pour preuve d'un zèle vrai et bon, il faut que vous trouviez plus de ferveur intérieure, plus de recueillement et de désir de plaire à Dieu, en vous livrant aux œuvres que vous entreprenez, que si vous ne les faisiez pas. Ainsi, pour la prédication, si elle

est faite selon la véritable règle du zèle apostolique, il faut que vous soyez plus rempli de Dieu après qu'avant. Si elle ne part pas du mouvement du vrai zèle, vous serez plus rempli de vous-même, plus préoccupé de ce que diront ou penseront les hommes, qu'occupé de Dieu. Dans le vrai zèle, on est dans une grande suavité pendant et après l'action ; dans le zèle défectueux, au contraire, on est agité pendant l'action et agité après. Ayez donc un zèle fort, saint, pur, humble, fervent, et animé du pur amour de Dieu, du désir de sa grande gloire et d'un véritable esprit intérieur.

Pour l'exercice du zèle, il faut s'acquitter dignement des fonctions divines du sacerdoce. Un grand respect, un grand recueillement et un grand esprit de foi dans la distribution des sacrements et au très saint sacrifice de la Messe.

La prédication doit être apostolique, sur le modèle de celle du divin Maître et de saint Paul. Ne parlez pas pour prêcher, mais pour sanctifier les âmes. Ceux qui prêchent pour prêcher sont contents quand leurs sermons sont faits, et encore plus quand ils sont débités ; ils pensent plus à la manière de s'y prendre pour réunir les idées et arranger des phrases. qu'à dire des choses qui puissent produire cette sanctification que vous désirez.

Ne cherchez pas à faire de beaux sermons, mais des sermons apostoliques. Conservez le recueillement en apprenant votre sermon. Donnez-le dans le même esprit que vous l'avez préparé. Faites une demi-heure d'oraison avant de monter en chaire. Quand vous y êtes, faites abstraction de toutes les

créatures ; regardez-vous comme un envoyé de Dieu pour annoncer sa sainte volonté aux hommes, et comme un représentant de Jésus-Christ. Représentez-le dignement, et non avec crainte et timidité, mais sans amour-propre. Annoncez la parole de Dieu avec ferveur, et soyez disposé à vous sacrifier pour les divines vérités que vous allez prêcher. Ne déclamez pas, mais parlez comme dans une bonne conversation. Ne vous dites pas que vous allez prêcher, mais dites-vous que vous êtes au milieu des enfants de Dieu, à qui vous expliquez les volontés de leur Père céleste, et que vous voulez remplir de son amour.

La chose finie, priez Jésus et Marie de bénir les âmes et d'y faire fructifier la petite semence que vous y avez jetée. Examinez dans le recueillement les fautes que vous avez commises, pour vous en corriger. Ensuite, qu'il ne soit plus question de votre sermon ; n'y pensez plus, mais surtout n'en parlez plus, sous quelque prétexte que ce soit.

Le catéchisme se fait selon la même méthode, un peu modifiée. Sachez à qui vous parlez, représentez-vous les petits esprits de ces chers enfants, sentez les choses comme ils les sentent, afin de les leur rendre à leur façon et de les mettre à leur portée. Les qualités principales du catéchisme sont la clarté et la simplicité. Il faut préparer le catéchisme avec soin, mais en esprit d'oraison, afin de parler avec onction. Car il ne suffit pas que les enfants sachent les vérités saintes de la religion, il faut qu'on les leur fasse goûter. Cependant, pas de paroles inutiles ; tout ce qu'on dit doit tendre à leur

expliquer les choses, mais il faut que ces explications, quoique simples et uniquement instructives, aient un certain ton de piété. A la fin, faites-leur une toute petite exhortation qui puisse les toucher. Je crois que cet usage de Saint-Sulpice a une grande utilité ; c'est ce qu'on appelle l'*homélie*, dont le but est de toucher, et non d'instruire. Vous le voyez, il faut que tout se fasse dans l'esprit de Dieu.

Si vous avez de petits enfants, faites-les s'instruire par eux-mêmes ; après la récitation, adressez-leur des questions qui tendent à l'explication, et, lorsqu'ils ne répondent pas, demandez à un autre ; lorsqu'ils répondent à peu près, aidez-les en ajoutant un mot. Si vous leur faites de longues explications, ils ne vous écouteront pas. Il faut les intéresser et les toucher. Leur volonté est bonne et bien droite, leur esprit simple et disposé à prendre tous les plis qu'on veut lui donner ; la grâce en eux n'éprouve presque pas d'obstacles, la seule difficulté est l'extrême légèreté, la faiblesse et la mobilité de leur esprit, qu'il faut tâcher de fixer ; si on y parvient, il ne reste plus de difficulté. Il faut les traiter avec bonté, douceur et fermeté, mais en ayant soin que la fermeté ne nuise pas à la douceur. Évitez de vous familiariser avec eux. Inspirez-leur le respect et l'affection. Cependant il ne faut jamais vouloir s'attirer leur attachement, mais les porter à aimer Dieu. Cette règle, faire aimer Dieu et non pas soi-même, doit être appliquée par tous et pour tous.

Pour la confession, j'ai peu de choses à vous dire. Soyez toujours uni à Notre-Seigneur, et mettez votre confiance en lui. Traitez les pécheurs avec la plus

grande douceur et la plus grande tendresse. Jamais de dureté ni de raideur. Faites sentir le mal qu'ils ont fait, sans les blesser, mais toujours avec suavité ; ne reprenez presque jamais avec sévérité. Priez Dieu, ayez recours à Marie, pour qu'ils touchent les cœurs des pécheurs. Ne professez pas une doctrine sévère. Je ne suis pas théologien, et ne devrais pas vous parler de cela. J'ose cependant vous assurer que les principes sévères sont ruineux pour les âmes. Suivez hardiment saint Liguori.

Avec les gens du monde, surtout du véritable monde, soyez simple, doux, prévenant, modeste, sans jamais adopter leurs manières ni leurs usages. Faites-vous tout à tous, en usant de condescendance avec eux, autant qu'il vous sera possible. Mettez-vous à leur portée, mais ne déviez pas de l'esprit et de la vie évangéliques que les prêtres doivent garder, et évitez toutes les manières qui ont un air et un goût de vanité et d'esprit du monde : ce n'est pas en cela qu'il faut se faire tout à tous.

Avec les personnes de différent sexe, soyez extrêmement réservé ; usez d'une plus grande modestie encore qu'avec tous les autres ; n'épanchez pas votre cœur, parlez avec elles de ce qui peut être utile à leur salut, mais jamais ou très rarement de choses indifférentes. Pas de conversations qui renferment une certaine familiarité. Quelle que soit l'habitude que vous aurez de parler à ces personnes, il faut que vos rapports et vos conversations aient à peu près la même réserve que la première fois que vous avez parlé avec elles. Ne leur dites jamais de choses plaisantes ou qui portent à rire

fortement. Soyez grave aussi dans vos rapports, sans cependant vous laisser aller à l'excès.

Ne les traitez pas non plus brusquement, ne leur parlez pas sèchement, n'agissez pas envers elles avec une certaine indifférence, n'ayez pas l'air de faire peu de cas d'elles. Par ces manières, vous les éloigneriez de Dieu. Vous vous devez à leurs âmes aussi bien qu'aux autres ; il faut donc avoir avec elles toute la douceur, la charité et la bénignité que Jésus eut avec sainte Madeleine et avec la Samaritaine ; traitez-les selon le besoin de leur faiblesse et des défauts que vous remarquez en elles.

Ne manifestez jamais d'intérêt à leur personne en tant que telle, à cause de leurs manières, de leur caractère et de leurs autres bonnes qualités, ce qui serait toujours dangereux ; mais que l'intérêt se porte, en général, sur leur âme. Si vous en trouvez de pieuses, de saintes, prenez plus garde à vous que jamais. On commence par estimer leur vertu, ensuite on aime la grâce divine qui est en elles, puis on se plaît à considérer leurs belles qualités spirituelles : on descend peu à peu au caractère et à l'agrément de l'esprit, des manières ; le cœur finit par être pris d'une affection humaine qui peut même dégénérer en passion. Tenez votre âme pure et votre cœur libre, afin que Jésus seul soit le moteur de tous vos mouvements.

***

De la prédication.

Au sujet de la prédication, le Vénérable Père donnait au P. Le Vavasseur les avis suivants :

Pour ce qui regarde la prédication, je suis bien de votre avis : il faut prêcher simplement. Viser à faire de l'effet ne sert pas beaucoup à établir la grâce de Dieu dans les âmes, et ce n'est pas là faire un sermon apostolique. Tout ce que cela produit, c'est de mettre la sensibilité en mouvement, d'amuser l'esprit à des choses qui lui plaisent en le frappant, et de faire donner des louanges au prédicateur.

Il faut cependant éclairer et émouvoir, mais sans recherche. Des vérités simples et faciles à concevoir, énoncées clairement et fortement, par le sentiment vif et fort qu'on en a, font une impression solide ; l'effet se produit sans qu'on y pense, lorsqu'on se pénètre bien de l'esprit de zèle et de charité pour les âmes, et qu'on désire ardemment leur faire comprendre ces vérités et les y faire adhérer pratiquement. On cherche à faire de l'effet en général, et non par telle ou telle période, mais un effet saint et surnaturel, en imprimant la grâce dans tous les cœurs. Pour produire cet effet, il suffit de faire ses sermons avec une grande simplicité, mais avec ferveur et avec zèle. (Lettre du 18 avril 1842.)

*
* *

Administration du sacrement de Pénitence.

Au saint tribunal de la Pénitence, c'est la compassion et la miséricorde que le Vénérable Père recommande surtout. Il écrivait au P. Bouchet en 1849 :

Au saint tribunal, soyez plutôt large que sévère, sans sortir cependant des principes de la théologie ; ces principes, rendez-les, dans l'application, doux et faciles. S'il vous arrive de vous tromper, il vaut mieux que ce soit par excès de bonté et de charité que par sévérité ; les pénitents, au moins généralement, n'éprouveront aucun dommage. On perd beaucoup d'âmes par la sévérité, et l'on en sauve beaucoup par la douceur.

N'ayez jamais ni peine ni inquiétude, s'il vous arrive de donner comme sûre une décision douteuse, ou même fausse ; humiliez-vous alors, mais restez en paix.

En entendant les confessions, ne vous laissez pas aller à des préoccupations, méprisez vos incertitudes, et ne questionnez les pénitents que lorsque vous voyez clairement qu'il faut le faire. Parlez-leur avec douceur, avec onction et assurance, surtout dans les conseils que vous leur donnerez.

***

Pour la confession des moribonds, le Vénérable Père donnait la direction suivante au P. Lossedat :

Je causerai avec M. N... de votre difficulté touchant le saint ministère ; en attendant, je vous dirai

que vous n'avez qu'à aller avec confiance. Je pense que vous parlez du cas où vous êtes appelé par des malades à l'extrémité, comme cela m'est arrivé à la Neuville, il y a quelques semaines. Ne soyez ni dur ni scrupuleux ; faites-leur faire leur confession le mieux que vous pourrez ; s'ils sont trop faibles pour faire une bonne confession d'eux-mêmes, interrogez-les sur les principaux péchés qui se commettent le plus communément par les personnes de leur condition, et instruisez-les comme vous le pouvez. Le plus important, c'est de leur inspirer la contrition et de bons sentiments, non pas avec de grands sermons, mais en peu de mots.

Ils ne donneront pas toujours de grandes marques de repentir, parce que la maladie les abat. Il faut tout de même leur donner l'absolution et leur administrer ensuite l'Extrême-Onction, qui achèvera d'effacer les péchés, car il est impossible qu'on puisse avoir la certitude de leurs dispositions dans cet état d'abattement.

Voilà sans contredit le sentiment de tous les théologiens pratiques, de tous les casuistes, voilà la conduite de tous les bons prêtres ; ne soyez donc pas inquiet. (Lettre du 17 septembre 1844.)

***

Mansuétude envers les pécheurs dans les rapports avec eux.

Ce n'est pas seulement au saint tribunal que le prêtre doit montrer une grande mansuétude envers les pécheurs,

c'est dans toutes ses relations avec eux. Le Vénérable Père le recommandait à ses missionnaires, chaque fois qu'il en avait l'occasion. Le 8 février 1844, il écrivait au P. Le Berre :

Conservez la paix avez le dehors ; agissez avec simplicité envers nos pauvres Européens qui n'ont pas de religion : ayez compassion d'eux et ne leur en voulez pas. S'ils vous contrarient, pardonnez-leur ; s'ils vous traitent avec dureté, parlez-leur avec douceur et bonté ; s'ils vous blâment et vous méprisent, ne soyez pas, pour cela, gêné avec eux.

Mettons-nous bien en garde contre cet embarras, que l'on éprouve vis-à-vis des hommes du monde animés de ces dispositions, parce qu'il produit une certaine raideur, une certaine timidité qui rend maussade, sournois, guindé, lorsqu'on se trouve avec eux. Cette manière d'être fait un très mauvais effet sur eux et les éloigne de notre sainte religion.

Il faut, en général, affectionner tous les hommes, quels que soient leurs sentiments sur les principes religieux et sur nous-mêmes. Il faut, de plus, leur laisser toute liberté de penser et d'agir comme ils voudront. Si on pouvait forcer les consciences à être pures, les volontés à être bonnes, les esprits à croire nos vérités, il faudrait évidemment le faire ; la charité envers les hommes nous en ferait un devoir. Mais jamais homme au monde ne sera capable de forcer, en la moindre des choses, ni les consciences, ni les volontés, ni les intelligences de ses semblables. Dieu n'a pas voulu le faire ; pourquoi voudrions-nous le faire ?

Puis donc que Dieu laisse à ces hommes la liberté de le méconnaître et d'agir contre lui, nous ne

devons pas vouloir les forcer ni nous irriter contre eux. Bien au contraire, si nous avons de la peine, non contre eux, mais pour eux, de les voir si mal disposés, par suite de cette peine, nous nous efforcerons de les affectionner, d'être libres et ouverts avec eux, de leur parler des choses qui leur plaisent, de tâcher de gagner leur amitié, en leur faisant toujours bonne mine.

*
* *

Le 4 mai 1845, le P. Bessieux recevait des recommandations analogues :

Dites-moi quelle est votre position au milieu des Européens, quels sont vos rapports avec les agents du Pouvoir. N'êtes-vous pas peut-être un peu trop sévère, trop tenace ? Ne manquez-vous pas de mettre les formes convenables dans les relations avec eux ?

Usez toujours de douceur, de charité, de condescendance avec tout le monde ; agissez avec politesse, avec bienveillance, avec prévenance. Vous verriez commettre des péchés graves, et vous vous fâcheriez ? Cela ne serait pas très bien. Imitez notre bon Maître, qui était si doux envers les pécheurs ! Faites-vous tout à tous, et supportez les défauts de chacun, sans aigreur et sans raideur. Vous savez que c'est une règle générale que tous nos missionnaires doivent observer, et qu'ils observent en effet, par la miséricorde de Dieu. Faites-vous aux mœurs et aux habitudes reçues, et ne cherchez pas à ce que l'on se range selon vos goûts et vos habitudes.

Ceux qui sont en rapport de salut avec les hommes doivent savoir se plier à tout ; sans cela ils se brisent ou ils brisent les autres. Vous savez que votre caractère est un peu difficile par rapport à ces choses. Priez la charité divine de se communiquer à votre âme, afin de réformer ce qu'il y a de défectueux en vous, et que votre caractère ne nuise pas au bien de nos pauvres Noirs, par les oppositions qu'il susciterait.

Soyez bien avec les autorités : c'est la volonté de Dieu, et le bien des âmes l'exige. Favorisez leurs desseins, prêtez-leur votre concours, tant qu'ils restent dans les bornes de la justice et la vérité, et qu'ils ne sont pas opposés à la propagation de la foi et des bonnes mœurs.

Cependant, ne sortez jamais de la sphère d'un ministre du saint Évangile. Il ne faut pas que les peuples considèrent en vous l'agent politique d'un gouvernement ; mais qu'on ne voie en vous que le prêtre du Très-Haut et le docteur de la Vérité.

***

Une année plus tard, au mois de mai 1846, le Vénérable Père écrivait encore au P. Warlop :

Prenez garde de vous irriter contre les Européens, qui gâtent ces pauvres sauvages, et qui mettent de si grands obstacles au bien ! Ne vous étonnez de rien, patientez, et, avec le temps, la patience et la prière, vous surmonterez toutes les difficultés. Ce sont les trois armes du missionnaire, armes défensives et offensives.

Vous m'avez dit dans une de vos lettres que M. N... n'a pas des intentions pures, que c'est l'ambition et le désir de l'avancement qui le font agir. Vous trouverez cela bien souvent dans le fonctionnaire ; cependant, il serait possible qu'il veuille le bien tout de même. Il faut prendre garde dans ces cas de ne rien laisser paraître et de ne pas montrer votre sentiment, de peur que cela ne lui soit rapporté. Comme c'est un homme capable, qu'il est bien connu sur ces côtes, et habitué d'y commander, il est important de conserver sa bienveillance.

Vous trouverez bien d'autres misères parmi nos compatriotes. Soyez prudent et réservé à leur égard ; vous ne sauriez croire combien ces hommes impies sont terribles, s'ils prennent les missionnaires en grippe. Ils feraient tout leur possible pour nuire au bien.

CHAPITRE XIV

DIRECTION DES MISSIONS

Encouragements aux missionnaires visités par l'épreuve ; projets pour l'organisation des Missions.

Dans les conseils que le Vénérable Père donna à ses enfants sur la direction des Missions, on remarquera qu'il savait s'accommoder aux circonstances et qu'il n'hésitait pas à sacrifier un premier plan, à modifier une première manière de voir, quand l'ensemble des faits indiquait qu'il y avait lieu de ne plus s'y tenir.

Voici d'abord les deux lettres qu'il adressa aux survivants du premier groupe de missionnaires partis, avec Mgr Baron, pour le continent africain. Quand il les écrivit, il ne connaissait la mort que de deux Pères et d'un Frère.

La première est datée du 26 juin 1844 :

Mes très chers confrères, les malheurs qui vous sont arrivés m'ont donné un désir bien ardent d'être auprès de vous, pour partager vos peines et faire tout ce qui est en moi pour vous consoler. J'y prends une large part, d'autant plus que je suis dans l'incertitude, ne sachant pas si la main de Dieu s'est arrêtée ou si elle nous a frappés de nouveau. Que sa sainte volonté soit faite ! Je me soumets d'avance à tous ses bons plaisirs.

L'épreuve par où la divine bonté nous a fait passer est forte, mais ne vous découragez pas. Il ne

faut pas abandonner tant de millions d'âmes si bien disposées à recevoir la foi. Je suis bien décidé à ne pas les laisser. Cependant, si le pays où vous êtes est si malsain, il ne faut pas lutter contre l'impossible ; ce ne serait pas le moyen de sauver les âmes qui vous attendent. Donc, si vous voyez que la santé des missionnaires ne peut se soutenir, quittez et rendez-vous à Gorée. Là, vous pourrez vous remettre des fatigues et de vos maladies. Les Sœurs de Saint-Joseph vous donneront tous les soins dont elles seront capables. Empruntez sur mon compte quelques milliers de francs, si vous en avez besoin. Le bon Dieu ne me délaissera pas pour cela.

O mes chers confrères, ne vous découragez pas, quelles que soient les pertes que vous auriez faites. Le plan que je me propose est rassurant et fait pour garantir les missionnaires.

Je vous engage à ne pas vous séparer facilement. N'entreprenez pas beaucoup d'endroits à la fois, jusqu'à ce que vous soyez sûrs de vos santés. Restez là tous ensemble ou allez à Gorée ; prenez de bonnes informations sur le Gabon, si vous deviez y aller. Je dis cela dans la supposition que la divine bonté vous eût laissés en nombre suffisant et en assez bonne santé, pour que vous puissiez sagement entreprendre de vous diviser. Vous voyez par là que j'approuve que vous soyez restés ensemble.

Agissez avec mesure et prudence en toute chose. Les commencements sont partout très difficiles, et ils le sont bien davantage dans notre pauvre Mission de la Guinée. La bonté divine nous aidera après nous avoir éprouvés ; mais soyons sages, et, tout en

nous confiant complètement en la divine miséricorde, prenons nos précautions pour réussir. Vous voyez mieux que moi combien la moisson serait abondante si on pouvait y travailler librement. La divine Providence nous conduira. Soyons fermes dans notre résolution, pleins de confiance en Dieu dans l'adversité, forts et courageux à supporter la croix, si lourde et si douloureuse qu'elle soit, désireux d'être tout à Dieu et de nous sacrifier à sa gloire et au salut des âmes ; mais aussi, prudents et sages dans les mesures que nous emploierons pour le succès de nos entreprises.

Je vous engage à être bien unis ; vous savez que l'union entre vous sera votre force et votre consolation. Tenez conseil pour toutes les choses difficiles et importantes. Que personne ne soit tenace à son opinion. Prenez vos résolutions avec paix et modération : la prudence sera toujours en vous si vous agissez ainsi, car l'Esprit de Dieu se trouve dans le conseil de ceux qui sont unis au nom de Notre-Seigneur. Quand l'esprit d'opposition est là, Notre-Seigneur n'y est plus.

Ne vous tenez pas à la lettre de la règle sur le placement et le déplacement de la communauté. En général, pour toutes choses, agissez selon que vous jugerez convenable. Vous vous trouvez dans une situation exceptionnelle. Quand une fois vous aurez acquis de l'expérience, quand la communauté sera bien assise quelque part, on reprendra la marche ordinaire. Je vous prie seulement de me faire connaître aussitôt les résolutions prises.

Je vais m'occuper plus sérieusement que jamais

du salut de l'Afrique. Il ne s'agit plus seulement d'y envoyer du monde. Il faut prendre ses mesures pour le succès. Dieu nous aidera, soyez-en assurés. Tenez-vous bien vis-à-vis du gouvernement français : il vous sera peut-être aussi d'un certain secours. On se laisse aller facilement à des préventions, d'après ce qui se fait en France ; mais je me suis assuré, non seulement par moi-même, mais aussi par d'autres, que le Ministère de la Marine agit tout à fait diversement.

Nos Messieurs de Bourbon vont bien et réussissent encore mieux. Prenez courage ; bien qu'il vous semble n'avoir rien fait jusqu'à présent, vous avez peut-être fait mille fois plus qu'eux. Il a fallu passer par les premières expériences pour sauver ce pays. Nos affaires sont sans doute plus avancées que nous ne croyons. Souvenez-vous que vous jetez les fondements d'une nouvelle et vaste église. Vos peines et vos afflictions ne resteront pas sans récompense.

*
* *

Le 24 juillet, le Vénérable Père envoyait des explications complémentaires.

Je vous envoie aujourd'hui une feuille explicative, pour suppléer à ce qui a pu manquer dans la précédente.

Ne craignez pas d'emprunter sur mon compte si vous devez aller à Gorée, et si la chose est nécessaire. Nos besoins sont très grands ici, nous avons juste et bien juste ce qu'il nous faut, mais la Provi-

dence ne nous abandonnera pas. J'aime mieux souffrir quelque chose pour votre soulagement que de vous laisser dans la peine et dans le besoin ; vos santés nous paraissent maintenant plus précieuses que jamais.

Je vous avoue que mon âme est profondément émue toutes les fois que je pense à vous. Nous vous regardons comme des vrais confesseurs de la foi, et j'espère que vous participerez à la récompense des martyrs. Je ne saurais vous exprimer tout ce qui se passe dans mon âme. Mon affection pour vous tous a augmenté au centuple, je m'attendris sur vos peines, et je bénis Dieu qui a daigné vous les envoyer ; j'ai compassion de vous, et je me réjouis de vos afflictions ; je suis triste et accablé, et, en même temps, subitement, je suis dans la joie de mon cœur, dans la paix ; je prie pour vous, et je rends des actions de grâce de tout ce qui vous arrive. Oh ! soyez bons et fidèles, aimez Dieu, sacrifiez-vous à sa gloire, aimez-vous les uns les autres, ayez la paix et l'union de Dieu parmi vous, soyez humbles et obéissants. Les bénédictions de Dieu suivront vos croix.

Quels que soient ces sentiments variés, je m'occuperai toujours sérieusement de prendre les moyens les plus efficaces pour pourvoir à votre bien-être, et vous mettre à même de conserver la vie et la santé, et de travailler avec avantage à la gloire du souverain Maître.

Mon plan est très simple : c'est d'établir une communauté dans un endroit dont la salubrité est reconnue, autant qu'elle peut exister sous les tropiques.

Là, nous enverrons nos missionnaires ; ce sera comme le quartier général. C'est de là qu'ils partiront dans certaines saisons favorables de l'année, parcourront les côtes, s'arrêteront un temps suffisant pour évangéliser les pauvres Noirs et les instruire. Plus tard, ceux des missionnaires dans lesquels on aura reconnu un tempérament fait à l'Afrique pourront rester stationnaires dans les pays les plus importants. Quand on aura acquis un peu d'expérience, on cherchera un autre territoire, s'il s'en trouve, où la santé serait en assurance, pour y établir une seconde communauté. J'ai pensé aussi que, si on se portait de suite à l'intérieur des terres, il y aurait peut-être moins à risquer ; peut-être l'intérieur n'est-il pas si malsain. En attendant qu'on ait acquis toute l'expérience nécessaire, on pourrait évangéliser les parties environnantes. Il y aura de l'ouvrage.

Je crois de plus en plus qu'il faut décidément embrasser tous les moyens possibles pour former un clergé indigène. Outre que nous n'aurons jamais assez de prêtres européens pour évangéliser ces vastes contrées, une fois qu'on aura des prêtres noirs, on pourra entreprendre les pays les plus malsains, et par là secourir les endroits les plus importants. Nos missionnaires parcourront les côtes, pour soutenir ces prêtres noirs.

J'espère que la Propagation de la Foi nous soutiendra, ainsi que le Gouvernement français, car il y va de son intérêt. Voilà pourquoi, chers confrères, vous voyez qu'il faut vous tenir sur vos gardes, et ne pas manifester tant de défiance ; car réellement,

jusqu'à présent, je suis persuadé qu'il y aura à gagner pour le salut des âmes, et que réellement il y aura concours de la part du Gouvernement. C'est une chose reconnue parmi tous les hommes pieux qui ont des rapports avec les Ministères, que celui de la Marine est bien disposé en faveur de la religion. Je sais bien qu'il arrivera des circonstances où la politique s'opposera à nos desseins ; mais que faire à cela ? Il faut céder alors plutôt que de perdre davantage. Il est de fait que, dans les autres Missions, le Gouvernement aide. Il se trouve ensuite des anicroches, des antipathies, des résistances d'employés subalternes. Prenez cela avec douceur et patience, vous verrez que tout tournera à la gloire de Dieu.

Notre Règle est opposée aux petits séminaires, mais il est évident que nous sommes obligés d'en venir là. D'abord nous n'aurons jamais assez de prêtres européens pour évangéliser ces vastes pays ; et, de plus, nous serions toujours obligés d'abandonner une certaine partie de ces contrées, trop malsaines pour que nos missionnaires puissent y séjourner assez longtemps pour l'instruction des peuples.

Mon projet serait donc d'établir des petits séminaires en Afrique, et de faire venir les sujets en France pour la philosophie et la théologie, afin de les former un peu à nos mœurs françaises. En les dépaysant, on relèvera davantage leurs âmes, on leur donnera au moins un peu d'énergie, et on pourrait par intervalle en former de solides et capables auxiliaires.

Si nous ne faisions pas l'éducation de ces jeunes Noirs, et qu'ils fussent formés par d'autres que par nous, nos missionnaires n'auraient pas d'influence sur eux ; au contraire, les prêtres noirs auraient de la jalousie et seraient souvent un obstacle au bien. J'ai donc cru que l'idée que nous avions tout d'abord de ne pas nous charger de l'éducation première des Noirs, ne pouvait être suivie. Je vous ai proposé la question dans une de mes lettres pour avoir votre avis sur le changement à faire. N'ayant pas de réponse, je crois que, d'après l'esprit de la règle, je puis prendre cela sur moi.

Ayons du courage, mes chers confrères, et n'abandonnons point la malheureuse Afrique à cause des difficultés que nous trouvons. Dieu nous aidera ; il faut sauver ce pays à tout prix.

Je supplie mes très chers confrères qui seront nommés supérieurs de ne pas se refuser à cette charge, mais d'accepter simplement. Dans les commencements d'une Mission si difficile, il faut aplanir les difficultés autant que possible. Quand une fois les choses seront solidement établies, on régularisera tout et on suivra la marche ordinaire.

Adieu, bien chers confrères. Tout à vous dans la charité de Jésus et de Marie.

*
* *

Règle de conduite donnée à deux missionnaires chargés de commencer une Mission.

La mort si rapide des missionnaires partis en 1843 avec Mgr Baron n'avait fait qu'enflammer le zèle du Vénérable

Père pour le salut de l'Afrique. Aussi, dès le 15 mai 1845, les PP. Briot et Arragon s'embarquaient-ils pour Gorée, afin de commencer à nouveau la Mission des Deux-Guinées. Le 8 juin suivant, le Vénérable Père leur adressait, dans la lettre suivante, des avis pleins de sagesse pour la fondation de cette Mission.

Vous allez donc tous deux commencer cette grande et importante Mission. Ne comptez pas sur vos forces, sur votre prudence, sur votre propre action : Dieu seul et Marie, voilà en qui il faut mettre votre confiance.

Attendez-vous à de grandes difficultés, à des retardements dans vos desseins, à des désappointements, à des contradictions de tout genre, à des peines provenant de toutes sortes de personnes, de toutes sortes de choses, de toutes sortes de circonstances. Ne vous troublez de rien, ne vous laissez abattre par rien. S'il se produisait des conjonctures où tout paraîtrait désespéré, vous ne devriez pas vous décourager. Soyez tranquilles et calmes, humbles et doux, ayez toujours une grande égalité d'âme dans toutes les circonstances où vous vous trouverez, soyez les mêmes dans la prospérité et dans l'adversité, toujours humbles, paisibles et soumis à toutes les divines volontés, rapportant tout à Dieu et attendant tout de sa divine miséricorde.

Ne vous représentez pas les choses imaginairement, mais voyez-les avec calme, considérez-les pratiquement. Ne vous laissez pas éblouir par la vue du grand succès, ne vous laissez pas abattre par une certaine prévision inquiète que vous échouerez. Ne nourrissez pas de vaines espérances, ne vous affli-

gez pas de vaines craintes. Travaillez comme de fidèles ouvriers dans le champ du Seigneur, sans vous flatter et sans vous décourager, ni avant ni après le travail. Que vous ayez du succès ou non, votre récompense sera toujours très grande.

Quand vous devrez entreprendre quelque chose d'important, pesez-le ensemble en la présence de Dieu. Commencez par vous dépouiller de toute prévention favorable ou défavorable. Ne vous laissez pas entraîner à la vivacité, ne précipitez rien, pesez ce que vous devez faire dans l'esprit de foi, tout en faisant usage de votre raison. Mettez votre confiance en Dieu dans vos entreprises, mais ne procédez pas par présomption et par entraînement. Dans vos délibérations, ne suivez pas les sentiments du cœur ; ne soyez pas scrupuleux en craignant de manquer à une bonne inspiration, lorsque votre esprit hésite, parce qu'il entrevoit le contraire de ce sentiment qui le presse. Que votre âme soit toujours guidée par des vues de foi, qu'elle s'appuie toujours sur les principes de l'Évangile ; mais votre esprit ainsi animé doit raisonner les choses, agir mûrement et avec délibération.

Autant que possible, n'agissez dans les affaires importantes que lorsque vous voyez clair ; tâchez au moins d'entrevoir les choses avant de les entreprendre. Ne laissez rien au hasard, prévoyez tout ; mais, quand vous aurez pris toutes vos mesures, mettez votre confiance en Dieu seul.

Soyez modérés dans l'examen d'une entreprise : ne soyez cependant pas lents et traînants. C'est un grand mal qu'une trop grande hardiesse, mais l'in-

certitude et la timidité dans les décisions en est parfois un plus grand encore. Mettez le temps convenable à cet examen, pesez devant Dieu le pour et le contre, et cela à tête reposée et dans l'unique désir de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. La chose bien examinée, prenez hardiment votre parti, mettez-le ensuite à exécution avec grande confiance en Dieu. Lorsque vous n'êtes pas pressés pour une détermination, prenez au long votre temps avant de rien décider. Il n'est pas toutefois nécessaire de faire disparaître toutes les difficultés. Quand vous aurez pris vos mesures pour assurer le succès, laissez toujours quelque chose à la Providence.

Soyez discrets et réservés, sans cependant qu'on s'en aperçoive. Ne faites jamais connaître, avant qu'il soit nécessaire, les projets que vous aurez formés pour la gloire de Dieu. Habituez-vous à ne pas dire tout ce que vous savez. Soyez maîtres de votre esprit, maîtres de votre langue. Ne dites que ce qu'il est utile de dire ; cependant ne soyez pas mystérieux, mais simples et ouverts ; ne faites pas non plus des secrets de choses indifférentes, de bagatelles. Ne découvrez pas facilement aux autres les principes de votre conduite.

Ne soyez pas impatients dans vos entreprises, vous en feriez échouer un grand nombre. Laissez mûrir les choses, et ne cherchez pas à récolter le fruit avant qu'il soit mûr ; vous le trouveriez amer et âpre, et vous ne réussiriez pas. Un vrai missionnaire sait aussi bien se tenir en repos lorsque la divine Providence l'y oblige, qu'il sait se livrer au travail dans le moment où la moisson est abondante.

Sachez, en toutes choses, en tous temps et en toutes circonstances, suivre la marche de la divine Providence, la suivre plutôt que la précéder.

Ayez entre vous la paix et la concorde ; ne faites rien sans vous consulter mutuellement. Que votre bonne harmonie paraisse devant tous les hommes et dans toutes les circonstances.

Soyez doux et pacifiques envers tout le monde. Prenez garde d'avoir l'air de vouloir l'emporter sur autrui ; faites en sorte au contraire que les autres soient toujours plus honorés que vous ; prenez garde d'avoir l'air d'empiéter sur les fonctions et les travaux des autres. Soyez modérés dans vos manifestations de zèle devant les hommes. Ne prenez jamais le ton de vouloir tout attirer à vous. Si d'autres font du bien, laissez-les faire, et ne vous chargez que de ce que d'autres ne font pas. Quand vous travaillez dans une paroisse, prenez pour vous le travail, et laissez tout l'honneur et tous les avantages au prêtre de cette paroisse.

En tout cela, d'ailleurs, allez-y naturellement et sans affectation.

***

Pour commencer une œuvre, se tracer un plan, mais savoir le modifier quand l'expérience le demande.

Le 12 février 1847, à l'occasion d'un plan d'action que lui avait proposé le P. Arragon, le Vénérable Père écrivait à ce missionnaire :

Le plan que vous me proposez pour le salut de l'Afrique renferme d'excellentes choses, qui entrent parfaitement dans mes idées ; car celles-ci se sont modifiées sur plusieurs points, depuis que j'ai pu réfléchir pendant longtemps sur cet objet. Je ne veux entrer dans aucun détail ; je vous prie seulement d'une chose et je vous la recommande instamment, c'est de ne pas prendre des idées arrêtées et fixes ; le moment n'est pas arrivé de suivre une marche absolue et invariable.

Ce n'est donc pas du plan général que je parle. Il en faut un, et nous sommes tous d'accord là-dessus ; mais il serait dangereux de se fixer sans retour sur l'exécution de ce plan et sur ses détails. Soyons souples pour le modifier et changer au besoin. L'expérience nous instruira.

Dans les Missions nouvelles, il est important de ne pas aller trop vite, afin de bien asseoir la Mission et d'établir un ordre de choses stable. En cela j'approuve spécialement votre plan, il ne tend pas à aller trop vite, mais à aller solidement. C'est là une chose importante. Ces idées que je vous exprime sont exactement celles de Mgr Truffet.

J'ai été bien content de ce que vous me dites au sujet des écoles, d'autant plus que j'étais un peu inquiet des raisonnements qui sont exposés dans une lettre de M. Bessieux, et que M. Gravière appuyait. Mon avis est qu'abandonner les écoles, c'est détruire l'avenir de la Mission. On pourrait me dire : « Mais plus tard nous les reprendrons ! » Ceci est une erreur. Une Mission mal commencée est difficile à bien continuer. Autant l'œuvre des écoles

est lente et difficile, autant il est important de les entreprendre dès le commencement.

Quant au séminaire des Noirs pour les études théologiques, je trouve qu'il est inutile de s'en occuper en ce moment. Lorsque le temps viendra, nous verrons ce que le bon Dieu nous inspirera. Je vous dirai seulement que déjà nous avons eu des difficultés. Monseigneur serait ou plutôt a été du même avis : il lui répugne de mettre le séminaire en France ou à Rome, et, pour des motifs à peu près semblables, mais un peu plus approfondis, je suis de son avis.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse ; si nous avions en France une maison pour former des ouvriers indigènes, de retour dans leur pays natal, ils auraient, ayant été élevés en Europe, plus d'influence que nos prêtres noirs. Enfin ne nous occupons pas en ce moment de cette question ; le temps n'en est pas venu, nous n'avons pas grâce d'état pour la résoudre actuellement.

Je crois que le moment de la Providence n'est pas encore venu. Nous verrons plus tard ce que le bon Dieu demandera de nous à ce sujet, et ce qui sera pour l'utilité de la Mission.

***

Conseils pour la direction d'une œuvre de jeunes Noirs.

Le P. Chevalier était chargé de la direction des enfants élevés à la Mission de Dakar; dans une lettre du 23 novembre 1847, le Vénérable Père lui traçait la méthode à suivre pour la bonne formation de ces enfants.

Les Noirs, nos pauvres petits enfants, profiteront, j'espère, du régime sous lequel ils vivent. Tâchez surtout de bien cultiver leur caractère, et de faire ressortir et perfectionner ce qui s'y trouve de bon, profitez-en pour les élever, développez ce qu'il peut y avoir d'activité et d'énergie en eux, corrigez ce qu'il y a de défectueux.

Remarquez bien : quand je dis *corriger*, je n'entends pas que vous les repreniez, que vous les grondiez à tout instant, mais que vous employiez avec sagesse tous les moyens de leur faire passer ce qu'ils peuvent avoir de défectueux, sans les jeter dans d'autres défauts, ce qui arriverait bien souvent si vous corrigiez d'une certaine façon.

J'ai été, du reste, bien content de voir la méthode que vous suivez ; elle cadre parfaitement avec l'idée que je me suis formée du fond du caractère de ces enfants, de leurs besoins, de leurs dispositions. Il me semble qu'il est absolument nécessaire de relever la faiblesse du caractère de ces bonnes âmes, de leur donner un certain ton, de leur faire comprendre qu'ils sont libres, de leur faire sentir la beauté de cette liberté et de cette égalité qu'ils partagent avec tous les enfants de Dieu. Cette idée d'infériorité doit être effacée dans leurs âmes, parce qu'elle augmente en eux la faiblesse du naturel, et les ravale à leurs propres yeux, ce qui est un grand mal.

Quand ils auront senti et compris qu'ils ne sont pas inférieurs, par leur nature, aux Européens ; quand, pratiquement et expérimentalement, ils auront éprouvé dans l'intimité de leurs âmes cette

vérité, il me semble que leur zèle pour le salut et l'avancement de leurs compatriotes devra augmenter. Car, sentant dans leur intérieur que ces compatriotes pourront et devront être ce que sont les Européens, quant à l'élévation d'âme et au développement de l'intelligence, et les voyant dans un profond abaissement, ils ne pourront manquer d'éprouver le désir le plus grand de les en retirer. Si ensuite il se trouve parmi eux un caractère énergique, animé d'un vif sentiment de foi et de générosité, et doué d'un esprit développé, qui pourra calculer le bien qu'il pourra faire ?

C'est une grande œuvre que vous avez en main ; il faut la conduire avec zèle et sagesse. Étudiez bien le caractère, la trempe d'esprit, le fond de la manière d'être des Noirs. Ne vous arrêtez pas au dehors ; il ne peut que tromper celui qui juge superficiellement, et malheureusement il trompe bien du monde. Songez que ce dehors est celui d'hommes abandonnés à tout ce qu'il y a de vicieux dans leur nature, à tout ce que cette nature offre de défectueux sans aucun moyen de répression. Ce dehors est revêtu de toutes les misères de l'humanité. Prenez un pauvre noble tombé dans le dernier degré de la mendicité, lavez sa figure et débarrassez-la de la boue qui la couvre, guérissez les plaies de son corps, rafraîchissez-le, nourrissez-le bien et revêtez-le de beaux habits, vous le trouverez bel homme ; les traits de sa figure auront changé complètement.

Cependant, prémunissez-vous aussi contre un enthousiasme prématuré ; ne jugez pas trop vite et ne voyez pas tout en beau. La nature africaine doit

avoir ses misères à elle, aussi bien que la nature européenne a les siennes ; mais elle a aussi ses qualités, comme la nature européenne a celles qui lui sont propres. Examinez tout avec calme. Rapportez-vous beaucoup au jugement de Mgr Truffet. Entretenez-vous souvent avec lui, faites-lui part de vos observations, et écoutez ce qu'il vous dira. Il est bon, utile, important, nécessaire que vous vous formiez sous lui ; la nature aussi bien que la grâce lui en disent plus qu'elles ne peuvent vous en dire à vous tous, vu ses lumières particulières, son expérience des hommes, le caractère ainsi que l'autorité dont il est revêtu.

***

Conseils pour la direction d'une Mission et les rapports avec la Maison-Mère.

La lettre qui suit, adressée à Mgr Bessieux le 30 août 1850, renferme un ensemble de conseils qui font ressortir la prudence et la sagesse du Vénérable Père.

Monseigneur, il y a longtemps que vous n'avez eu de nos nouvelles : il est donc temps que je vous écrive quelques lignes.

J ai à vous parler des affaires matérielles de notre chère Mission d'Afrique. Déjà l'an passé Mgr Kobès a désiré vivement que je propose à la Propagation de la Foi une demande de fonds pour l'église de Sainte-Marie de Gambie. Les fonds dont il me parlait étaient très considérables, et je n'osais pas le faire, assuré que j'étais de ne pas les obtenir, et dans la

crainte de produire un mauvais effet. Je m'étais donc contenté de demander 10,000 francs au lieu de 50,000; je ne sais pas si l'on a eu égard à cette demande, puisque, en totalité, on n'a donné que 50,000. Ce que je sais, c'est que les Conseils de la Propagation de la Foi ne sont pas d'avis que les missionnaires fassent des dépenses en grand pour des constructions. J'étais donc assuré que pour une église on n'accorderait pas 50,000 francs, quelque importance que les missionnaires puissent y attacher. Cependant, dans la crainte de vous causer de l'inquiétude, à vous et à vos missionnaires, et de rompre l'accord parfait si rigoureusement nécessaire entre nous, j'ai passé outre et j'ai essayé de faire les propositions telles que Mgr Kobès les désirait.

Je crains maintenant que le résultat ne soit fâcheux. J'ai appris que le Conseil central de Paris avait été fort mécontent de cette demande et qu'il s'était inquiété de l'excès des dépenses faites dans la Mission, allant jusqu'à craindre qu'elle ne périsse faute de bonne administration. On m'a fait connaître que j'aurais une lettre du Conseil qui m'exprimerait ces craintes, me ferait connaître le désir que les missionnaires épargnent plus qu'ils ne font, et me demanderait même de ne plus envoyer tant de missionnaires sur les Côtes d'Afrique. Il ne faut pas vous faire un sujet de peine et d'inquiétude de tout ce que je viens de vous dire. Mais je crois qu'il faut veiller à la dépense et économiser, sans cependant exposer en rien la santé des missionnaires.

Tout en mettant tout votre zèle à procurer le salut de ces pauvres âmes abandonnées, remplis-

sez-vous en même temps de patience et de calme dans votre action apostolique. Il faut une action vigoureuse, animée de l'esprit de direction et d'administration. Dieu donne cet esprit à ceux qu'il a choisis pour la conduite de son œuvre ; il vous communiquera la sagesse, la prudence et la modération nécessaires à la grande œuvre qu'il vous a confiée. Vous avez besoin de courage, de paix, d'humilité intérieure et de confiance en lui seul, accompagnée de la défiance chrétienne dans vos propres lumières et dans vos forces.

Il vous faut une grande énergie, non pas tant pour lutter contre les oppositions du dehors, — celle-là ne vous manquera assurément pas — mais pour lutter contre vous-même, dans les peines, les contradictions, les échecs, afin de ne pas vous troubler ni vous trop affecter. Il faut savoir supporter ces peines avec le calme d'un homme de Dieu.

Vous avez besoin de maintenir la paix et l'union entre vous et avec nous. Faisons tout ce qui dépend de nous pour que cette union se conserve et se resserre de plus en plus ; c'est le seul moyen de procurer le bien et de résister aux difficultés innombrables que vous éprouverez sans cesse.

Pour ce que j'ai à traiter ici pour vous, laissez-moi une certaine latitude. Vous savez que je désire le bien de la Mission tout autant que vous tous ; et pourquoi donc la négligerais-je ? Si donc je crois devoir agir dans un sens différent, ou modifier mon action dans un sens autre que le vôtre, il faut que j'aie de bonnes raisons. Vous devez savoir par expérience que je ne suis pas tenace en mes idées.

C'est donc dans l'intérêt de la Mission que j'agis. Or je connais mieux ce qui se passe ici que vous ne pouvez le savoir ; par suite je saurai mieux régler mes démarches que vous ne sauriez le faire.

Ainsi, il est certain que si Mgr Kobès n'avait pas mis cette insistance pour que j'adresse à la Propagation de la Foi cette trop grosse demande de fonds ; si je n'avais pas eu à craindre la désunion, je me serais bien gardé de demander une somme si considérable. J'aurais retranché au moins quarante mille francs, et j'aurais peut-être obtenu plus que nous n'aurons actuellement. De plus, j'aurais épargné aux deux Supérieurs de la Mission de passer pour des étourdis, qui aiment à trancher du grand et ne savent pas administrer, et je n'aurais pas jeté des inquiétudes dans les esprits sur l'avenir de la Mission qu'on croit perdue, car c'est le terme qu'on a employé.

Cependant, encore une fois, soyez en paix ; ces inquiétudes tomberont, mais tâchez de m'aider en cela, par une direction sage et modérée, sans cependant arrêter le zèle pour le salut des âmes. Il faut lui laisser toute sa force, mais le diriger avec prudence. Quand le vent souffle dans les voiles, le navire marche ; mais si on le laisse aller au gré du vent, il dévie facilement et risque de se briser. C'est le vent qui le pousse, mais c'est l'habileté du capitaine qui doit diriger l'impulsion.

Il faut que je vous entretienne encore d'une autre affaire très importante. Mgr Kobès m'a écrit un jour que, pour le soutien du Noviciat, vous offriez de donner mille francs par chaque missionnaire

ecclésiastique que nous vous enverrions. J'aurais préféré quelque chose de plus régulier ; c'était plus prudent et plus convenable, parce que cela est plus conforme à nos Règles, qui disent que les communautés doivent pourvoir à l'entretien de la Maison-Mère, c'est-à-dire du Noviciat. Nous saurions aussi plus facilement à quoi nous en tenir tous les ans, et nous pourrions plus facilement mesurer nos ressources avec notre personnel.

Enfin, la raison qui me paraît la plus grave, c'est que, en donnant un secours annuel, la Mission est une avec la Congrégation ; c'est une portion de la famille qui prête son concours à la mère, afin que celle-ci puisse se soutenir et envoyer de nouveaux enfants.

Tandis qu'en payant mille francs pour chaque missionnaire envoyé, vous nous traitez comme des étrangers. Il y a en cela quelque chose de fautif, parce que je vois deux intérêts distincts en face l'un de l'autre : l'intérêt de la Mission qui traite avec une Congrégation pour des missionnaires, et l'intérêt de la Congrégation qui traite avec la Mission. Cette marche anormale et inconvenante est une marche basée sur la justice et l'intérêt, et non sur la charité et l'union d'une famille. Elle est basée sur une idée que je crois fausse, idée qui a été la cause des troubles qui se sont élevés peu après votre arrivée sur la Côte. Je ne sais si vous l'avez eue, vous aussi.

Cette idée consiste à penser que par là même qu'un Vicaire apostolique serait nommé, la Mission cesserait d'être la Mission de la Congrégation et

deviendrait la sienne. Cette idée, je la crois dangereuse et peu exacte.

Dangereuse, parce qu'elle pourrait donner lieu à la désunion et finir par entraîner après elle le découragement de la communauté ; dans la suite elle pourrait encore produire parmi les missionnaires le refroidissement avec la communauté-mère et les rendre infidèles à la Règle. Cela dépendrait des Vicaires apostoliques

Cette idée me paraît de plus inexacte. Je crois en effet que le Saint-Siège confie la Mission à la Congrégation. Puis, dans les missionnaires de cette Congrégation, il choisit des hommes qu'il revêt de la dignité épiscopale et qu'il charge de l'administration de cette Mission. De là résulte une union parfaite entre nous, dans le même travail pour la gloire de Dieu, chacun pour sa part.

Dans vos rapports avec Mgr Kobès, allez-y avec douceur, calme et modération, de peur qu'il ne s'affecte trop ; car c'est un homme dans lequel il y a de grandes ressources et un très bon jugement, mais qui, faute d'expérience et de maturité, est allé trop vite et n'a pas assez su ménager et les hommes et les choses. Il a été avec nous trop tenace peut-être à son autorité et a eu aussi trop de confiance dans ses propres idées. Il me paraît avoir embrassé les choses avec trop d'ardeur, pas assez de mesure. Il n'y a rien de perdu pour l'avenir, mais il faut qu'il prenne une conduite plus calme, plus sage et plus selon Dieu.

Vos lettres de mai et de juin m'ont rempli de consolation. Quoique j'y voie vos peines et vos dif

ficultés, je vois en même temps la paix et la confiance dans votre âme. C'est une marque que l'Esprit de Dieu est avec vous. Vous me dites que vous renoncerez à la culture de la terre. Vos raisons me paraissent bonnes et fortes ; il m'est difficile cependant de vous dire mon avis, suivez toujours ce que Dieu vous inspirera, et il vous bénira.

Soyez sans inquiétude sur les missionnaires de N. Il n'y en a que deux ou trois qui aient donné des peines à leur supérieur. Il faut toujours s'attendre à des difficultés de la part de certains caractères ; corrigez-les, supportez-les, et le bien se fera tout de même. Du reste, nous veillons beaucoup pour n'accepter que ceux dont les caractères sont bons et pliants. Les caractères changent un peu en Mission, de manière qu'il m'est difficile de prévoir à l'avance.

Pour les jeûnes et abstinences, je vous ai trouvé un peu sévère, mais vos raisons ont produit une grande impression sur nous. Encore une fois, Dieu est avec vous, agissez selon sa divine inspiration. Faites vos expériences : si ces jeûnes et abstinences peuvent aller, vous faites bien de les établir.

***

Examen comparatif de deux manières d'exercer le saint ministère.

Les missionnaires de Bourbon s'étaient fixés à la Rivière-des-Pluies, pour exercer le saint ministère d'une manière constante au même lieu, le Vénérable Père se demandait s'ils n'obtiendraient pas de meilleurs résultats en se por-

tant successivement sur divers points de l'île. Le 9 avril 1845, il en écrivit au P. Le Vavasseur :

J'ai aujourd'hui une grande question à vous proposer, au sujet de votre bonne Mission de Bourbon. Je vous prie de l'examiner avec soin, en la présence du divin Maître.

Vous êtes fixés à Bourbon, à la Rivière-des-Pluies, et vous exercez encore à un autre endroit. Vous y faites un bien réel, un bien solide, mais un bien qui n'est pas assez étendu. Je suppose que votre action s'étende sur quatre, six ou dix mille Noirs ; il en reste encore une soixantaine de mille au moins, étrangers à vos soins et à votre sollicitude ; c'est un grand inconvénient. Agissant de la sorte, il vous faudrait trente missionnaires pour l'île Bourbon, ce qui n'est pas possible, parce que les autres Missions seraient abandonnées, et notre Congrégation resterait stationnaire.

En outre, vous ne pourriez jamais suffire aux travaux : vous serez toujours accablés d'ouvrage, car un ministère ordinaire exercé sur plusieurs milliers d'âmes, surtout un ministère laborieux comme le vôtre, exige un travail pénible et continuel.

En troisième lieu, tôt ou tard, il est à risquer que les abolitionnistes ne l'emportent sur le Ministère, avant qu'on ait eu le temps de préparer les esclaves à l'émancipation. Vous aurez alors un grand ministère à exercer pour empêcher les désordres de tout genre. Vous seriez les maîtres de l'esprit des Noirs de Saint-Denis et de la Rivière-des-Pluies, mais l'entraînement serait très fâcheux dans les autres

parties de l'île, et personne ne serait là pour arrêter le débordement. Alors les difficultés de ramener les pauvres Noirs à des sentiments religieux seraient très grandes ; il serait difficile de les empêcher de tomber dans un état terrible.

C'est pourquoi examinez s'il ne serait pas plus utile que vous exerciez votre ministère à la façon des missionnaires, en employant le système des stations, telles que nos règles les comprennent. On passerait quelques mois dans un quartier instruisant les Noirs, les convertissant, les changeant, les baptisant, les mariant, etc. ; et puis, quand un quartier serait en bon état, on se porterait vers un autre, et on en ferait autant. On donnerait, les dimanches, des exercices plus nombreux ; pendant la semaine, un peu moins. On resterait dans un quartier deux mois, trois mois, six mois, ou même davantage pour le cultiver solidement. De temps à autre, on y reviendrait passer quelques jours pour remettre ce qui serait dérangé.

Ainsi faisaient nos saints personnages de France du temps du cardinal de Bérulle et de saint Vincent de Paul. Le mal était grand et très grand alors dans les pays où ils allaient prêcher, et ils les renouvelèrent. Il est certain que le bien que vous faites maintenant est plus solide parmi ceux sur lesquels vous travaillez ; mais le bien serait plus étendu de la manière que je viens de dire et, quoique moins solide, quoique avec un grand nombre de rechutes, vous enverriez peut-être plus d'âmes au ciel qu'en marchant comme vous avez fait jusqu'à présent.

Le travail serait peut-être moins fatigant pour

vous : vous ne feriez que ce que vous faites maintenant, et vous auriez des moments de délassement. dans les intervalles entre les différentes missions. Examinez cette question devant Dieu. Vous pourriez peut-être essayer de faire faire de temps à autre une mission et voir quel fruit en resterait ; mais il faudrait que le missionnaire séjournât plus longtemps qu'on ne le fait dans nos pays actuellement. J'abandonne tout cela à votre prudence ; Dieu vous éclairera à ce sujet.

***

Rapports avec les autorités ecclésiastiques et le clergé paroissial.

Dans plusieurs lettres aux missionnaires de Bourbon, le Vénérable Père rappelle les principes d'après lesquels les membres de la Congrégation doivent se conduire dans leurs rapports avec le clergé séculier et avec les autorités ecclésiastiques étrangères à la Congrégation.

Il nous est toujours très important de vivre dans l'humilité de notre état et dans une charité parfaite et une grande déférence pour le clergé paroissial. La hiérarchie ecclésiastique doit toujours prédominer d'honneur et de juridiction sur la hiérarchie religieuse. Les religieux sont des manœuvres dans le champ du Père de famille, et les prêtres, dans l'ordre de la hiérarchie sacerdotale, sont les directeurs généraux. L'honneur appartient aux derniers, l'autorité aussi, et aux religieux, s'ils sont fidèles, est due la majeure partie des fruits. Travaillons

donc avec ferveur et produisons beaucoup, sans vouloir du profit sur la terre. (5 novembre 1845).

Dans une autre lettre adressée au P. Le Vavasseur, nous lisons :

Où en êtes-vous avec le Préfet apostolique ? Soyez bien avec lui, cela est nécessaire pour le bien des âmes ; et d'ailleurs, c'est lui qui tient la place de Notre-Seigneur dans cette Mission. (22 août 1844).

Toutefois, le Vénérable Père veillait soigneusement à écarter toute ingérence dans les affaires intérieures de la communauté, et il envoyait la recommandation suivante :

Le Préfet apostolique de Bourbon nous paraît très attaché, et a cherché à nous rendre tous les services possibles. Cela mérite considération ; cependant, ne le laissez pas se rendre maître de la communauté. Il faut que les conventions soient observées. Dès qu'il est question de la Règle et de l'esprit de la Congrégation, il faut résister avec douceur, humilité et modestie. Hors de là, obéissez, tachez de le satisfaire et de lui donner toutes les consolations que l'on pourra. C'est là la manière d'agir des serviteurs de Dieu envers les supérieurs ecclésiastiques. (4 mars 1843).

CHAPITRE XV

LES SUPÉRIEURS ECCLÉSIASTIQUES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION

Nécessité de l'entente entre les Supérieurs ecclésiastiques et les Supérieurs de la Congrégation.

Les religieux employés dans les Missions relèvent d'une double autorité : celle du chef ecclésiastique de la Mission et celle de leur supérieur religieux. Cette situation ne laisse pas que de créer parfois de sérieuses difficultés. Notre Vénérable Père s'est itérativement préoccupé de les prévenir, en déterminant les droits et les devoirs de chacun, soit d'après les principes généraux, soit au moyen de conventions particulières.

Dès le mois de février 1844, en transmettant au P. Tisserant sa nomination de Préfet apostolique de Haïti, le Vénérable Père l'entretenait de cette question.

Très cher frère, j'ai reçu de Rome la charge de Préfet apostolique pour vous. M. Lossedat vous en remettra les pouvoirs avec cette lettre.

Pour tout ce qui regarde votre fonction de Préfet apostolique, vous devez rendre compte à Rome et en recevoir les ordres. Pour tout ce qui concerne votre ministère particulier, et pour tout ce qui a rapport à la Congrégation, vous devez rendre compte à son Supérieur et recevoir ses ordres.

J'ajoute à cela que, ayant fait le vœu d'obéissance, vous devez agir de concert avec le Supérieur de la

Congrégation, même dans les choses qui concernent la fonction de Préfet apostolique, quoique absolument ce vœu n'atteigne en aucune manière, il me semble, tout ce qui tient à cette charge.

D'ailleurs le bien de la Congrégation et celui de votre Mission l'exigent, et cela entre parfaitement dans l'intention du Cardinal Fransoni. Je vous conseille donc bien fortement, et désire ardemment que vous me communiquiez les affaires que vous traitez, comme Préfet apostolique. Vous feriez bien de m'envoyer les lettres que vous adressez à Rome. Examinez tout cela en la présence de notre bon Maître, pour me dire exactement votre avis sur ce qu'il y aura à déterminer par rapport à la conduite de la Congrégation vis-à-vis des Vicaires et Préfets apostoliques qui seront tirés de son sein, dans les Missions qui lui seront spécialement confiées. Bien que ces œuvres soient particulièrement confiées à la société, les Vicaires et Préfets sont entièrement libres, en ce qui concerne leurs fonctions, qu'ils reçoivent immédiatement du Saint-Siège et, pour lesquelles ils ont des rapports directs d'obéissance au Vicaire de Jésus-Christ; cependant ils ont en même temps des rapports d'obéissance envers le Supérieur de la Congrégation.

Mon avis serait qu'ils fussent Supérieurs provinciaux de leur Vicariat ou Préfecture. Cette supériorité provinciale ne leur serait confiée que par la voie ordinaire d'élection faite par le Supérieur général ; seulement la Règle lui recommanderait de les nommer, lorsqu'il n'y a pas d'obstacle. Cela rendra leur autorité beaucoup plus puissante ; mais ils

ne doivent user des ressorts que la Congrégation leur fournit que selon les règles de l'Institut même et sous la plus entière subordination au Supérieur.

Dans tout ce qui concerne le reste de leur Vicariat ou Préfecture, c'est-à-dire dans la conduite des choses qui n'ont aucun rapport avec la Congrégation, bien qu'ils ne soient dépendants que de Rome, cependant il est très désirable qu'ils en rendent compte au Supérieur de la Congrégation. Ce sera une chose à noter, ce me semble, puisqu'ils tiendront leur nomination de lui, puisque le bien de la Mission l'exigera, puisque le Supérieur général sera au moins leur premier coopérateur apostolique, puisqu'il conservera autorité sur eux sous plusieurs rapports, puisque ceux-ci resteront toujours attachés à la Congrégation, en seront membres et seront nommés Supérieurs provinciaux.

S'ils ne rendaient pas compte de leur apostolat, la désunion se mettrait bientôt parmi nous, et il serait alors impossible qu'ils restassent Supérieurs provinciaux, — ce qui serait fâcheux, selon moi — et il en résulterait des entraves dans le ministère.

Je n'ai pas eu le temps de peser soigneusement tout ce qui concerne cet ordre de choses, dont je ne croyais pas avoir besoin de m'occuper si tôt. C'est aujourd'hui que je reçois la lettre de Rome et aujourd'hui nos missionnaires partent. Je vais y penser plus sérieusement en la présence de Dieu et en donner connaissance à nos chers frères de la Guinée et de Bourbon, afin de déterminer une règle provisoire pour cela.

***

Principes sur lesquels les rapports réciproques doivent être basés.

Au moment du départ de Mgr Truffet pour l'Afrique (mars 1847), le Vénérable Père envoya aux missionnaires qui s'y trouvaient déjà un mémoire qu'il avait soumis à la Propagande, au sujet des rapports réciproques du Vicaire apostolique et des Supérieurs de la Congrégation, ainsi que le texte d'un accord conclu avec Mgr Truffet sur cette même question. Ces deux documents étaient accompagnés d'une lettre qui en était le commentaire et le complément. Voici cette lettre :

Je vous envoie le mémoire que j'ai présenté à la Sacrée Congrégation, le mois d'août dernier, et j'y joins l'accord qui a été réglé entre Mgr Truffet et nous, et que nous avons signé tous deux. Ces deux pièces vous feront connaître les bases de l'organisation de la Mission, quant aux rapports de l'évêque avec la Congrégation et avec les supérieurs de la Congrégation, quant aux rapports de la Congrégation avec l'évêque et avec les missionnaires.

Il est urgent et de la plus stricte nécessité pour la gloire de Dieu et le bien de la Mission qu'il règne une paix, une union et un accord parfaits entre tous ceux qui travaillent de concert à cette grande œuvre.

Il a donc fallu convenir de certains principes qui servent à régler les rapports des différents pouvoirs qui se touchent et se croisent dans le détail de l'œuvre. C'est moi-même qui ait tracé tous les articles de l'accord signé par Mgr Truffet et par moi. J'ai été obligé de le faire avant de vous prévenir,

parce qu'il était urgent que l'accord fût conclu tout de suite. J'ai pu le faire seul, parce que je n'ai consenti aucune concession des droits de la Congrégation ; et, dans les principes posés, je n'ai fait que suivre les volontés très formelles du Saint-Siège. Du reste je ne puis avoir aucune inquiétude à ce sujet. Je connais trop la docilité de vos cœurs et la pureté de vos vues ; et vous, de votre côté, vous connaissez trop mon dévouement à la Congrégation et au bien spirituel de ses membres, pour qu'il puisse s'élever le moindre nuage à cette occasion. J'ai donc suivi les principes énoncés dans le mémoire à la Sacrée Congrégation, qui sont ceux de Rome.

Le pouvoir de l'évêque dans sa Mission est inaliénable. Un évêque peut bénévolement, dans la pratique, y renoncer en certains points ; mais d'abord c'est un désordre en soi, et de plus on ne peut baser un règlement sur ce fondement. Demander des concessions à Mgr Truffet, — et certes il était disposé sans arrière-pensée à les accorder, — c'eût été laisser les choses dans le vague et sans règle ; car l'évêque aurait observé ses promesses tant que cela lui aurait plu, et aurait fait le contraire lorsqu'il aurait voulu, parce qu'il ne peut en aucune manière se dépouiller d'un pouvoir inhérent à sa charge. De là, son successeur aurait changé, et jamais il n'y aurait eu une marche stable. Il a donc mieux valu mettre les choses dans leur état normal. Que le Vicaire apostolique ait tous les pouvoirs inhérents à sa charge, rien de plus juste et rien de plus nécessaire. Il a toute la responsabilité de sa gestion

devant le Saint-Siège qui l'envoie et qu'il représente.

D'un autre côté, le missionnaire s'engage dans la Congrégation pour aller dans la Mission où il sera envoyé. Il ne prend son engagement que sous la condition qu'il observera la Règle, qu'il conservera ses rapports d'obéissance, et qu'il aura une vie de communauté. Ce n'est pas avec l'évêque qu'il prend d'engagement, c'est avec la communauté représentée par le Supérieur général. De là, il résulte deux choses : la première que la vie de règle et de communauté doit rester intacte, car la communauté, en acceptant le missionnaire, s'engage envers lui pour l'observation de la Règle établie dans la communauté, au moins quant à ses points fondamentaux. Donc, en donnant le missionnaire à un évêque, elle ne peut engager le sujet que sous la condition de la stipulation faite avec lui, c'est-à-dire sous la condition de l'observation de la Règle et des rapports de soumission avec les supérieurs. Le deuxième résultat est, naturellement, que tout ce qui regarde la Règle, la discipline et la vie de communauté, doit être réglé par les supérieurs de communautés.

Je crois que ce résumé succinct des principes qui ont présidé à la rédaction de l'accord ci-dessus mentionné, vous suffira pour le comprendre et l'approfondir.

Vous devrez vous prémunir contre une habitude de voir les choses comme en Europe. Là, les évêques n'exercent pas sur les communautés tout le pouvoir qui est exprimé dans cet accord ; mais il faut observer qu'en Europe les communautés ne sont que des

corps auxiliaires et sont constituées en dehors du clergé diocésain ; il est donc nécessaire que l'évêque ait toute la pratique de son pouvoir.

Il me reste à vous recommander d'avoir pour Mgr Truffet tout le respect et toute l'obéissance dus au représentant de Jésus-Christ sur la terre, et à un représentant qui possède la plénitude de ses pouvoirs. Mgr Truffet est sincèrement et intimement attaché à la Congrégation, il désire vivement que les règles soient parfaitement observées, et il vous donnera l'exemple autant qu'il pourra. Il a fait sa consécration et ses vœux, le jour même où il a reçu ses pouvoirs, avant qu'il en fût instruit.

La deuxième recommandation est pour l'observation de la Règle. Je conçois que jusqu'à présent vous n'avez guère pu la bien observer ; mais vous allez recevoir du renfort. Il vous sera désormais bien consolant de mettre en pratique tout ce qui doit soutenir vos âmes dans la voie de la sainteté.

Je nomme M. Arragon supérieur de la communauté de Dakar, et M. Chevalier son assistant. Soyez dociles et obéissants, suivant ce qui est marqué dans la Règle à ce sujet.

Je nomme M. Bessieux visiteur général. Il a tous les pouvoirs attribués au supérieur provincial.

***

Droits et devoirs du Supérieur religieux.

Sur quelques points, Mgr Truffet avait adopté une manière de voir que le Vénérable Père n'approuvait pas. Par

suite de la mort de Mgr Truffet, il ne put s'en expliquer avec lui, il le fit le 2 octobre 1848, avec le P. Gravière chargé de l'administration intérimaire de la Mission. Voici ce qu'il lui écrivait :

Il faut distinguer deux pouvoirs dans la Mission : celui du Supérieur ecclésiastique, sur tout ce qui regarde les fonctions de la charge qui lui a été confiée par le Saint-Siège, et celui du Supérieur religieux de la Congrégation, sur tout ce qui regarde la vie spirituelle des missionnaires et la vie de communauté.

Tant qu'il ne s'agit que des points qui appartiennent d'une manière évidente à l'un de ces pouvoirs, pas de difficulté. Ainsi le pouvoir ecclésiastique ne doit rien prescrire pour tout ce qui touche les exercices spirituels de la communauté, ni sur ce qui tient à ses règles et à ses usages dans son intérieur ; tout pouvoir en cela est entre les mains du supérieur.

De même, le pouvoir religieux n'a aucun ordre à donner sur la marche à imprimer aux œuvres de la Mission. Il est bon et utile qu'il soit consulté et que tout se fasse d'accord avec lui, pour des raisons de la plus haute importance, qu'il serait trop long d'expliquer ici. Mais enfin, si l'évêque ou un pouvoir inférieur ne le faisait pas, tout en commettant une grande imprudence, il ne lèserait en aucune façon les droits du Supérieur général ; il n'est nullement obligé de le consulter, sinon pour le bien de sa Mission et la bonne observation de l'esprit de la Règle.

Pas de difficulté sur ces points. Mgr Truffet et

moi nous en étions convenus, et cela est contenu dans l'accord signé par nous deux. La difficulté réside dans les articles mixtes qui touchent aux deux pouvoirs ; toute l'obscurité se trouve là. Monseigneur et moi nous étions convenus qu'au fur et à mesure que les cas se présenteraient, nous les règlerions à l'amiable ; l'expérience nous éclaircira tous ces différents points. Ce sont là les principes généraux.

Vous voyez par là que je suis bien loin de vouloir me mêler de l'administration de la Mission, sinon par voie de conseil. Le Supérieur ecclésiastique demande-t-il mon avis, je le lui donne ; s'il ne me le demande pas et que j'aperçoive des difficultés qui surgissent, je lui fais mes observations tout de même quand je le crois utile, parce qu'étant membre de la Congrégation, il ne peut et ne doit pas s'offenser de mes obs rvations ; j'en ai le droit. C'est à lui à examiner si mes observations sont justes et à agir pour tout ce qui regarde l'objet de sa mission, selon sa conscience. Voilà pour les idées générales.

Quant à quelques détails pratiques et spéciaux où vous avez pu trouver à redire à ma conduite et à ma manière de voir, il ne peut être question que de deux points ; car, autant que je puis m'en souvenir, je ne me suis prononcé en rien contre les vues de Mgr Truffet, sinon sur ces deux articles.

Le premier touchait un article des Statuts qui semble défendre aux missionnaires de me parler de ce qui regarde la Mission, et de ne m'entrenir dans leurs lettres que de ce qui touche strictement à

leur avancement spirituel dans les voies intérieures. J'ai dit ici que l'évêque n'a pas le pouvoir de défendre à ses prêtres d'écrire au sujet de ce qui regarde le pays où ils sont et du bien qui s'y fait ; et, de plus, que cette prohibition détruirait l'union entre la Maison-Mère et les communautés, et entre l'évêque et les plus sages et les plus pieux de ses missionnaires.

D'ailleurs, ceci est contre nos règles, et si l'évêque veut prendre des mesures là-dessus, il doit s'entendre avec moi à ce sujet. Mais soyez sûr qu'il n'y avait aucune irritation dans mon esprit, ni même de crainte pour l'avenir ; car il me suffit de savoir la chose pour prendre mes précautions avec le successeur de Mgr Truffet et faire rapporter cette mesure. Sans doute, elle a été prise pour raison d'utilité, mais elle serait beaucoup plus nuisible qu'utile, par les grands maux qu'elle entraînerait à sa suite.

Par suite de cette mesure, j'ai ignoré les changements introduits dans la nourriture, et c'est le second point. Tous ceux qui connaissent les côtes d'Afrique m'ont dit et me disent encore qu'il est impossible de subsister avec le régime adopté par Mgr Truffet. Généralement, quand tout le monde est d'accord sur une question de ce genre, il est dangereux de s'écarter notablement du sentiment commun. Comme l'effet a démontré que le sentiment commun était fondé, j'ai eu lieu de croire qu'il était dangereux, mortel même de suivre ce régime. Ayant reçu de Monseigneur les pouvoirs de provicaire général, et les vôtres m'étant entièrement

inconnus, je pouvais en tout cas opérer un changement sur ce point.

Je le croyais urgent, et je l'ai fait parce que je devais le faire, vu l'état des choses. Il serait possible que mes observations fussent exagérées ; cependant je vous avoue que je suis très inquiet en voyant par votre lettre que vous avez repris ce même régime. Je n'y puis rien ; ma lettre arrivera trop tard pour remédier aux malheurs qui pourront en résulter.

Mais je vous dirai de plus que, dans cet ordre de choses, j'ai moi-même un devoir et un droit : le devoir de la conservation des missionnaires, et si, comme on le pense généralement, ce régime est mortel, je serais obligé en conscience de ne plus envoyer un seul missionnaire sur la côte. Car enfin ceux qui viennent dans la Congrégation n'y viennent pas pour périr. Mgr Truffet, en établissant cet ordre de choses, a agi avec les intentions les plus saintes, mais il pouvait se tromper. Tout le monde me dit qu'il était dans l'erreur ; les faits qui sont arrivés à la suite de cette mesure confirment le dire universel. Je devais donc naturellement croire que ce régime était fatal, et, le croyant ainsi, je devais en conscience le faire cesser. Je pouvais le faire dans tous les cas, puisque j'étais seul provicaire général ; j'ai donc agi régulièrement et ne pouvais agir autrement.

Mais il y a plus : abstraction faite des pouvoirs de provicaire général dont j'étais revêtu, j'avais un certain droit sur cette matière, car le régime alimentaire d'une communauté appartient à la sphère

de la Règle ; or, tout ce qui regarde la Règle, d'après l'accord fait avec Mgr Truffet, est sous l'autorité du Supérieur général. Mais, dira-t-on, puisque c'est à l'évêque de fournir à la subsistance des missionnaires, c'est à lui de régler la dépense. Cette objection n'est pas fondée, car le supérieur donnant des missionnaires à l'évêque, met nécessairement la condition stricte que celui-ci leur procurera la nourriture convenable pour qu'ils ne périssent point; et, si les ressources de l'évêque ne lui permettent pas de le faire, il doit prendre un moindre nombre de missionnaires ; car enfin ce n'est qu'à cette condition qu'il reçoit des sujets et, en conscience même, il ne peut en prendre davantage.

Le supérieur serait obligé en conscience de régulariser ce point ; il ne peut laisser périr ses missionnaires. Du reste, je ne vous dis ces choses que pour vous montrer où mènent les défauts d'entente entre l'évêque et le supérieur, et combien il est impossible que la Mission subsiste sans cela ; de plus, vous voyez que les droits se croisent bien souvent. Je suis convaincu que si Mgr Truffet avait vécu, il aurait compris et changé bien des choses. D'ailleurs, ne vous imaginez pas que nous nous serions brouillés ensemble ; j'aurais patienté s'il avait persévéré à soutenir les articles sur lesquels je n'aurais pas été d'accord avec lui, excepté sur le régime, si j'étais parvenu à me convaincre de la vérité de l'opinion générale. J'aurais proposé la difficulté à la Propagande.

J'oubliais un autre point sur lequel j'ai écrit vivement aux missionnaires; c'est sur les rapports avec

le Gouvernement. Là, j'ai toujours agi en vertu des pouvoirs de Provicaire, dans la conviction que l'évêque futur serait profondément peiné et même embarrassé du mal qui aurait résulté des démarches imprudentes qu'auraient pu faire les missionnaires. A cet égard, du reste, il est fort à craindre que le mal soit déjà fait, et que la Mission n'en ressente les effets dès l'année prochaine.

***

Comment les missionnaires doivent envisager leur position vis-à-vis de la Mission et vis-à-vis de la Congrégation.

Très préoccupé par la crainte de voir les missionnaires se faire de fausses idées sur leur position relativement à la Mission et à la Congrégation, et causer ainsi un grave dommage à l'une et à l'autre, le Vénérable Père s'en ouvrait au R. P. Boulanger, Préfet apostolique du Sénégal, dans une lettre du 13 novembre 1850, et lui exposait la véritable manière dont les missionnaires doivent envisager leur vocation.

J'ai entretenu Mgr Kobès des moyens à prendre pour maintenir l'union entre les communautés de la Guinée et les autres communautés, et surtout avec la Maison-Mère. Je suis persuadé que le climat africain est pour quelque chose dans l'esprit de suspicion et les fausses idées que quelques-uns de nos chers confrères se font, et dans cette espèce de susceptibilité qui les mécontente facilement. Il faut cependant que nous arrivions à établir cette union et même cette cohésion des communautés; l'Esprit

de Dieu ne sera au milieu de nous qu'à cette condition.

Il ne faut pas que les missionnaires soient avant tout les hommes de tel ou tel pays, mais il faut qu'ils soient avant tout les hommes de Dieu et de l'Église, ensuite les membres de la Congrégation à laquelle ils sont unis de toute l'affection de leur âme. Dans cette Congrégation, ils sont employés au salut des âmes du pays où ils se trouvent, tant qu'ils y sont par la volonté de Dieu, mais, là comme ailleurs, ils sont membres du corps auquel Dieu les a attachés. Cette cohésion, et même la simple union des cœurs ne pourrait exister si la Mission doit passer avant tout et la Congrégation n'être qu'une chose secondaire.

Ce qu'on dirait là se dirait dans chacune des Missions ; dans chacune on serait toujours disposé à considérer la Congrégation comme accessoire, et toujours prêt à la sacrifier à l'intérêt de la Mission. La Congrégation serait ainsi déchirée en pièces, et bientôt, autant de Missions, autant de sociétés particulières, qui n'auraient de commun que le nom, avec des règles qui ne resteraient pas longtemps debout.

Où en sommes-nous sous ce rapport ? Je n'ai pu apercevoir la chose, ou plutôt former des craintes que par certains symptômes. Les erreurs que quelques-uns des confrères ont eues sur notre compte, je veux dire la fausse idée qu'ils se sont formée de l'intérêt que nous portons à la Mission et de plusieurs autres points, la tendance de quelques-uns à se mécontenter si facilement ; à soupçonner des

choses qui n'ont jamais été, à s'en entretenir, l'absence totale du compte-rendu que les supérieurs doivent m'envoyer, le manque de relations amicales entre les confrères de la Mission avec leurs anciens confrères et directeurs d'ici, tous ces différents points ne forment pas des preuves, mais ils sont des indices, ils sont des symptômes, ils donnent des craintes et nous engagent à travailler pour insinuer le bon esprit et pour établir cette union parfaite. La source du mal pourrait être, si toutefois le mal existe, dans certaines idées erronées ou conclusions inexactes, tirées de pensées vraies.

Le but qu'on se propose en venant dans la Congrégation est la Mission. La Congrégation elle-même n'a d'autre but que l'apostolat, et n'existe que pour la conservation et la sanctification des missionnaires au milieu de leurs travaux : donc, conclut-on, la Congrégation est secondaire.

A cela je réponds : Le but essentiel de la Congrégation est l'apostolat. Ceux qui s'y attachent viennent pour être employés par nous selon son but, ses intentions et son esprit, dans les Missions qui lui sont confiées par le Saint-Siège : de là, tous doivent s'appliquer à la partie à laquelle ils sont employés, avec zèle et ferveur. La Congrégation n'est donc pas et ne peut être secondaire. L'attachement à la Congrégation est essentiel et doit tenir la première ligne. On a fait des vœux à la Congrégation et non à la Mission. Les liens envers la Congrégation sont donc pour toujours, et ceux qui attachent à la Mission ne sont que pour le temps qu'on y est. Il faut que l'attachement premier soit à la Congré-

gation, et cependant qu'il y ait une affection très grande, un dévouement entier et un zèle véritable pour la Mission. Je tiens pour certain que si nous ne réussissons pas à établir ce principe, dans quinze ans, la majeure partie des missionnaires sera détraquée, et leurs travaux ne seront pas bénis de Dieu.

Autre idée inexacte : Les Vicaires apostoliques ayant reçu pouvoir du Saint-Siège, la Mission est à eux et cesse d'être la Mission de la Congrégation. Par suite, quelquefois même sans s'en rendre compte, on devient complètement l'homme du Vicaire apostolique et on cesse d'être celui de la Congrégation. Faisant ainsi deux parts — le Vicaire apostolique d'un côté, et la Congrégation de l'autre, — dans ces deux parts, celle où est le Vicaire apostolique est considérée comme la première, et celle où est la Congrégation comme la seconde. Il y a en cela de grandes erreurs, que je trouve extrêmement pernicieuses, non seulement pour la Congrégation, mais tout autant et plus encore pour la Mission, qui finirait par avoir des missionnaires détraqués, et par se brouiller avec la Congrégation.

Première erreur : la Mission n'est pas retirée à la Congrégation parce qu'on en donne la direction à l'un des siens ; elle lui reste toujours confiée, cela ressort des termes ordinaires dans lesquels on en parle à la Propagande. On ne dira jamais la Mission de M. N. ou de Mgr N., mais la Mission de votre Congrégation. On a confié cette Mission à la Congrégation. On a accordé un évêque à ma poursuite et à ma demande précédente ; le choix du Vi-

caire apostolique m'est laissé à moi seul, et il est tiré de la Congrégation. Seulement le Saint-Siège ne se démet et ne peut pas se démettre de son autorité directe sur la Mission. La Propagande seule donne les pouvoirs, directement ou indirectement; elle seule a l'administration et la direction de la Mission, et elle confie cette administration au Vicaire apostolique pour le spirituel comme pour le temporel. Mais de cette idée que la Mission est au Vicaire apostolique, et que la Congrégation n'en est pas chargée, il résulterait des conséquences fâcheuses, que nous craignons pour la Congrégation et pour la Mission.

La deuxième erreur consiste dans la division qu'on établit : la Mission d'un côté, et la Congrégation de l'autre. Ceci est quelque chose de si grave et de si pernicieux, que je crains que le démon ne s'en mêle sérieusement pour insinuer et fixer peu à peu cette idée dans les esprits. Voyez donc : ce raisonnement est bien simple. Ou tous les missionnaires seront attachés au Vicaire apostolique, comme ils le sont tous maintenant, ou il y aura des dissidences, comme cela ne manquera pas d'arriver ; le démon, ayant une fois son arme bien trempée, ne manquera pas d'en susciter. Si les missionnaires sont tous attachés à leur chef de Mission, ils se détacheront de la Congrégation, faisant ainsi les deux parts mentionnées, et, comme je vous l'ai déjà dit, l'esprit de la Congrégation sera en souffrance, et par contre-coup la Mission. Si, par la suite, il se trouve quelques missionnaires mécontents du Vicaire apostolique, quelle arme ils trouveront dans

cette pensée, pour diviser les missionnaires, pour brouiller la Mission avec la Maison-Mère, et entraver en toutes manières le Vicaire apostolique. Je ne développe pas ma pensée, vous en concevrez facilement toute la force et l'importance. Voilà pourquoi il faut, tout au contraire, que les missionnaires ne soient entretenus que dans les vues d'unité, et cette unité, ils doivent la voir dans la Congrégation à laquelle ils appartiennent. Que jamais il ne soit question de distinction entre la Congrégation et les évêques ; les évêques sont un avec la Congrégation dont ils font partie, ils sont à la tête de la Mission dont la Congrégation est chargée.

Le missionnaire ne doit pas raisonner : il n'a qu'à obéir à l'évêque et au supérieur. Je pense donc qu'il est de la plus haute importance que vous autres, principaux missionnaires, joints à Nosseigneurs les évêques, vous vous appliquiez à faire oublier aux confrères toute distinction de ce genre, comme aussi à faire en sorte que leur conversation ne soit jamais défavorable à la communauté-mère, non plus qu'à l'un ou à l'autre de ses membres, et que leurs préjugés, s'ils en ont, s'effacent et disparaissent, qu'ils ne nous soupçonnent pas de choses auxquelles nous n'avons jamais pensé, qu'ils ne croient pas que nous portions peu d'intérêt à la Mission ! Car cette dernière idée m'a été signalée, et cependant elle est contre tout bon sens. Il faut leur inspirer l'amour et l'intérêt de la Maison-Mère, et cet intérêt qu'ils lui portent doit être un intérêt d'affection ; il faut les engager tous à écrire à leurs confrères d'ici, tantôt à l'un, tantôt à l'autre ; qu'il y

ait épanchement de cœur, qu'ils racontent les nouvelles de la Mission. On leur répondra et on leur racontera ce qui se passe ici, et cette communication pleine de charité ne manquera pas de produire d'heureux effets.

Je vous assure, mon bien cher confrère, que je suis bien soucieux pour cet objet. La bénédiction de Dieu sera avec nous si nous sommes bien unis, elle ne nous sera pas donnée si nous ne le sommes pas. De cette union dépend le salut ou la ruine de la Congrégation. Je voudrais voir tous les missionnaires comprendre comme moi l'importance de cette parfaite union, et y travailler avec tout le zèle que Dieu demande de nous. Ici, tout va bien.

CHAPITRE XVI

CONDUITE VIS-A-VIS DES AUTORITÉS CIVILES

Combien il importe d'entretenir de bons rapports avec les autorités civiles.

Le Vénérable Père a toujours compris la nécessité et les avantages qu'il y a pour les missionnaires à entretenir de bons rapports avec les représentants de l'autorité civile des pays dans lesquels ils ont à exercer leur ministère. Aussi a-t-il fait de ce point l'objet de ses recommandations les plus instantes. Au premier groupe de missionnaires partis pour l'Afrique avec Mgr Barron, il transmettait, en novembre 1843, le texte d'un accord passé avec le Gouvernement ; il leur écrivait en même temps :

TRÈS CHERS FRÈRES,

Je vous supplie très instamment et par les entrailles de la charité de Jésus-Christ, notre adorable Maître, de conserver la paix et la bonne intelligence avec les commandants des comptoirs et avec les autres principaux agents du ministre.

Ayez bonne amitié avec eux : le bien de la Mission et le salut d'un grand nombre d'âmes en dépendent. Favorisez leurs vues, tant qu'elles ne seront pas opposées aux intérêts de Dieu et à la voix intérieure de votre conscience. Supportez leurs défauts avec patience et ne vous irritez ni de leur incrédulité, ni de leur irréligion, ni même de leurs mau-

vaises dispositions à votre égard; n'ayez pas l'air de vous en apercevoir. Prenez surtout si bien vos mesures, qu'il ne s'élève pas de soupçons, de défiance, d'opposition entre eux et vous. Il y en aura qui seront portés à se défier des prêtres ; agissez envers eux avec franchise, simplicité, confiance et douceur. Tâchez de les gagner. Vous vous épargnerez beaucoup de tracasseries, et vous aurez une plus grande liberté pour votre ministère, si vous êtes bien avec l'autorité civile. Il faut sacrifier l'amour-propre à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Au Ministère, on est très favorablement disposé en faveur de la Religion. J'ai eu trois entretiens avec M. le Directeur des Colonies. J'ai été à même de voir la droiture de ses intentions. Quoique ses vues, ainsi que celles du ministre, soient politiques, cependant ils veulent l'un et l'autre sincèrement le bien, et il en ont donné des preuves. D'ailleurs, tout ce qui m'a été dit par un homme sûr et parfaitement informé de ce qui se passe dans les autres Missions soutenues par le Gouvernement, démontre les bonnes intentions du Ministère de la Marine. Le bien qu'ils font dans ces contrées éloignées est incalculable. Ne soyez pas étonné qu'il demande un compte de vos œuvres matérielles : il est très naturel qu'ils cherchent l'intérêt de la France, c'est leur devoir. De notre côté, ce compte n'est nullement onéreux ni contre notre conscience : au contraire, nous devons avec plaisir les aider dans ces vues ; cela même est favorable à nos œuvres.

***

Excès de sévérité à propos de l'inauguration d'une chapelle.

Un incident qui se produisit au Gabon en 1847, à l'occasion de l'inauguration solennelle d'une chapelle nouvellement construite, amena le Vénérable Père à traiter, dans plusieurs lettres, cette même question des rapports avec les autorités civiles. Le 3 juillet, il disait à Mgr Truffet :

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir des lettres du Gabon. Nos Messieurs, sur cette côte, paraissent s'être un peu brouillés avec les Européens.

Après avoir terminé leur chapelle, qui paraît assez belle et assez grande, ils ont pris la détermination de ne jamais laisser assister des infidèles au saint Sacrifice de la Messe. Leur motif est pris de la règle établie déjà, dans l'ancienne Église et du désir d'inspirer un plus grand respect pour nos saints mystères. Le jour où ils voulaient faire la dédicace de leur chapelle, ils ont invité le commandant, qui avait accepté avec satisfaction et se disposait à venir avec un piquet de militaires. Dans ce piquet se trouvaient des soldats noirs qui étaient mahométans ou idolâtres. MM. Briot et Le Berre ont refusé de les admettre. De là une brouillerie. Le commandant qui est, à ce qu'il paraît, assez raide, les a trouvé trop sévères et leur a répondu d'une manière un peu sèche. Il n'est pas venu assister à la cérémonie.

Voici maintenant mes réflexions sur le fond de la question. Il est bien certain que l'ancienne disci-

pline de l'Église était telle ; on n'admettait pas les catéchumènes ; mais cette discipline n'est plus en vigueur actuellement. Je crains que nos confrères n'aient agi dans cette circonstance avec trop de sévérité, et comme les militaires, chargés du commandement de ces côtes, sont de leur nature très rai des et très impérieux, j'ai quelque crainte que cela ne produise des embarras. Je sais bien que sur la Côte où est la station française, il y a peu de bien à faire, et que le grand effort de la Mission se fera sur l'intérieur ; cependant l'établissement commencé sur la Côte sera nécessaire, au moins comme procure et, par conséquent, il est utile que l'on soit en bonne intelligence avec les chefs de la station ; je crains que nos missionnaires ne sentent pas assez ce besoin. Je conçois bien qu'une fois qu'ils s'étaient avancés, en déclarant qu'ils ne pouvaient pas admettre les infidèles, il ne leur était plus guère possible de reculer, sans compromettre leur autorité spirituelle, car ils auraient eu l'air de se laisser imposer les volontés du commandant, dans l'exercice de leurs fonctions. Mais cela doit leur apprendre combien il faut être prudent avant de s'engager, et combien il faut être doux, modéré et poli, dans la manière de se conserver dans ses droits.

***

Règles à observer dans les rapports avec les autorités.

Le 2 août 1847, s'adressant au P. Briot, qui avait eu la part principale dans l'incident du Gabon, le Vénérable

Père donne, sur la manière de traiter avec les agents du pouvoir civil, des règles détaillées, dont l'expérience a pleinement confirmé la sagesse.

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai déjà répondu une autre fois à votre fameuse question du piquet de soldats. J'y reviens maintenant, parce qu'il me semble voir dans votre dernière lettre que cette affaire vous inquiète.

M. Bessieux s'est bien réjoui de ce que votre maison et votre église soient si bien et si heureusement terminées. Il est à regretter, qu'à l'occasion de la dédicace de cette église, il ait surgi une querelle entre vous et le commandant. J'espère que M. Bessieux remettra les affaires sur pied.

M. Brisset est raide ; comme nos militaires, il mène tout militairement. Cette marche renferme toujours une difficulté pour les missionnaires, mais cette difficulté existe partout. La position de la Mission nécessite des rapports avec les commandants ; je ne conçois aucune possibilité d'éviter ces rapports. Le grand talent du missionnaire, placé dans des circonstances pareilles, est de conserver la bonne amitié, ou du moins les bons rapports, avec les chefs civils et militaires, ainsi qu'avec les commandants des navires de passage, mais, en même temps la liberté de son ministère.

Ce qui serait un très grand mal, c'est que tous les agents vinssent à supposer que vous êtes opposés au Gouvernement. C'est une sorte d'imagination qu'ils puisent facilement dans les mauvais journaux qu'ils lisent. Ils amalgament cette prévention avec toutes

les autres, qu'ils prennent dans les ouvrages voltairiens contre la Religion ; ils se font de ces faux préjugés une espèce d'épouvantail contre vous, ils s'en montent la tête et, par suite, se livrent à toutes sortes de résistances et d'oppositions. Il faut que vous soyez bien prudents, dans l'ensemble de votre conduite ; ne vous mêlez jamais des affaires politiques, prenez toutes les mesures pour obliger ceux qui sont autour de vous, traitez-les avec douceur et prévenance, soyez avec eux simples et polis, de cette simplicité et de cette politesse que donne la charité. Quand vous ne pouvez pas faire ce qu'on désire de vous, par exemple, baptiser ceux qui ont plusieurs femmes, passer sur les préceptes de l'Évangile, etc., traitez ceux qui vous demandent ces choses avec douceur et charité, et faites en sorte qu'ils se retirent satisfaits, tout en ne faisant pas selon leur avis.

Cela ne consiste pas à dire oui et à faire le contraire en dessous ; il faut être franc et ouvert, avec prudence cependant, seulement, éviter dans ses réponses la raideur, la dispute, un air de mécontentement, d'embarras, etc. ; tous ces sentiments font du mal et ne peuvent produire rien de bon. De plus, prenez garde de nourrir des mécontentements dans votre cœur contre tous ces braves gens ; mais soyez toujours calmes, manifestez-leur toujours le même air de sérénité et de confiance, même après qu'ils vous auraient fait quelque éclat, faites-leur comprendre et croire que si vous ne vous rendez pas à leur avis, c'est purement par un sentiment de votre conscience. En ceci vous réussirez, si vous concédez

facilement les choses qui ne sont rien, et si vous conservez avec eux ce même air de sérénité, de confiance et d'ouverture de cœur.

J'ajouterai encore quelques règles de prudence à suivre, dans vos rapports avec les chefs civils et militaires.

1° Évitez, autant que possible, de laisser croire que vous avez quelque défiance de leurs bonnes dispositions à votre égard, — cela suffirait pour leur en donner ; — tandis que, au contraire, en prenant un air de confiance et en agissant comme si vous ne vous doutiez de rien, ils n'oseront quelquefois pas manifester les mauvaises dispositions qu'ils auraient. Ces militaires agissent ordinairement sous le coup de l'impression qui les domine ; avec le moyen que je vous indique, vous empêcherez cette impression fâcheuse de se développer, car généralement ces hommes ont un bon fond d'honnêteté.

2° Évitez d'agir et de parler avec autorité, je veux dire avec une affectation d'autorité. Cette morgue qui paraît dans l'exercice du pouvoir, en matière d'administration civile et militaire, ne doit pas être dans votre conduite, en matière d'administration ecclésiastique. Soyez fermes dans tout ce qui est du devoir de votre état, mais soyez-le avec douceur et humilité. Il est naturel à des soldats d'user de leur autorité avec raideur, avec violence et avec fierté ; ils n'ont jamais travaillé à acquérir la perfection évangélique ; mais pour nous, qui sommes prêtres de Jésus-Christ, les maximes de l'Évangile doivent être la règle de notre conduite. Il faut que nous amollissions leur raideur par notre douceur, que

nous adoucissions leur violence par notre modération, et que nous modérions leur fierté par notre humilité.

3° Prenez vos précautions pour éviter les collisions. Ces hommes sont habitués à n'avoir jamais le dessous avec leurs administrés : leur volonté doit être exécutée, dans toute l'étendue du lieu de leur commandement. Voilà pourquoi, une fois qu'ils se sont avancés, ils ne reculent plus, et si, par des moyens qui leurs sont supérieurs, vous parvenez à avoir le dessus, ils vous le feront payer cher dans d'autres circonstances. De plus, ils seront prompts et hardis à se mettre en avant, sans réfléchir s'ils ont raison ou tort, parce qu'ils ignorent trop les matières ecclésiastiques et religieuses. Il est donc prudent de prendre ses mesures pour ne pas leur prêter l'occasion de se déclarer.

Lorsqu'il arrive que, malgré toutes vos précautions, un commandant se prononce sur un objet qui n'est pas de sa compétence, autant que possible laissez passer le premier moment et évitez d'établir une discussion irritante. Si vous pouvez laisser tomber ce premier mouvement, vous parviendrez à lui faire passer son idée, en l'éclairant dans une circonstance plus favorable ; si vous résistez tout de suite, vous exciterez la passion, l'amour-propre, et il ne voudra plus céder. Si vous ne pouvez pas absolument laisser tomber cette première saillie, évitez au moins toute opposition irritante.

4° Lorsque vous n'aurez pas pu éviter la collision, et que votre conscience vous obligera de tenir contre la volonté de l'adversaire, outre les règles de

conduite déjà marquées, qu'il faut observer dans ces cas, évitez, s'il arrive que vous ayez le dessus, de prendre un certain air triomphant ; ne faites pas sentir que vous avez gagné votre procès ; soyez délicats et ne mettez jamais la conversation sur tout ce qui pourrait toucher à cette question. Soyez humbles et charitables, et n'humiliez personne sous quelque prétexte que ce soit. On s'imagine quelquefois qu'il est bon de faire sentir aux gens qu'ils ont eu tort et qu'ils étaient allés trop loin ; c'est une très fausse et très mauvaise méthode, qui flatte notre amour-propre et qui produit toujours du mal.

5° Enfin, évitez tant que vous pourrez l'échange de lettres, évitez les requêtes officielles, les plaintes officielles. Quand vous avez une demande à faire aux commandants, allez les voir et amenez peu à peu la conversation sur la question, disposez le terrain et faites votre demande de vive voix.

Vous ne sauriez croire combien, parfois, ces sortes de lettres font de mal. Lors même que vous prenez une mesure qui est uniquement du ressort de votre ministère, et que vous voulez en donner avis au commandant, il est souvent mieux que vous en parliez de vive voix. Si on vous prie d'exposer votre demande ou votre avis par lettre, vous serez toujours à même de le faire. Souvent, ils vous le demanderont pour l'acquit de leur propre responsabilité ; il faut le faire alors, mais il est toujours bon d'en avoir parlé d'abord.

***

Éviter la raideur ; résister avec douceur quand la résistance est nécessaire.

Le Gouvernement français ayant attribué des appointements réguliers aux missionnaires d'Afrique, à raison de certaines fonctions religieuses qu'il leur avait demandé de remplir, notamment celle d'aumônier de l'hôpital militaire, les missionnaires se demandèrent si ce ne serait pas pour eux une occasion de tracasseries. Au P. Lossedat qui lui avait manifesté ses appréhensions à cet égard, le Vénérable Père fit la réponse suivante :

J'ai toujours prévu qu'une de nos plus grandes difficultés serait de réconcilier les missionnaires avec les officiers de la côte ; cependant je suis convaincu qu'il est de la plus stricte nécessité, pour le bien de la Mission, que vous soyez d'accord avec ces messieurs, qui pour la plupart sont de braves gens, mais raides et impérieux. Si vous ne les ménagez pas, ils vous donneront du chagrin et entraveront le bien que vous voudriez faire.

Vous croyez, d'après ce que vous me dites, que les agents du Gouvernement vous tracasseront davantage parce que vous recevez des appointements. La situation qui vous est faite par là est facile à concevoir. Maintenant que vous êtes rétribués, vous êtes nécessairement considérés comme amis du Gouvernement ; on ne pourrait vous supposer des intentions contraires ; vous serez censés protégés spécialement par lui, et vous le serez réellement. Par la première de ces deux considérations, les agents français se rapprocheront de vous et vous considéreront comme amis. Par la seconde, ils seront toujours empêchés de vous faire une opposition trop marquante,

et si parfois ils sont emportés, par circonstance ou même par mauvais vouloir, cela ne sera pas de durée et ne pourra pas aller bien loin.

Au contraire, si vous n'avez pas d'appointements, c'est, ou bien parce que le Gouvernement n'a pas voulu, et vous êtes suspects, ou bien parce que vous avez refusé, et ce serait pis encore ; on vous prendrait dans ce cas pour des hommes d'opposition. De plus, n'étant pas rétribués par le Gouvernement, vous ne pourriez pas compter sur sa protection et, par conséquent, vous seriez bien plus tracassés par les agents, qui vous traiteraient comme des étrangers et parfois plus mal que des étrangers.

Si vous avez quelques tracasseries de la part de ces agents, il ne faut pas vous en étonner ; il en a toujours été et il en sera toujours ainsi. C'est comme un mal nécessaire qu'il faut supporter avec patience. Si vous lisez les lettres de saint François-Xavier, vous y verrez des peines bien plus grandes, et c'était dans un temps et de la part de gens pleins de foi qu'il a eu tant à souffrir.

C'est au milieu de ces peines et de ces contradictions que Dieu veut que le bien soit fait. Il faut faire tout ce qui dépend de nous pour vivre en bonne amitié avec ceux qui vous tracassent, être doux et prévenant à leur égard pour les gagner. Les Français surtout se laissent gagner par de bons procédés, et on obtient beaucoup par ce moyen. Si, au contraire, on leur montre de la roideur et une résistance manifeste, ils ne céderont pas. La vertu, la piété, la prudence ne consistent pas à bien vivre avec ceux qui nous manifestent toutes sortes d'amitiés, mais avec ceux qui sont mal avec nous.

Vous êtes de bonnes âmes bien sûrement, mais je ne doute cependant pas que vous n'ayez agi un peu durement, pour vous être ainsi brouillés avec votre monde. Vous dites que M. N. est raide ; mais sûrement il est raide, et je le dis sans le connaître, parce que je sais que tous nos soldats et tous nos marins sont ainsi. La manière de traiter avec eux consiste à s'y prendre de telle sorte que leur raideur ne soit jamais froissée, et qu'on n'ait jamais l'air d'attaquer leur autorité par ses paroles, même quand ils sont dans leur tort. Lorsqu'on est obligé de leur résister, par le fait que notre ministère l'exige, il faut le faire avec douceur, et prendre d'avance toutes les précautions pour qu'aucun conflit d'autorité n'ait lieu, car, une fois la guerre déclarée, ils ne céderont plus. Par conséquent, il faut prendre ses mesures pour qu'il n'y ait jamais de déclaration de guerre, même quand les agents nous demandent ce que notre conscience ne peut accorder. En un mot, la douceur et la charité vous seront toujours d'un grand secours ; la rigueur et les manières raides seront toujours traitées d'intolérance, et vous comprenez qu'une fois qu'on a été déclaré « intolérant », on n'est plus bon à rien ; le terme d'intolérant, dans la bouche de ces hommes peu instruits dans la religion et prévenus contre vous, est un terme terrible, appliqué à tort et à travers, et vous mettant au ban de l'humanité.

Ne vous découragez pas pour ces misères, mettez votre confiance en Dieu, soyez doux, modéré, patient. Si les agents sont raides, impatients, parfois même mauvais, nous devons en avoir compassion, les ménager autant que nous le pouvons,

sans compromettre nos devoirs. Ce en quoi surtout nous devons les ménager, c'est dans la manière dont nous tiendrons à l'accomplissement de ces devoirs : évitant dans nos manières la raideur, la hauteur et les autres défauts de ce genre, mettant en tout un ton de charité, de complaisance et de prévenance qui les gagne, s'ils sont susceptibles d'être gagnés.

***

S'inspirer non seulement des règles de la modération ; mais encore de celles de l'humilité et de la charité chrétiennes.

La Vénérable Père voulait que ses enfants, dans leurs rapports avec les autorités civiles, eussent soin, non seulement de sauvegarder toutes les règles de la modération et des convenances, mais encore de s'inspirer des principes de l'humilité et de la mansuétude évangéliques. C'est ce qui résulte clairement de cette lettre, du 22 août 1844, au P. Frédéric Le Vavasseur :

TRÈS CHER CONFRÈRE,

J'ai lu votre mémoire avec beaucoup d'intérêt. Il me semble seulement que lorsque vous réfutez les paroles du Directeur de l'Intérieur, vous avez un ton un peu trop aigri. Vous auriez mieux fait de le prendre plus charitablement. Vous ne dites cependant rien de blessant ; mais vous supposez, sans le dire, mauvaise foi et mauvaise intention en lui ; un esprit de modération, de douceur et de charité est plus conforme à notre condition. Notre-Seigneur nous envoie comme des agneaux au milieu des

loups. Un agneau ne mord pas le loup qui l'attaque!

Je crois que vous auriez dû supposer une erreur de la part du Directeur; dire, par exemple, que probablement des gens mal informés ou mal intentionnés lui auront donné des renseignements faux sur votre compte; ajouter qu'il est vraiment fâcheux qu'un homme bien intentionné contrarie vos bons désirs, e mette obstacle au bien que vous voudriez faire; prouver ensuite clairement et fortement, mais avec calme et sang-froid, que les idées qu'on a cherché à insinuer sur votre compte, ne sont pas exactes. Ce langage modéré et pacifique est conforme à l'esprit de notre divin Maître. De plus, humainement parlant, un langage tel que celui que j'indique, réussit beaucoup mieux que la vivacité; il dispose les esprits plus favorablement.

Ce Directeur, à ce qu'il paraît, retournera à Bourbon. Du reste, ne soyez pas en peine du passé; nous avons toujours besoin de faire de petites sottises pour acquérir l'expérience des hommes et des choses.

CHAPITRE XVII

LA CONGRÉGATION

Dans ce chapitre nous donnons d'abord une lettre adressée par le Vénérable Père à M. l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires à Paris, rappelant les origines de la Congrégation du Saint Cœur de Marie; puis plusieurs autres lettres ou fragments de lettres exposant les principes d'après lesquels la Congrégation doit être dirigée pour se maintenir dans l'esprit de Dieu et ne pas s'écarter des voies que la Providence lui a tracées.

La lettre à M. Desgenettes pourrait être intitulée : *Le mémorial des tendresses du Saint Cœur de Marie pour la Congrégation.* Elle explique et justifie pleinement cette parole qu'aimaient à redire les premiers enfants du Vénérable Père : *Opus tuum nos, ô Maria.*

La Congrégation du Saint Cœur de Marie et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires.

A MONSIEUR L'ABBÉ DESGENETTES,

La Neuville, le 9 février 1844.

TRÈS CHER ET VÉNÉRABLE PÈRE,

Aussitôt que le bon M. de Brandt m'a fait connaître que vous désiriez une notice sur l'œuvre des Noirs, je me suis mis à l'œuvre pour la faire ; mais j'ai été si souvent interrompu, que je n'ai pu la terminer aussi tôt que je l'aurais voulu.

Je vais vous rendre compte des choses comme un enfant à son père, avec simplicité et confiance.

Il est certain que notre petite œuvre des Noirs doit, à la puissante protection du très saint et immaculé Cœur de Marie, et son existence et tous les progrès qu'elle a faits, depuis le peu de temps qu'elle est fondée. Tous les pieux confrères qui l'ont commencée et poursuivie avec moi, en sont intimement convaincus, et nos cœurs sont remplis de reconnaissance envers la glorieuse Reine du Ciel.

Dès ses premières années, l'Archiconfrérie intercédait pour cette petite œuvre auprès de l'immaculé Cœur de notre bonne Mère. Les membres principaux qui devaient la commencer n'étaient pas encore décidés ; les obstacles qu'ils éprouvaient paraissaient insurmontables, mais les ferventes prières de la sainte ligue de l'immaculé Cœur de Marie obtinrent ce qui semblait impossible ; car, dès l'origine de cette difficile entreprise, toute notre confiance était dans les bontés du Cœur de notre très sainte Mère. Aussi, malgré les difficultés qui, humainement parlant, surpassaient de beaucoup notre faiblesse, nous avions toujours une grande assurance du succès. D'un côté, je sentais une tristesse profonde et n'osais découvrir à personne notre projet, parce qu'il me paraissait une folie, selon les lumières ordinaires de la raison, et devait paraître tel à toute personne sage ; d'autre part, je sentais en moi une impulsion très forte et un sentiment de confiance très grande dans le saint Cœur de Marie. Le peu de personnes auxquelles je fis part de notre

dessein me blâmèrent et cherchèrent à m'en détourner ; et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'aller de l'avant, tant ce sentiment de confiance m'empêchait d'écouter ce que me disaient les hommes pour me rebuter.

Cependant, malgré cette impulsion intérieure, je voulais connaître la divine volonté sur le fond de l'œuvre, et employer pour cela les moyens les plus assurés selon l'ordre de Dieu dans son Église. C'est pourquoi, au commencement de l'an 1840, je me suis rendu à Rome, où Notre-Seigneur a mis ses lumières pour le gouvernement de toute son Église. Je me suis présenté sans certificat, sans lettres de recommandation, et n'ai cherché aucune protection pour faire valoir mes desseins, ni pour en solliciter l'approbation. Je venais pour connaître la divine volonté, et j'aurais craint, par-dessus toutes choses, de faire valoir la mienne.

Mes amis me reprochaient souvent l'inaction dans laquelle je restais. J'avais encore une autre raison pour agir ainsi. Mon dessein me paraissait si contraire aux règles ordinaires de la prudence, que j'étais persuadé d'avance, que tous ceux à qui j'aurais pu demander quelque appui, me l'auraient refusé. J'avais déjà assez de difficultés, je ne voulais pas m'en susciter de nouvelles. Il ne me restait donc que ma seule confiance en Marie pour me soutenir. Je passai deux mois sans faire de démarches, voulant d'abord m'instruire de la marche à suivre pour introduire le projet, ce qui n'était pas chose facile, parce que les personnes à qui j'en fis part me firent mauvais accueil, regardant mon idée comme une

chimère. Le manque de recommandation y contribuait sans doute aussi un peu.

Au bout de deux mois, je fis un mémoire dans lequel je traçai la substance de notre dessein, et je le remis à Mgr Cadolini, alors secrétaire de la Propagande, et maintenant cardinal. Je me retirai dans ma solitude, et j'attendis la manifestation de la volonté de Dieu. Je n'étais pas dans les ordres sacrés ; mon état de santé semblait même m'en exclure pour toujours, et je me présentais comme devant être à la tête d'une œuvre éminemment sacerdotale ! Comment la Propagande pourrait-elle s'arrêter à mon projet, et y être favorable ? Aussi n'avais-je aucune espérance humaine d'obtenir une réponse à mon mémoire, surtout après deux ou trois mois écoulés sans que j'entendisse parler de rien. Je ne faisais d'ailleurs aucune démarche pour presser mon affaire, l'utilité de l'œuvre proposée parlant assez d'elle-même, si elle entrait dans les desseins de Dieu.

Ma confiance était surtout dans la bonté du très saint Cœur de Marie et dans les prières nombreuses et ferventes de l'Archiconfrérie. De là un parfait repos dans mon âme, et dans mon cœur une inébranlable confiance que Dieu agréerait l'œuvre et lui donnerait le succès, nonobstant toutes les apparences contraires. Cette assurance était telle, qu'au moment où tout semblait perdu, je me mis sérieusement à tracer le plan de conduite à tenir dans notre œuvre, la marche qu'il faudrait suivre dans son exécution, l'esprit dans lequel nous devrions vivre. Dans ce travail, il m'arriva une chose sin-

gulière, dans laquelle le bon plaisir du très saint Cœur de notre bonne Mère fut bien manifeste, et qui me cause encore maintenant une grande consolation.

Le seul M. Tisserand était d'avis que nous devions consacrer notre œuvre au très saint Cœur de Marie. M. Le Vavasseur et moi, nous ne croyions pas qu'une œuvre apostolique dût être consacrée au Cœur immaculé de Marie, quoique toute notre confiance fût dans ce très saint Cœur.

Je pensais que la Société devrait trouver dans sa consécration toutes ses dévotions, et un modèle parfait de toutes les vertus fondamentales de l'apostolat ; et je ne sais pourquoi je n'eus pas même l'idée que nous trouvions cela parfaitement dans la dévotion au très saint et immaculé Cœur de Marie.

Je m'arrêtai donc à une autre idée pour cette dédicace. Je me donnais bien des peines pour tracer le plan en question : impossible de trouver seulement une idée, j'étais dans la plus profonde obscurité. Je fis, par suite, la visite des sept églises, et j'allai en outre visiter quelques églises de dévotion à la très sainte Vierge, et alors, sans pouvoir me rendre compte pourquoi, je me trouvai décidé à consacrer l'œuvre au très saint Cœur de Marie. Je rentrai chez moi, et je me mis aussitôt à l'ouvrage, pour recommencer le plan en question. Or, je vis si clair, que d'un seul coup d'œil j'embrassai tout l'ensemble et tous les développements avec tous leurs détails. Ce fut pour moi une joie et une consolation inexprimables. Dans le cours de ce travail, et dans l'expli-

cation des mêmes détails, il se présentait parfois des difficultés : j'étais dans l'obscurité. Je m'empressais alors de faire une visite à une de mes églises de dévotion (Sainte Marie Majeure, Santa Maria *in Transtevere,* la *Madona del Parto* dans l'église des Augustins, la *Madona della Pace*) et j'étais assuré que, à mon retour, je n'avais qu'à prendre la plume ; les difficultés s'aplanissaient, et les choses incertaines s'éclaircissaient. Jamais cela n'a manqué.

Pendant ce temps, le cardinal Préfet de la Propagande écrivit en France pour faire prendre des renseignements sur moi, tandis qu'il me vint quelques certificats que des prêtres pieux m'avaient conseillé de présenter. Mon mémoire fut examiné par la Congrégation de la Propagande, et, au bout de trois mois, le cardinal Fransoni, apprenant que j'étais à Rome, m'écrivit une lettre d'encouragement. Il y disait en substance que la Sacrée Congrégation, tout en réservant l'approbation officielle de notre projet pour plus tard, l'avait trouvé, dès la première lecture, bon et utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes ; elle louait notre zèle, et nous exhortait à surmonter toutes les difficultés, et à persévérer dans notre dessein. Son Éminence ajoutait qu'elle priait le Dieu tout-puissant de me donner assez de santé, pour que je puisse être promu au sacerdoce, et me dévouer tout entier à cette œuvre. La prière d'un si saint personnage fut exaucée ; ma santé s'est rétablie, et j'ai été ordonné prêtre l'année suivante.

Cependant, quoique ma santé s'améliorât, il y avait de grandes difficultés pour l'ordination, et

j'avais une répugnance extrême à faire moi-même les démarches dans ce but. Je m'en abstins donc, et Marie les fit pour moi. Sur ces entrefaites, j'allai en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette pour lui exposer l'incertitude de l'œuvre. Or, pendant ce temps précisément, on parla en ma faveur à un de nos plus dignes évêques de France, et ce respectable prélat s'offrit à m'ordonner. A mon retour de Rome, je trouvai une lettre qui m'annonçait cette nouvelle. Je revins donc en France, et ce fut en effet par les mains de ce pieux évêque que je reçus les premières ordinations. Monseigneur d'Amiens m'ordonna prêtre ensuite.

Nous commençâmes notre établissement sous la protection et le bon plaisir de Sa Grandeur, qui nous a comblés depuis de tant de bienfaits.

Ce fut alors que la protection de l'immaculé Cœur de Marie parut de nouveau. Nous n'étions encore que trois réunis à la Neuville près d'Amiens, et des personnages très pieux, très sages, très zélés pour la gloire de Dieu, faillirent renverser tout, en produisant la zizanie parmi nous, par des paroles dites avec bonne intention, à l'un des principaux fondateurs de l'œuvre. Ces paroles, répétées assez souvent, laissèrent une telle impression dans l'âme de mon pieux confrère, que pendant les premiers deux mois, il ne se doutait pas même de la tentation. J'en étais profondément affligé, sans pouvoir y remédier.

Trois jours avant la fête de la Présentation, j'eus l'idée de recommander l'affaire au très saint Cœur de Marie ; je passai ce temps en prières, et, le

jour de la fête arrivé, il se fit comme une révolution dans le cœur de ce cher confrère. Il vint me trouver, m'ouvrit son âme avec confiance, et dit que la très sainte Vierge lui avait obtenu un changement complet de dispositions à mon égard. Fidèle à sa résolution de combattre ces tentations de toutes ses forces, dès qu'il éprouvait ces sentiments de désunion, il avait recours au très immaculé Cœur, et aussitôt il était exaucé.

Ces combats durèrent jusqu'au commencement de février. Vers la fin de janvier, il alla à Paris pour faire sa consécration au très saint Cœur de Marie, au pied même de l'autel de Notre-Dame des Victoires. Il voulait obtenir la délivrance de cette méchante tentation, qui lui donnait tant d'opposition contre moi. Il passa devant l'autel de l'immaculé Cœur de Marie toute la nuit qui précéda la fête de la Purification, et il fut complètement guéri. Il m'écrivit qu'il avait obtenu d'avoir un tout autre cœur envers ma personne ; et depuis il règne entre nous une parfaite union.

A cette époque à peu près, nous eûmes une autre grâce du Cœur immaculé de Marie ; ce fut la Mission d'Haïti, que nous nous proposions d'entreprendre d'abord avec celle de Bourbon, comme la fin de notre réunion.

Comme c'est Marie qui nous a réunis, cette bonne Mère voulut nous faire sentir que nous tenions tout de son très saint et immaculé Cœur ; et pour cela nos deux grandes Missions, celle d'Haïti et de la Guinée, nous ont été données à Notre-Dame des Victoires. Vous connaissez le reste de ce fait mieux

que moi, puisque c'est de votre personne que la sainte Mère de Dieu s'est servie.

Cependant les affaires d'Haïti se brouillèrent, et nous arrivions à un moment bien critique. Nous avions alors cinq missionnaires prêts à partir, et je n'avais pas de Mission à leur donner. Je fis le voyage de Paris pour recommander notre œuvre au très saint Cœur de Marie, et en même temps pour voir où en étaient les affaires. Je trouvai les choses en tel état, qu'il n'y avait aucune espérance de trouver une Mission avant dix-huit mois ou deux ans. Je me souviens encore que je descendis avec vous les marches de Notre-Dame des Victoires, et je vous dis : « Mon Père, nous sommes bien embarrassés. — Pourquoi, me dîtes-vous ? — La terre nous manque ! — Comment, me répondîtes-vous ; vous n'avez pas d'argent ? — Oh ! non, ce n'est pas cela ; la Sainte Vierge ne nous en laisse jamais manquer ; mais nous ne savons où aller, toutes les portes se ferment. »

Vous tâchâtes de me consoler. Je n'en avais pas besoin, car malgré l'espèce de détresse où je me trouvais, avec cinq missionnaires impatients de rester si longtemps enfermés et que ces retards indéfinis pouvaient décourager, je n'avais aucune inquiétude. Je ne pouvais me rendre compte de ma sécurité, n'ayant d'autre motif pour la fonder, sinon que mon esprit se portait toujours vers le très saint Cœur de Marie ; mais j'éprouvais dans mon intérieur un grand calme et une entière assurance. Je me rappelle même vous avoir dit, au coin de votre feu, que j'étais bien sûr que nous aurions bientôt une Mission, que j'étais trop calme, et que je ne pouvais

expliquer cette tranquillité, sinon que le Cœur de Marie nous préparait une Mission.

Je quittai Paris ce jour-là même. Dès le lendemain, Mgr Barron, Vicaire apostolique de la Guinée, vint rendre ses hommages à Marie, à l'autel de son Immaculé Cœur, à Notre-Dame des Victoires. Il vous parla de son vaste Vicariat et du manque de prêtres où il était. Chose étonnante, que je ne puis m'expliquer naturellement ; vous n'eûtes pas l'idée de lui parler de nous. La veille vous étiez si touché de notre embarras ! Il se présente alors une si belle occasion pour aider vos enfants, les enfants du très saint Cœur de Marie, et vous les oubliez si tôt ! Je ne vois à cela qu'une seule explication. Marie voulait nous montrer que tout nous est venu de son Cœur immaculé. Après donc vous être entretenu avec le pieux Vicaire apostolique de la Guinée, et l'avoir laissé dans son embarras, vous allâtes monter à l'autel du très immaculé Cœur, et ce fut là que vous eûtes comme une inspiration subite et intérieure, qui vous dit que cette Mission était à nous ; vous en parlâtes à Mgr Barron, et, dès le lendemain de mon arrivée à Amiens, il fallait repartir pour Paris, où j'envoyai le P. Schwindenhammer, afin de terminer une affaire que Marie avait déjà entamée pour nous.

Voilà quelques-unes des grâces spéciales dont l'admirable Cœur de Marie nous a comblés. Mais on n'aurait pas besoin d'entrer dans de si grands détails pour reconnaître ses bontés pour nous ; on n'a qu'à considérer avec quelles ressources nous avons commencé, et comment, dans ce peu de temps,

nous en sommes à un point tel qu'on dirait que nous existons depuis dix ans. Nous avions tout contre nous, et rien pour nous soutenir.

Pour commencer nous étions trois, sans aucune ressource et, au bout de deux ans, nous possédions une maison et un jardin pour notre noviciat, et, de plus, de quoi entretenir une quinzaine de missionnaires. Nous avons en ce moment douze missionnaires déjà employés dans quatre Missions : Maurice, Bourbon, Haïti et la Guinée ; un treizième sur le point de partir, et quatre Frères ; dans la maison du noviciat, sept ecclésiastiques et trois Frères ; de plus, le petit Noir dont vous connaissez l'histoire, et qui nous a été envoyé par Marie, puisque c'est dans le pèlerinage que fit à Notre-Dame de la Délivrande un de nos messieurs, qu'il fut découvert et amené ici.

Un plus grand nombre de sujets s'annoncent encore pour l'avenir. Cependant nous n'avons fait aucune démarche pour attirer du monde. C'est une règle que je me suis prescrite dans la conduite des affaires, d'attendre en tout les moments de la Providence. Je suis bien certain, qu'avec le secours des prières de l'immaculé Cœur de Marie, cette marche réussira toujours.

C'en est assez pour cette fois-ci, mon Père, n'est-ce pas ?

Je suis, comme toujours, votre très reconnaissant, très affectionné et très respectueux enfant et serviteur, dans la charité du très saint et immaculé Cœur de Marie.

*
* *

Dans le gouvernement de la Congrégation, il importe de ne pas sortir des voies providentielles.

Avant d'avoir acquis la maturité que donne l'expérience, le P. Frédéric Le Vavasseur, mû par l'ardeur et la générosité de son âme, aurait voulu que toutes choses dans la Congrégation eussent un caractère de perfection absolue qui n'est guère compatible avec l'infirmité humaine. Il s'indignait contre tout ce qui ne répondait pas à l'idéal, sublime mais chimérique, qu'il s'était fait, et il aurait volontiers brisé ou écarté violemment tout ce qui lui semblait un obstacle à la réalisation de cet idéal. Cette disposition, qui fut le principe de la tentation dont il a été parlé au chapitre VIII, ne s'atténua en lui que lentement et progressivement. Après son rappel en France, en 1850, elle le porta souvent encore à proposer au Vénérable Père des mesures extrêmes.

C'est ainsi qu'au printemps de cette même année 1850, après la réorganisation du Séminaire des Colonies, le Vénérable Père l'ayant envoyé faire une tournée de recrutement dans divers Séminaires, le P. Le Vavasseur fut tellement impressionné par les appréciations défavorables qu'il entendit sur le Séminaire du Saint-Esprit, qu'il ne proposa rien moins au Vénérable Père que la dissolution du Séminaire, le retour au Gard et l'abandon des Colonies. Le Vénérable Père lui répondit par la lettre suivante, où, avec la sagesse surnaturelle qui le caractérisait, il s'efforce de ramener son trop impétueux confrère à la modération et à la prudence.

Paris, le saint jour de la Pentecôte, 1850.

Mon bien cher confrère,

J'ai reçu votre lettre ce matin. Je vous vois sous de vives impressions, et les résolutions que vous me proposez me paraissent extrêmes. Méditez avec

calme en la présence de Dieu ce qui se passe en vous, et vous trouverez que vos avis excèdent la mesure et sortent de la voie de Dieu. Je pense comme vous qu'il faut aviser, et qu'il faut aviser de suite avec énergie, mais je ne crois pas qu'il faille sortir de la voie de Dieu. Nous nous sommes maintenus jusqu'à présent dans la voie de la divine Providence, elle seule nous a conduits ; je n'ai jamais pu réaliser un plan que j'ai rêvé, j'ai toujours réalisé comme par enchantement, au milieu des croix et des souffrances, il est vrai, tout ce qui nous était amené providentiellement. Ce serait donc à nous plus mal qu'à tout autre de sortir de cette direction pour lui substituer nos propres idées, quelque ferventes et généreuses qu'elles soient.

Je trouve deux défauts dans votre avis. Le premier, le voici : je crois que c'est une idée propre qui ne vient pas de Dieu, mais qui est excitée par les impressions et le dégoût provenant de ce qui vous avait été dit. Secondement, votre avis dépasse l'ordre ordinaire des choses de Dieu. Pour le suivre, il faudrait une inspiration surnaturelle bien assurée. Vous proposez la dissolution du Séminaire, notre retour au Gard et l'abandon des Colonies. Je suis persuadé que ce serait une des fautes les plus graves, une des injures les plus violentes que notre Congrégation pût faire à Dieu.

Je crois, de plus, que cette marche nous perdrait complètement, parce qu'elle nous ferait mériter d'être abandonnés de Dieu, nous compromettrait de la manière la plus fâcheuse aux yeux des hommes, et peut-être même mettrait le trouble et le désordre

dans nos rangs. Nous ne pouvons, sans manquer gravement à la divine volonté, ni quitter le Séminaire, ni abandonner les Colonies. La divine Providence nous a placés au Séminaire et nous a envoyés dans les Colonies; il ne nous appartient pas de rechigner contre ses ordres, ni de dire que nous avons assez fait pour obéir à cette bonne et sainte Providence.

L'œuvre du Séminaire est difficile, très difficile; nous sommes pauvres et faibles à l'excès ; mais est-ce une raison pour y renoncer ? Si les évêques ne veulent pas de nous, nous serons quittes ; mais, faire de nous-mêmes quelque chose pour être déchargés de cette mission, ce serait un crime. Il n'y a pas de difficulté dont on ne vienne à bout avec le secours de Dieu. Laissons donc faire sa divine bonté, et n'ayons pas la faiblesse d'abandonner une œuvre si importante. Agir par impression, quand il s'agit d'une œuvre pareille, pour la rejeter, ce n'est pas agir en hommes de Dieu, comme nous devons l'être. Non, fallût-il être écrasé sous le poids de cette œuvre, il faudrait se laisser ensevelir sous ses décombres ! Abandonner la partie, c'est laisser brûler la maison de Dieu sans venir à son secours.

Vous voulez que je dise aux évêques : « Détruisez, anéantissez ce Séminaire !... » Vous ajoutez que, ayant maintenant des évêques aux Colonies, nous n'avons plus rien à y faire. L'une et l'autre idée ne me paraissent pas selon Dieu, parce que l'une et l'autre idée mises à exécution, perdraient la Religion dans les Colonies, et mettraient les évêques dans la position la plus critique, position dont ils ne

se tireraient pas. Ils auraient raison de nous reprocher d'avoir fait tout notre possible pour les faire nommer, et de les abandonner ensuite de telle manière qu'ils ne puissent rien faire. Je suis intimement convaincu que si les évêques des Colonies sont obligés de placer leurs séminaristes dans les Séminaires de France, les Colonies sont perdues sans ressource. Cette idée me paraît utopique et impraticable ; je ne serais donc nullement d'avis de donner ce conseil aux évêques.

Mon avis est que nous devons rester chargés de cette maison jusqu'à ce que la divine Providence nous en chasse, et que nous devons prendre toutes les mesures pour en faire une maison sainte ; et, Dieu aidant, nous réussirons, quelque pauvres gens que nous soyons.

Vous dites que les prêtres des Colonies doivent être plus instruits que les autres ; je ne vois pas trop pourquoi, mais soit ; et alors vous ajoutez que nous n'avons pas le moyen de les bien instruire, que nous n'en sommes pas capables... Mais le plus grand nombre des séminaires ont-ils de meilleurs professeurs ?... Mais, nous ne sommes pas capables de diriger la Congrégation non plus ! et nous l'étions encore moins en commençant. Si nous ne devons pas compter sur Dieu, il faut nous retirer tout de suite dans un désert, et ne plus nous mêler des œuvres de Dieu.

Et qui les ferait, les œuvres de Dieu ? Les savants ? Les gens habiles ? Avec ce raisonnement, aucun homme sérieusement pieux ne pourrait s'occuper d'une œuvre, parce qu'aucun homme pareil ne se

sentirait la force de réussir, Il n'y aurait donc plus que les hommes ayant bonne opinion d'eux-mêmes qui auraient en main les œuvres importantes, c'est-à-dire ceux qui sont les plus incapables de les exécuter selon Dieu. Quelque pauvres que nous soyons, nous réussirons si nous restons fidèles. Nous ne devons pas nous ingérer par notre propre esprit, par notre présomption, dans les œuvres de Dieu ; mais si Dieu nous y introduit, malheur à nous si nous nous en retirons ! Nous devons compter sur lui, et il ne nous manquera pas.

Je crois que Dieu veut nous voir graver fortement dans notre esprit et dans notre cœur que nous devons nous sacrifier à l'œuvre des Colonies, et que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour la mettre dans l'état où il la veut. Si cette œuvre a mal marché jusqu'à présent, il veut que nous travaillions à la remettre en bonne voie, et à aider de notre mieux les évêques des Colonies à sauver les âmes qui leur seront confiées. Il s'agit d'aviser aux moyens d'amener ce résultat ; c'est là, je crois, ce qui doit faire la préoccupation de nos âmes. Nourrir l'idée que nous devons abandonner l'œuvre, c'est le moyen qu'emploie l'ennemi pour nous empêcher d'aviser et de porter remède au mal, pour tout brouiller, au moment où l'horizon paraît vouloir s'éclaircir, c'est-à-dire, au moment où la divine bonté semble vouloir faire luire sa miséricorde sur tant de milliers d'âmes.

Fixons donc sérieusement dans notre esprit cette idée que Dieu veut que nous fassions cette œuvre, et ne pensons qu'à une seule chose : prendre les moyens

de la faire réussir. La chose n'est certainement pas aussi difficile que vous le pensez.

Faites bien comprendre, dans les séminaires, l'état des choses tel qu'il est. Et en faisant ressortir, d'un côté, l'extrême besoin des Colonies, le grand bien qu'on peut y faire, et la grande facilité de faire ce bien; d'un autre côté, le besoin extrême que nous avons de recevoir de bons sujets et rien que de bons sujets, on ne peut alors nous abandonner.

Malgré tout ce que je vous dis de méchant sur votre lettre, elle m'a fait un grand bien; elle me donne une nouvelle ferveur pour employer tout ce que j'ai de forces au service de Dieu pour ces pauvres pays, dont la détresse est si grande, que même les hommes de Dieu en désespèrent. Quant à moi, j'ai plus d'espoir que jamais, et cela précisément parce que l'état des choses paraît si désespérant.

***

Se défier de la raideur qui, sous couleur d'énergie, porterait à tout briser.

La lettre qui précède calma momentanément le P. Le Vavasseur, mais sans changer ses idées et sa tournure d'esprit. Quelques semaines plus tard, le 17 juillet 1850, de Quimper, où il se trouvait au cours d'une tournée de recrutement, le Vénérable Père se voyait obligé de lui signaler à nouveau ce qu'il y avait d'excessif et de dangereux dans sa manière d'envisager et de traiter les questions.

Je comptais me taire et prier jusqu'à ce que nous ayons pu nous voir et nous communiquer nos pensées de vive voix; je pensais que c'était ce que

j'avais de mieux à faire. Je regrette d'avoir pris ce parti, parce que je vois que votre esprit a travaillé avec violence sur une matière cependant bien claire, si on y pense avec le calme que demande l'examen des choses qui regardent les œuvres de Dieu. Irai-je maintenant établir des discussions ? Ce serait une mauvaise marche ; nous examinerons ensemble tout ce qui cause vos préoccupations. Je ne sais que dire et que penser de vos observations, faites et exprimées avec cette ardeur d'un cœur qui sent vivement, et d'un esprit dont l'activité dépasse les limites qu'exige la direction des œuvres de Dieu.

Je vous parlerai franchement ; vous devez attendre cela d'un pauvre homme qui vous aime tendrement. Il y a des moments où le découragement s'empare de moi, non pas le découragement quant au travail dans l'intérêt de notre Dieu tout bon et tout miséricordieux, et de l'œuvre qu'il nous a confiée. Je ne me souviens pas d'avoir connu un instant ce découragement ; au contraire, au moment où je vois des difficultés et des peines, il semble que la bonté divine me donne de nouvelles forces ; il me semble que je suis fait pour souffrir, pour être criblé ; mon cœur est comblé de joie et d'espérance, et je me traîne au combat, n'étant pas de trempe à y voler. Ne craignez donc jamais pour moi. Dieu est ma force, rien au monde ne me fait peur. Vous qui me connaissez, vous ne prendrez pas ces paroles pour de la jactance ; je vous le dis pour vous et non pour moi.

Je vous dis donc : 1° Ce découragement dont je vous parle est pour vous. Je n'ai peut-être jamais éprouvé consolation pareille à celle que me causait

votre présence, et cela uniquement parce que je me disais : Désormais, j'aurai un homme sur lequel je pourrai me reposer ; il conduira l'œuvre de Dieu avec sagesse, avec l'expérience qu'il a acquise, et avec énergie. Ce qui par moment me décourage surtout, c'est la considération des poursuites ardentes faites par votre esprit, dans une voie qui mène directement à l'abîme une œuvre dont Dieu veut cependant l'existence. Voyant et considérant devant Dieu tout ce que vous me dites et la marche que vous prenez, j'y trouve de l'énergie, beaucoup trop d'énergie, mais je n'y vois ni sagesse, ni expérience, ni rien de ce qui caractérise la conduite de l'Esprit de Dieu. Je vois une volonté inébranlable de faire le bien, de le faire parfaitement, mais une volonté de fervent séminariste, qui n'a aucune idée pratique des choses de Dieu, et qui, croyant s'abandonner à l'amour et à la conduite de Dieu, se livre tout bonnement à sa nature bouillante. Cette pensée de découragement n'est pas cependant de longue durée, et je me dis qu'il est impossible que Dieu vous ait ainsi placé à côté de moi pour détruire ce qu'il a voulu édifier : il aurait choisi un instrument moins fervent, moins zélé pour sa gloire.

2° Dans les questions que vous traitez, je trouve d'abord très peu de vérité ; de plus, ce qui s'y trouve de juste, de vrai, est fort exagéré ; vos appréciations, souvent, sont à côté : aucune vue pratique, ou presque aucune. En général, les propositions que vous faites sont telles que, sans un miracle, elles perdraient et la Congrégation et ses œuvres. Vos inquiétudes me paraissent des inquié-

tudes d'enfant, qui ne connaît ni les hommes ni les choses, qui ne juge que par les impressions du moment, qui se fait des monstres de toutes les difficultés actuelles, et encore qui voit des difficultés là où il n'y en a point. Et puis, s'il n'y a aucune difficulté, qu'avons-nous à faire dans l'œuvre de Dieu ? Et si les hommes sont d'accord avec nous et nous portent sur leurs mains, comment pouvons-nous prétendre au service de Jésus-Christ ? Je suis un homme bien faible et bien misérable ; eh bien ! vous l'êtes encore plus que moi.

Avec toute votre énergie et tout votre courage indomptable, vous avez faibli à l'excès devant les hommes, devant le raisonnement des hommes. Vous avez le cœur fort et vigoureux, et cependant ce cœur, tout vigoureux qu'il paraît, a été et risque d'être encore bien d'autres fois impressionné, vaincu par les paroles et la raison des hommes, et, une fois vaincu, il tourne toute sa force contre la raison de Dieu, et cela par une illusion de l'esprit, qui bien souvent ne sera guidé que par une susceptibilité mal fondée. Vous êtes dans une fausse voie, en dehors de la voie de Dieu, en dehors même de la voie de la sainte raison ; cela est certain. Vous vous appuyez sur l'expérience des hommes qui vous ont parlé, et sur les sentiments qu'eux et d'autres ont exprimés. Nous discuterons de vive voix et les hommes et les choses, et nous verrons si ce sont vraiment des hommes expérimentés, si leur expérience a du poids dans l'objet qui nous occupe.

En attendant, voici les conseils que je vous donne :

1° Faites-vous enfant. Convainquez-vous que vous n'avez pas d'idée sur tout ce qui n'est pas acte du saint ministère, et que vous avez besoin de vous instruire sur la manière dont il faut conduire les œuvres de Dieu, diriger les hommes et les choses dans leurs rapports avec ces œuvres.

2° N'embrassez jamais une idée avec ardeur, et ne prenez une détermination que lorsque vous sentez l'ardeur et l'entraînement de votre esprit tombés.

3° Cela même ne suffit pas. Défiez-vous toujours des idées qui se présentent avec cette ardeur, qui prennent votre esprit comme d'assaut, qui activent votre imagination, qui vous embrasent ou vous absorbent. Soyez bien assuré aussi que toutes les fois que vous n'êtes pas maître de votre pensée, vous êtes dans le faux, ou dans l'exagéré, ou dans une spéculation presque toujours impraticable.

4° Défiez-vous de cette imagination qui vous porte à vouloir absolument la perfection dans les hommes, les institutions et les choses en général. Nous devons avoir le désir de voir tout parfait, faire tout notre possible avec calme, avec modération, avec sagesse, pour amener à cette perfection les hommes et les choses, mais être convaincus que, partout où il y a des hommes, nous trouverons de l'imperfection. Il faut obtenir ce que l'on peut et ne pas tout briser ; on y perd vingt fois plus qu'on y gagne ; et, au bout du compte, si nous y faisons attention, nous découvrirons bien facilement que nous-mêmes nous sommes loin de la perfection, en la voulant si absolument dans les autres.

J'ai remarqué que les grands saints, les véritables

saints, ont toujours agi dans le sens que je vous explique, et que les petits saints, c'est-à-dire ceux qui ont fait seulement quelques pas dans la piété, agissent dans un sens contraire.

5° Persuadez-vous bien que pour échouer dans l'administration et la direction des œuvres de Dieu, on n'a qu'à se proposer ces manières d'agir : J'irai droit à mon but et je ne plierai pas, j'agirai avec énergie et vigueur, j'agirai avec « franchise », et dirai toujours aux gens tout ce que je pense d'eux.

Allez droit au but, quand il n'y a aucun obstacle sur votre route ; s'il y a obstacle, vous vous briserez ou vous briserez les autres, et, dans l'un et l'autre cas, vous détruirez au lieu d'édifier.

Vous voulez agir avec énergie : votre énergie aura trois défauts.

D'abord, il y a la manière d'envisager les choses. Vous les considérez très souvent à faux, plus souvent encore avec exagération, en excédant dans les principes. Vous ne voyez généralement les choses que par un seul point, vous n'envisagez qu'un seul principe, et, par suite de cette vue bornée, vous êtes dans la spéculation, vous êtes incapable de voir les autres principes qui croisent le vôtre et le modifient, et les circonstances qui changent l'état de la question.

Le second défaut est dans l'application des principes. Vous les pressez à l'excès ou vous les employez mal.

Le troisième est dans la manière d'être, brouillonne et erronée : brouillonne, elle donne des coups en l'air, à tort et à travers, et, de plus, elle déchire,

froisse, confond ce qui demande à être traité avec délicatesse et ménagé avec soin ; erronée, elle frappe souvent ce qui ne mérite pas de l'être, et parfois ce qui mérite des louanges.

Cette énergie a encore cet autre défaut qu'elle a un penchant, un amour tout particulier pour les moyens, pour les remèdes radicaux. Or, le radicalisme est bon et nécessaire en tout ce qui touche au dogme ; mais il est détestable et destructif de tout bien dans l'administration et la direction des choses saintes. Savez-vous quel nom je vous ai donné en lisant vos lettres ? J'ai dit que vous étiez un révolutionnaire et un radical, et un radical qui se basait sur des erreurs, car vos lettres sont pleines d'erreurs que vous admettez comme des principes ; c'est de bonne foi que vous vous êtes formé ces principes, mais ce n'en sont pas moins des erreurs pour cela.

Savez-vous encore quel est le résultat de cette énergie jointe à l'idée d'aller droit au but ? C'est la raideur, la dureté, la violence parfois. Croyez-vous que je ne pourrais pas être énergique comme vous, raide et brisant, comme vous semblez vouloir que je le sois ? Je n'aurais qu'à vouloir et je le serais, et peut-être plus que vous. J'en ai donné des preuves suffisantes durant le temps de mon séminaire ; mais je ne veux pas être un instrument de perdition pour les âmes et de destruction pour les œuvres de Dieu !

Quant à la franchise dont je vous parle, il faut être franc et simple, assurément, mais selon la prudence de l'esprit de Dieu. Ce n'est pas pour rien

Le Vénérable Père LIBERMANN, C. S. Sp.

Fondateur des Missions d'Afrique, 1843

ROUMARD FILS
PARIS

que Notre-Seigneur veut que nous joignions la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Nous devons savoir discerner le bien et le mal, et rester simples et dégagés en nous-mêmes ; et dans cet état savoir ce que nous devons dire ou taire, faire ou éviter, tout en conservant une bonne simplicité dans nos paroles et notre conduite envers le prochain ; sans quoi, nous ne saurons jamais ménager sa faiblesse, ses passions et sa susceptibilité. Du reste, lisez ce qui est recommandé dans nos Règles aux supérieurs de communauté.

***

Avoir confiance que Dieu n'abandonnera pas la Congrégation

Le P. Collin reçut des conseils analogues à ceux qui précèdent. L'arrivée de M. Plessis à Bourbon lui avait causé, comme au P. Le Vavasseur, de vives inquiétudes au sujet de la direction donnée à la Congrégation naissante. Il en fit part au Vénérable Père qui lui répondit de la manière suivante :

Je vais en venir tout de suite à la grosse plaie que je vous ai faite par l'envoi du pauvre M. Plessis. Vous m'arrachez l'âme tous deux (M. Le Vavasseur et vous), et vous faites bien ; je le mérite, parce que je suis très coupable. Mais que faire ? J'ai failli en admettant un semblable sujet, et je suis encore à m'expliquer comment cela s'est fait. M. Plessis était mieux alors qu'il n'est maintenant, il était même régulier et jouissait de la ferveur sensible ; mais je devais et pouvais prévoir ce qui arrive, j'y

pensais, j'y réfléchissais, je le sentais. Je suis vraiment sans excuse devant Dieu. Je suis bien aise que vous me le renvoyiez ; j'aurai de quoi expier ma faute.

Vos lettres m'ont fait un mal très grand, mais cette peine violente m'est une grande consolation ; j'ai commis la faute, j'en mérite la peine, et je dois avoir une expiation à offrir. Si j'ai envoyé M. Plessis dans votre communauté, c'est que je jugeais M. Le Vavasseur le plus capable de le maintenir.

J'y fus bien pris ; au lieu de cela, M. Le Vavasseur se découragea lui-même, et s'imagina toutes sortes de choses contre nous ; et vous, petit homme, vous en avez pensé autant. Mais soyez tranquille, mon bien-aimé frère, les choses vont mieux parmi nous que vous ne le pensez. Vous pouvez compter que nous n'admettrons jamais personne dans la Congrégation que nous ne le croyons solide en vertu, dévoué et capable de bien prendre l'esprit religieux. Nous serons trompés plus d'une fois. Dans toutes les Congrégations on y est pris.

Vos vues sur l'administration et la conduite d'une Congrégation sont aussi peu pratiques que les miennes sur la politique de Louis-Philippe. Si j'avais suivi la marche que vos lettres à vous deux me tracent, la Congrégation serait déjà ensevelie. Laissez-moi faire ; vous devez supposer que Notre-Seigneur me fera la grâce de sa divine lumière, pour la conduite de l'œuvre du très saint Cœur de sa bonne Mère. Je peux être infidèle, trompé dans une circonstance ou dans une autre, mais vous ne devez pas croire que Dieu m'abandonnera à tel

point à mon aveuglement, que je bouleverserai et briserai l'espérance d'une œuvre qui lui est chère.

Vous êtes de mauvais philosophes, vous concluez du particulier au général. Un sujet indigne ou incapable a été admis ; donc tout est perdu ; donc on agit avec légèreté. Vous ne sauriez croire, mon très cher, combien les commencements des œuvres comme la nôtre sont difficiles. Que de sollicitudes, que d'embarras il a fallu traverser pour en venir où nous en sommes ! Mais vous, vous ne savez pas attendre, vous êtes d'une terrible impatience. Ne soyez pas si sévères dans vos jugements, mes chers frères ; si vous aviez été à ma place, vous auriez peut-être fait de bien plus grandes fautes que moi et en bien plus grand nombre. Je suis vraiment tenté de le croire, à cause de cette raideur de marche que vous voulez que je prenne.

Je soupire après le moment où le bon Dieu me donnera un Conseil. Vous ne sauriez croire combien il est dur et pénible d'être obligé de faire tout par soi-même. Ayant seul tout le tracas, tous les embarras, toute la sollicitude sur les bras, il n'est pas étonnant que je fasse des fautes ; j'en ai fait plus d'une. Je vous dis et vous prie d'assurer M. Le Vavasseur que vos observations, quoique mal fondées et sans réalité, me font du bien. Elles me donnent une secousse très forte, et cette secousse aura pour effet de me faire veiller encore avec plus d'attention sur l'admission des sujets.

Je ne réponds pas à toutes vos objections ; s'il vous reste encore quelques difficultés, ayez confiance en Dieu, il ne nous abandonnera pas à notre

propre aveuglement. A une si grande distance, il est difficile de s'expliquer parfaitement. Ce dont je suis sûr, c'est que si vous étiez ici, vos inquiétudes auraient bientôt disparu. Vous ne sauriez croire quelle peine c'est pour moi de vous voir dans de tels troubles. Je regrette vraiment que la distance qui nous sépare soit si grande; je vous en supplie, pour l'amour de Jésus, ne vous y laissez plus aller une autre fois, ayez un peu meilleure opinion de nous, et un peu plus de confiance en Dieu.

Je vous communiquerai encore une observation que j'ai faite : c'est que vous jugez un peu trop spéculativement les choses. Vous êtes au sujet de la vie religieuse d'une exigence telle qu'il n'existe pas une seule société religieuse capable de soutenir votre jugement, parce que, dans la pratique, il est impossible qu'une communauté ne soit composée que d'hommes parfaits, tels que vous les voulez.

Soyez observateur, mais avec calme ; évitez de vous prononcer trop vite sur les choses, ni trop positivement ; c'est le moyen de se fortifier en expérience. Il faut éviter les extrêmes, la trop grande vivacité et la précipitation, autrement on ramène tout à une idée fixe qu'on se forge et à des préventions ; de cette façon on n'acquiert pas d'expérience.

Adieu, très chers frères ; quoique vous m'ayez bien grondé tous deux, je vous aime tout de même, et cela de la charité la plus intime et la plus vive.

***

La Providence conduit souvent les affaires autrement que nous ne voudrions.

Les lignes qui suivent sont également adressées au P. Collin. Au moment de l'acceptation de la Mission de la Guinée, il avait écrit au Vénérable Père ses craintes qu'on eût entrepris trop d'œuvres à la fois. Voici la réponse qu'il reçut :

Prenez courage et ne vous fâchez pas si les choses ne vont pas tout de suite parfaitement. Vous voyez que je ne fais pas ce que je veux. La divine Providence conduit nos affaires malgré moi, car je vous assure que si j'avais suivi mes idées, je me serais bien gardé de tant entreprendre à la fois.

J'en suis effrayé, mais que faire ? Puis-je résister à la volonté de Dieu qui me force absolument ? Notre pauvre prudence humaine ne va pas bien loin. Peut-être mes craintes seront-elles changées en reconnaissance envers la divine bonté, pour nous avoir conduits ainsi tambour battant. Selon l'homme, il est imprudent de tant entreprendre à la fois. Dieu pourvoira à ce qu'il m'oblige de faire à mon corps défendant.

Du reste, mes craintes ne sont pas telles que je croie qu'il puisse en résulter un grand mal, capable de nuire au fond de l'œuvre. Tout ce qui pourrait arriver, c'est que nous fussions obligés d'en négliger une partie, de l'abandonner même, si c'était nécessaire. Dieu nous manifestera ses volontés et ses desseins. Ne soyons pas entêtés dans nos idées, ne soyons pas raides. Si notre pauvre prudence veut lutter contre la Providence, cela ira mal. Nos

affaires ont marché d'un tel train, depuis deux ans, que je ne sais qu'en penser, et que je regarderais comme un crime de résister aux événements. Il faut nous laisser conduire par la divine Providence.

***

Règles pratiques pour le bon gouvernement d'une œuvre, d'une communauté.

La lettre suivante, adressée à un jeune supérieur de communauté, expose la nécessité de la modération, dans ceux qui sont chargés de gouverner leurs confrères ; elle met en relief les inconvénients de la raideur et de la trop grande attache à ses idées personnelles.

Le 15 avril 1846.

Mon bien cher Confrère,

Je sens bien que votre Mission est très difficile ; mais je crois que vous exagérez certaines difficultés, par suite de la peine que vous éprouvez. Mettons notre confiance en Dieu. Ne croyez pas que Marie nous abandonne. Je suis persuadé qu'il existe des difficultés et des plus graves, que vous n'avez pas encore aperçues, mais je ne m'en effraie pas ; Notre-Seigneur est avec nous, et, avec son secours, nous viendrons à bout de tout. Marchons toujours, agissons selon nos faibles moyens ; c'est lui qui doit réparer nos sottises, il les réparera.

Nous nous faisons des choses une idée parfaite, et nous voulons que ces conceptions aient leur entière réalisation ; telle n'est pas et telle n'a jamais été la marche de la divine Providence.

Elle veut que les commencements soient toujours faibles et imparfaits ; elle veut qu'il y ait du défectueux dans le début. Il faut se soumettre à sa divine volonté, faire les choses le mieux qu'on peut, et s'en remettre pour le tout à ses soins. Je vous engage donc à vous tenir bien en paix, par rapport aux fautes qui se feront, et à ne pas vous inquiéter de ce que tout ne marche pas selon les idées que vous vous formez. Je suis sûr que très souvent vos idées seront justes et vraies ; mais vous *brouiller*, vous peiner et vous inquiéter, ce serait faire plus de mal que de bien.

La marche que la plus haute sagesse, même humaine, suggère dans ces cas, c'est de céder une partie de ses vues, et de tirer profit des hommes le mieux qu'on peut. Quand vous voyez vos confrères d'un avis contraire au vôtre, il vaut beaucoup mieux, alors même que vos vues seraient évidemment préférables, ne pas être trop tenace et ne pas trop contredire ; il faut laisser à chacun une certaine liberté d'exécuter le bien à sa façon, et l'encourager en tant qu'il sera besoin. Alors on tire de lui tout le parti possible ; on lui fait faire tout le bien dont il est capable en son genre. Avec d'autres idées, il en aurait fait davantage ; mais que faire ? Il ne les a pas, et vouloir le forcer d'embrasser vos vues, ce sera le plus souvent être cause qu'il fera un bien beaucoup moindre ; ce sera l'embrouiller, le décourager même.

Vous ne sauriez croire combien cette tolérance est importante. Il est impossible que les hommes soient toujours d'accord sur tout. Si l'on n'a pas cette tolérance, on arrête le bien, on est constam-

ment dans les brouilleries, on se prive du repos dont on a besoin soi-même. Si, au contraire, on laisse faire chacun selon sa manière de concevoir les choses, selon son caractère, la trempe de son esprit, il en résulte un bien considérable. Plusieurs feront des fautes, des imprudences ; mais, avec le temps, l'expérience viendra et chacun se perfectionnera dans sa manière d'être.

Un principe très important pour l'action, c'est de se mettre toujours en garde contre la perfection idéale. Il est bon de concevoir comment les choses doivent être pour le succès ; il faut connaître la conduite à tenir pour l'emploi des moyens d'exécution qui sont les meilleurs ; mais il est encore plus important de savoir modifier ses vues, se plier et s'accommoder aux personnes, aux choses et aux circonstances. Soyez bien assuré que jamais vous ne pourrez exécuter vos desseins comme vous le désiriez. C'est une chimère que de vouloir obtenir un résultat complet, tel qu'on le voit et qu'on le souhaite. Il est de la plus haute importance de se ranger, de se plier à tout, si l'on veut avoir du succès ; autrement on se brise contre les difficultés provenant des personnes et des choses. Je vous reconnais et vous ai toujours reconnu des vues judicieuses ; mais vous tenez trop à vos vues, surtout à la manière de les accomplir ; vous ne savez pas assez vous plier à la manière d'être des autres ; vous n'êtes pas assez tolérant, quand leurs manières d'être et de faire manquent de rectitude ou de convenance.

Il y a un triple mal en cela.

Le premier est pour vous ; il en résulte que vous vivez toujours dans la peine et les déchirements de cœur. Cher ami, vous savez qu'il m'en coûte de vous voir dans la peine. Je voudrais en enlever la cause. Apprenez à souffrir les fautes du prochain, apprenez à supporter qu'une chose soit exécutée à demi, d'une manière défectueuse même. Pour avoir le repos dans l'âme, pour être capable de faire des choses grandes et importantes, il faut, à tout prix, parvenir à une certaine indifférence dans les maux qu'on ne peut guérir. Soyez convaincu, cher confrère, que vous en guérirez beaucoup, si vous parvenez à les supporter de cette manière.

Le second mal est pour le prochain. Tant que vous n'entrez pas dans la voie que je vous trace, vous le gênez dans sa marche, vous l'empêchez de faire tout le bien qu'il pourrait, surtout si c'est un esprit faible, et dont la portée ne va pas loin : vous le découragez, et vous risquez de lui faire commettre des fautes et des imprudences nombreuses.

Le troisième mal est mixte. Par une conduite tolérante et modérée, en sachant mieux supporter, encourager même chacun dans sa manière d'être, vous obtiendrez nécessairement une certaine influence sur les esprits ; vous procurerez non seulement le bien que vous ferez par vous-même, mais vous serez d'un grand secours pour les autres. Si, au contraire, vous ne pouvez taire les moindres défauts que vous voyez dans la marche de vos confrères, il arrivera que vous serez presque toujours en opposition avec eux, parce que presque jamais vous

ne trouverez des hommes faits tout comme vous les désirez. De là il résultera que vous n'acquerrez et ne pourrez acquérir aucune influence sur vos confrères.

Pour moi, le moyen le plus puissant que j'emploie pour conduire les hommes, c'est de tolérer dans chacun les défauts que je prévois ne pouvoir faire disparaître, supportant parfois les manières les plus inconvenantes et les plus grossières, laissant surtout chacun avec son genre et cherchant à l'y perfectionner. Soyez bien sûr qu'à cet égard, jamais rien ne s'obtient par force, par contradiction, par résistance ; tandis qu'au contraire, on obtient tout par le support, la tolérance, la douceur et le calme. Je dis *tout :* non pas qu'on parvienne à faire perdre aux gens leur caractère et leur manière d'être naturelle, ni même tous les défauts que celle-ci présente ; mais on gagne sur tout cela ce qu'il est possible de gagner, et l'on fait profiter ceux qu'on rendrait nuls par une conduite toute opposée. Laissez donc chacun de vos confrères dans son état et sa manière d'être, Dieu les accepte comme ils sont, et ils sont d'ailleurs disposés à faire tout pour le bien ; encouragez-les, et ils opèreront ce bien, chacun selon qu'il lui sera donné d'en haut.

Ne cherchez pas de consolation dans les hommes, mais cherchez plutôt à les consoler et à les encourager eux-mêmes. Soyez maître de votre âme, et vous serez maître du monde entier. C'est en cela que consiste la supériorité que nous devons avoir.

Ayez du courage : vous souffrez, vous souffrirez

encore, mais vos souffrances grandiront votre âme. Soyez persuadé que je souffre et souffrirai toujours autant, et probablement plus que vous. Je suis pour le moins aussi sensible à la peine que vous l'êtes. Mais est-ce une raison de me décourager ? Non, avec la grâce de Dieu. Ces peines doivent-elles se manifester au dehors ? Non, jamais non plus, jamais je ne me plaindrai.

Soyez fort et puissant contre vous-même : si vous n'apprenez pas à vous supporter, vous resterez toujours inférieur à vous-même, inférieur à ce que Dieu veut que vous fassiez. Tout consiste en ceci : vous dominer vous-même ; souffrir sans y faire attention, offrant à Dieu vos souffrances avec générosité ; vous supporter et vous sacrifier vous-même, et supporter tous les autres avec tous leurs défauts. Pour vous, qui aimez les belles et grandes choses, voilà sans contredit la chose la plus belle et la plus grande. Demandez la grâce de l'accomplir.

TROISIÈME PARTIE

ESPRIT

DE LA

CONGRÉGATION

ESPRIT

DE LA

CONGRÉGATION

Première section : Vie apostolique.

CHAPITRE PREMIER

VIE APOSTOLIQUE EN GÉNÉRAL ET VERTUS SUR LESQUELLES ELLE REPOSE

But apostolique de la Congrégation.

Le but général de la Congrégation est de se dévouer au salut des pécheurs par une vie toute apostolique ; l'objet spécial vers lequel doit tendre son zèle, et auquel seront consacrés ses travaux, ce sont les âmes les plus nécessiteuses et les plus abandonnées.

La vie apostolique est cette vie toute d'amour et de sainteté que le Fils de Dieu a menée sur la terre pour sauver et sanctifier les âmes, et par laquelle il s'est continuellement sacrifié à la gloire de son Père pour le salut du monde.

Les membres de la Congrégation se considéreront comme appelés par Jésus-Christ pour partager avec lui ce grand œuvre du salut du monde ; ils auront sans cesse les yeux fixés sur lui comme sur leur chef et leur modèle, et se rempliront de ses sentiments pour les âmes qu'ils sont chargés de sauver ; ils calqueront leur vie sur la sienne et s'appliqueront à reproduire, dans leurs paroles et leur conduite, ses saintes maximes.

***

Vertus sur lesquelles repose la vie apostolique.

Amour de Jésus-Christ. — Ayant à établir l'amour et le règne de Jésus-Christ dans les âmes, les missionnaires doivent, à bien plus forte raison, l'établir d'abord dans leurs propres cœurs de la manière la plus parfaite, afin qu'à l'exemple de Jésus ils puissent ensuite servir de modèles, annoncer, comme de vrais apôtres, les vérités du salut, et produire des fruits solides.

Ils se pénétreront de la pensée que le Fils de Dieu les envoie comme son Père l'a envoyé, pour se consacrer, se dévouer et s'immoler à sa gloire pour le salut des âmes (1).

(1) Sans doute, ils sont bien indignes d'une si grande vocation et absolument incapables d'en remplir les divines fonctions ; mais ils mettront toute leur confiance dans le Maître qui les envoie et ils tâcheront de faire tout ce qu'ils

Renoncement. — Leur vie ne doit donc pas être, comme celle du commun des hommes, une vie employée à la recherche de leurs propres intérêts et de leurs propres satisfactions; mais elle doit être toute de foi et de charité. Vivant à Dieu pour les âmes, ils doivent consacrer tout leur être et employer tous leurs instants à leur sanctification, objet pour lequel leur divin Maître les envoie.

Ils feront profession de ne jamais mettre leur estime ni leur satisfaction dans les choses de la terre. Dans toute leur conduite, ils seront indifférents pour les grandeurs, les richesses et les plaisirs, n'estimant ce monde que comme Jésus-Christ l'a estimé, et mettant toute leur jouissance dans la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Ils éviteront cependant en cela l'affectation et l'amour-propre.

Ayant une fois mis la main à la charrue, ils ne

pourront pour correspondre le plus parfaitement possible aux grands desseins de Dieu sur eux.

Ils vivront dans une grande union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme avec leur supérieur, leur père, leur souverain maître et leur chef. Ils lui obéiront avec foi et amour, comme des enfants pleins du désir de lui être agréables en tout, et de le glorifier partout et toujours. Ils le considèreront comme la source, le principe et l'âme de toutes leurs œuvres. Il sera leur lumière, leur vertu et leur amour.

Sachant quelle est l'incompréhensible sainteté de cet adorable Maître, ils doivent tendre de toutes leurs forces à la retracer en leur personne, imitant ses vertus au degré le plus parfait et ne disant jamais : « C'est assez », afin que les hommes soient obligés de reconnaître, en eux et dans leur conduite, Celui qui les envoie, le très saint, le très aimable et très doux Seigneur Jésus, leur Maître.

(*Règle provisoire*).

doivent pas regarder en arrière ; mais ils se rendront de plus en plus aptes au travail que Dieu leur a confié, par le détachement de tout ce qu'ils ont de plus cher, pour s'attacher de plus en plus parfaitement à Jésus-Christ leur Maître et aux âmes auxquelles il les a donnés.

Quoique ce détachement du cœur n'exclue point l'affection pour les parents ou autres personnes avec lesquelles ils auraient contracté des liaisons bonnes et conformes à la volonté divine, cependant ces liaisons ne doivent en rien gêner ni la liberté de leur esprit, ni la perfection de leur amour pour Jésus ; elles ne doivent leur occasionner ni tristesse, ni faiblesse, et n'arrêter jamais l'essor de leur zèle et de leur dévouement pour le salut des âmes.

Dans les lettres qu'ils leur écriront, ils se garderont bien d'entretenir une affection trop tendre qui affaiblit l'âme, mais ils leur parleront un langage digne d'un cœur apostolique, plein d'esprit de foi, et tendant toujours à édifier et à produire des effets salutaires pour leur sanctification.

Ils seront aussi détachés d'eux-mêmes que de toutes les choses de la terre, pour être tout à Jésus et aux âmes, pour entreprendre, avec un dévouement parfait, tout ce qui tend à la gloire de Dieu et au salut des hommes, et pour avoir, dans les peines et les difficultés, cette force et cette énergie qui fait les véritables apôtres de Jésus-Christ.

Ayant ainsi renoncé à eux-mêmes, pour consacrer toute leur vie à Jésus-Christ et aux âmes qu'il a rachetées, ils agiront en toutes choses comme des

hommes qui ne s'appartiennent plus à eux-mêmes, mais à Jésus-Christ leur unique Maître, et n'auront que des vues pures pour sa gloire.

Ils éviteront de se complaire en ce qu'ils pourraient voir en eux de bon, ainsi que dans le bien qu'il leur serait accordé de faire. Mais, tout en employant avec simplicité, pour la gloire de Dieu, les dons qu'ils en ont reçus, ils se maintiendront dans des sentiments humbles, dans la vue de leur bassesse. Ils ne s'attristeront pas non plus de ne pouvoir faire autant de bien qu'ils voudraient, mais ils feront de leur mieux, pour glorifier Dieu et procurer le salut des âmes, évitant le découragement, la préoccupation inquiétante, la déconsidération de soi-même, qui produit l'embarras, la timidité, et tous les autres défauts qui ont une fausse apparence d'humilité et ne sont que le résultat de l'orgueil froissé et humilié. Ils laisseront à leur divin Maître le soin de bénir leurs travaux et d'exaucer leurs désirs, quand et comme il lui plaira, de peur qu'en s'inquiétant ils ne s'occupent plus d'eux-mêmes que de la gloire de Celui à qui ils appartiennent.

Par suite de ce sacrifice d'eux-mêmes, ils éviteront les soins empressés et inquiets de leur santé ; ils ne feront, par rapport à cela, que ce que la gloire de Dieu et l'obéissance exigeront d'eux.

Générosité, esprit de sacrifice. — Pénétrés de cette vérité, que Jésus-Christ leur a enseignée par son exemple, et que l'Esprit Saint a si profondément gravée dans le Cœur éminemment apostolique de Marie, que la vie et l'âme de l'apostolat sont

la générosité et l'esprit de sacrifice, les missionnaires voueront leurs âmes à l'Esprit Saint, pour qu'il imprime en elles un véritable esprit apostolique, par le généreux amour des sacrifices (1).

Ils considéreront comme une faiblesse, dont ils auraient à rougir devant Jésus-Christ, toute crainte de s'exposer à des privations. Ils s'estimeront heureux de sacrifier à Dieu les douceurs de la vie, et en regarderont la jouissance comme un poison dangereux qui énerve l'âme, la privant de la générosité, de la force et de l'énergie apostolique que la grâce de l'Esprit Saint veut y entretenir.

Les peines, les afflictions, les contradictions et les humiliations seront considérées par eux comme des faveurs accordées par la bonté de Dieu, pour les rendre semblables à Jésus-Christ leur divin Maître. Ils en profiteront pour s'établir plus solidement dans l'abnégation d'eux-mêmes et de toutes choses et dans la parfaite soumission à sa sainte volonté. Ils les supporteront avec toutes les dispositions avec lesquelles leur divin Maître les a supportées lui-même pour leur donner l'exemple.

(1) Ils tâcheront de se pénétrer profondément de cette maxime qu'un véritable apôtre n'est pas dans le monde pour jouir, mais pour souffrir. Lorsqu'ils n'auront pas de croix, de privations et d'humiliations, loin d'en être contents, ils craindront plutôt de ne pas être de vrais apôtres. Ils s'humilieront profondément devant Notre-Seigneur de se voir indignes de la récompense ordinairement réservée à ses fidèles serviteurs sur la terre. De plus, ils se tiendront bien sur leurs gardes et prendront de grandes précautions contre le relâchement qui pourrait s'introduire facilement dans leurs âmes par suite de cette paix sensible dont jouirait la nature. (*Règle provisoire*).

Ils auront, au milieu de ces peines, l'esprit serein, libre, ouvert, calme, et conserveront la douceur et la gaîté dans leurs rapports avec les hommes.

Humilité, mépris du monde (2). — Ils auront une grande horreur pour l'orgueil, l'ambition et la vanité : en se livrant à ces vices, ils deviendraient des instruments nuls et même nuisibles à la gloire de Dieu, tandis que par la pratique parfaite de l'humilité, ils deviendront de véritables apôtres.

Ils n'attacheront aucun prix à ce que le monde estime grand, sublime et élevé. Ils ne se laisseront pas dominer par la superbe qui inspire le désir de se distinguer et de sortir du commun, de se faire un nom par l'étendue des connaissances, l'élévation de l'esprit, la sublimité des pensées et des discours.

(2) *La fin de ce chapitre est empruntée à la* Règle provisoire, *et la présente note reproduit le texte des* Règlements de 1849.

La vanité sera à leurs yeux une bassesse indigne d'un homme apostolique qui, venant au nom de Jésus-Christ, doit être au dessus de ces petitesses de l'esprit du monde. Ils se mettront en garde contre les vains sentiments de complaisance dans l'estime des hommes, et contre la pente des esprits vaniteux de se faire remarquer et distinguer au-dessus de leurs confrères. Mais, tout en traitant le monde avec une charité apostolique pleine de douceur, d'affection et de prévenance, et tout en remplissant leurs saintes fonctions avec l'affection qu'ils pourront, ils ne chercheront à plaire qu'à Dieu seul.

Ils ne se laisseront pas dominer non plus par la crainte du blâme et des jugements des hommes. Tout en ménageant leurs faiblesses et leurs préjugés, ils se consoleront de ces jugements, par la pensée que Jésus-Christ seul est leur Maître et leur juge et qu'ils sont trop heureux d'avoir à souffrir pour être ses fidèles disciples.

Ils s'efforceront, au contraire, de se pénétrer de la connaissance de leur néant, de leur faiblesse, de leur inutilité, de la profonde misère de leurs âmes, afin de s'établir dans une véritable humilité de cœur et dans le contentement au milieu du mépris des hommes.

Ceux qui réussissent dans les fonctions doivent veiller beaucoup sur eux-mêmes pour ne pas laisser pénétrer l'orgueil dans leur cœur et se laisser entraîner aux mauvais sentiments qu'il inspire. Ils doivent dans le succès s'abaisser sans cesse devant Dieu, craindre de se perdre eux-mêmes en sauvant les autres, demander avec instance la grâce de l'humilité, se réjouir si on les abaisse et si on ne fait pas attention à ce qui pourrait devenir pour eux le sujet d'une tentation d'orgueil. Cependant ils doivent employer avec simplicité les dons de Dieu pour sa plus grande gloire, tout en se tenant devant lui dans une sincère et profonde humilité.

Quand on ne réussira pas, ou quand on aura fait une action ou une démarche blâmée par les hommes, on se tiendra bien en garde contre la tristesse et le découragement, effets ordinaires produits dans ces circonstances par l'amour propre. On prendra garde à tout sentiment de fausse humilité qui rabaisse l'âme et la porte à l'abattement, comme aussi on évitera d'affecter les manières que l'amour propre invente pour couvrir la honte qu'on ressent; mais on s'humiliera dans son intérieur devant Dieu; on se réjouira devant lui de ce qu'il nous a procuré les moyens de parvenir à l'amour de notre propre abjection, et on tiendra son âme

dans la paix, tâchant d'oublier peu à peu ce qui cause cette humiliation.

Les missionnaires auront horreur de cet esprit d'ambition qui inspire le désir de dominer sur ses confrères, d'avoir plus d'autorité et d'être plus considéré qu'eux, dans l'intérieur de la communauté ou parmi les personnes du dehors. Ils se rempliront au contraire du véritable esprit d'humilité par lequel ils désireront sincèrement devant Dieu d'être regardés comme les derniers de tous.

Ils regarderont la vanité comme une bassesse indigne d'un missionnaire et d'un apôtre de Jésus-Christ ; ils chasseront loin d'eux tout sentiment de complaisance en eux-mêmes, tout désir de se faire estimer et remarquer. Ils ne feront jamais rien pour plaire à personne ou pour être considérés de qui que ce soit ; mais ils agiront en toutes choses dans le seul désir de plaire à Dieu.

Pour éloigner autant que possible tout sentiment de vanité, on s'abstiendra de donner des louanges et de dire des paroles flatteuses soit à ses supérieurs, soit à ses inférieurs, soit à ses égaux. La charité, la douceur et le respect avec lesquels on doit se traiter mutuellement, ne doivent jamais se pratiquer aux dépens de la sainte humilité.

CHAPITRE II

ZÈLE APOSTOLIQUE

Le zèle, vertu fondamentale de la vie apostolique.

Mettant toute leur confiance dans la bonté de Jésus, les membres de la Congrégation demanderont sans cesse la grâce du zèle pour le salut des âmes, qui est la vertu fondamentale de la vie apostolique. Ils apporteront aussi de leur côté une grande fidélité aux desseins de Dieu pour la pratique de cette éminente vertu. Ils la considéreront souvent dans leur divin Maître et dans le Cœur de Marie, qui en a été rempli par les dons les plus parfaits de l'Esprit Saint. Ils tâcheront de la pratiquer selon toutes les règles de perfection qu'elle exige, évitant surtout les défauts qui s'y glissent facilement.

L'âme, la source et l'aliment du vrai zèle est un amour de Dieu, pur, saint, ardent, intimement gravé dans le cœur; ils prendront les moyens les plus efficaces pour établir parfaitement en eux cet amour. Ce doit être la vertu propre et caractéristique du missionnaire fervent, au service des âmes pauvres et nécessiteuses, dévoué au Saint-Esprit et à l'immaculé et tout apostolique Cœur de Marie.

***

Qualités du zèle.

Il doit être généreux et constant. — Par un effet de ce saint amour, ils tâcheront de se remplir d'un zèle grand et généreux, les missionnaires n'auront jamais ni crainte, ni appréhension, et marcheront avec courage, sous la conduite de l'Esprit Saint, vers le but que Dieu leur propose : *Faire vivre et régner leur divin Maître dans les âmes.* Ils travailleront avec confiance et amour, au dépens de leur repos, de leur santé, de leur honneur, de tous leurs intérêts, et de leur vie même, s'il le fallait.

Leur zèle sera constant et persévérant au milieu des peines, des fatigues et des privations, malgré les résistances des hommes et tous les autres obstacles.

Le vif désir de glorifier Dieu, que leur inspirera ce parfait amour pour lui, leur donnera un zèle énergique et ardent qui leur fera embrasser vigoureusement les moyens que la divine Providence leur mettra entre les mains pour gagner et pour sanctifier les âmes.

Faux zèle. — Cependant il faut éviter ce faux zèle qui n'est qu'un effet de l'imagination ou d'une ardeur naturelle : le zèle véritable n'est pas excité par un effort de la nature, mais il vient tout entier de la grâce du divin Esprit, et doit être puisé dans l'union intime avec Jésus qui en est la source.

C'est pourquoi, quelque ardent que soit leur zèle, il ne doit point produire le trouble dans leurs âmes.

Il faut éviter avec le plus grand soin l'activité immodérée, la précipitation, l'empressement, la préoccupation et les autres défauts de ce genre, marques d'un zèle imparfait, qui vient plus de la mauvaise nature que de Celui qui seul peut le donner pur et saint.

Il faut éviter avec le même soin la lenteur et les autres défauts opposés aux précédents. L'action extérieure doit être vive, selon l'exigence des circonstances; mais, dans l'intérieur, l'âme doit toujours conserver une sainte union avec son adorable Maître et agir avec une paix parfaite.

Pour se conserver dans cette paix du divin Maître, il faut qu'on évite les incertitudes de l'esprit; on doit agir avec une grande liberté intérieure, faire ce qu'on croit bon et utile, pour procurer la plus grande gloire de Jésus-Christ, et lui laisser le soin de bénir et faire fructifier, selon son bon plaisir, ce que l'on aura fait.

Le zèle doit être doux et patient. — Les missionnaires éviteront le zèle âpre, qui est plutôt pharisaïque qu'apostolique. L'ardeur avec laquelle ils embrasseront ce qui peut procurer la gloire de Dieu, sera toujours tempérée par une douce charité qui, se répandant dans toute leur conduite, la rendra pleine de la bénignité de leur divin Modèle.

Ils se souviendront de cette parole qu'il adressa à ses Apôtres : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.* C'est pourquoi ils devront exercer la plus grande douceur envers ceux qui les persécuteront, les haïront et chercheront à leur ré-

sister ou à leur nuire. Ils seront comme des agneaux sans défense contre leurs ennemis, tant que ceux-ci ne s'attaqueront qu'à leurs personnes et que la gloire de Dieu ne sera pas compromise.

Ils exerceront particulièrement la plus grande douceur envers les pécheurs même les plus endurcis, envers les âmes faibles et malades que leurs vices et leurs penchants tiennent courbées vers la terre, envers les âmes grossières, envers celles qui leur résistent. Ils se regarderont comme les pères de tous les pécheurs, les représentants de Jésus-Christ, le divin Agneau, auprès de tous.

Ils réduiront en pratique, dans toute leur conduite, cette belle maxime apostolique, qui nous est enseignée par le grand Apôtre : *Se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.* Ils se mettront à la disposition de tous, se conformant aux caractères, aux goûts, aux désirs et aux vues de tous, afin que, par ce moyen, ils puissent faire pénétrer dans tous les cœurs l'amour des vérités du saint Évangile et le désir fervent et efficace de les pratiquer.

Cependant ils prendront bien garde de ne pas agir ainsi au détriment de leurs règles, de l'esprit dont elles doivent les animer, de l'union avec Notre Seigneur, de la vie modeste, humble, sainte et religieuse, dont ils doivent faire profession, à l'exemple de leur divin Maître.

Le zèle doit être plein de force. — Les missionnaires doivent allier, dans leur zèle, la force à la douceur. Ils feront une guerre continuelle aux péchés

et aux vices, les poursuivant partout jusqu'à entière extinction, s'armant pour cela de la vertu et de la puissance divine de leur Maître, qu'il leur communiquera, s'ils sont fidèles. Cependant, tout en poursuivant leurs vues saintes avec vigueur, ils disposeront toutes choses avec douceur et suavité, comme le fait Dieu lui-même.

La force avec laquelle ils agiront doit être l'effet de l'amour de Dieu qui les remplit, produite par l'Esprit Saint et non pas fondée sur leur caractère et leur naturel. En déployant cette force apostolique, ils tâcheront de se maintenir dans l'esprit d'humilité et la basse opinion d'eux-mêmes, et de conserver la paix, la douceur et l'union de leurs âmes à Dieu. Ils éviteront avec grand soin la raideur, l'opiniâtreté et tous les autres défauts qui accompagnent ordinairement l'énergie et la générosité naturelles.

Le zèle doit être prudent. — Ils ne doivent pas se livrer en aveugles à cette ardeur et à cette énergie qui les anime, ni employer sans discernement tous les moyens qui semblent de prime-abord propres à faire réussir leurs saintes entreprises ; mais ils considèreront les choses en la présence de Jésus-Christ, leur Maître, et à la lumière de son divin Esprit, afin d'agir en tout selon la véritable et sainte prudence avec laquelle il a agi lui-même.

En voulant suivre cette règle, ils prendront garde de se conduire selon la prudence du monde ; ils n'auront jamais en vue leur intérêt propre, ni même celui de la Congrégation, ni aucune autre vue

humaine, mais Dieu seul et sa gloire. Ils éviteront la timidité, qui veut toujours prendre le parti le plus sûr pour l'amour-propre, l'incertitude dans les décisions, et tous les autres défauts qui dénotent un homme qui examine par la raison naturelle, et ne se livre pas assez à la lumière divine.

Ils tâcheront, dans toutes leurs entreprises, d'examiner avec soin, selon toutes les règles de la sagesse, le fond de leurs projets, les difficultés qu'ils pourront y rencontrer et les moyens les plus convenables pour surmonter ces difficultés et obtenir le succès désiré, faisant attention aux circonstances dont ces difficultés sont environnées ; mais ils ne mettront aucune confiance dans les moyens qu'ils croiront devoir employer pour réussir. Toute leur confiance sera uniquement en Jésus-Christ qu'ils auront toujours devant les yeux.

Ils se garderont bien soigneusement encore d'un autre défaut de la prudence humaine, où conduit quelquefois un faux zèle : de la ruse, de la finesse et du détour. Leur zèle sera dirigé par une prudence simple, ouverte, franche, évitant avec soin toutes les recherches de l'industrie humaine et toute voie s'écartant de la droiture qui convient à un homme de Dieu et dont notre divin Maître a donné l'exemple.

Leur simplicité ne doit pas aller cependant jusqu'à découvrir indistinctement leur pensée devant tout le monde et dans toutes les circonstances ; ils doivent apprendre à discerner ce qui est à dire de ce qu'ils doivent taire, savoir être réservés, lorsqu'il le faut, et garder un secret, lorsqu'il est opportun qu'il soit gardé.

Ils observeront encore cette règle de prudence importante, pratiquée par les saints Apôtres, et dont Jésus-Christ lui-même a donné l'exemple : c'est de ne pas vouloir surmonter toute espèce de difficulté, mais de savoir plier pour un temps devant un obstacle qu'on prévoit ne pouvoir pas être écarté, ou dans des circonstances qui exigent, pour agir selon Dieu, qu'on attende et qu'on diffère, sauf à reprendre plus tard ce que l'on semble abandonner pour le moment (1).

Lorsqu'ils seront humiliés, calomniés, persécutés par les hommes, ils se tiendront en paix devant Dieu et mettront leur confiance en lui. Il leur suffit de servir Dieu avec fidélité, se rendant témoignage de la pureté de leurs vues, sans vouloir être honorés et estimés des hommes ; ils éviteront surtout l'empressement et l'activité que la nature met à se justifier. Si cependant ces faux rapports devaient nuire à leur ministère ou être des obstacles à la gloire de Dieu, ils aviseraient aux moyens propres à en détruire les mauvais effets, mais toujours sans âpreté, sans rancune, se conservant au contraire dans les bornes de l'humilité, de la douceur et de la modestie, épargnant, si cela se peut, les persé-

(1) Un des moyens les plus efficaces pour avoir un zèle prudent et selon Dieu, c'est d'être parfaitement soumis et obéissant. Tous emploieront ce moyen avec grand soin. Non seulement ils ne feront jamais aucune œuvre de zèle contre les règles et contre la volonté de leurs supérieurs ; mais ils tâcheront même d'agir, en tout ce qu'ils feront, par un ordre de ces mêmes supérieurs, excepté dans les cas pressés, où il est absolument nécessaire qu'ils agissent d'eux-mêmes. (*Règle provisoire*).

cuteurs, et les traitant même avec charité et convenance.

*
* *

Se corriger des défauts naturels qui paralyseraient le zèle.

Les membres de la Congrégation auront un très grand soin de vaincre les défauts de leur caractère et de leur humeur, faisant tous leurs efforts, pour ne pas faire souffrir et pour n'offenser en rien ceux avec lesquels ils sont en rapport, afin que leur ministère soit sans reproche, et que les hommes, voyant en eux de vrais serviteurs de Dieu, exempts des défauts et des faiblesses si communs dans le monde, profitent de leurs bons exemples, écoutent leurs paroles avec confiance et glorifient leur Père céleste.

Ils éviteront soigneusement dans leurs manières tout ce qui est défectueux ; ils auront un abord facile, ouvert, prévenant, afin de mettre à l'aise les personnes avec lesquelles ils converseront et de leur inspirer de la confiance. Ils seront polis envers tous, prenant cependant bien garde de ne jamais imiter en rien la politesse des gens du monde : la leur doit être une politesse de charité, pleine de la simplicité évangélique.

Ils se mettront en garde aussi contre la légèreté et les amusements frivoles ; ils éviteront même les jeux innocents, soit dans l'intérieur de la maison, soit en dehors.

Ils éviteront de se faire des tics ou habitudes généralement inusitées, en adoptant certaines expressions favorites, certaines manières dans le parler, les gestes, la démarche ou la tenue. Ces sortes d'imperfections proviennent d'un défaut ou d'une prétention ridicule ; il est rare qu'elles ne finissent par nuire plus ou moins au ministère. Tout dans le missionnaire doit être grave, modeste, sage, et tellement selon les convenances, que rien en lui ne soit de nature à répugner aux personnes qui le fréquentent (1).

(1) Ceux qui sont occupés ailleurs que dans les Missions, ne doivent pas oublier leur vocation à la vie apostolique. Ils doivent s'employer de toutes leurs forces (même les infirmes qui sont encore capables de quelque chose) à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes dans les endroits où ils se trouvent ; le tout cependant selon la sainte obéissance et sans jamais rien négliger de leurs occupations ordinaires pour le bien de l'œuvre.

Ceux qui seraient tellement infirmes ou si occupés, qu'ils ne pourraient pas exercer le zèle à l'extérieur, doivent au moins pratiquer dans l'intérieur toutes les vertus propres aux missionnaires de la Congrégation, afin d'être toujours de vrais modèles pour les autres et un sujet d'édification pour le dehors.

(*Règle provisoire*).

CHAPITRE III

RÈGLES DE CONDUITE ENVERS LES AMES QUE NOUS AVONS A ÉVANGÉLISER

Principe de notre conduite et but de nos travaux.

Le principe de toute notre conduite à l'égard des âmes auxquelles nous sommes envoyés, sera un amour tendre, fort et compatissant, un désir ardent de procurer leur salut et de les sanctifier. Songeant que le Fils de Dieu nous a donnés à ces âmes, pour les former à la vie chrétienne et leur procurer le salut éternel, nous nous regarderons comme leurs serviteurs, nous leur dévouerons toute notre vie, selon l'étendue des desseins du divin Maître.

Tous nos travaux doivent tendre à la destruction des péchés, des vices, et à l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les âmes ; cependant, lorsque nos travaux auront obtenu ces résultats dans une population, nous ne l'abandonnerons pas pour cela, mais nous mettrons nos soins à consolider et à perfectionner l'œuvre, en fortifiant les âmes dans les vertus et dans la pratique des maximes évangéliques, tant que notre secours leur sera nécessaire (1).

(1) **Programme à réaliser.**

Étant envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour établir son règne dans les âmes, nous devons employer toute la force de notre zèle contre le péché mortel, en donner la plus grande horreur à tout le monde ; et pour en

Conduite par rapport aux connaissances humaines.

Quoiqu'il soit utile et important que, par l'instruction dans les connaissances humaines et tous autres moyens, on introduise dans les pays sauvages les connaissances naturelles et les vertus sociales, pour s'en aider à consolider et à étendre les chrétientés qu'on formera ; cependant, les vérités de la foi étant l'unique objet de notre zèle, on en fera toujours, dès l'origine, le fondement de tous ses travaux, bien persuadés d'ailleurs que, sans la foi, on n'obtiendra jamais de ces peuples les vertus civiles et sociales, ni la correction du vice. Autant que possible, on avisera aux moyens de faire l'un et l'autre à la fois, afin de s'aider de la culture des esprits, et même de l'intérêt naturel des familles, pour incul-

délivrer ceux qui en sont infectés, recourir à tous les moyens que notre amour pour notre divin Maître nous inspirera, et qu'une sainte prudence nous permettra de suivre. Nous devons aussi faire tous nos efforts pour éloigner du péché véniel et le rendre odieux.

Nous travaillerons encore de toutes nos forces à déraciner les vices et les habitudes mauvaises les plus répandues parmi les peuples confiés à nos soins. Tant que l'on n'aura pas détruit ces causes de péché, les âmes y seront toujours entraînées et y croupiront sans cesse.

L'ignorance étant la source principale des péchés et des vices grossiers, dans lesquels vivent les peuples, nous devons avoir recours à tous les moyens possibles pour les éclairer. Aussi faut-il commencer toujours par réveiller et affermir en eux la foi, en leur donnant une connaissance solide des dogmes de la Religion, et en leur expliquant clairement les Commandements de Dieu et de l'Église.

Mais il ne faut pas s'en tenir là ; il faut ensuite travailler à les sanctifier et pour cela tâcher de les remplir d'amour

quer avec plus de succès les saintes vérités de l'Évangile.

S'il se présentait des hommes rebelles à la parole de foi qu'ils viennent leur annoncer, les missionnaires ne laisseraient pas de leur enseigner, avec la même charité et les mêmes soins, les connaissances humaines, comme à ceux qui sont fidèles.

En général, leur amour tendre pour les hommes les portera à ne laisser échapper aucune occasion de leur faire du bien, non seulement le bien qui va directement au salut, mais encore celui qui est, en quelque manière que ce soit, pour le soulagement du corps et de l'âme, et cela, toujours par cette compassion tendre de la véritable charité et avec le désir de les sauver.

***

pour la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour tous ses saints Mystères, faisant tout ce qui sera possible pour les leur faire connaître en détail et surtout ceux où éclate davantage sa charité pour nous.

Après l'amour et les sentiments de religion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui peut les porter le plus efficacement à travailler à leur sanctification, c'est un amour tendre, vif et plein de confiance, envers la très sainte Vierge. Nous nous efforcerons donc de les remplir de ces sentiments pour cette tendre Mère, leur expliquant et faisant goûter ceux de ses Mystères qui fournissent les instructions les plus utiles à leur état, leur indiquant des pratiques de dévotion envers Marie, établissant, prudemment toutefois, des confréries. Nous donnerons surtout l'exemple de cette dévotion de la manière la plus forte, et nous ne parlerons jamais de la divine Vierge qu'avec des sentiments profonds d'amour et de vénération.

(*Règle provisoire*).

Prédilection pour les plus malheureux.

Dévoués, par leur divin Maître, aux âmes les plus pauvres et les plus malheureuses, les missionnaires auront des soins et une tendresse toute particulière pour ceux dont la misère et le délaissement sont plus grands. Ils les traiteront avec une bonté et une prédilection spéciales, ils leur procureront tous les secours et les soulagements qu'ils pourront, sans trop examiner s'ils le méritent ou non. Ils s'entretiendront souvent avec eux, les visiteront fréquemment dans leurs pauvres réduits, et ne laisseront échapper aucune occasion de les instruire des vérités saintes et de les rendre meilleurs. Ils les combleront et les enrichiront, autant qu'ils pourront, de toutes sortes de biens spirituels.

La visite des malades sera encore une de leurs plus grandes et plus tendres sollicitudes apostoliques ; ils les consoleront, les fortifieront et les encourageront ; ils rendront aux plus pauvres tous les services, même les plus pénibles et les plus dégoûtants, et ils feront tout cela avec cordialité et gaîté de cœur. Dans les maladies mortelles, ils devront employer tous les moyens pour leur procurer l'avantage de recevoir le baptême, s'ils ne l'ont pas encore reçu, et les autres sacrements, s'ils sont chrétiens ; ils prendront bien garde de trop attendre pour les y préparer.

En général, ils auront une tendresse et une compassion très grandes envers les affligés ; ils apporteront à leurs peines tous les soulagements et toutes

les consolations qu'ils pourront. Ils se reprocheront comme une faute, la moindre négligence qu'ils auraient mise à donner du secours et de la consolation à une âme affligée, soit par la pauvreté, soit par la maladie, ou de toute autre manière.

Ils seront les avocats, les soutiens et les défenseurs des faibles et des petits, contre tous ceux qui les oppriment ; c'est dans ces circonstances que doivent se manifester la charité et la vertu de Jésus-Christ qui sont en eux.

Leur conduite cependant doit toujours être dirigée par la douceur et une sainte prudence, évitant d'agir avec trop de vivacité contre les oppresseurs, dans la crainte de les irriter davantage.

Leur manière d'agir avec ces pauvres âmes, dans tous les rapports avec elles, sera simple, douce et cordiale ; ils seront pour elles d'une charité et d'une bonté toute paternelle ; ils leur manifesteront le plus grand intérêt, dans toutes les circonstances, et seront toujours prêts à les écouter avec bienveillance, n'en repoussant, n'en négligeant aucune, mais le tout sans affectation et par amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'elles représentent.

***

Défauts à éviter.

Les missionnaires éviteront, comme des défauts indignes d'un homme apostolique, les manières hautaines, dédaigneuses, moqueuses, indifférentes,

et toutes les façons de ce genre que les hommes du monde ont coutume de prendre envers les gens pauvres et méprisés ; mais, au contraire, plus ces gens seront abjects, plus leurs cœurs seront émus de tendresse et de compassion pour eux, et plus ils les traiteront avec bonté et affection.

Ils supporteront avec patience, douceur et bonté, leurs grossièretés, leurs défauts et leurs vices même, étant pleins d'une sainte et tendre compassion pour eux, à la vue de leur misère et de leur abaissement, tâchant de les guérir, par le moyen de cette douceur et de cette charité, des maux qui les accablent.

On ne laissera cependant pas faire le mal sans le désapprouver et le reprendre.

Quoique, en général, les missionnaires doivent s'efforcer de gagner l'affection et la confiance de ces âmes, par leur conduite saintement charitable, cependant ils prendront garde que leur charité et leur douceur ne dégénèrent en faiblesse. Ils tâcheront de proportionner leur manière d'agir aux besoins des personnes, et ils emploieront à propos la fermeté, et même la rigueur, s'il le faut, mais la passion ne doit jamais y paraître. Il faut que ceux que l'on reprend voient, malgré cette sévérité, qu'on les aime et que c'est pour cela qu'on les reprend.

On doit prendre garde aussi de ne pas se familiariser avec eux, par cette douceur et cette simplicité ; il faut toujours que notre douceur soit accompagnée de gravité et de réserve.

Il est nécessaire que le missionnaire conserve un grand pouvoir et une grande autorité sur l'esprit de

ces peuples : cela est indispensable, si l'on ne veut pas ruiner son ministère auprès de ces âmes grossières et sans culture ; seulement il faut que cette gravité soit paternelle, ne dégénère pas en hauteur et en domination, et ne soit pas non plus affectée.

***

Méthode à employer.

On étudiera avec soin le caractère des populations ; on examinera leurs penchants, leurs inclinations, leurs affections ; par là, on parviendra à connaître leurs vices et les principes d'où ils proviennent ; par là aussi, on se mettra à même de prendre les vrais moyens d'acquérir de l'autorité sur les esprits, de trouver entrée dans les cœurs et de gagner l'affection et la confiance.

On s'efforcera de retirer ces pauvres âmes, par les pensées de la foi, des vues basses et abjectes où elles se tiennent elles-mêmes et qui sont souvent cause qu'elles se livrent sans retenue à beaucoup de vices. On tâchera de relever leur sentiment abattu, de leur inspirer de la force et de l'énergie ; mais on s'y prendra avec prudence, pour ne pas les jeter dans l'excès opposé : dans l'orgueil, l'esprit d'indépendance et d'insubordination.

On fera tout ce que l'on pourra, pour établir entre les riches et les pauvres, les Blancs et les Noirs, cette charité chrétienne qui fait que tous les

hommes se considèrent comme frères en Jésus-Christ, et pour anéantir, autant que possible, les mépris et l'indifférence d'une part, les jalousies et les haines de l'autre ; mais il faut une grande prudence en cela, pour ne pas perdre tout.

CHAPITRE IV

EXERCICE DU ZÈLE PAR RAPPORT AU CLERGÉ

§ I. — Clergé indigène.

Dans les Missions lointaines, les membres de la Congrégation s'emploieront, avec toute la persévérance que le vrai zèle leur inspirera, à la formation d'un clergé indigène ; aucune peine, aucun sacrifice ne doit être épargné pour l'organisation et le perfectionnement de cette œuvre si conforme aux vues du divin Fondateur de l'Église, si instamment recommandée par le Saint-Siège, et qui d'ailleurs fournit seule le moyen de répandre au loin la lumière du saint Évangile et de l'établir solidement dans les contrées que nous sommes chargés de défricher.

Les missionnaires cependant se garderont bien d'aller à la légère et avec trop de promptitude dans une œuvre aussi importante ; ils ne se contenteront pas de faire des prêtres, mais ils s'appliqueront avec le plus grand soin à les bien former, pour les rendre dignes de ce saint état et capables d'en exercer avec plus de fruit les fonctions sacrées.

Ils éprouveront les sujets pendant un temps convenable, les formeront dans la science et la piété, et ne les feront avancer au sacerdoce que lorsqu'ils

se seront moralement assurés de leur vertu, de leur capacité et de leur persévérance.

Ils ne se contenteront pas de les instruire dans les sciences ecclésiastiques, mais ils leur apprendront tout ce qui sera capable de leur donner de l'influence et de leur attirer le respect. Ils ne se contenteront pas non plus de les former à la pratique des vertus chrétiennes et sacerdotales, mais ils mettront un soin tout particulier à réformer les défauts de leur caractère ; ils tâcheront de leur inspirer le courage, la force, l'énergie et l'activité ; ils les élèveront dans des sentiments nobles et généreux, prenant garde cependant de donner de l'aliment à leur orgueil, de leur inspirer la confiance en eux-mêmes et de les porter à l'indépendance.

Pour réussir plus facilement à les former à la perfection sacerdotale, ils choisiront ordinairement les sujets dès le plus bas âge ; ils les éloigneront, autant que possible, de tout rapport avec les personnes du dehors, au moins dans les premiers temps, leur donnant ainsi l'instruction préalable et les formant peu à peu.

Une fois promus aux Ordres inférieurs, et avant d'être avancés aux Ordres sacrés, ces jeunes gens pourront, lorsqu'on n'y trouvera pas d'inconvénients, être employés, dans la compagnie des missionnaires, au travail du salut des âmes.

Sachant que, de sa nature, cette sainte œuvre rencontre des difficultés très grandes, surtout dans les pays non civilisés, ils se prémuniront contre les tentations que le démon ou leur propre faiblesse pourraient leur suggérer ; ils opposeront aux obsta-

cles multipliés une constance et une fermeté proportionnées à la grandeur, à l'importance et à l'urgence de l'œuvre.

Ils s'encourageront mutuellement à la persévérance, dans les plus grandes difficultés. Si, au milieu de ces difficultés et de ces peines, il arrive à quelqu'un d'entre eux d'être tenté par une pensée de découragement, il regardera comme une grande faute de communiquer cette pensée à ses confrères, il se contentera d'en faire part à son supérieur.

Lorsque, par la miséricorde de Dieu, on sera parvenu à former des prêtres indigènes, on les traitera avec tous les égards avec lesquels on doit agir envers des confrères dans le sacerdoce : on les affectionnera et on les encouragera en toutes manières ; on évitera les airs de supériorité à leur égard, et tout ce qui, de près ou de loin, se ressentirait du mépris et de l'indifférence.

***

§ II. — Prêtres des paroisses.

Dans les pays où il se trouve des prêtres établis régulièrement dans les paroisses, les membres de la Congrégation leur porteront un respect et une affection sincères ; ils les traiteront avec distinction, leur cèderont volontiers la première place, et agiront à leur égard avec toute la déférence due à leur position dans la sainte hiérarchie.

Dans les services que ces ecclésiastiques leur

demanderont, ils seront toujours disposés à les recevoir ; ils ne leur manifesteront jamais aucun mouvement d'humeur ou de mécontentement pour cause d'importunité ou de manières peu convenables, ni d'indifférence envers ceux qui manqueraient de science, de talents, ou qui ne se conduiraient pas selon la sainteté ou la dignité de leur état. Ils éviteront en général toute manière d'agir qui pourrait leur faire de la peine, quels que puissent être leurs défauts. La modestie, l'humilité, la charité, l'affabilité animeront leurs rapports avec eux, le tout cependant avec simplicité et sans affectation.

Ils pratiqueront cette charité prévenante même envers les prêtres qui leur seront opposés, et envers ceux qui leur feraient du tort. Ils n'en parleront jamais en mal, même entre eux ; ils ne s'en plaindront jamais à personne, mais feront tous leurs efforts pour les aimer d'un amour sincère et cordial et leur rendront toutes sortes de bons offices, prenant bien garde de mettre aucune affectation dans cette conduite charitable, de peur d'en perdre tout le fruit et de mécontenter davantage ceux qui en seraient l'objet (1).

Ils tâcheront d'inspirer aux fidèles, par leurs paroles et par leur exemple, le plus grand respect

(1) Si cependant ils nuisaient à notre ministère, on prendrait les moyens convenables pour détruire les mauvais effets qu'ils auraient produits ; mais on devra toujours en cela procéder avec la plus grande charité, de la manière la moins offensante pour eux, et avec les précautions nécessaires pour ne pas leur nuire ni à leur réputation non plus. (*Règle provisoire*).

pour les prêtres, et surtout pour leurs curés respectifs. Ils en parleront toujours favorablement, et ne manifesteront jamais aux fidèles de mécontentement touchant la conduite de qui que ce soit d'entre eux. Ils feront ressortir les qualités de ceux qui sont bons et excuseront, autant que possible, la conduite de ceux qui auraient donné prise à la critique des gens du monde, à moins qu'il ne puisse en résulter du scandale.

Ils auront avec les prêtres des rapports faciles, mais ce sera pour la gloire de Dieu et non pour former de ces liaisons qui ne tendent qu'à la satisfaction de la nature. Quoique ces rapports soient nécessaires pour leur manifester le respect et la déférence qu'ils ont pour eux, ils éviteront cependant les visites trop fréquentes et sans but ; ils les engageront plutôt à venir les voir, afin de leur rendre service, sans s'exposer à se répandre trop au dehors et à perdre, par là, le goût de la vie de communauté.

Nos maisons doivent être à la disposition des ecclésiastiques, pour leurs retraites annuelles ou autres (1).

On les recevra avec beaucoup de prévenance, quand ils viendront ; on les logera et on les nourrira convenablement, et cela, sans exiger de rétribution, lorsque les ressources de la maison le per-

(1) Nous regarderons la sanctification des prêtres comme un des points les plus importants de notre ministère. De là dépend le salut d'une foule innombrable d'âmes, ainsi que la solidité et la conservation du bien que nous pouvons faire parmi les peuples. (*Règle provisoire*).

mettront ; si cependant ils veulent faire une aumône, on ne la refusera pas, de peur de leur causer de la peine.

On saisira toutes les circonstances pour leur être utile ; on les soutiendra et on les encouragera dans leurs peines et leurs difficultés, et on leur rendra tous les services qu'une charité pleine de respect doit nous inspirer, surtout pour ce qui touche au saint ministère.

CHAPITRE V

MINISTÈRE DE LA PAROLE DE DIEU

Dispositions requises pour ce ministère.

Les missionnaires, envoyés par Notre-Seigneur Jésus-Christ et prêchant en son saint Nom la doctrine du salut qu'il est venu apporter sur la terre, doivent avoir ces divines vérités dans le cœur et les annoncer comme il les annonçait lui-même (2).

C'est pourquoi ils liront et méditeront souvent le saint Évangile et les écrits des Apôtres, pour acquérir la parfaite connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses saints Mystères, pour se remplir des grandes et admirables vérités qu'il est venu nous enseigner par lui-même et par son Esprit Saint. Ils y puiseront, par le recueillement et la prière, une connaissance exacte des qualités et des

(2) Les missionnaires considéreront la prédication comme le ministère principal et le plus important de leur apostolat. Ils tâcheront de s'en acquitter en vrais apôtres.

Ils prendront pour modèles de leur prédication Notre-Seigneur Jésus-Christ et les saints Apôtres. Ils ne s'en proposeront jamais d'autres.

Ils étudieront avec soin et dans un grand esprit de piété et d'oraison toutes les dispositions intérieures et extérieures de Notre-Seigneur et de ses saints Apôtres dans leur prédication et leur manière de prêcher. Ils tâcheront de retracer le même genre et les mêmes dispositions, le tout dans un grand esprit de piété et de ferveur.

(*Règle provisoire*).

dispositions avec lesquelles ont prêché leur divin Maître et ses saints Apôtres.

La fin qu'ils se proposeront, dans leur prédication, doit être de faire connaître aux hommes leurs prévarications ; de leur en inspirer de l'horreur ; de les instruire dans la voie du salut ; de les exciter, par tous les moyens qu'un zèle et une éloquence sainte peuvent fournir, pour leur faire embrasser ces vérités avec ferveur et d'une manière pratique (1).

(1) Dans leurs prédications ils auront pour fin d'inspirer la haine et l'horreur du péché, de convertir, de changer les âmes, de les porter à l'amour de Dieu, de les instruire dans les vérités saintes de la religion, de leur apprendre à servir Dieu et à marcher dans la perfection pour assurer leur salut éternel.

Pour parvenir à cette fin, ils doivent viser dans leurs discours à éclairer les esprits, pour leur faire concevoir parfaitement les choses divines, et à échauffer les cœurs, afin de les porter à la haine de ce qui est haïssable devant Dieu et à l'amour des choses qu'ils doivent aimer, qu'ils fuient les unes et qu'ils embrassent les autres avec ferveur et courage. Ils ne doivent pas se contenter de produire ces effets sur l'imagination par des paroles emphatiques et par les industries de leur esprit ; mais ils doivent pénétrer dans l'esprit et le cœur de leurs auditeurs, en assaisonnant leurs discours par le sel de la grâce et leur donnant l'empreinte de la lumière divine qu'ils obtiendront s'ils sont fidèles.

Le fond, l'âme de leur prédication évangélique sera non un sec esprit d'étude et de science, mais, comme dans les grands modèles qui leur sont proposés, un véritable esprit intérieur, un grand amour de Dieu, un zèle ardent pour l'établissement de son règne dans tous les hommes et un désir fervent du salut et de la sanctification des âmes. S'ils ont cette flamme brûlante d'amour dans leur intérieur et s'ils sont remplis de l'Esprit de Dieu, ils paraîtront dans la chaire comme de vrais apôtres et produiront des fruits merveilleux.

(*Règle provisoire*).

Pour obtenir ce résultat, ils ne prêcheront point une morale sèche et trop raisonnée ; mais ils baseront l'enseignement de la morale chrétienne sur les vérités éternelles, les autres dogmes de la foi et les mystères du Verbe incarné et crucifié pour le salut du monde. Ils graveront profondément dans les esprits ces dogmes fondamentaux, et s'en serviront, comme de puissants leviers, pour soulever les âmes et les arracher au vice, et, comme d'un baume précieux, pour infiltrer dans les cœurs la confiance et l'amour. C'est ainsi qu'ils jetteront la crainte et la terreur dans l'âme du pécheur, pour l'arracher à ses penchants funestes ; qu'ils le ramèneront à Dieu, par la confiance, et lui rendront doux le joug du Seigneur, par l'impression du divin amour.

***

Qualités de la prédication.

Leur prédication doit être zélée et fervente ; leurs paroles ne doivent pas être un jeu de l'esprit, mais elles doivent partir d'un cœur profondément et intimement pénétré du divin amour et d'un zèle puissant pour le salut et la sanctification des âmes.

C'est pourquoi, dans la préparation qu'ils apporteront à leurs prédications, ils ne mettront pas leur confiance dans l'étude et la science ; mais ils disposeront les matériaux de leurs discours, en s'unissant, dans un recueillement doux et suave, à l'amour et au zèle ardent de leur divin Modèle, et, pénétrés de ces sentiments, ils se livreront à la fer-

veur de leur âme ; ils en animeront les vérités qu'ils auront à annoncer et les inculqueront dans les cœurs de ceux qui les écoutent.

Ils n'apporteront pas cependant cette ardeur à toutes leurs paroles : ils proportionneront à chaque vérité le sentiment qui lui est propre et qu'ils voudraient voir dans leurs auditeurs ; et ce sentiment, ils le puiseront dans la même source de l'amour, du recueillement et de l'union à Jésus-Christ, leur Maître.

Leur prédication doit être sainte : ils doivent toujours annoncer la parole de Dieu et non pas leur propre parole : ils ne s'étudieront point à employer les industries de l'éloquence humaine, pour obtenir de bons effets : mais ils parleront en hommes inspirés par la grâce divine, et tâcheront d'imprimer les sentiments qu'ils éprouvent eux-mêmes dans les âmes de ceux qui les écoutent, en agissant toujours sous l'impression de cette sainte grâce (1).

A l'animation de leurs paroles, ils joindront celle de l'action, tâchant de rendre l'impression qu'ils

(1) *Leur prédication doit être pure*, exempte de tout motif humain, de tout intérêt et de toute espèce de satisfaction humaine. Ils y apporteront de profonds sentiments d'humilité, se conservant libres de tout amour-propre, de toute vanité, de toute complaisance quelconque en eux-mêmes et dans les choses qu'ils disent. Aussi veilleront-ils avec grand soin sur eux-mêmes, avant, pendant et après la prédication, afin que l'ennemi ne trouve rien qui lui appartienne dans une œuvre si sainte et si grande, et qu'ils n'aient pas le malheur de vouloir plaire aux hommes et de se prêcher eux-mêmes, au lieu de prêcher Notre-Seigneur. (*Règle provisoire,*)

éprouvent, par leurs gestes, l'expression de leur figure et par la contenance de leur corps : ce sont là comme autant de paroles puissantes que Dieu donne aux prédicateurs apostoliques, pour opérer le salut des peuples.

Cette action ne doit pas être l'effet d'un calcul de l'esprit ; mais elle doit partir du profond sentiment qu'ils éprouvent dans leur âme, et être toujours en rapport parfait avec leurs paroles et avec les sentiments qu'ils veulent produire dans les autres.

Ils éviteront la méthode de ceux qui cherchent à frapper les esprits par des vérités générales et spéculatives, ou à exalter les imaginations par des idées et des paroles emphatiques : la prédication apostolique est solide et pratique ; elle éclaire vivement les esprits, tout en allant directement aux cœurs, pour les remuer et les porter à goûter et à aimer les vérités qu'ils annoncent.

Leur prédication doit être simple, dans les pensées, dans les mouvements affectueux, dans l'ordre et l'enchaînement des matières et dans le style. Le secret de leur éloquence tout apostolique consistera à sentir vivement les vérités qu'ils veulent prêcher, à les rendre telles que leur divin Maître les leur aura imprimées dans le cœur, sans trop s'attacher à la manière de les exprimer, et sans mettre de recherche dans la tournure des phrases et des pensées.

Cependant ils ne doivent, en aucune manière, apporter de la négligence dans ces différents points ; ils doivent éviter tous les défauts dont ils s'aperçoi-

vent, et même donner un certain soin à leur style et à leurs gestes, afin de ne pas nuire, en les négligeant, à l'impression que doivent faire leurs paroles.

Il faut que leurs pensées soient solides, claires, sans embarras et mises à la portée de ceux qui les écoutent, pour que tous les comprennent sans difficulté et sans contention d'esprit.

Cette simplicité ne doit pas non plus nuire à la dignité qu'exigent les vérités qu'ils annoncent ; ils éviteront avec soin le genre trivial ; sentant avec dignité les vérités du salut, ils les rendront de même, tout en se proportionnant à la simplicité et même à la grossièreté des intelligences qu'ils veulent éclairer.

Leur prédication doit être pleine de force. — Étant les prédicateurs de la vérité, et, par là, les antagonistes du monde, du démon et de ses œuvres, ils doivent déployer la force et la générosité apostolique dans leurs prédications. Abjurant toute crainte et toute faiblesse, ils s'animeront de l'esprit de leur divin Maître et parleront avec la puissance qu'ils en ont reçue, pour la destruction du péché et du vice, et pour la correction des peuples. Tout en mêlant l'onction de la grâce à l'énergie de leurs paroles, ils éviteront ces ménagements qui ressentent la faiblesse et la pusillanimité, prenant garde cependant que leurs discours ne dégénèrent point en déclamations ou invectives passionnées, et, plus encore, que leurs descriptions ne soient point des personnalités.

Dans le ministère de la parole, ils doivent repré-

senter avec dignité et grandeur d'âme le Maître qui les envoie, et parler *tanquam potestatem habentes*. Ils feront tout ce qui est en leur pouvoir, pour vaincre les vaines et ridicules timidités et les troubles qui en sont la suite. Parlant au nom de leur Maître et le représentant auprès de leurs auditeurs, ils doivent prendre sur eux l'ascendant attaché au caractère de l'apostolat et ne pas rabaisser la parole de Jésus-Christ, par la faiblesse de leur naturel. Ils songeront cependant que leurs prédications doivent être toujours accompagnées d'une parfaite modestie ; ils éviteront avec un grand soin la hauteur ou cette hardiesse inspirée par l'orgueil, et ne prendront jamais un ton de suffisance réprouvée de Dieu.

***

Préparation.

Les missionnaires prépareront leurs prédications et même leurs catéchismes avec grand soin, et jamais, hors les cas de nécessité absolue, ils ne doivent monter en chaire sans s'y être préparés, de peur qu'ils ne tombent dans l'orgueil et la présomption.

Chacun fera sa préparation de la manière qui lui convient le mieux, soit en écrivant tout ce qu'il doit prêcher et l'apprenant par cœur mot à mot, soit en écrivant seulement les principaux points de développement, soit en gravant tout cela simplement dans son esprit, sans rien écrire.

En préparant leurs discours, ils ne se contenteront

pas de considérer les vérités abstractivement et en elles-mêmes ; mais ils les appliqueront pratiquement aux besoins, aux vices et aux caractères des peuples auxquels ils parlent, ils se représenteront bien les dispositions de ces peuples, leurs mœurs, leurs usages, la trempe de leur esprit, afin d'y proportionner la parole de Dieu qu'ils leur annoncent (1).

Leurs prédications doivent être préparées, autant que possible, en esprit d'oraison, avec piété et recueillement devant Dieu. Ils se tiendront en cet état, soit pendant les lectures qu'ils feront et qu'ils méditeront, soit dans l'arrangement de leur sujet et ses développements, soit en l'apprenant. Il serait bon alors de se représenter au milieu des peuples et de s'animer des sentiments que doivent respirer nos paroles au moment de la prédication.

(1) Pour approfondir leur sujet et s'en remplir, ils peuvent employer une de ces trois méthodes : la première de lire des auteurs pieux sur la matière de leur prédication, capables d'éclairer l'esprit du prédicateur et de toucher son cœur. Ils méditeront les vérités qu'ils auront lues pour s'en pénétrer; puis ils prépareront ce qu'ils doivent prêcher, selon leur méthode ordinaire. — La deuxième de méditer sur son sujet, sans avoir recours à un livre, l'arrangeant, le divisant, l'accommodant aux besoins des peuples sans secours étranger. Pour faciliter ce travail, on prend un ou plusieurs textes de l'Écriture pour en faire le sujet de ses méditations et pour en tirer le développement de son sermon. — La troisième d'avoir toutes prêtes ses divisions et subdivisions ; avant de monter en chaire on les médite pendant quelque temps en esprit d'oraison. Cette dernière manière de se préparer ne doit être permise que quand on est sûr qu'elle suffira au prédicateur, pour bien s'acquitter de son emploi, et qu'il ne tombera pas dans les défauts auxquels elle expose.

(*Règle provisoire.*)

On doit surtout se maintenir dans ces sentiments, dans la préparation immédiate ; il faut en ce moment, éviter l'application sèche de la mémoire qui n'aboutirait qu'à enlever le recueillement intérieur et à éloigner l'affection du cœur (1).

***

Fuir la vaine complaisance.

S'ils doivent prendre leurs mesures, pour que leurs prédications aient les qualités nécessaires pour le bien des autres, les missionnaires doivent veiller aussi pour qu'ils n'en souffrent pas de détriment eux-mêmes. Ils se mettront en garde contre la vanité et la complaisance ou satisfaction humaine qui l'accompagne : ces sentiments et d'autres semblables seraient capables de détruire en eux tout l'esprit de sainteté qui doit les animer. Ils s'examineront donc spécialement sur ces différents points, après leurs prédications, et viseront de plus en plus à l'oubli d'eux-mêmes. Ils éviteront de parler de leurs prédications, après les avoir faites, afin de ne pas se laisser tromper par les illusions de l'orgueil et du démon qui en est l'auteur et qui cherche à leur

(1) En montant en chaire, ils se conserveront dans un profond recueillement et se donneront à Notre-Seigneur, en esprit de sacrifice et dans le désir de donner leur vie pour la sanctification des âmes auxquelles ils vont parler et pour les vérités qu'ils vont leur annoncer. (*Règle provisoire*).

inspirer cette complaisance en eux-mêmes, sous de vains prétextes (1).

***

Catéchismes.

Si, dans la prédication, on doit s'adresser au cœur, dans le catéchisme, il faut parler directement à l'esprit. On aura grand soin d'être clair, concis et substantiel ; cependant, en prenant tous les moyens de faire comprendre les vérités qu'on enseigne et de les graver dans les esprits, on aura une parole onctueuse, pour les faire goûter et aimer par ceux qui les écoutent.

(1) Après la prédication, il se tiendront dans le recueillement et dans les bons sentiments que cette sainte action aura produite en eux, tâchant d'en profiter pour le bien de leurs âmes. Ils repousseront toutes les pensées et tous les sentiments de vanité qui s'élèveraient en eux, tâcheront de s'oublier entièrement eux-mêmes, de ne plus s'occuper de l'action qu'ils viennent de faire que pour reconnaître humblement leurs fautes devant Dieu, afin de s'en corriger. Enfin ils se recommanderont à la très sainte Vierge, avec les âmes auxquelles ils auront prêché.

Les supérieurs doivent veiller soigneusement à ce que les prédications se fassent selon toutes les règles du véritable apostolat. Ils doivent éloigner les prédicateurs qui prêchent avec orgueil et avec vanité, comme aussi ceux qui prêchent trop humainement, qui mettent trop de recherche dans leurs pensées, leur style et l'arrangement de leurs discours. Ils doivent prévenir d'abord ceux qui tomberaient dans ces défauts, et si cet avertissement ne suffit pas pour les corriger, ils doivent les éloigner pour quelque temps de la prédication et leur donner d'autres emplois. Si après cela ils voient qu'ils sont incorrigibles, il faut leur interdire tout à fait le ministère de la parole.

(*Règle provisoire.*)

Le langage dans les catéchismes, doit être un langage familier et approchant de la conversation ordinaire. On doit se faire enfant avec les enfants, afin d'exprimer les vérités saintes dans un langage d'enfant, pour se mettre à leur portée et les leur rendre compréhensibles ; on usera pour cela de similitudes, de paraboles et d'autres moyens de ce genre, afin de parler à leur imagination, et ainsi faire entrer les vérités dans leur esprit.

On prendra toutes les mesures, pour rendre les catéchismes intéressants et pour fixer les intelligences légères ou volages des enfants, en leur faisant prendre goût à ces instructions. On excitera leur imagination, sans cependant leur inspirer des sentiments d'orgueil et de vanité.

On maintiendra le bon ordre et le silence dans les réunions, et, pour cela, tout en traitant en particulier chacun de ses enfants avec douceur et affection, on exercera sur eux, quand ils seront assemblés, une surveillance active, grave et ferme, se conservant toutefois dans les bornes de la modération.

CHAPITRE VI

ADMINISTRATION DES SACREMENTS ET AUTRES FONCTIONS SACERDOTALES

Dispositions générales à y apporter.

Dans l'administration des sacrements et en général dans l'exercice de toutes les saintes fonctions du sacerdoce, on doit se comporter avec le plus grand respect et avec un profond sentiment de foi. On évitera la dissipation, la précipitation, une action immodérée ; on veillera à ce que, dans l'extérieur, il ne paraisse rien qui puisse être pris pour négligence, insouciance, indifférence : tout en nous doit montrer l'importance de l'acte que nous accomplissons et le soin, la modestie et les convenances avec lesquelles nous nous en acquittons. La vivacité, la mauvaise humeur, les imperfections de notre caractère, ainsi que toutes les autres faiblesses de notre pauvre humanité doivent disparaître. On doit se comporter avec le même respect et la même religion, toutes les fois qu'on traite des choses saintes ou lorsqu'on se trouve à l'église. On inspirera les mêmes sentiments aux fidèles (1).

(1) On tâchera d'inspirer aux fidèles par ses paroles et par sa conduite tous les sentiments de foi, de respect, de

La sainte Messe.

Notre dévotion et nos sentiments de religion, de foi et d'amour doivent surtout redoubler, quand nous offrons le saint sacrifice de la Messe ; il faut paraître à l'autel comme un ange du Ciel, s'y tenir et s'y comporter, comme si l'on voyait des yeux du corps ce qui s'y passe et Celui qui s'y trouve.

On doit se tenir dans les limites fixées par les Saints, pour la célébration du saint sacrifice de la Messe, éviter d'être long, pourtant sans jamais se presser ; tâchant d'acquérir peu à peu cette modeste et paisible aisance qui inspire de la dévotion à tous les assistants, et qui fait que, sans causer de l'ennui aux faibles, par nos longueurs, nous ne sommes précipités ni dans nos paroles, ni dans nos mouvements.

A moins d'un cas pressant, on ne montera jamais à l'autel sans avoir fait une préparation convenable, et l'on prendra au moins un quart d'heure, après avoir célébré, pour faire son action de grâces. On tâchera de ne pas se laisser déranger pendant ces moments précieux, sans cependant brusquer ceux qui voudraient nous parler alors ; on les renverra doucement à un autre temps.

***

religion et de modestie dont on doit être pénétré, dans les églises et envers toutes les choses saintes. (*Règle provisoire*).

Le sacrement de Pénitence.

L'administration du sacrement de la Pénitence étant d'une haute importance, on mettra une grande fidélité à s'en acquitter, recevant tout le monde dans le saint tribunal avec une égale charité, et ne faisant jamais acception de personne.

Les missionnaires se rendront au saint tribunal aussitôt qu'on les y demandera, s'ils le peuvent, et ne feront pas attendre les pénitents sans une raison véritable. Lorsqu'ils seront obligés de les remettre à un autre moment, ils s'y prendront toujours avec douceur et charité. Cependant ils tâcheront de régler si bien leurs heures ordinaires de confession, qu'ils pourvoient aux besoins et à la commodité de leurs pénitents, tout en conservant un temps suffisant pour leurs propres occupations, sans être trop dérangés.

Ils auront le plus grand soin de ne pas manifester de l'ennui, de la peine ou du mécontentement, à l'occasion de leurs pénitents, soit en leur présence, soit en leur absence, quelque pénible d'ailleurs que puisse être pour eux le soin de leurs âmes. Ils recevront, au contraire, avec une grande douceur ceux qui leur causent le plus d'importunité ou de chagrin (1).

(1) Ils se rempliront d'un grand esprit de foi quand ils entreront dans le saint tribunal, et, avant d'y entrer, ils auront toujours soin de se mettre à genoux afin d'invoquer Dieu avec ferveur et de lui demander sa grâce pour eux-mêmes, pour qu'ils puissent bien connaître l'état du pénitent, et enfin pour le pénitent lui-même.

Pendant tout le temps qu'ils seront au saint tribunal, ils

Ils chercheront toujours à encourager les pénitents, plutôt qu'à les reprendre avec une sévérité sèche ; ils feront sentir aux pécheurs toute la grandeur du mal qu'ils ont commis, mais non de manière à leur causer une mauvaise honte, à les resserrer, à intimider leur esprit ; il faut, au contraire, que la parole du confesseur les touche, les aide et les encourage à ouvrir leurs cœurs avec confiance.

Ils éviteront aussi, pendant ce temps, et plus particulièrement pendant l'accusation, les impatiences et autres manifestations de mécontentement, ainsi que toute démonstration capable de fermer les cœurs (1).

Après la déclaration des péchés, on donnera aux

se tiendront dans le recueillement et dans la plus profonde humilité, à la vue du grand ministère qu'ils exercent. Ils tâcheront de se pénétrer d'une grande défiance d'eux-mêmes et de leurs propres lumières, et ne chercheront à discerner les choses et à ne donner des conseils et des paroles de consolation, que dans une grande union à leur adorable Maître et par les lumières de son divin Esprit ; le tout sans contention.

Pour la confession, ils aideront les gens ignorants, les interrogeront, suivant leurs besoins, et leur apprendront à se bien confesser, le tout avec la plus grande douceur.

Dans leur morale ils ne seront ni trop sévères ni trop relâchés. Autant que possible, ils professeront tous les mêmes principes et auront une conduite uniforme au saint tribunal, aussi bien que dans tout le reste de leur ministère. (*Règle provitoire.*)

(1) Ils tâcheront le plus qu'ils pourront de porter les pécheurs à la contrition par l'amour, et s'ils emploient la crainte pour ceux qui ne paraissent pas susceptibles de sentiments d'amour, ce sera toujours en les touchant, en les portant à la confiance et jamais à la rigueur. (*Règle provisoire*).

pénitents quelques instructions courtes, précises, onctueuses, adaptées à leurs besoins, pour leur servir de règle de conduite.

On ne parlera pas dans le confessionnal des choses étrangères à la confession et à la direction des âmes.

On ne retiendra pas trop longtemps les pénitents, surtout les personnes du sexe, à moins que leurs besoins ne l'exigent absolument. On sera encore plus attentif à cette règle, lorsqu'on apercevra un certain attachement trop humain, soit dans le pénitent, soit dans son propre cœur.

Si les longueurs du pénitent proviennent d'un certain embarras à s'exprimer avec plus de brièveté, on se gardera de le trop presser et de le troubler ; on tâchera alors de l'instruire, avec douceur, sur la manière de s'accuser avec clarté et concision.

Il faut bien se mettre en garde contre un certain mouvement d'amour-propre, qui fait que l'on éprouve du mécontentement quand on se voit abandonné par des pénitents : on doit leur laisser toute liberté de s'adresser à qui ils veulent, et ne jamais leur témoigner la moindre peine, ni la moindre résistance, quand ils usent de cette liberté, à moins qu'on ne voie évidemment, qu'en changeant de confesseur, ils nuiraient gravement au bien de leurs âmes ; et, dans ce cas, il faut examiner devant Dieu jusqu'à quel point on doit s'opposer à leurs désirs, et l'on agira avec prudence et réserve.

On exercera sur soi-même la vigilance la plus grande et la plus assidue, afin de se prémunir contre

la violation du sceau de la confession, en quoi que ce soit et en quelque manière que ce puisse être ; on évitera de parler, même d'une manière vague et générale, de ce qui peut avoir quelque rapport avec les confessions que l'on a entendues, lors même que les personnes présentes ne pourraient avoir aucune connaissance de nos pénitents (1).

On ne doit jamais plaisanter sur ce qui touche le saint tribunal, ni en parler avec légèreté, quand bien même les personnes présentes seraient toutes ecclésiastiques. On doit être encore plus réservé à parler, par amusement et plaisanterie, des personnes que l'on entend en confession, soit en leur présence, soit en leur absence.

(1) Lorsqu'on est obligé de consulter sur une difficulté, on s'y prendra de manière à être bien sûr de ne pas s'exposer au danger même éloigné de révéler des choses qu'on doit tenir cachées.
(*Règle provisoire.*)

IIe Section : Vie de Communauté

CHAPITRE I

DEVOIRS ENVERS LA CONGRÉGATION

Amour surnaturel et dévouement.

Les membres de la Congrégation étant appelés par une vocation spéciale de Dieu dans la Société, il est de leur devoir de lui être sincèrement et affectueusement attachés, de faire tout ce qui est en leur pouvoir, pour la rendre digne et capable de l'accomplissement des desseins de Dieu sur elle. Ils doivent avoir la plus grande estime pour ses Règles et l'esprit qu'elles contiennent, les considérant comme la voie que la divine Miséricorde leur a tracée, pour parvenir à la gloire qui leur est destinée.

Ils feront, chacun pour sa part, tout ce qui dépendra d'eux pour la conservation des Règles, du bon esprit qui doit animer la Congrégation, et pour le maintien de ses œuvres dans le but pour lequel elle a été fondée.

***

Défauts à éviter.

Ils éviteront l'orgueil, l'égoïsme et la jalousie de corps, et considéreront leur société comme une

pauvre servante de l'Église de Dieu, employée aux œuvres les plus infimes aux yeux des hommes et travaillant avec fidélité et constance à leur accomplissement, pour l'exaltation de cette sainte Église et pour la gloire de son divin Époux. Ils ne se feront pas un souci de rendre leur société glorieuse aux yeux des hommes, par l'éclat de ses œuvres, mais se contenteront de la rendre solidement utile.

Quoi qu'il en soit de leur devoir de fortifier la Congrégation à l'intérieur et d'étendre ses œuvres au dehors, ils se mettront en garde cependant contre l'envie de s'agrandir, contre les désirs trop naturels d'augmenter en nombre et d'obtenir une plus grande importance. Ils se contenteront de se mettre avec paix et confiance à la disposition de leur divin Maître, et de profiter des circonstances que la Providence de Dieu leur fournira, pour se rendre de plus en plus utiles dans la sainte Église.

***

Respect et charité pour les autres corps religieux.

Ils professeront un respect sincère pour les autres Congrégations et leurs membres, et entretiendront avec elles des rapports d'une charité cordiale ; ils seront contents de les voir honorées et aimées de tout le monde, lors même qu'on les préférerait à leur propre société, évitant et étouffant dans leurs cœurs les bas sentiments qu'inspirent la jalousie et l'amour-propre de corps, qui sont ordinairement le

partage des âmes faibles et peu généreuses dans le service de Dieu. Remplis d'un zèle pur et fervent, ils se réjouiront de voir Dieu glorifié et les âmes sauvées, n'importe quel instrument a servi pour opérer cet heureux effet, et même lorsqu'il en résulte un désavantage pour la Congrégation.

CHAPITRE II

LA CHARITÉ FRATERNELLE

La vie de communauté, principe fondamental dans la Congrégation.

Pour le perfectionnement de la vie apostolique qui est son but, pour la stabilité et l'extension des œuvres qui en sont l'objet, et pour la sanctification de ses membres, la Congrégation a pris pour sa règle fondamentale la vie commune. Tous ses membres vivront toujours en communauté.

Tous, par le fait de leur engagement dans la Congrégation, mettent en commun l'usage de leurs facultés corporelles, intellectuelles et morales, pour être employées à la gloire de Dieu et au salut des âmes, dans un seul et même but, qui est le but spécial de l'œuvre, par un même esprit qui est l'esprit général de la société, et sous la direction des mêmes règlements.

C'est ainsi que tous les membres de la Congrégation ne forment qu'un seul et même corps, pensant, sentant et agissant dans une unité parfaite, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Leurs rapports entre eux seront ceux des enfants d'une même famille, qui est celle de Jésus et de Marie. Ils doivent se traiter comme des frères, animés d'un même esprit, qui est l'esprit de Dieu, et

d'un même sentiment, qui est celui qui anime le Saint et Immaculé Cœur de Marie. Ils regarderont comme fait à Jésus-Christ lui-même tout ce qu'ils feront à leurs frères, et ils agiront en tout avec eux comme ils auraient agi envers le divin Sauveur et sa très sainte Mère.

***

Défauts contraires à la charité.

Les missionnaires veilleront sur leur esprit, pour ne jamais se laisser aller à la vivacité ; supporteront avec douceur, patience et charité, toutes les peines qu'ils pourraient éprouver de la part de leurs confrères, évitant dans ces circonstances les manifestations de mécontentement ou de froideur, se condamnant plutôt eux-mêmes que leurs confrères, et faisant tous leurs efforts, pour gagner l'affection de ceux qui leur auraient fait de la peine.

Ils se mettront en garde avec le plus grand soin contre tout sentiment d'envie ou de jalousie ; dès qu'ils s'apercevront du premier mouvement de ce vice humiliant, ils s'efforceront de l'étouffer aussitôt et demanderont à Dieu la grâce d'être délivrés d'un sentiment si bas et si indigne d'un serviteur de Jésus-Christ. Ils entoureront d'une plus grande charité et traiteront avec une plus grande douceur celui qui en sera l'objet. Ils prendront garde que cette mauvaise tentation ne se manifeste en aucune manière, ni dans leurs paroles, ni dans leurs actions.

Ils se réjouiront du bien que Dieu fera par leurs frères, et ne s'attristeront pas, s'ils n'en font pas autant. Il faut que les désirs de leur cœur soient toujours très purs, et leur fassent souhaiter ardemment que Dieu soit glorifié. Ils seront aussi contents et aussi heureux, lorsque cette gloire de Dieu sera procurée par leurs confrères que si c'était par eux-mêmes. Ils se tiendront donc en paix et dans une parfaite soumission à la divine volonté, lorsqu'ils se verront inférieurs en dons et en grâces de Dieu et lorsque leur ministère sera moins fructueux que celui de leurs confrères.

***

Monition et correction fraternelle.

On fera rarement, sans en être chargé, des observations à un confrère sur les fautes qu'on lui voit commettre, et lorsqu'on croira utile d'en faire une, elle devra être assaisonnée par la douceur, la charité et la modestie.

On ne se mêlera pas de ce qui regarde l'office d'un autre, sans en avoir été chargé par son Supérieur, ou sans en avoir été prié par celui qui est chargé de cet office.

On doit éviter de s'entretenir de la manière dont les confrères s'acquittent des fonctions qu'ils remplissent, à moins que ce ne soit pour l'édification ; on ne doit jamais les examiner et les juger dans l'accomplissement de ces fonctions ; mais chacun, sans s'occuper des autres, fera son possible pour

remplir saintement et parfaitement celles qui lui seront confiées. En général, on ne doit jamais juger ses frères d'une manière défavorable en quoi que ce soit, et moins encore manifester ses jugements, si l'on avait la tentation d'en former dans son esprit.

Cependant, si l'on voyait dans un confrère un défaut grave, ou qu'on lui eût vu faire des fautes considérables, et qu'il y eût à craindre un dommage sérieux pour lui ou pour la Communauté, on en préviendrait le Supérieur; mais cela se fera dans un véritable esprit de charité, sans la moindre rancune, et avec une intention pure et sainte.

On ne nourrira jamais dans son esprit ni dans son cœur de l'opposition, de la rancune, du mépris ou de l'indifférence envers ses confrères, quel que puisse en être le motif. On évitera de même les préférences pour les avantages naturels, les talents ou autres qualités ; mais on les aimera tous également et on les traitera tous avec le même estime et la même bienveillance.

On se gardera encore bien davantage de s'élever soi-même au-dessus de ses frères, pour quelque raison que ce soit : on se considérera, au contraire, comme le dernier de tous ; on donnera toujours aux autres la préférence sur soi, et, loin de chercher à briller parmi eux et à briguer leur estime, par vanité et recherche de soi-même, on se conduira de manière à ne pas fixer l'attention sur soi.

***

Qualités qui doivent distinguer la charité fraternelle.

L'âme de toute cette conduite doit être une charité vraie et sincère ; ils doivent préférer leurs confrères à tous les autres hommes, les aimant comme d'autres eux-mêmes de cet amour véritable du saint Cœur de leur Mère, dans la surabondante plénitude de l'Esprit de Dieu qui le remplit.

Cette charité doit être cordiale : il ne suffit pas qu'on l'ait dans la bouche ou même dans les actions, elle doit partir d'un cœur vraiment affectionné, luttant avec fidélité et constance contre les tentations qui pourraient s'élever contre cette vertu.

Elle sera effective : on ne se contentera pas de l'avoir dans le cœur ; il faut qu'elle se manifeste par les rapports intimes qu'on aura avec tous ses frères, par les services qu'on leur rendra en toute occasion, par la complaisance et la bonne volonté qu'on y mettra, par la douceur avec laquelle on les traitera, soit dans ses paroles, soit dans sa conduite à leur égard.

Elle sera simple : il faut éviter, dans ses paroles et sa conduite, toute manifestation affectée de charité ; pas de pensées recherchées pour faire plaisir ; pas de tournures de phrases flatteuses ; jamais surtout de paroles capables d'exciter la vanité ; mais on parlera et on agira avec cette affection sincère et simple des enfants de Dieu, sans recherche, et non avec la fausse charité des gens du monde.

Elle sera franche et droite : on doit agir envers

ses frères avec franchise et droiture de cœur, avec épanchement et gaîté ; la véritable charité a toujours le sourire sur les lèvres, pour porter la joie et la consolation dans le cœur des autres.

Elle sera modeste et grave : on évitera de se laisser aller à des mouvements déréglés ; on ne se poussera et on ne se touchera pas, mais on conversera ensemble avec une modestie douce, grave, quoique pleine de franchise et d'une gaîté sainte.

Elle sera respectueuse : on se parlera et on se traitera avec respect, sans affectation, évitant les familiarités, les grossièretés et toutes les autres manières peu convenables entre des serviteurs de Dieu.

Enfin la charité des membres de la Congrégation entre eux sera pieuse et sainte : on n'aimera pas son confrère dans la vue d'en être aimé, ni par goût et penchant naturels, ou pour le plaisir qu'on trouve dans cette affection.

Aimant ainsi ses confrères, tout en Dieu et pour Dieu, on tâchera de faire régner Dieu en eux : c'est pourquoi le premier devoir que la charité impose à chaque membre de la Congrégation, c'est le désir de la sanctification de ses frères. Ils prieront souvent pour cela ; ils donneront le bon exemple, pour les porter par là à la perfection.

Leur charité ne se portera pas seulement sur leurs frères individuellement ; mais ils auront la plus grande tendresse et le plus grand attachement pour la Congrégation, dans laquelle ils sont saintement unis ensemble par la vertu du divin Esprit et dans le Cœur tout d'amour et de sainteté de leur très bonne Mère. Ils feront tout ce qui sera en leur

pouvoir pour augmenter ses avantages spirituels, pour la rendre propre à procurer la plus grande gloire de Dieu, et pour qu'elle soit une servante fidèle de leur adorable Maître, dans l'Église.

***

Prier pour les défunts.

La charité ne s'exercera pas seulement envers les confrères vivants, mais aussi envers les confrères défunts. Dans chaque Communauté on dira neuf messes pour chacun des confrères qui viendront à mourir, et si la Communauté comptait plus de neuf membres, chacun en dirait une dans la même intention ; on s'acquittera de ce devoir le plus tôt qu'on pourra, et l'on en fera mémoire toute l'année.

Tous les ans, au premier jour libre après les fêtes de la Pentecôte et du Saint et Immaculé Cœur de Marie, tous les membres de la Congrégation diront la sainte Messe pour tous les membres défunts (1).

(1) Nous avons conservé ici le texte du Vénérable Père ; mais, en pratique, il faut se conformer, sur ce point, à ce qui est déterminé dans les Constitutions.

CHAPITRE III

RÈGLES POUR L'ADMINISTRATION DE LA CONGRÉGATION

Principe général : chercher la gloire de Dieu et le salut des âmes délaissées.

Le gouvernement de la Congrégation ayant une influence considérable sur tous ses membres, ainsi que sur leurs œuvres et sur le bien qu'ils sont appelés à produire dans l'Église de Dieu, il est très important qu'il soit soumis à des règles sages et tout évangéliques.

Le gouvernement de la Congrégation doit toujours être en rapport avec la fin vers laquelle elle tend : *la plus grande gloire de Dieu*, et avec l'objet qu'elle se propose : *le salut des âmes les plus délaissées*. Aussi ce doit être là l'idée générale et l'unique préoccupation des Supérieurs, dans la direction qu'ils donneront à toutes les affaires de la Congrégation, dans toutes leurs démarches et l'exercice de leurs fonctions.

***

Maintenir l'esprit de la Congrégation ; procurer le bien spirituel de ses membres.

Dans la direction générale des œuvres, dans leurs rapports avec leurs frères, et dans leur conduite

particulière, les Supérieurs agiront avec force et s'appliqueront à entretenir et à augmenter l'esprit apostolique dans tous les membres de la Congrégation. Ils éviteront avec le plus grand soin tout ce qui pourrait diminuer ou affaiblir cet esprit.

Un de leurs soins principaux, dans la direction des affaires, sera la parfaite observation de la Règle; ils éloigneront toutes les vues qui ne sont pas conformes à l'esprit de Congrégation ou qui tendraient à l'affaiblir.

Dans la conduite de leur communauté, les Supérieurs feront tout ce qui sera en leur pouvoir pour procurer le bien et l'avancement spirituel de leurs frères, évitant de diriger les choses d'une façon qui puisse nuire à la sainteté de ceux qui sont sous leur conduite.

Ils apporteront une attention toute particulière à entretenir la paix, l'union et la bonne intelligence parmi tous les membres de la Congrégation qui sont sous leur conduite.

***

Esprit surnaturel.

Comme ils ont à gouverner des choses saintes et à les diriger vers une fin sainte, les moyens doivent être saints, ainsi que la manière de les employer. Ils éviteront donc dans la direction des œuvres de Dieu, les manières d'agir profanes et passionnées, qu'on met en usage dans l'administration des choses humaines.

Dieu doit être, autant que possible, le principe, comme il est la fin, de toute la conduite des Supérieurs, dans la direction des affaires de la Congrégation. Ils n'emploieront de moyens pour l'exécution de leurs desseins, ni de manières d'agir, autres que ceux que Notre Seigneur Jésus-Christ prendrait lui-même, s'il était à leur place.

Ils auront de l'éloignement pour cette conduite si opposée à celle de leur divin Maître et si contraire à l'esprit de Dieu, de gouverner les choses divines par des principes, des industries et des combinaisons pleines de duplicité et de détours, qu'ont accoutumé de porter dans les affaires du monde, ceux qui les administrent ; ils auront toujours une conduite droite, simple et franche.

Cette droiture, cette simplicité et cette franchise doivent être pratiquées surtout dans les rapports avec les Supérieurs ecclésiastiques, et dans l'intérieur de la Communauté vis-à-vis des confrères.

***

Prudence et discrétion

Quoiqu'il faille agir, dans toute notre administration et dans nos rapports, avec un grand esprit de simplicité, cela n'empêche pas que notre gouvernement ne doive être sage, réfléchi et plein de discrétion, et cette discrétion doit être selon Dieu.

Une règle générale et importante, que la prudence impose aux Supérieurs, c'est la réserve, la discré-

tion et la modération dans leurs paroles et dans leurs actions : parler peu, et toujours avec attention et réflexion, lorsqu'ils ont à traiter des questions administratives avec le prochain. Ils éviteront de même de mêler, sans motif, des paroles inutiles dans les entretiens qu'ils auront pour traiter ces questions. Cette modération, cette attention et ce calme de la réflexion leurs sont recommandés, non seulement lorsqu'ils traitent d'affaires, mais dans tout l'ensemble de leur conduite. Ces qualités leur seront d'un grand secours, pour l'acquisition du tact qui apprend ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, en tout temps, et surtout dans les circonstances importantes.

Pour appliquer convenablement dans la pratique cette triple règle de prudence, ils ont besoin de proportionner leurs paroles et leurs manières d'agir aux sentiments, aux dispositions et aux intérêts des personnes avec lesquelles ils ont à traiter. Ces sentiments, dispositions et intérêts ne se connaîtront pas toujours par les conclusions calculées du raisonnement, mais plutôt par un certain tact. Ce tact s'acquiert ordinairement par la connaissance générale et pratique des plis et replis du cœur humain, des différentes nuances des caractères, des intérêts divers qui les affectent, et par l'esprit d'observation qu'on apporte en général dans ses rapports avec le prochain, enfin par l'attention que l'on a aux sentiments et dispositions qu'on voit en lui.

Dans la pratique de ces règles de prudence, on évitera toute affectation et manifestation extérieures qui tendraient à faire voir qu'on est un

homme prudent, grave, et qu'on agit par principes; ce serait s'exposer à perdre les fruits que doit produire l'observation de ces règles, et, ce qui est pire encore, à livrer son âme à une vanité puérile qui la rendrait désagréable à Dieu.

Pour acquérir cette prudence ; pour observer facilement ces règles, et pour ne pas tomber, en les observant, dans les détours et la duplicité des prudents du monde, on a besoin d'une parfaite abnégation de soi-même, d'un grand empire sur toutes ses passions et sa sensibilité, d'une humilité profonde, sincère, et enfin du calme et de la paix, fondés sur le recueillement et l'abandon à Dieu et à son bon plaisir en toutes choses.

*
* *

Défauts à éviter.

Cette réserve et cette modération doivent les suivre aussi dans leurs entreprises ; il faut cependant éviter avec grand soin la timidité, les précautions excessives, la lenteur et les autres défauts qui tiennent d'une fausse prudence. Il faut peser saintement les choses par la prudence de l'esprit de Dieu, prendre hardiment une résolution, selon les lumières qu'on aura, mettre toute sa confiance en la bonté du divin Maître et en sa très sainte Mère, et agir avec force, selon la décision qu'on aura prise.

Un esprit défiant, soupçonneux et porté à la prévention, est non seulement contraire à la sainteté qui doit animer tout homme de Dieu, mais encore très

opposé à une bonne administration des choses saintes, surtout quand on a affaire à des personnes dont les défauts de droiture ou les mauvaises dispositions sont bien connues ; on doit se mettre sur ses gardes et apporter plus de réserve et d'attention dans ses rapports avec elles, sans cependant se laisser aller trop à des sentiments de défiance et de soupçon, surtout à une certaine agitation ou irritation que ces sentiments produisent dans l'âme.

Quelle que soit la pénétration d'un supérieur, il doit prendre garde de se prononcer trop vite sur les personnes et les choses ; cette manière d'agir le ferait juger très souvent à faux et par prévention, et serait une marque de présomption.

Faire ses observations, établir peu à peu une probabilité, et, hors des cas pressés, ne fixer son jugement qu'après mûr examen, telle est la conduite des hommes sages qui agissent selon l'esprit de Dieu.

Quoique notre prudence doive être acquise dans l'oraison et le recueillement, et que sa source doive être dans le divin Esprit et dans la sagesse éternelle de notre Père céleste, cela n'empêche pas cependant qu'il faille toujours procéder d'une manière très régulière dans nos entreprises, et ne rien négliger, dans la considération d'un objet, de ce qui pourrait nous le faire approfondir ; seulement c'est l'Esprit de Jésus qui doit seul être la source de nos lumières, et toute notre confiance doit être en lui seul.

***

Esprit de suite ; calme et constance.

Il est encore bon, et même important pour les Supérieurs, de mettre beaucoup de suite et d'uniformité dans leurs entreprises, surtout dans celles qui concourent à l'exécution d'un même projet, dans tout ce qui y a rapport, ainsi que dans la marche qu'on y suit, et dans les moyens qu'on emploiera pour y réussir.

Ils apporteront une grande douceur et un grand calme dans leurs rapports avec les personnes avec lesquelles ils auront à traiter, évitant les vivacités et les brusqueries, la raideur, les susceptibilités, l'opiniâtreté, surtout sur les points de peu d'importance, et en général toute manifestation qui pourrait exciter, dans celui avec lequel on a affaire, des sentiments de peine, de mécontentement et d'opposition.

Une vertu des plus importantes pour les Supérieurs, c'est une grande constance, accompagnée d'une douce et imperturbable patience, au milieu des peines, des difficultés et des oppositions qu'ils rencontrent. Ils ne doivent pas s'effrayer à la vue des obstacles qu'on mettra à ce qu'ils entreprendront ; quand la prudence ou la nécessité exigeront qu'ils cèdent à ces difficultés, ils ne perdront pas de vue leurs projets, s'ils sont importants pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; ils mettront toute leur confiance en leur adorable Maître, attendront une circonstance plus favorable, et profiteront de toutes les occasions, pour préparer les voies et pour-

suivre leurs desseins, dans le temps et les circonstances déterminés par la Providence.

***

Faire chaque chose en son temps.

Ceux qui gouvernent doivent se prémunir contre l'empressement à entreprendre ou à exécuter les œuvres avant que le temps en soit venu. Ils doivent savoir qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes ; que Dieu seul peut faire réussir leurs bons desseins pour sa gloire, et attendre en paix que sa divine bonté leur fournisse les circonstances, les moyens favorables, pour en venir à l'exécution de leurs saints projets.

Enfin, ils prendront garde à un autre excès, qui est de laisser traîner les affaires en longueur. Ils s'y prendront toujours d'avance, pour accomplir chaque chose en son temps. Pour mieux réussir en cela, ils auront beaucoup d'ordre et d'exactitude en tout.

CHAPITRE IV

COMMENT ON DOIT SE CONDUIRE DANS LA SUPÉRIORITÉ

Comment envisager la fonction de supérieur.

La supériorité doit être considérée comme une charge imposée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour faire observer les règles, procurer la sanctification des membres de la Congrégation, entretenir le bon ordre et la paix entre eux, entreprendre et conduire à bonne fin, pour la très grande gloire de Dieu et le salut des âmes, toutes les œuvres dont la Congrégation a coutume de s'occuper, enfin pour diriger tous les travaux des missionnaires vers cette unique fin.

Ceux à qui cette charge difficile sera imposée ne devront l'accepter qu'avec une sincère appréhension, une humble défiance d'eux-mêmes et de leurs talents. N'ayant pas cette crainte et cette défiance, ils s'exposeraient à commettre de grandes fautes dans leur administration. Ceux qui éprouveraient de la satisfaction de se voir revêtus de l'honneur de la supériorité, ou qui s'en croiraient dignes, devraient regarder cette disposition comme une de leurs plus dangereuses tentations et se mettre en garde contre l'amour-propre, de crainte d'éloigner

les bénédictions de Dieu de leurs travaux, et même de se perdre.

Quoique la crainte et la répugnance de se voir au-dessus de ses frères soient des dispositions excellentes, qui attirent les grâces de Dieu sur un supérieur et le rendent apte à exercer saintement ses fonctions, elles ne doivent cependant pas aller jusqu'à la pusillanimité et à la résistance. Aussitôt que la lettre d'obédience leur arrive, ils doivent accepter et entrer en charge. Ils peuvent ensuite faire leurs observations au Supérieur général ou au Provincial ; mais ils se soumettront, si le Supérieur insiste malgré leurs observations.

***

Ne pas rechercher son avantage personnel.

Les Supérieurs ne chercheront jamais leurs intérêts, leur honneur ou leur propre bien-être, ni dans l'intérieur de la Communauté, ni au dehors ; mais, en tout et partout, ils ne seront occupés que de la gloire de Dieu, du bien de leurs communautés et des membres qu'ils ont à gouverner.

Ils n'auront ni Frère, ni domestique attachés à leur personne ; mais ils se contenteront d'être servis comme leurs confrères.

Ils doivent encore moins se faire rendre des services purement personnels par leurs confrères, sans nécessité ; cependant quand les circonstances l'exigent, ou lorsque, par ce moyen, ils auront plus de

facilité dans l'accomplissement de leurs devoirs et l'exercice de leurs fonctions, ils peuvent se faire rendre des services, même personnels, par un Frère ou un domestique, pour les services ordinaires, et par un confrère, pour ceux qu'il convient de demander à un ecclésiastique.

Cette règle doit être observée par le Supérieur général, aussi bien que par les autres Supérieurs.

Ils ne doivent pas s'épargner, dans les travaux du saint ministère, aux dépens de leurs confrères, en choisissant ce qu'il y a de plus facile et de plus agréable ; mais, au contraire, ils prendront plutôt pour eux ce qui sera plus difficile et plus pénible, et soulageront leurs frères à leurs dépens.

***

Ne pas charger les autres de mortifications.

Ils prendront garde de faire souffrir leurs confrères, par une certaine austérité de vie ; ils ne doivent pas les charger au-delà de ce que la règle demande, sous prétexte de procurer leur sanctification.

S'ils éprouvaient de l'attrait pour les mortifications, leurs propres goûts ne devraient pas influer sur leur conduite dans la direction de leurs communautés ; loin de charger leurs confrères de pratiques pénibles et de les conduire par une voie de mortification, ils seront au contraire généralement portés à adoucir le joug du divin Maître, pourvu cepen-

dant que ces adoucissements ne soient pas opposés à l'esprit de la règle et ne mettent pas en danger de produire le relâchement.

***

Se considérer comme le serviteur de tous.

Ils se conduiront comme des serviteurs que le divin Maître a placés auprès de leurs frères pour s'occuper d'eux sans cesse ; ils en prendront un soin continuel, tant au corporel qu'au spirituel, et feront en sorte qu'il ne leur manque rien de ce dont ils auront besoin sous ces deux rapports.

En qualité de serviteurs, ils doivent sacrifier sans cesse, leur bien-être, leur satisfaction, leur santé et leur vie même, s'il en est besoin, pour leurs frères, pour leur bien spirituel.

Ils n'auront aucune distinction ni à table, ni dans leurs habits, ni dans tout ce qui est à leur usage ; mais, au contraire, s'ils veulent vivre selon la perfection de l'humilité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils choisiront toujours ce qu'il y a de plus vil.

Ils prendront garde cependant d'avilir leur dignité et de faire mépriser leur autorité ; ils ne pratiqueront cette conduite humble que dans l'usage ordinaire de la vie, et dans les choses étrangères à leurs fonctions ; mais, dans l'exercice de leur charge, ils doivent agir en supérieurs.

Ils se garderont bien de se conduire, dans les fonctions de leur supériorité, avec un esprit de

domination et d'amour-propre ; mais, à l'exemple de Jésus-Christ leur Maître, ils gouverneront leurs frères avec humilité, douceur, modestie et affection.

Tout en observant cette conduite douce et modeste, dans les ordres qu'ils donneront à leurs confrères, ils doivent parler cependant positivement et non avec hésitation, déterminer les choses le plus qu'ils peuvent, et les laisser rarement dans l'incertitude ou à l'arbitraire, éviter la faiblesse et les précautions excessives.

***

Simplicité et franchise dans les rapports ordinaires.

Dans les conversations ordinaires et dans tous leurs rapports indifférents avec leurs confrères, ils doivent être simples et ouverts. Ils éviteront, dans cette circonstance, de faire sentir leur supériorité, dans leurs paroles et dans leurs manières ; ils auront soin aussi d'être graves et modérés ; ils n'adresseront pas à leurs confrères des plaisanteries auxquelles ils ne pourraient répondre convenablement, et se garderont, plus que tout autre, de dire ou de faire ce qui leur pourrait causer de la peine.

Ils ne parleront pas en termes irritants, caustiques ou offensants, des confrères absents dont ils auraient à se plaindre ; ils éviteront toute parole de mépris, et en général tout ce qui est choquant et qui n'aurait pu être dit en leur présence.

Dans toute leur conduite à l'égard de leurs con-

frères, ils doivent manifester la plus grande confiance ; ils leur communiqueront, touchant la Congrégation, ce qu'ils savent devoir les édifier et consoler. Ils leur parleront surtout du bien qui s'y fait, de la conduite sainte de leurs confrères des autres maisons, et de leurs travaux pour la gloire de Dieu, le tout avec la prudence convenable.

Dans tous leurs rapports avec leurs inférieurs, ils agiront également envers tous avec la même simplicité, franchise et ouverture de cœur ; par ces moyens ils gagneront leur confiance et leur estime. Ils éviteront avec soin à leur égard les soupçons, les détours, les finesses et tous les autres moyens de gouverner de ce genre qu'emploient les hommes vides de l'esprit de Jésus-Christ : ces moyens ne sauraient produire que du mal.

Cependant cette simplicité, cette franchise et cette confiance, quoique sincères et parfaites, ne doivent pas nuire à la prudence si nécessaire aux Supérieurs, dans la direction de leurs confrères, et pour le discernement des esprits, ni les empêcher de traiter chacun selon ses besoins.

***

Ame de toute la conduite : une sainte charité.

Enfin l'âme, le grand principe de la conduite des Supérieurs envers leurs confrères, sera une charité toute sainte ; ils doivent être comme leurs pères spirituels, les traiter avec une tendresse paternelle,

et avoir tous les soins possibles pour procurer le bien de leurs âmes et de leurs corps, et en même temps pour les rendre contents et heureux.

Leur charité doit être universelle et égale envers tous ; ils doivent bien se mettre en garde contre les prédilections particulières et les préférences : leur cœur doit être tout entier à tous ensemble, et tout entier à chacun en particulier. Les seules préférences qu'ils peuvent et doivent faire seront pour les âmes faibles et tentées, pour les affligés et les malades ; ils chercheront à les fortifier et encourager, par tous les moyens qui seront en leur pouvoir, sans cependant manquer à nos Règles.

Cette charité et cette douceur doivent paraître même dans les réprimandes qu'ils seront obligés de faire quelquefois ; jamais ils ne doivent rien dire par humeur ou mécontentement, ni d'une manière piquante ou méprisante ; mais lorsqu'ils seront obligés de reprendre, ils le feront de manière à procurer le bien des âmes, et par un mouvement de charité véritable, tempérant ainsi ce qu'il y a de pénible dans leurs observations, par la douceur et la prévenance dans les formes.

Cependant leur gouvernement doit être plein de vigueur et d'énergie ; ils doivent tenir ferme à l'observation de la Règle et de l'esprit qui y est contenu, y tendre sans cesse de tout leur pouvoir, avec prudence toutefois, et se faire obéir exactement.

***

Prendre Notre-Seigneur pour modèle et donner le bon exemple.

La règle qui leur tiendra lieu de toutes les autres et qui les renferme toutes, ce sera de considérer leur divin Maître au milieu des Apôtres, et sa manière d'agir à leur égard ; ils agiront de même à l'égard de leurs frères. Ils auront recours à lui dans les moments critiques, et tâcheront d'attirer en eux les saintes dispositions avec lesquelles il aurait agi lui-même dans ces circonstances.

Enfin, un point auquel les Supérieurs doivent porter une attention toute spéciale, c'est qu'étant chargés de faire observer les Règles, par les membres de la Communauté, ils contractent une obligation plus stricte que les autres d'y être fidèles. En toutes circonstances, ils doivent montrer un amour sincère pour ces Règles, et agir selon l'esprit de la Congrégation.

Ils ne doivent jamais s'exempter de l'observation d'un règlement, si ce n'est pour des raisons qui leur auraient paru suffisantes pour accorder cette exemption à leurs confrères.

IIIe Section : Vie religieuse

CHAPITRE I

LES VŒUX

Effets des vœux ; obligations qui en résultent.

La Congrégation, outre son dévouement à Dieu par l'apostolat, qui est son but, veut encore lui être consacrée spécialement, par la vie religieuse, sous les auspices de l'Esprit Saint et l'invocation de l'Immaculé Cœur de Marie.

C'est pourquoi aucun membre ne sera reçu dans la Société, qu'après avoir fait à Dieu la consécration de tout son être : dans l'usage des choses extérieures, par la pauvreté évangélique ; dans la jouissance des sens, par la chasteté ; et dans l'action de la volonté, par l'obéissance. Celui qui a le bonheur de se donner à Dieu, par les vœux, se consacre ainsi à lui sans réserve et sans retour, en lui immolant toute satisfaction.

Les missionnaires se pénétreront de cette pensée que, par cet acte religieux, dont l'effet sera en eux permanent pour la vie, ils sont désormais et pour toujours tout à Dieu : dans leur âme avec ses facultés, dans leur corps avec ses jouissances, et dans l'usage

de tout objet extérieur ; et que, par conséquent, ils ne doivent plus en disposer que pour sa gloire et selon son bon plaisir. Remplis de cette pensée, ils y conformeront leur vie, qui sera alors une vie toute de sainteté et de religion, pleine des grâces et des bénédictions de Celui à qui ils appartiennent.

Si, par les vœux, ils ont le bonheur de sanctifier toute leur vie, en l'informant de la vertu de religion, ils doivent songer aussi que, par là, ils s'imposent des obligations envers Dieu : pratiquer la pauvreté telle qu'elle est spécifiée dans les Règles et les Constitutions ; observer la chasteté telle que l'Église la demande de ses prêtres, et obéir à tous les ordres positivement et clairement exprimés par leurs supérieurs.

Quoiqu'ils ne soient strictement obligés d'observer les promesses faites à Dieu que dans le sens exprimé dans l'alinéa précédent, c'est cependant un devoir pour eux de tendre à la perfection dans la pratique des trois vertus qu'ils promettent, conformément aux explications qu'en donnent les Règlements.

***

Caractère des vœux dans la Congrégation.

Comme la Congrégation est plus essentiellement apostolique que religieuse, son esprit et ses tendances générales ne la portent pas à vouer un culte spécial et extérieur aux trois vertus exprimées dans les vœux.

Elle désire une perfection entière dans leur pratique intérieure, et une pratique ordinaire à l'extérieur, selon qu'il est marqué dans les chapitres suivants.

On se disposera aux vœux par une retraite. Tous les ans, on les renouvellera, en particulier, au saint jour de la Pentecôte.

CHAPITRE II

LA PAUVRETÉ

Son importance.

La pauvreté évangélique sera considérée, par les membres de la Congrégation, comme une des vertus les plus importantes et les plus fondamentales de la vie apostolique et religieuse. Ils s'y attacheront de toute la sincérité de leur cœur, prenant garde que le relâchement en s'introduise dans la Congrégation sur cet article, qui produit la sanctification de ses membres et les rend aptes au service des âmes que la divine Providence leur a confiées.

*
* *

L'esprit de pauvreté.

Ils s'appliqueront spécialement, dans la pratique de la sainte pauvreté, au détachement parfait des biens de la terre et à une entière indifférence pour l'honneur, l'élévation et le bien-être attachés aux richesses. S'étant donnés à Jésus-Christ, pour continuer, sous ses ordres, son divin apostolat, et cela auprès des âmes les plus abandonnées, ils manqueraient essentiellement à l'esprit de leur vocation,

en conservant de l'estime ou de l'affection pour les grandeurs et les richesses de la terre, et le désir d'en porter les marques (1).

Étant sincèrement détachés de l'estime et de l'affection des richesses et de leur faux brillant, ils ne se laisseront influencer en rien par les riches et les grands de ce monde. Ils n'auront pas pour eux ces complaisances, ces assiduités et ces flatteries indignes de leur état ; ils se conduiront cependant avec prudence, et rendront à chacun les honneurs dus à son rang et à sa position dans le monde.

Ils ne rougiront pas de leur pauvreté devant les hommes ; ils n'auront pas la faiblesse, indigne d'un homme apostolique, de se regarder comme abaissés, par leur pauvreté, au-dessous des riches et des grands ; mais en traitant tout le monde avec la modestie, la réserve et la civilité dues à chacun, ils se conduiront avec la liberté, la dignité et les convenances qui caractérisent l'homme apostolique, représentant Jésus-Christ sur la terre.

En hommes dévoués à l'apostolat de Jésus-Christ, ils travailleront à sa gloire, l'esprit libre de tout souci pour leur subsistance et le cœur dégagé de

(1) Pour pratiquer plus soigneusement le complet détachement et s'y donner de plus grand cœur, ils considéreront bien souvent cette vérité : que celui qui est vide et dépouillé entièrement de l'amour des biens que les hommes du monde estiment et recherchent avec tant d'avidité, possède dans son âme les richesses de Dieu, qui sont pour lui un bonheur suprême ; comme aussi celui qui possède les biens de la terre, par l'estime qu'il en fait et par l'affection qu'il leur porte, est vide et dépouillé des biens de Dieu. (*Règle provisoire.*)

toutes les choses humaines. Ils mettront toute leur espérance dans le Maître qu'ils servent, et le Père céleste, qui nourrit les oiseaux du ciel, récompensera leur confiance et leur amour. Cependant les Supérieurs chercheront avec prudence et sollicitude à procurer aux missionnaires tout ce qui leur est nécessaire ou utile.

Ils souffriront avec amour les privations qui proviendraient de la pauvreté, même celles qui seraient l'effet d'un oubli de la part des Supérieurs ; cependant, dans ce dernier cas, s'il en pouvait résulter du mal pour la santé ou quelqu'autre grave inconvénient, ils devraient en prévenir qui de droit.

***

Pratique extérieure de la pauvreté.

Tout ce qui est à l'usage des missionnaires leur sera fourni par la Communauté dont ils font partie ; ils éviteront de s'attacher à ces objets, et seront toujours disposés à les rendre, s'il en était besoin.

On retranchera les superfluités dans la nourriture, le logement, l'ameublement et les habits ; on se contentera du modeste nécessaire. Dans la qualité de tout ce qui est à l'usage des Communautés, on évitera tout ce qui approche du luxe et l'on observera les règles de la sainte pauvreté, en se contentant d'une honnête médiocrité.

Cependant, comme la pratique des vertus religieuses doit avoir pour eux un but et une direction

spécialement apostoliques, ils éviteront, dans leur pauvreté extérieure, tout ce qui paraîtrait excessif aux personnes du dehors ; ils proportionneront cette médiocrité, dans les objets qui sont à leur usage, aux habitudes des pays où ils se trouveront et des personnes qui les environneront, y conservant toujours une grande propreté.

La nourriture, quoique réglée par l'esprit et la vertu de pauvreté, doit cependant être saine, substantielle et capable de conserver la santé des missionnaires.

On n'aura pas de jardins d'agrément ; mais tout y doit être utilisé pour le bien de la Communauté. Dans les plantations qu'on y fera, pour la commodité des missionnaires, on évitera la recherche, et en cela, comme en tout le reste, on ne doit pas se laisser aller à l'amour des objets de rareté ou de curiosité, afin qu'en tout se fasse sentir l'éloignement du luxe et du brillant de la richesse.

On évitera aussi ce luxe et cette recherche, dans l'acquisition des livres ; il y aura cependant dans chaque maison une bibliothèque en rapport avec ses besoins.

Les missionnaires prendront dans cette bibliothèque les livres qui leur seront nécessaires ; mais ils ne doivent pas les conserver constamment dans leurs chambres, sinon pour le temps qu'ils s'en servent.

CHAPITRE III

LA CHASTETÉ

En quoi consiste la parfaite chasteté.

Quoique par l'engagement religieux que les membres de la Congrégation ont pris envers Dieu, pour la pratique de la chasteté, ils ne soient strictement obligés à renoncer, toute leur vie, qu'à la satisfaction des sens, dans les impressions directes de la concupiscence de la chair, ils doivent cependant veiller et résister avec ferveur à tous les penchants et inclinations qui se lient à cette mauvaise concupiscence. Ils prendront toutes leurs mesures pour conserver à Dieu purs et saints leur cœur et leur corps, qu'ils lui ont consacrés.

Moyens de conserver la chasteté.

Défiance de soi-même. — Pour conserver ce précieux trésor, ils doivent tâcher de se convaincre de leur extrême fragilité et de la multitude des dangers qui les environnent. Ils se défieront sans cesse d'eux-mêmes et seront en garde contre leur propre faiblesse, ne se croyant jamais en sûreté, même

lorsque les dangers sont éloignés. Ils songeront que le feu de la concupiscence une fois allumé s'éteint difficilement ; ils auront donc soin d'en éloigner tout danger et d'en éteindre la moindre étincelle, dès qu'ils en ressentiront les premières atteintes.

Garde des sens et du cœur. — Ils se rendront attentifs à toutes les impressions et sensations intérieures qui flattent les sens ; ils se refuseront les satisfactions qui peuvent amollir l'âme ; ils éloigneront de leur esprit toute curiosité qui peut, directement ou indirectement, exposer la sainte vertu de pureté, particulièrement dans le saint tribunal et dans leurs rapports avec les personnes du sexe. Ils banniront de leur esprit, de leur cœur et de toutes leurs habitudes, ce qui pourrait les rendre mous et faibles ; ils s'établiront surtout, saintement et solidement, dans la sobriété du cœur, qui ne leur permet pas de se laisser jamais aller à ces tendresses, à ces affections, goûts et satisfactions incompatibles avec la pureté parfaite, même lorsque ces mouvements et impressions de l'âme ne leur paraissent pas directement envenimés par la mauvaise concupiscence.

On doit surtout redoubler de vigilance sur son cœur et sur ses affections, dans les rapports ordinaires et habituels avec les personnes du sexe, particulièrement avec celles qui professent une haute piété. Lorsqu'on sentira une pieuse affection pour ces personnes, à cause de leurs vertus et de leurs bonnes qualités, on regardera généralement cette pente comme une subtile tentation, et quelque pieux et pur que paraisse ce sentiment, on ne s'y livrera pas, se défiant toujours de la faiblesse de son cœur,

et étant persuadé que ce sentiment cache une ruse de l'ennemi, et qu'il finira mal, quoiqu'il soit innocemment commencé. Ils ont besoin, dans ces circonstances, d'une vigilance particulière sur leur esprit, qui ne doit jamais se préoccuper de ces personnes. On doit éviter de leur manifester le sentiment qu'on ressent, en quelque manière que ce soit ; on observera les règles de la mortification des sens, et on sera réservé, dans ses paroles et dans tout son maintien.

On évitera aussi de s'attacher ses pénitents, surtout les personnes du sexe ; on tâchera de se tenir toujours libre et dégagé de tout lien, s'efforçant de n'aimer et de ne faire aimer que Jésus et Marie.

Modestie. — Les missionnaires veilleront avec le plus grand soin sur leurs sens, afin de ne pas laisser blesser leurs cœurs par les traits impurs de la concupiscence, et leur imagination se salir par ses fantômes.

Ils auront spécialement à exercer cette vigilance, dans leurs rapports avec les personnes du sexe ; ils auront une tenue modeste, des manières graves, un ton de conversation modéré, l'action et les paroles paisibles et réservées. Ils auront avec elles le moins de conversations inutiles qu'ils pourront, et ne les feront durer que le temps qu'exigent leur bien spirituel ou la bienséance. Jamais ils ne doivent se permettre avec elles les plaisanteries, les éclats de rire et toute manière d'agir qui se ressent tant soit peu de la familiarité ; mais tout en eux sera grave, sage et paisible. Il ne faut pas cependant prendre un air austère, des manières dures ou brusques, un ton

sec ou indifférent ; il faut qu'une douce charité soit l'âme de cette sainte gravité.

Mortification. — Ils priveront leur corps de toutes les délicatesses dont usent les hommes du monde, pour la satisfaction de leurs sens ; ils seront sobres dans l'usage permis et nécessaire des créatures, et se conserveront toujours maîtres de leurs sens, non seulement quand ils seront en Communauté, où ils ne peuvent se procurer les vaines satisfactions des hommes sensuels, mais surtout quand ils seront hors de la Communauté et que les commodités et les douceurs que recherche la nature leur seront offertes.

Ils éviteront les manières lâches et molles ; ils auront, au contraire, de l'énergie, et observeront les règles de la modestie, dans leur tenue, dans leur démarche, dans leurs gestes et dans toute leur manière d'être, même quand ils sont seuls. Ils fuiront la paresse et l'oisiveté, de peur que l'ennemi ne les attaque, en les trouvant désœuvrés.

Clôture. — Les personnes du sexe ne doivent jamais entrer dans l'intérieur de la maison ; lorsqu'elles ont besoin de parler à un missionnaire, elles doivent être reçues au parloir. Autant que possible, les conseils de direction doivent se donner au confessionnal ; si cependant il arrivait que la nécessité ou les convenances exigeassent de les recevoir hors du confessionnal, on devrait les accueillir avec bonté et charité (1).

(1) On ne fera de visites à ces personnes que lorsque la nécessité y oblige, et alors on fera en sorte de n'être pas seul avec elles. (*Règle provisoire.*)

On ne confessera les personnes du sexe que dans l'église, ou dans un endroit public destiné à cela, et, autant que possible, dans un moment où cet endroit est fréquenté, de manière à pouvoir être vu de tout le monde.

Ceux qui confessent dans les couvents et ceux qui y exercent d'autres fonctions, ne doivent fréquenter le parloir que le moins qu'il se pourra. Les conversations de longue durée, les entretiens inutiles et en général toutes les paroles qui ne sont pas pour le bien des âmes, ne peuvent que nuire à eux-mêmes et aux religieuses avec lesquelles ils conversent. Pour celles-ci, aussi bien que pour les personnes du monde, les directions se feront dans le confessionnal.

Rapports avec les enfants. — Dans leurs rapports avec les enfants, les missionnaires éviteront ces complaisances et ces affections trop naturelles qu'on se permet à leur égard, à cause de leur innocence et des autres qualités de l'enfance, ainsi que les caresses trop affectueuses, comme de les baiser, les embrasser, etc. Nous ne devons pas plus chercher notre satisfaction dans l'amitié que nous inspirent les enfants que dans toute autre affection, quoique cette satisfaction soit de sa nature plus pure que les autres. Il faut cependant leur témoigner beaucoup de douceur et de bonté, à l'exemple et dans les sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Non seulement on prendra toutes les précautions possibles pour conserver intacte et sans tache, dans son âme, la sainte vertu de pureté, mais encore on évitera avec le même soin tout ce qui pourrait

donner aux hommes le moindre soupçon sur ce point délicat (1).

(1) Les supérieurs veilleront d'une manière spéciale à l'accomplissement de tout ce qui est marqué dans ce chapitre. Ils auront soin aussi de prévenir tous les autres inconvénients qui pourraient arriver sur cet article important, afin qu'il ne s'introduise jamais le moindre abus sur ce point. (*Règle provisoire.*)

CHAPITRE IV

L'OBÉISSANCE

En quoi consiste la parfaite obéissance.

La parfaite obéissance consiste dans le renoncement à son propre jugement et à sa propre volonté, pour se soumettre avec amour à la sainte volonté de Dieu, manifestée par les règles de la Congrégation et par les Supérieurs.

Les missionnaires doivent obéir non seulement aux principaux Supérieurs, mais encore à tous ceux qui leur sont préposés, dans les charges et les fonctions de la Communauté, ainsi qu'à tous ceux qui ont quelque emploi dans la maison, en ce qui concerne cet emploi, même lorsque le fonctionnaire leur est inférieur dans tout ce qui est en dehors de sa charge.

On obéira au supérieur, dès la première manifestation de sa volonté, de quelque manière qu'elle soit manifestée, et cela, sans réplique ni réflexion.

On obéira, lors même qu'on prévoirait que de cette obéissance il résultera des inconvénients et des difficultés. Dans ce cas toutefois, on doit proposer ces difficultés avec humilité et modestie, et en même temps avec simplicité et franchise, sans chercher à faire prévaloir son sentiment, et on sera disposé à se soumettre parfaitement à ce qui sera décidé.

On obéira aux principaux Supérieurs, lors même qu'ils ordonneraient des choses qui seraient contre la Règle ou contre son esprit ; seulement, toutes les fois que cela arrivera, on devra leur faire des représentations, et s'ils persévèrent, on agira selon leurs ordres. Mais, si la contravention à la Règle avait quelque gravité, on devrait instruire le Supérieur général de la Congrégation de l'ordre donné, des représentations faites et de la réponse à ces représentations.

On obéira selon l'esprit et les intentions bien connues dans lesquelles le supérieur aura prescrit la chose commandée, et l'on exécutera ses volontés dans toute leur étendue, même lorsqu'il n'aurait pas dit expressément toutes ses intentions, pourvu que ces intentions non exprimées n'offrent pas d'inconvénients graves.

***

Soumission d'esprit et de jugement.

La vraie obéissance est non seulement une obéissance de volonté et d'action, mais encore une docilité et une soumission parfaites de l'esprit, évitant avec soin non seulement l'opposition et la dispute, mais encore tout esprit de critique, ainsi que les murmures et les mécontentements. On regardera surtout comme une tentation diabolique l'opposition systématique au Supérieur, quel que soit le motif qui l'inspire.

On se gardera bien aussi de juger son supérieur dans sa conduite, soit dans les choses qui concernent sa charge, soit dans celles qui regardent sa vie privée. On se gardera encore davantage de communiquer aux autres les jugements et les murmures que le démon aura suggérés ; jamais on ne doit parler de ses supérieurs qu'en bien et de façon à porter les autres au respect et à l'obéissance à leur égard.

***

Obéissance par rapport aux emplois et fonctions.

Tous doivent être disposés à se rendre là où leur supérieur voudra les envoyer et à accepter les charges qui leur seront données. Cependant on peut représenter au supérieur les raisons qu'on aurait de ne pas se voir chargé d'une fonction, ses craintes, ses goûts et ses dégoûts ; mais ces observations doivent être faites avec docilité et de manière à ne causer aucun embarras au supérieur, pour sa décision, ni à mettre le moindre retard à l'exécution de l'ordre donné.

Personne ne doit jamais, en dehors de son obédience, entreprendre aucun ministère, sans un ordre de son supérieur ; toutes les demandes qui seront faites doivent lui être adressées.

Personne ne fera jamais aucune démarche, ni ne prendra aucun moyen indirect, pour être employé à un ministère ou à une mission quelconque, ni pour rester dans une position, dans l'exercice d'une fonc-

tion, ou pour en être rappelé. On se défiera surtout de toute pensée de quitter un emploi, pour en avoir un plus relevé, sous le prétexte de faire un plus grand bien.

On se contentera en général de faire connaître au supérieur ses goûts, ses répugnances et ses aptitudes, évitant de gêner sa conduite et s'abandonnant avec simplicité à la divine volonté.

*
* *

Qualités de l'obéissance.

Les membres de la Congrégation obéiront à leurs supérieurs, non comme à des hommes, mais comme à Jésus-Christ qu'ils représentent ; aussi leur obéissance sera sainte, prompte, exacte, humble, douce, simple, pleine d'amour et de contentement.

La pratique de la parfaite obéissance aux supérieurs se manifestera non seulement dans l'exécution des ordres qu'on en recevra, mais encore dans toute la conduite à leur égard.

On se montrera plein de respect envers eux, dans ses paroles, ses actions et toute sa conduite ; cependant ce respect ne doit pas empêcher d'agir à leur égard avec simplicité, franchise et ouverture de cœur ; ce qui doit être l'effet d'une affection sainte et cordiale qu'on aura pour eux, comme pour la personne même de Jésus-Christ.

On recevra avec esprit de foi, avec douceur et humilité, les observations et les corrections qui seront faites par les supérieurs, comme on les rece-

vrait de Jésus-Christ lui-même, et au lieu de se laisser aller au chagrin et au mécontentement contre celui qui les a faites, on aura toujours pour lui la même affection et la même ouverture de cœur.

***

Défauts contraires à l'obéissance.

On n'écoutera pas les inspirations de l'amour-propre, qui cherche toujours à s'excuser et à se justifier, même quand on est répréhensible. Si on ne l'est pas, on doit, sans scrupule, le dire avec simplicité et modestie, lorsque cela paraît utile à la gloire de Dieu ; mais s'il n'y avait aucune raison de se disculper, on ferait une chose agréable à Dieu, en gardant le silence. Dans tous les cas, on évitera les instances, lorsque l'excuse ne convainc pas en notre faveur.

On résistera aux impressions de l'orgueil, lorsque, à cause de la présence des personnes du dehors, il cherchera à inspirer une certaine honte de la pratique de la parfaite obéissance. On tâchera d'obéir avec autant de fidélité et de perfection au dehors, qu'on le doit faire dans l'intérieur de la Communauté.

Les anciens, ceux qui ont passé par les principales charges, ceux qui ont exécuté de grands travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et, en général, tous ceux qui ont acquis plus d'autorité dans la Congrégation, loin d'être exempts de l'obéissance, doivent la pratiquer au degré le plus parfait, pour en donner l'exemple aux autres.

CHAPITRE V

DÉVOTIONS DE LA CONGRÉGATION

Caractère de ces dévotions.

Les membres de la Congrégation seront animés, soit dans leur vie privée, soit dans leur vie commune, soit dans leur vie apostolique, par un esprit profondément religieux, dont l'âme doit être une dévotion solide et fondamentale.

Pour que les dévotions des membres de la Congrégation soient solides et fondamentales, elles ne doivent pas être seulement un pur effet de l'imagination et du sentiment, mais étant en harmonie avec leurs devoirs et leur vocation, elles consisteront dans un dévouement pratique, un recours à Dieu, plein d'amour et de confiance, et un désir d'imitation sincère et parfait.

***

Dévotion au Saint-Esprit et au Saint Cœur de Marie.

Pour faire entrer ses membres dans cette dévotion fondamentale et pleine de sainteté, et pour leur procurer une source et un moyen puissant de sanctification, dans l'accomplissement des devoirs de la

vie privée, commune et apostolique, la Congrégation les consacre spécialement à l'Esprit Saint, auteur et consommateur de toute sainteté et inspirateur de l'esprit apostolique, et à l'Immaculé Cœur de Marie, rempli surabondamment, par le divin Esprit, de la plénitude de la sainteté et de l'apostolat, et participant le plus parfaitement à la vie et au sacrifice de Jésus-Christ, son Fils, pour la rédemption du monde.

Cette double dévotion est la dévotion spéciale et distinctive de la Congrégation.

Ils trouveront dans l'Esprit Saint, qui vit dans leurs âmes, une source de la vie intérieure et religieuse et un principe tout puissant de cette charité parfaite qui est l'âme du zèle et de toutes les autres vertus apostoliques.

Ils considéreront l'Immaculé Cœur de Marie comme un modèle parfait de fidélité à toutes les saintes inspirations du divin Esprit et de la pratique intérieure des vertus de la vie religieuse et apostolique. Ils trouveront en lui un refuge auquel ils auront recours dans leurs travaux et leurs peines, et épancheront en lui leur cœur, avec une confiance d'enfant, dans leurs faiblesses et leurs tentations.

***

Dévotion aux saints Patrons.

Nous honorerons, comme nos protecteurs et nos patrons, saint Pierre, saint Paul et saint Jean. Les

deux premiers sont nos modèles dans nos travaux de l'apostolat ; nous honorons d'une manière spéciale le dernier, qui a puisé une si grande abondance des grâces de l'Esprit Saint dans le Cœur de Jésus, et qui a été donné comme un enfant privilégié au Saint et Immaculé Cœur de Marie. Il nous apprendra à y puiser, nous aussi, cette abondance d'amour et d'esprit apostolique, et à être des enfants tendres et dévoués du Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Le saint jour de la Pentecôte et celui du Saint et Immaculé Cœur de Marie seront les fêtes principales de la Congrégation.

Les fêtes de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean seront solennelles, sans être cependant célébrées comme fêtes patronales du premier ordre.

Nous honorerons d'un culte spécial, mais secondaire, les autres Apôtres, et nous aurons une dévotion particulière pour les Saints qui se sont rendus remarquables dans la vie apostolique, par leur zèle et leurs travaux, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Enfin nous vouerons une dévotion particulière à saint Joseph, à cause de ses rapports intimes avec Jésus et Marie, et des faveurs qu'il en a reçues. Nous puiserons, dans cette dévotion, la vie intérieure, les vertus et l'esprit de Communauté.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — INSTRUCTIONS SUR LA SAINTETÉ

AVANT-PROPOS 3

CHAPITRE PREMIER. — Obligation de la sainteté 9

L'obligation de la sainteté nous est démontrée par :
1° L'excellence de notre vocation, 9 ;
2° Les conséquences funestes de notre manque de sainteté, 11 ;
3° L'exemple et les paroles de Notre-Seigneur, 13 ;
4° La manière dont Notre-Seigneur a formé ses apôtres, 21.

CHAPITRE II. — Nature de la sainteté . . . 25

La sainteté est la vie de Dieu en nous ; cette vie nous est communiquée au moyen de la grâce sanctifiante, 25.
Ce que la grâce sanctifiante opère en nous, 28.
Ennemis de la grâce sanctifiante en nous, 29.
La grâce sanctifiante exerce son action par la foi, l'espérance et la charité, 30.
Presque toujours un même acte renferme plusieurs vertus ou plusieurs vices, 32.
Pour qu'un acte soit entièrement saint, il faut qu'il soit accompli entièrement sous l'influence de la grâce, 33.

CHAPITRE III. — Degré de sainteté de nos actes. 35

§ 1er. — Pureté de nos actes.

La grâce peut nous faire produire des actes de pur amour de Dieu ; mais ordinairement il se mêle à nos actes un certain amour de nous-mêmes, 35.

Quatre sortes d'amour de nous-mêmes qui peuvent se mêler à nos actes, 36.

§ 2. — Intensité de nos actes.

L'intensité ne provient ni de l'énergie naturelle, ni du caractère, ni de la ferveur sensible, mais de la grâce, 41.

CHAPITRE IV. — La sainteté requiert l'habitude d'agir sous l'influence de la grâce . . 46

1° Nécessité de cette habitude pour la vraie sainteté, 46.

2° Moyens par lesquels s'établit en nous l'habitude d'agir sous l'influence de la grâce, 49.

CHAPITRE V. — De la sainteté considérée dans les hommes apostoliques 60

Les hommes apostoliques sont particulièrement obligés d'être saints, 60.

La grâce donne à chacun une sainteté en rapport avec sa condition, 62.

La grâce donne aux hommes apostoliques une sainteté en rapport avec leur caractère sacerdotal, 63.

Et en rapport avec les conditions dans lesquelles ils doivent exercer le sacerdoce, 68.

CHAPITRE VI. — Obstacles à la sainteté . . 72

Desseins de Dieu dans la création de l'homme, 72.

Dans l'état d'innocence, l'homme rapportait à Dieu toutes ses opérations, 74.

Depuis le péché originel, au contraire, l'homme est fortement incliné à rapporter à lui-même ses diverses opérations, 75.

Maux causés par l'égoïsme et l'orgueil, 76.
Maux causés par la sensualité, 78.
Suites funestes de la condition actuelle de l'homme, 80.

CHAPITRE VII. — Moyens de parvenir à la sainteté. Premier moyen : La vie religieuse. 83

Considérations générales sur les avantages de la vie religieuse pour le missionnaire, 83.
Difficultés du missionnaire libre pour acquérir la sainteté, 87.
Facilités du missionnaire religieux, 89.
La fidélité à la règle, condition nécessaire pour jouir des avantages de la vie religieuse, 92.

CHAPITRE VIII. — Deuxième moyen : L'abnégation 95

Nécessité de l'abnégation, 95.
L'abnégation est le seul remède efficace à tous nos maux, 97.
L'abnégation est indispensable pour acquérir la sainteté, 102.
Qualités de l'abnégation : elle doit être complète et énergique, 108.
Deux objections des âmes faibles contre cette doctrine, 110.
Points sur lesquels doit porter l'abnégation, 114.

CHAPITRE IX. — Troisième moyen : L'union pratique 116

En quoi consiste l'union pratique, 116.
Défectuosités qui nuisent à l'union pratique, 118.
Moyens d'entretenir et de développer l'union pratique, 120.
Illusions auxquelles on est exposé relativement à l'intention, 122.
Moyens de former et de purifier notre intention, 123.
Règle de discernement pour reconnaître si les tendances de l'âme procèdent de la nature ou de la grâce, 126.
Avantages que nous procure l'union pratique, 128.

Chapitre X. — Quatrième moyen : L'oraison. Nature de l'oraison ; la récollection . . . 133

En quoi consiste l'oraison ; différence avec l'union pratique, 133.
La récollection, 134.
Obstacles à la récollection, 137.

Chapitre XI. — Nature de l'oraison (suite) : La fixité de l'attention 146

La fixité de l'attention est un acte de l'intelligence, mais sur lequel l'imagination et la sensibilité influent grandement, 146.
Obstacles à la fixité d'attention, 149.

Chapitre XII. — Nature de l'oraison (suite) : L'application à Dieu par amour 154

But de l'oraison, 154.
La volonté doit agir dans l'oraison : Actes qu'elle doit produire, 157.
État d'oraison, 160.

Chapitre XIII. — Différentes espèces d'oraison 163

Oraisons de méditation, d'affection et de contemplation, 163.
L'oraison du missionnaire, 168.
Conditions nécessaires pour que cette oraison soit bonne et profitable, 171.

Chapitre XIV. — Sujets d'oraison 175

Les divers sujets d'oraison, 175.
Règle générale pour le choix des sujets, 176.
Règles particulières, 177.

DEUXIÈME PARTIE. — DIRECTIONS SPIRITUELLES

Chapitre premier. — Nécessité de la sainteté. 183

Le missionnaire ne peut convertir les âmes qu'à la condition de mener une vie sainte, 183.

Le premier soin du missionnaire doit être d'assurer sa sanctification personnelle, 188.
Les missionnaires doivent être à la fois de vrais religieux et de vrais hommes apostoliques, 192.

CHAPITRE II. — Dispositions qui doivent animer les missionnaires 200

Préparation à la vie apostolique, 200.
Le désir du martyre, 205.
État d'âme habituel du missionnaire, 212.
Se posséder dans ses rapports avec les hommes, 216.
Sentiments au milieu des succès, 218.
L'humilité : avantages qu'elle nous procure, 219.
Courage au milieu des souffrances et des difficultés, 221.
Sentiments apostoliques du Vénérable Père, 225.

CHAPITRE III. — Défauts à éviter 229

Ne pas compter sur soi-même, mais sur Dieu, 229.
Ne pas s'impatienter et se raidir contre ses défauts, 231.
Ne pas se décourager à cause de l'insuccès, 239.
Inconvénients et dangers de la sensibilité, 240.
Ne pas prendre ses peines trop à cœur, 242.
Défiance de soi-même, 244.
Manque d'empire sur soi-même dans les difficultés, 246.
Excès auxquels peut entraîner la violence du caractère, 249.
Rappel aux vrais principes de la vie religieuse et de la perfection, 259.

CHAPITRE IV. — Abandon 267

L'abandon, disposition nécessaire au missionnaire, 267.
L'abandon doit s'appliquer aux fonctions dont on sera chargé, 269.

CHAPITRE V. — Paix et modération 273

Nécessité de la paix et de la modération, 273.

La paix et la modération sont nécessaires pour délibérer sagement, 274.
Nécessité de la modération pour les natures ardentes, 277.
Nécessité de la possession de soi pour les natures craintives, 279.

CHAPITRE VI. — Patience 281

La patience est une vertu essentielle à la vie apostolique, 281.
Considérations diverses pour porter à la patience, 282.

CHAPITRE VII. — Épreuves 289

La souffrance est le moyen le plus efficace d'exercer l'apostolat, 289.
Les épreuves, même les plus dures, ne doivent pas décourager les missionnaires, 291.
Les peines intérieures sont un gage de bénédiction, 295.
Elles nous prémunissent contre la complaisance en nous-mêmes, 297.

CHAPITRE VIII. — Tentations 299

Ne pas s'étonner d'avoir des tentations : se tenir dans le calme, 299.
Les tentations nous donnent la connaissance de nous-mêmes, 300.
Tentations d'orgueil : les mépriser en s'humiliant, 302.
Tentations contre les supérieurs : elles sont une épreuve nécessaire, 303.
Tentations contre la vocation ; félicitations à un missionnaire pour en avoir triomphé, 306.
Violente tentation du P. Le Vavasseur contre sa vocation : attitude pleine de sagesse et de fermeté du Vénérable Père, 308.

CHAPITRE IX. — Mortification extérieure . . 331

De la mortification nécessaire pour l'apostolat, 331.

Comment allier l'esprit de mortification avec les soins nécessaires à la conservation de la vie et de la santé, 332.
Principes généraux concernant la pratique de la mortification, 336.

CHAPITRE X. — Oraison ; régularité. . . . 339

Importance de l'oraison pour le missionnaire, 339.
Conseils sur la manière de faire l'oraison, 341.
Union à Dieu dans le cours de la journée, 343.
Nécessité et avantages de la régularité, 345.
Pratique nuisible à la régularité, 347.

CHAPITRE XI. — Union et charité 348

Exhortation pressante à l'union et à la charité, 348.
Exhortation à l'union avec les supérieurs et à la confiance en eux, 352.
Conseils sur la pratique de la charité, 360.
La différence des caractères ne doit pas faire manquer à la charité, 364.

CHAPITRE XII. — Respect et soumission à l'égard des supérieurs. 368

Ne pas juger les décisions des supérieurs, 368.
Se tenir en garde contre les tendances qui détourneraient de la parfaite soumission, 372.
Faux prétextes suggérés par l'amour-propre pour nous porter à l'indépendance, 378.
La soumission ne doit pas empêcher de donner son avis, quand il y a lieu, 383.
Conduite à tenir quand on est tenté contre la confiance en son supérieur, 384.
Graves dangers auxquels expose l'esprit d'indépendance, 388.
Sévère réprimande à un missionnaire qui avait manqué gravement au respect dû aux supérieurs, 396.

CHAPITRE XIII. — Ministère sacerdotal . . 401

Comment les prêtres appliqués au saint ministère doivent travailler à leur sanctification

personnelle et s'acquitter de leurs diverses fonctions, 401.
De la prédication, 409.
Administration du sacrement de Pénitence, 410.
Mansuétude envers les pécheurs dans les rapports avec eux, 411.

CHAPITRE XIV. — Direction des Missions . . 416

Encouragements aux missionnaires visités par l'épreuve ; projets pour l'organisation des Missions, 416.
Règle de conduite donnée à deux missionnaires chargés de commencer une Mission, 423.
Pour commencer une œuvre, se tracer un plan, mais savoir le modifier quand l'expérience le demande, 427.
Conseils pour la direction d'une œuvre de jeunes Noirs, 429.
Conseils pour la direction d'une Mission et les rapports avec la Maison-Mère, 432.
Examen comparatif de deux manières d'exercer le saint ministère, 438.
Rapports avec les autorités ecclésiastiques et le clergé paroissial, 441.

CHAPITRE XV. — Les supérieurs ecclésiastiques membres de la Congrégation . . . 443

Nécessité de l'entente entre les supérieurs ecclésiastiques et les supérieurs de la Congrégation, 443.
Principes sur lesquels les rapports réciproques doivent être basés, 446.
Droits et devoirs du Supérieur religieux, 449.
Comment les missionnaires doivent envisager leur position vis-à-vis de la Mission et vis-à-vis de la Congrégation, 455.

CHAPITRE XVI. — Conduite vis-à-vis des autorités civiles. 462

Combien il importe d'entretenir de bons rapports avec les autorités civiles, 462.

Excès de sévérité à propos de l'inauguration d'une chapelle, 464.
Règles à observer dans les rapports avec les autorités, 465.
Éviter la raideur ; résister avec douceur quand la résistance est nécessaire, 471.
S'inspirer non seulement des règles de la modération, mais encore de celles de l'humilité et de la charité chrétiennes, 474.

CHAPITRE XVII. — La Congrégation. . . . 476

La Congrégation du saint Cœur de Marie et l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, 476.
Dans le gouvernement de la Congrégation, il importe de ne pas sortir des voies providentielles, 487.
Se défier de la raideur qui, sous couleur d'énergie, porterait à tout briser, 492.
Avoir confiance que Dieu n'abandonnera pas la Congrégation, 499.
La Providence conduit souvent les affaires autrement que nous ne voudrions, 503.
Règles pratiques pour le bon gouvernement d'une œuvre, d'une communauté, 504.

TROISIÈME PARTIE — ESPRIT DE LA CONGRÉGATION

Première section. — Vie apostolique.

CHAPITRE PREMIER. — Vie apostolique en général ; vertus sur lesquelles elle repose. . 513

But apostolique de la Congrégation, 513.
Vertus sur lesquelles repose la vie apostolique, 514.

CHAPITRE II. — Zèle apostolique 522

Le zèle, vertu fondamentale de la vie apostolique, 522.

Qualités du zèle, 523.
Se corriger des défauts naturels qui paralyseraient le zèle, 529.

CHAPITRE III. — Règles de conduite envers les âmes que nous avons à évangéliser . . 531

Principe de notre conduite et but de nos travaux, 531.
Conduite par rapport aux connaissances humaines, 532.
Prédilection pour les malheureux, 534.
Défauts à éviter, 535.
Méthode à employer, 537.

CHAPITRE IV. — Exercice du zèle par rapport au clergé 539

Clergé indigène, 539.
Prêtres des paroisses, 541.

CHAPITRE V. — Ministère de la parole de Dieu. 545

Dispositions requises pour ce ministère, 545.
Qualités de la prédication, 547.
Préparation, 551.
Fuir la vaine complaisance, 553.
Catéchismes, 554.

CHAPITRE VI. — Administration des sacrements et autres fonctions sacerdotales . . 556

Dispositions générales à y apporter, 556
La sainte Messe, 557.
Le sacrement de Pénitence, 558.

Deuxième section. — Vie de communauté.

CHAPITRE PREMIER. — Devoirs envers la Congrégation 562

Amour surnaturel et dévouement, 562.
Défauts à éviter, 562.

Respect et charité pour les autres corps religieux, 563.

CHAPITRE II. — La charité fraternelle . . . 565

La vie de communauté, principe fondamental dans la Congrégation, 565.
Défauts contraires à la charité, 565.
Monition et correction fraternelle, 597.
Qualités qui doivent distinguer la charité fraternelle, 569.
Prier pour les défunts, 571.

CHAPITRE III. — Règles pour l'administration de la Congrégation 572

Principe général : chercher la gloire de Dieu et le salut des âmes délaissées, 572.
Maintenir l'esprit de la Congrégation ; procurer le bien spirituel de ses membres, 572
Esprit surnaturel, 573.
Prudence et discrétion, 574.
Défauts à éviter, 576.
Esprit de suite ; calme et constance, 578.
Faire chaque chose en son temps, 579.

CHAPITRE IV. — Comment on doit se conduire dans la supériorité 580

Comment envisager la fonction de supérieur, 580.
Ne pas rechercher son avantage personnel, 581.
Ne pas charger les autres de mortifications, 582.
Se considérer comme le serviteur de tous, 583.
Simplicité et franchise dans les rapports ordinaires, 584.
Ame de toute la conduite : une sainte charité, 585.
Prendre Notre-Seigneur pour modèle et donner le bon exemple 587.

Troisième section. — Vie religieuse.

CHAPITRE PREMIER. — Les vœux 588

Effets des vœux ; obligations qui en résultent, 588.
Caractère des vœux dans la Congrégation, 589.

CHAPITRE II. — La pauvreté 591

Son importance, 591.
L'esprit de pauvreté, 591.
Pratique extérieure de la pauvreté, 593.

CHAPITRE III. — La chasteté 595

En quoi consiste la parfaite chasteté, 595.
Moyens de conserver la chasteté, 595.

CHAPITRE IV. — L'obéissance 601

En quoi consiste la parfaite obéissance, 601.
Soumission d'esprit et de jugement, 602.
Qualités de l'obéissance, 604.
Défauts contraires à l'obéissance, 605.

CHAPITRE V. — Dévotions de la Congrégation 606

Caractère de ces dévotions, 606.
Dévotion au Saint-Esprit et au Saint Cœur de Marie, 606.
Dévotion aux saints Patrons, 607.

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. — 9-1-10.

ERRATA

Page 106, ligne 9 : *au lieu de :* s'y parvi ent pas ;
lisez : n'y parvient pas.

Page 119, ligne 1 : *au lieu de :* tous deux ;
lisez : toutes deux.

Page 133, ligne 9 : *au lieu de :* dans une vie de foi ;
lisez : dans une vue de foi.

Page 389, ligne 34 : *au lieu de :* volontés diverses ;
lisez : volontés divines.

Page 495, ligne 24 : *au lieu de :* sainte raison ;
lisez : saine raison.

Page 577, entre la ligne 2 et la ligne 3, deux lignes ont été omises. Il faut rétablir ce passage de la manière suivante :

Un esprit défiant, soupçonneux et porté à la prévention, est non seulement contraire à la sainteté qui doit animer tout homme de Dieu, mais encore très opposé à une bonne administration des choses saintes, surtout quand on a affaire à des personnes dont *les dispositions sont inconnues. Si, au contraire, on a affaire à des personnes dont* les défauts de droiture ou les mauvaises dispositions sont bien connues, on doit se mettre sur ses gardes...

3 5282 00175 4970

DATE DUE			
	ILL (BTS)		
NO 3 '00	49661852		
	2/11/09		
~~NO 3 '00~~			
AG 24 '92			
SE 14 '92			

BX4705
I62
A37x

STACKS BX4705.L62 A37x c. 1
Libermann, Francois-Marie-Paul,
Directoire spirituel, ou, Instructions
3 5282 00175 4970